



Library
of the
University of Toronto



COLLECTION
C O M P L E T T E

D E S

Œ U V R E S

D E

J. J. R O U S S E A U.

T O M E P R E M I E R.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/jjrcollectioncom01rous>



• J. J. ROUSSEAU. •

J U L I E,
O U L A
NOUVELLE HÉLOÏSE.
L E T T R E S
D E
D E U X A M A N S,
H A B I T A N S
D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.
RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR
J. J. ROUSSEAU,

Nouvelle Édition originale, revue & corrigée par l'Éditeur.

T O M E P R E M I E R.



L O N D R E S.

M. DCC. LXXIV.

P R É F A C E.

IL faut des spectacles dans les grandes villes, & des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon temps, & j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un siècle où je dussé les jeter au feu !

QUOIQUE je ne porte ici que le titre d'éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, & je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, & la correspondance entière est-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? C'est sûrement une fiction pour vous.

TOUT honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre est mauvais, j'en suis plus obligé de le reconnoître : je ne veux point passer pour meilleur que je ne suis.

QUANT à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été plusieurs fois dans le pays des deux amans, je n'y ai jamais oui parler du Baron d'Étange, ni de sa fille, ni de Monsieur d'Orbe, ni de Milord Édouard Bomston, ni de Monsieur de Wolmar. J'avertis encore que la topographie est grossièrement altérée en plusieurs endroits ; soit pour mieux donner le change au lecteur, soit qu'en effet l'auteur n'en sût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun pense comme il lui plaira.

CE livre n'est point fait pour circuler dans le monde, & convient à très-peu de lecteurs. Le style rebutera les gens de goût, la matière allarmera les gens sévères, tous les sentimens seront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philosophes : il doit choquer les femmes galantes, & scandaliser les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi seul ; mais à coup sûr il ne plaira médiocrement à personne.

QUICONQUE veut se résoudre à lire ces lettres, doit s'armer de patience sur les fautes de langue, sur le style emphatique & plat, sur les pensées communes rendues en termes ampoulés ; il doit se dire d'avance que ceux qui les écrivent ne sont pas des François, des beaux-esprits, des académiciens, des philosophes ; mais des provinciaux, des étrangers, des solitaires, de jeunes gens, presque des enfans, qui, dans leurs imaginations romanesques, prennent pour de la philosophie les honnêtes délires de leur cerveau.

POURQUOI craindrois-je de dire ce que je pense ? Ce recueil avec son gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philosophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie déréglée, ont conservé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'est autre chose. Jamais fille chaste n'a lu de romans ; & j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé, pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page, est une fille perdue : mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre ; le mal étoit fait d'avance. Puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire ; elle n'a plus rien à risquer.

Qu'un homme austère, en parcourant ce recueil, se rebute aux premières parties, jette le livre avec colère, & s'indigne contre l'éditeur; je ne me plaindrai point de son injustice : à sa place j'en aurois pu faire autant. Que si, après l'avoir lû tout entier, quelqu'un m'osoit blâmer de l'avoir publié; qu'il le dise, s'il veut, à toute la terre; mais qu'il ne vienne pas me le dire: je sens que je ne pourrois de ma vie estimer cet homme-là.

AVERTISSEMENT

Sur la Préface suivante.

LA forme & la longueur de ce Dialogue ou Entretien supposé, ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil des premières éditions, je le donne, à celle-ci, tout entier, dans l'espoir qu'on y trouvera quelques vues utiles sur l'objet de ces sortes d'écrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le livre eût fait son effet, avant d'en discuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du public.

v

SECONDE PRÉFACE

D E L A

NOUVELLE HÉLOÏSE.

N. VOILA votre Manuscrit. Je l'ai lû tout entier.

R. Tout entier ? J'entends : vous comptez sur peu d'imitateurs ?

N. *VEL duo, vel nemo.*

R. *TURPE & miserabile !* Mais je veux un jugement positif.

N. JE n'ose.

R. Tout est osé par ce seul mot. Expliquez-vous.

N. Mon jugement dépend de la réponse que vous m'allez faire. Cette correspondance est-elle réelle, ou si c'est une fiction.

R. JE ne vois point la conséquence. Pour dire si un livre est bon ou mauvais, qu'importe de savoir comment on l'a fait ?

N. IL importe beaucoup pour celui-ci. Un portrait a toujours son prix pourvu qu'il ressemble, quelque étrange que soit l'original. Mais dans un tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le tableau ne vaut rien. Tous deux supposés

bons, il reste encore cette différence que le portrait intéresse peu de gens; le tableau seul peut plaire au public.

R. JE vous suis. Si ces lettres sont des portraits, ils n'intéressent point : si ce sont des tableaux, ils imitent mal. N'est-ce pas cela ?

N. PRÉCISÉMENT.

R. AINSI, j'arracherai toutes vos réponses avant que vous m'ayez répondu. Au reste, comme je ne puis satisfaire à votre question il faut vous en passer pour résoudre la mienne. Mettez la chose au pis : ma Julie. . . .

N. OH ! si elle avoit existé !

R. HÉ bien ?

N. MAIS sûrement ce n'est qu'une fiction.

R. SUPPOSEZ.

N. EN ce cas, je ne connois rien de si maussade; ces lettres ne sont point des lettres; ce roman n'est point un roman; les personnages sont des gens de l'autre monde.

R. J'EN suis fâché pour celui-ci.

N. CONSOLEZ - VOUS; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne sont pas dans la nature.

R. JE pourrais. . . Non, je vois le détour que prend votre curiosité. Pourquoi décidez-vous ainsi ? Savez - vous jusqu'où les hommes diffèrent les uns des autres; combien les caractères sont opposés; combien les mœurs, les préjugés varient selon les temps, les lieux, les âges ? Qui est-ce

qui ose assigner des bornes précises à la nature, & dire : voilà jusqu'où l'homme peut aller, & pas au-delà?

N. AVEC ce beau raisonnement les monstres inouis, les géans, les pygmées, les chimères de toute espèce, tout pourroit être admis spécifiquement dans la nature; tout seroit défiguré, nous n'aurions plus de modèle commun? Je le répète, dans les tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'homme.

R. J'EN conviens, pourvu qu'on sache aussi discerner ce qui fait les variétés de ce qui est essentiel à l'espèce. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Française.

N. QUE diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits, ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'homme?

R. NI traits, ni taille? Êtes-vous juste? Point de gens parfaits: voilà la chimère. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence; un jeune homme honnête & sensible, plein de foiblesse & de beaux discours; un vieux Gentil-homme entêté de sa noblesse, sacrifiant tout à l'opinion; un Anglois généreux & brave, toujours passionné par sagesse, toujours raisonnant sans raison. . . .

N. UN mari débonnaire & hospitalier empressé d'établir dans sa maison l'ancien amant de sa femme. . .

R. JE vous renvoie à l'inscription de l'estampe.

N. *LES belles ames ! . . . Le beau mot !*

R. O philosophie ! combien tu prends de peine à retrécir les cœurs, à rendre les hommes petits !

N. L'ESPRIT romanesque les aggrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies ? Qu'en dites-vous ? Et cette conversion subite au temple ? la grace , sans doute ?

R. MONSIEUR

N. UNE femme chrétienne , une dévote qui n'apprend point le catéchisme à ses enfans ; qui meurt sans vouloir prier Dieu ; dont la mort cependant édifie un pasteur , & convertit un athée ! Oh !

R. MONSIEUR

N. Quant à l'intérêt , il est pour tout le monde ; il est nul. Pas une mauvaise action ; pas un méchant homme qui fasse craindre pour les bons ; des événemens si naturels , si simples qu'ils le font trop ; rien d'inopiné ; point de coups de théâtre. Tout est prévu long-temps d'avance ; tout arrive comme il est prévu. Est-ce la peine de tenir registre de ce que chacun peut voir tous les jours dans sa maison , ou dans celle de son voisin ?

R. C'EST-A-DIRE , qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares ? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs , vous jugez ce que vous avez lû comme un roman. Ce n'en est point un ; vous l'avez dit vous-même. C'est un recueil de lettres

N. Qui ne sont point des lettres ; je crois l'avoir dit aussi.
Quel

Quel style épistolaire ! qu'il est guindé ! Que d'exclamations ! Que d'apprêts ! Quelle emphase pour ne dire que des choses communes ! Quels grands mots pour de petits raisonnemens ! Rarement du sens , de la justesse ; jamais ni finesse , ni force , ni profondeur. Une diction toujours dans les nues , & des pensées qui rampent toujours. Si vos personnages sont dans la nature , avouez que leur style est peu naturel ?

R. JE conviens que dans le point de vue où vous êtes , il doit vous paroître ainsi.

N. COMPTEZ - VOUS que le public le verra d'un autre œil ? & n'est-ce pas mon jugement que vous demandez ?

R. C'EST pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez mieux des lettres faites pour être imprimées.

N. CE souhait paroît assez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impression.

R. ON ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent s'y montrer ?

N. L'AUTEUR comme il veut s'y montrer , ceux qu'il dépeint tels qu'ils sont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureusement peint ; pas un caractère assez bien marqué ; nulle observation solide ; aucune connoissance du monde. Qu'apprend-on dans la petite sphère de deux ou trois amans ou amis toujours occupés d'eux seuls ?

R. ON apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes sociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

VOTRE jugement est sévère; celui du public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injustice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces lettres; moins pour excuser les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la source.

DANS la retraite on a d'autres manières de voir & de sentir que dans le commerce du monde; les passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les discours des solitaires. S'ensuit-il de-là que leur langage soit fort énergique ? Point du tout; il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie : premièrement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres; & puis, que forcé d'affirmer à chaque instant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des sentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment passionnés aient ces manières de parler vives, fortes, colorées, que vous admirez dans vos drames & dans vos romans ? Non; la passion pleine d'elle-même s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne songe pas même à persuader; elle ne soupçonne pas qu'on puisse douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle sent, c'est moins pour l'exposer aux autres que pour se soulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes; l'y sent-on mieux que dans les hameaux ?

N. C'EST-A-DIRE que la foiblesse du langage prouve la force du sentiment ?

R. QUELQUEFOIS du moins elle en montre la vérité. Lisez une lettre d'amour faite par un auteur dans son cabinet, par un bel-esprit qui veut briller : pour peu qu'il ait de feu dans la tête, sa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous serez enchanté, même agité, peut-être; mais d'une agitation passagère & sèche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée, une lettre d'un amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire; comme une source vive qui coule sans cesse & ne s'épuise jamais. Rien de failant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie; on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche; & c'est ainsi que le cœur fait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés, & les méprisent.

N. J'ATTENDS.

R. FORT bien. Dans cette dernière espèce de lettres, si les pensées sont communes, le style pourtant n'est pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion; il se fait, pour ainsi dire, un autre univers; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être; & comme il rend tous ses sentimens en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse & sans suite; son éloquence est dans son désordre; il

prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait, elle en fait alors son idole; elle le place dans le ciel, & comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le paradis, les anges, les vertus des saints, les délices du séjour céleste. Dans ces transports, entouré de si hautes images, en parlera-t-il en termes rampans ? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires ? N'élèvera-t-il pas son style ? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse, de la dignité ? Que parlez-vous de lettres, du style épistolaire ? En écrivant à ce qu'on aime, il est bien question de cela ! Ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes.

N. CITOYEN, voyons votre poulx.

R. NON : voyez l'hyver sur ma tête. Il est un âge pour l'expérience ; un autre pour le souvenir. Le sentiment s'éteint à la fin ; mais l'ame sensible demeure toujours.

JE reviens à nos lettres. Si vous les lisez comme l'ouvrage d'un auteur qui veut plaire, ou qui se pique d'écrire, elles sont détestables. Mais prenez-les pour ce qu'elles sont, & jugez-les dans leur espèce. Deux ou trois jeunes gens simples, mais sensibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne songent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils se connoissent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre ait plus rien à faire entr'eux. Ils sont enfans, penseront-ils en hommes ? Ils sont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils sont solitaires, connoîtront-ils le monde & la société ? Pleins du seul sen-

timent qui les occupe, ils sont dans le délire, & pensent philosopher : voulez-vous qu'ils sachent observer, juger, réfléchir ? Ils ne savent rien de tout cela. Ils savent aimer ; ils rapportent tout à leur passion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, est-elle moins amusante que tout l'esprit qu'ils pourroient étaler ? Ils parlent de tout ; ils se trompent sur tout ; ils ne font rien connoître qu'eux ; mais en se faisant connoître, ils se font aimer : leurs erreurs valent mieux que le savoir des sages : leurs cœurs honnêtes portent par-tout, jusques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils se refusent aux vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils sentent, ils se replient sur eux-mêmes ; ils se détachent du reste de l'univers ; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un spectacle véritablement nouveau.

N. JE conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'instruits, parler en philosophes, même en pensant l'être. J'avoue encore, (& cette différence ne m'a pas échappé,) que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur observateur. Je ne fais point de comparaison entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domestique effacent les fautes du premier âge : la chaste épouse, la femme sensée, la digne mère de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même est un sujet de critique : la fin du recueil rend le commencement d'autant plus reprehensible ; on diroit que ce sont deux livres différens que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raisonnables, pourquoi les prendre avant

qu'ils le soient devenus ? Les jeux d'enfans qui précèdent les leçons de la sagesse empêche de les attendre ; le mal scandalise avant que le bien puisse édifier ; enfin le lecteur indigné se rebute & quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

R. JE pense, au contraire, que la fin de ce recueil seroit superflue aux lecteurs rebutés du commencement, & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainsi, ceux qui n'acheveront pas le livre, ne perdront rien, puisqu'il ne leur est pas propre ; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord se faire écouter de ceux qui doivent en faire usage.

J'AI changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu ; peut-être en parlant aux enfans me ferois-je mieux entendre ; & les enfans ne goûtent pas mieux la raison nue, que les remèdes mal déguisés.

*Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gl'orli del vaso ;
Socchi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve.*

N. J'AI peur que vous ne vous trompiez encore ; ils sueront les bords du vase, & ne boiront point la liqueur.

R. ALORS ce ne sera plus ma faute ; j'aurai fait de mon mieux pour la faire passer.

Mes jeunes gens sont aimables ; mais pour les aimer à

trente ans , il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-temps avec eux pour s'y plaire ; & ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes , qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéressent pas tout d'un coup ; mais peu-à-peu elles attachent ; on ne peut ni les prendre , ni les quitter. La grace & la facilité n'y sont pas , ni la raison , ni l'esprit , ni l'éloquence ; le sentiment y est ; il se communique au cœur par degrés , & , lui seul à la fin , supplée à tout. C'est une longue romance , dont les couplets pris à part , n'ont rien qui touche , mais dont la suite produit à la fin son effet. Voilà ce que j'éprouve en les lisant : dites-moi si vous sentez la même chose ?

N. NON. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur , l'effet est tout simple. Si vous ne l'êtes pas , je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutûmer aux idées extravagantes , au *pathos* affecté , au déraisonnement continuél de vos bonnes gens. Un solitaire peut les goûter , vous en avez dit la raison vous-même. Mais avant que de publier ce manuscrit , songez que le public n'est pas composé d'hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux , seroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un Céladon , votre Édouard pour un Don Quichote , vos Caillettes pour deux Astrées , & qu'on s'en amusât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amusent guères : il faut écrire comme Cervantes , pour faire lire six volumes de visions.

R. LA raison qui vous feroit supprimer cet ouvrage , m'encourage à le publier.

N. QUOI ! la certitude de n'être point lu ?

R. UN peu de patience , & vous allez m'entendre.

EN matière de morale, il n'y a point, selon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premièrement, parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui disent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les livres choisis qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils soutiennent les maximes du monde, ils sont superflus; & s'ils les combattent, ils sont inutiles. Ils trouvent ceux qui les lisent liés aux vices de la société, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un instant son ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une résistance invincible, est toujours forcé de garder ou reprendre sa première situation. Je suis persuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'aient fait cet essai, du moins une fois en leur vie; mais bientôt découragé d'un vain effort, on ne le répète plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, & c'est alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage; & comme elles ne trouvent pas un si grand contre-poids au-dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude aussi-bien que du grand monde, force de recourir aux livres amusans, seule ressource de qui vit seul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans dans les provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup plus d'impression : vous voyez pourquoi cela doit être.

MAIS

MAIS ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement, parce qu'il pense l'être, ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable. Les gens du bel-air, les femmes à la mode, les grands, les militaires; voilà les acteurs de tous vos romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables; le manège des procédés est substitué aux devoirs réels; les beaux discours font dédaigner les belles actions, & la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossièreté.

QUEL effet produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans son canton; sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mère de famille sont au-dessous des dames de son rang; sur sa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la ville font dédaigner l'honnête & rustique voisin qu'elle eût épousé? Tous de concert ne voulant plus être des manans, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient masure, & vont dans la capitale, où, le père avec sa croix de saint-Louis, de seigneur qu'il étoit, devient valet ou chevalier d'industrie; la mère établit un brelan; la fille attire les joueurs; & souvent tous trois, après avoir mené une vie infâme, meurent de misère & déshonorés.

LES auteurs, les gens de lettres, les philosophes ne cessent
Nouv. Héloïse. Tome I.

de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes; selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux; à les entendre, on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des pensions, des académies & des dîners.

DE proche en proche, la même pente entraîne tous les états. Les contes, les romans, les pièces de théâtre, tout tire sur les provinciaux; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques; tout prêche les manières & les plaisirs du grand monde: c'est une honte de ne les pas connoître; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui fait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris, de jour en jour? Ainsi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des systèmes politiques, amoncellent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, laissant tout le reste en friche & désert: ainsi, pour faire briller les capitales, se dépeuplent les nations: ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine. Il importe au bonheur des hommes, qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoisonnées. C'est le métier des prédicateurs de nous crier: *soyez bons & sages*, sans beaucoup s'inquiéter du succès de leurs discours; le citoyen qui s'en inquiète, ne doit point nous crier sottement: *soyez bons*; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. UN moment: reprenez haleine. J'aime les vues utiles; & je vous ai si bien suivi dans celle-ci, que je crois pouvoir pérorer pour vous.

IL est clair, selon votre raisonnement, que pour donner

aux ouvrages d'imagination la seule utilité qu'ils puissent avoir, il faudroit les diriger vers un but opposé à celui que leurs auteurs se proposent; éloigner toutes les choses d'institution; ramener tout à la nature; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & simple; les guérir des fantaisies de l'opinion; leur rendre le goût des vrais plaisirs; leur faire aimer la solitude & la paix; les tenir à quelques distances les uns des autres; & au lieu de les exciter à s'entasser dans les villes, les porter à s'étendre également sur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des pasteurs d'Arcadie, des bergers du Lignon, d'illustres paysans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philosophant sur la nature, ni d'autres pareils êtres romanesques qui ne peuvent exister que dans les livres : mais de montrer aux gens aisés que la vie rustique & l'agriculture ont des plaisirs qu'ils ne savent pas connoître; que ces plaisirs sont moins insipides, moins grossiers qu'ils ne pensent; qu'il peut y régner du goût, du choix, de la délicatesse; qu'un homme de mérite qui voudroit se retirer à la campagne avec sa famille, & devenir lui-même son propre fermier, y pourroit couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusemens des villes; qu'une ménagère des champs peut être une femme charmante, aussi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites-maîtresses; qu'enfin les plus doux sentimens du cœur y peuvent animer une société plus agréablement que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & fatyriques sont le triste supplément de la gaieté qu'on n'y connoît plus. Est-ce bien cela?

R. C'EST cela même. A quoi j'ajouterai seulement une
« ij

réflexion. L'on se plaint que les romans troublent les têtes : je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les solitaires, parlent la langue des solitaires : pour les instruire, il faut qu'ils leur plaisent, qu'ils les intéressent; il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes sociétés; ils doivent les montrer fausses & méprisables, c'est-à-dire, telles qu'elles sont. A tous ces titres un roman, s'il est bien fait, au moins, s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule; & voilà, Monsieur, comment la folie du monde est sagesse.

N. VOTRE conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chute, ni s'apprêter à tomber plus fièrement. Il me reste une seule difficulté. Les provinciaux, vous le savez, ne lisent que sur notre parole : il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre destiné pour les solitaires, est d'abord jugé par les gens du monde; si ceux-ci le rebutent, les autres ne le lisent point. Répondez.

R. LA réponse est facile. Vous parlez des beaux-esprits de province; & moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres, qui brillez dans la capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les livres qui tombent à Paris, font la fortune des libraires de province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

R. Raillez. Moi, je persiste. Quand on aspire à la gloire, il faut se faire lire à Paris; quand on veut être utile, il faut se faire lire en province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des campagnes éloignées, à cultiver le patrimoine de leurs pères, où ils se regardent comme exilés par une fortune étroite ! Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de sociétés, ils emploient la soirée à lire, au coin de leur feu, les livres amusans qui leur tombent sous la main. Dans leur simplicité grossière, ils ne se piquent ni de littérature, ni de bel-esprit; ils lisent pour se défennuyer, & non pour s'instruire; les livres de morale & de philosophie font pour eux comme n'existant pas : on en feroit en vain pour leur usage; ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur situation, vos romans ne servent qu'à la leur rendre encore plus amère. Ils changent leur retraite en un désert affreux, &, pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de mal-aise & de vains regrets. Pourquoi n'oserois-je supposer que, par quelque heureux hasard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces habitans des champs,

& que l'image des plaisirs d'un état tout semblable au leur, le leur rendra plus supportable ? J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modèle ? Comment s'attendriront-ils sur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, sans que la leur se resserre & s'affermisse ? En quittant leur lecture, ils ne feront ni attristés de leur état, ni rebutés de leurs soins. Au contraire, tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante ; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux ; ils reprendront le goût des plaisirs de la nature : ses vrais sentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions, mais ils les rempliront avec une autre ame, & feront, en vrais patriarches, ce qu'ils faisoient en payfans.

N. JUSQU'ICI tout va fort bien. Les maris, les femmes, les mères de famille. . . Mais les filles ; n'en dites-vous rien ?

R. NON. Une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré son titre, ne se plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance ; elle n'a plus rien à risquer.

N. A merveille ! Auteurs érotiques, venez à l'école : vous voilà tous justifiés.

R. OUI, s'ils le font par leur propre cœur & par l'objet de leurs écrits.

N. L'ETES-VOUS aux mêmes conditions ?

R. JE suis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une règle pour juger les livres : si vous la trouvez bonne, servez-vous-en pour juger celui-ci.

ON a voulu rendre la lecture des romans utile à la jeunesse. Je ne connois point de projet plus insensé. C'est commencer par mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers son objet la morale de ces sortes d'ouvrages, on adresse toujours cette morale aux jeunes filles (*), sans songer que les jeunes filles n'ont point de part aux désordres dont on se plaint. En général, leur conduite est régulière, quoique leurs cœurs soient corrompus. Elles obéissent à leurs mères, en attendant qu'elles puissent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, soyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'OBSERVATION vous est contraire en ce point. Il semble qu'il faut toujours au sexe un temps de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles & les femmes sévères : c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au scandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime est compté pour rien.

R. A l'envifager par ses suites on n'en jugeroit pas ainsi. Mais soyons justes envers les femmes ; la cause de leur désordre est moins en elles que dans nos mauvaises institutions.

(*) Ceci ne regarde que les modernes romans Anglois.

DEPUIS que tous les sentimens de la nature sont étouffés par l'extrême inégalité, c'est de l'inique despotisme des pères que viennent les vices & les malheurs des enfans; c'est dans des nœuds forcés & mal assortis que, victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent, par un désordre dont elles font gloire, le scandale de leur première honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal : remontez à sa source. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'est par les mœurs domestiques qu'elle doit commencer, & cela dépend absolument des pères & mères. Mais ce n'est point ainsi qu'on dirige les instructions; vos lâches auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime; & la morale des livres sera toujours vaine, parce qu'elle n'est que l'art de faire sa cour au plus fort.

N. ASSURÉMENT la vôtre n'est pas servile; mais à force d'être libre, ne l'est-on point trop ? Est-ce assez qu'elle aille à la source du mal ? Ne craignez - vous point qu'elle en fasse ?

R. Du mal ? A qui ? Dans des temps d'épidémie & de contagion, quand tout est atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, sous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens sains ? Monsieur, nous pensons si différemment sur ce point, que, si l'on pouvoit espérer quelque succès pour ces lettres, je suis très - persuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

N. Il est vrai que vous avez une excellente prêcheuse. Je suis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes :
j'étois

j'étois fâché que vous leur défendissiez de nous faire des sermons. (*)

R. Vous êtes pressant; il faut me taire: je ne suis ni assez fou, ni assez sage pour avoir toujours raison. Laissons ces os à ronger à la critique.

N. BÉNIGNEMENT : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on sur tout le reste rien à dire à tout autre, comment passer au sévère censeur des spectacles les situations vives & les sentimens passionnés dont tout ce recueil est rempli ? Montrez - moi une scène de théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du bosquet de Clarens (**) & du cabinet de toilette ? Relisez la lettre sur les spectacles ; relisez ce recueil. . . . Soyez conséquent, ou quittez vos principes. . . Que voulez-vous qu'on pense ?

R. JE veux, Monsieur, qu'un critique soit conséquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Relisez mieux l'écrit que vous venez de citer ; relisez aussi la préface de Narcisse, vous y verrez la réponse à l'inconséquence que vous me reprochez. Les étourdis, qui prétendent en trouver dans le Devin du village, en trouveront sans doute bien plus ici. Ils feront leur métier : mais vous. . . .

N. JE me rapelle deux passages (***)..... Vous estimez peu vos contemporains.

R. MONSIEUR, je suis aussi leur contemporain ! O que ne suis-je né dans un siècle où je dussé jeter ce recueil au feu !

(*) Voyez la lettre de M. d'Alembert sur les spectacles, p. 81, première édition.

(**) On prononce *Claran*.
Nouv. Héloïse. Tome I.

(***) Préface de Narcisse, pag. 23 & 32. Lettre à M. d'Alembert, pag. 223, 224.

N. Vous outrez, à votre ordinaire ; mais jusqu'à certain point, vos maximes sont assez justes. Par exemple, si votre Héloïse eût été toujours sage, elle instrueroit beaucoup moins ; car à qui serviroit-elle de modèle ? C'est dans les siècles les plus depravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela dispense de les pratiquer ; & l'on contente à peu de frais, par une lecture oisive, un reste de goût pour la vertu.

R. SUBLIMES auteurs, rabaissez un peu vos modèles, si vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point souillée ? Eh ! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer ; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. VOTRE jeune homme a déjà fait ces réflexions : mais n'importe ; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer ensuite ce qu'on devoit faire. Sans compter, qu'inspirer l'amour aux filles & la réserve aux femmes, c'est renverser l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la philosophie a proscrite. Quoique vous en puissiez dire, l'amour dans les filles est indécent & scandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. Quelle étrange mal-adresse que d'être indulgent pour des filles, qui ne doivent point vous lire, & sévère pour les femmes qui vous jugeront ! Croyez-moi, si vous avez peur de réussir, tranquillisez-vous : vos mesures sont trop bien prises pour vous laisser craindre un pareil affront. Quoi qu'il en soit, je vous garderai le secret ; ne soyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure ; mais gardez-vous de l'avouer.

R. DE l'avouer, Monsieur ? Un honnête homme se ca-

che-t-il quand il parle au public? Ose-t-il imprimer ce qu'il n'oseroit reconnoître? Je suis l'éditeur de ce livre, & je m'y nommerai comme éditeur.

N. Vous vous y nommerez! Vous?

R. MOI-MÊME.

N. QUOI! Vous y mettrez votre nom?

R. OUI, Monsieur.

N. VOTRE vrai nom? *Jean-Jacques ROUSSEAU*, en toutes lettres?

R. *JEAN-JACQUES ROUSSEAU*, en toutes lettres.

N. Vous n'y pensez pas! Que dira-t-on de vous?

R. CE qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier; mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le livre mauvais en lui-même, c'est une raison de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux point passer pour meilleur que je ne suis.

N. ÊTES-VOUS content de cette réponse?

R. OUI, dans des temps où il n'est possible à personne d'être bon.

N. ET les belles ames, les oubliez-vous?

R. LA Nature les fit; vos institutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour, on lira ces mots : *par J. J. Rousseau, Citoyen de Genève!*

R. *CITOYEN de Genève!* Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'est pas sans honneur, & vous avez aussi quelque chose à perdre. Vous donnez un livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois vous en empêcher; mais si vous en faites la sottise, j'approuve que vous la fassiez hautement & franchement. Cela, du moins, sera dans votre caractère. Mais à propos!... mettez-vous aussi votre devise à ce livre?

R. Mon libraire m'a déjà fait cette plaisanterie, & je l'ai trouvée si bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monsieur, je ne mettrai point ma devise, à ce livre; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraie moins que jamais de l'avoir prise. Souvenez-vous que je songeois à faire imprimer ces lettres, quand j'écrivois contre les spectacles, & que le soin d'excuser un de ces écrits, ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me suis accusé d'avance, plus fortement peut-être que personne ne m'accusera. Celui qui préfère la vérité à sa gloire, peut espérer de la préférer à sa vie. Vous voulez qu'on soit toujours conséquent, je doute que cela soit possible à l'homme; mais ce qui lui est possible est d'être toujours vrai: voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. QUAND je vous demande si vous êtes l'auteur de ces lettres, pourquoi donc éludez-vous ma question?

R. POUR cela même que je ne veux pas dire un mensonge.

N. MAIS vous refusez aussi de dire la vérité.

R. C'EST encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût se trompent-ils sur la plume des auteurs ? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre ?

N. JE la résoudrois bien pour quelques lettres ; elles sont certainement de vous ; mais je ne vous reconnois plus dans les autres , & je doute qu'on se puisse contrefaire à ce point. La nature , qui n'a pas peur qu'on la méconnoisse , change souvent d'apparence , & souvent l'art se décèle en voulant être plus naturel qu'elle : c'est le grogneur de la fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil est plein de choses d'une mal-adresse que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations , les répétitions , les contradictions , les éternelles rabâcheries ; où est l'homme capable de mieux faire , qui pourroit se résoudre à faire si mal ? Où est celui qui auroit laissé la choquante proposition que ce fou d'Édouard fait à Julie ? Où est celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme , qui , voulant toujours mourir , a soin d'en avertir tout le monde , & finit par se porter toujours bien ? Où est celui qui n'eût pas commencé par se dire : il faut marquer avec soin les caractères ; il faut exactement varier les styles ? Infailliblement , avec ce projet , il auroit mieux fait que la nature.

J'OBSERVE que dans une société très-intime , les styles se rapprochent ainsi que les caractères , & que les amis , confondant leurs ames , confondent aussi leurs manières de penser , de sentir , & de dire. Cette Julie , telle qu'elle est , doit être une créature enchanteresse ; tout ce qui l'approche doit lui ressembler ; tout doit devenir Julie autour d'elle ; tous ses amis ne doivent avoir qu'un ton ; mais ces choses se sen-

tent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oseroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude ; ce qui redevient simple à force de finesse, ne lui convient plus. Or, c'est-là qu'est le sceau de la vérité ; c'est-là qu'un œil attentif cherche & retrouve la nature.

R. Hé bien ! vous concluez donc ?

N. JE ne conclus pas ; je doute & je ne saurois vous dire combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, si tout cela n'est que fiction, vous avez fait un mauvais livre : mais dites que ces deux femmes ont existé ; & je relis ce recueil tous les ans, jusqu'à la fin de ma vie.

R. EH ! qu'importe qu'elles aient existé ? Vous les cherchiez en vain sur la terre. Elles ne sont plus.

N. ELLES ne sont plus ? Elles furent donc ?

R. Cette conclusion est conditionnelle : si elles furent, elles ne sont plus.

N. ENTRE nous, convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

R. ELLES sont ce que vous les forcez d'être, pour ne point me trahir ni mentir.

N. MA foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe seule dit tout ?

R. JE vois qu'elle ne dit rien sur le fait en question : car qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuf-

crit, ou si c'est moi qui l'y ai mise? Qui peut dire, si je ne suis point dans le même doute où vous êtes? Si tout cet air de mystère n'est pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance sur ce que vous voulez savoir?

N. MAIS enfin, vous connoissez les lieux? Vous avez été à Vevai; dans le pays de Vaud?

R. PLUSIEURS fois; & je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du Baron d'Étange, ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens: je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces lettres. J'y ai passé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeste, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui ressemblât, que je sache. Enfin, autant que je puis me rappeler la situation du pays, j'ai remarqué dans ces lettres, des transpositions de lieux & des erreurs de topographie; soit que l'auteur n'en sût pas davantage; soit qu'il voulût dépayser ses lecteurs. C'est-là tout ce que vous apprendrez de moi sur ce point, & soyez sûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refusé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curiosité que moi. Si vous publiez cet ouvrage, dites donc au public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette conversation pour toute préface: les éclaircissémens nécessaires y sont tous.

R. Vous avez raison: elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reste ces fortes d'apologies ne réussissent guères.

N. Non, quand on voit que l'auteur s'y ménage; mais j'ai pris soin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celui-ci. Seulement, je vous conseille d'en transposer les rôles. Fei-

gnez que c'est moi qui vous presse de publier ce recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponses. Cela fera plus modeste, & fera un meilleur effet.

R. CELA fera-t-il aussi dans le caractère dont vous m'avez loué ci-devant ?

N. Non ; je vous tendois un piège. Laissez les choses comme elles sont.

PRÉDICTION

*FAITE sur l'Auteur de la NOUVELLE HÉLOÏSE ,
par un Anonyme. (*)*

EN ce temps-là , il sortira des bords du lac de Genève un jeune homme sage & vertueux , qui voyagera chez le Peuple le plus éclairé de l'univers. Après avoir long-temps étudié , examiné les mœurs de ce Peuple , il lui dira : Vous êtes savant , mais corrompu. C'est la Société qui a commencé le mal ; les Arts & les Sciences l'achèveront ; & peu de personnes le croiront , parce que le mal a déjà des racines très-profondes.

Et il leur dira : Je suis venu vivre parmi vous pour m'instruire , & j'ai été fâché de voir la corruption de votre Société.

Et il dira encore : On est beaucoup plus vertueux dans le pays où je suis né , & je compte aussi retourner parmi les miens.

Et il écrira que les Sauvages sont moins corrompus que les Peuples d'une grande Ville ; que les vices augmentent à mesure que la Société s'aggrandit , que les Arts & les Sciences favorisent les progrès du vice , & il aura raison.

Et il soutiendra que le Théâtre est une mauvaise école pour former les mœurs ; & les Partisans du Théâtre lui donneront tort , & trouveront extraordinaire qu'il ait fait un Opéra.

Et il dira que la compagnie des Grands est dangereuse ,

(*) Cette Prédiction est attribuée à Mr. C. PANCKOUCKE , Libraire à Paris.

& cependant il fréquentera quelques Grands, & on trouvera encore cela extraordinaire.

Et il fera un livre pour dire que nous n'avons point de bonne Musique, & les Musiciens courroucés contre lui, ne pourront lui répondre que par des injures.

Et il dira aussi que les Peuples qui ont des mœurs, ne lisent pas des romans, & il ne fera point de romans, mais un livre de mœurs auquel il donnera la forme d'un roman pour le faire passer; c'est ainsi qu'on frotte de miel les bords d'un vase pour en faire avaler la liqueur amère.

Et dans ce livre, l'amitié, l'amour, l'honneur, la vertu ne seront point fondés sur l'intérêt personnel, ne seront point de vains sentimens pris dans la Société; mais ce seront des affections réelles qui auront leur source dans le cœur, & c'est ce qui déplaira aux plus éclairés de la Nation.

Et dans ce livre on verra encore un jeune homme prendre un véritable amour pour une jeune fille, ce qui étonnera bien des gens qui n'ont jamais connu le véritable amour. Et la maîtresse donnera la première un baiser à son Amant, & après avoir plus combattu que celles qui résistent, entraînée par la violence de ses feux, elle succombera.

Et elle aura des regrets plus grands que la faute; & ceux qui connoissent l'amour l'excuseront.

Et on verra encore dans ce livre que les parens abusent quelquefois de l'autorité qu'ils ont sur leurs enfans; qu'ils les forcent souvent à des mariages où leur cœur n'a point de part, & que l'intérêt fait aujourd'hui beaucoup de ménages malheureux.

Et il s'élèvera une dispute entre l'Écolier & un Seigneur

Anglois, ce qui donnera occasion à un très-beau discours sur la fureur du duel & du faux point-d'honneur ; & le Seigneur Anglois, reconnoissant son tort, en fera ses excuses d'une manière qui surprendra l'admiration.

Et l'Écolier, devenu l'ami du Milord, se rendra à Paris, n'y verra point les Philosophes, fréquentera les honnêtes gens, écrira à sa maîtresse que les femmes du bel air ont le ton grenadier, qu'elles ont peu de retenue, & qu'elles sont trop faciles à céder.

Et, malgré le soin d'éviter la mauvaise compagnie, il se trouvera, sans le savoir, chez des filles deⁿ mauvaise vie, & ne s'en appercevra qu'après sa faute ; il écrira son repentir à sa maîtresse, & elle lui pardonnera.

Et les éclairés de la Nation se récrieront, & diront que tout cela n'est pas dans la nature ; & cette fille toujours amoureuse, cédant aux ordres de ses parens, épousera un honnête homme qui a sauvé la vie à son père, & malgré sa faute & son amour, elle fera le bonheur de son époux & le sien.

Et on sera fort étonné qu'un homme épouse une jeune fille, dont il fait que le cœur appartient à un autre ; & les Philosophes seront étonnés que ce mari soit un honnête homme, & que cet honnête homme soit un Athée.

Et les gens raisonnables seront surpris de la contradiction de ces Philosophes, qui ayant établi qu'un Athée peut être honnête homme, nient que le mari de cette jeune fille le soit, parce qu'il est Athée.

Et l'Amant, pour dissiper son chagrin, ira voyager ; & il aura beaucoup vu dans le tour du Monde, & il reviendra en Europe.

Et de retour, il sera reçu dans la maison de sa maîtresse,

qui sautera à son cou à son arrivée; & le mari, qui fait toute leur intrigue, n'en fera point jaloux; ce que bien des gens ne pourront concevoir.

Et on croira que, parce que l'Amante a eu une foiblesse étant fille, elle doit nécessairement continuer à en avoir étant femme.

Et l'on sera étonné que le jeune homme & cette tendre épouse sachent conserver leur vertu, & se respecter en demeurant ensemble, & que le mari plaïsante sur leurs aventures.

Et les honnêtes gens croiront aisément que tout cela peut se concilier; mais les méchans seront dans l'étonnement, & ne pourront jamais y rien comprendre.

Et les plaisirs de l'époux, de l'épouse & de l'Amant seront simples & innocens. La maîtresse veillera sur ses domestiques, & s'en fera aimer: dans le temps de vendange, elle jouera au milieu des vendangeurs, & en sera respectée: elle teillera du chanvre avec eux, & le jeune homme prendra plaisir à l'imiter; & ceux qui ne connoissent pas ces innocens plaisirs s'en moqueront.

Et l'Amant présidera à l'éducation des enfans, il leur apprendra sur-tout à ne parler qu'à propos dans les compagnies; & on ne les instruira dans leur religion que dans l'âge mûr, afin qu'ils la sachent mieux; ce qui ne plaira pas à tout le monde.

Et les repas seront frugals, on saura s'y priver de certains mets qui pourront faire plaisir, pour mieux les goûter ensuite; & les méchans appelleront cela gourmandise.

Et la maîtresse aura beaucoup de raison, de bon sens & de jugement, & les beaux esprits en seront courroucés.

P R É D I C T I O N.

v

Et le Philosophe remarquera que les gens faux doivent être sobres, & que la trop grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes & des ames doubles.

Et l'ami ira pêcher dans un lac avec sa maîtresse, & il rejettera dans les eaux les petits poissons dont ils n'auront pas besoin pour leur dîner; ce qui révoltera les gloutons.

Et dans un voyage qu'il fera chez les Valaisans, il boira un peu plus de vin qu'à l'ordinaire; il sera choqué de l'énorme ampleur de la gorge des jeunes Valaisanes, & les fots en riront.

Et lorsque sa maîtresse lui aura promis un rendez-vous, la violence de son amour lui fera regretter d'être obligé de manquer au rendez-vous pour faire une bonne action, & il fera cependant cette bonne action.

Et l'amie de sa maîtresse deviendra amoureuse de lui, & lui ne sera point amoureux d'elle, quoiqu'il lui donne un baiser sur la main; ce qui étonnera encore.

Et enfin sa maîtresse mourra.

Et avant que de mourir, elle écrira à son Amant, que la vertu qui les sépara sur la terre, les unira dans le ciel, qu'elle est trop heureuse d'acheter au prix de sa vie, le droit de l'aimer toujours sans crime.

Et le mari enverra cette lettre à l'Amant.

Et on ne saura jamais ce que l'Amant est devenu.

Et les méchans ne se soucieront guères de le savoir.

Et les honnêtes gens le rechercheront, & désireront de connoître un pareil Amant.

Et tout le livre sera moral, utile & honnête, puisqu'il

prouvera que les pères ne sont point en droit de disposer du cœur de leurs filles, sans les consulter, & que, pour faire des mariages heureux, on ne doit pas toujours avoir égard à l'égalité des conditions.

Et que, pourvu qu'on pratique la vertu, il est inutile d'en parler.

Et qu'une jeune fille peut avoir une foiblesse avec un homme, & être ensuite forcée par ses parens d'en épouser un autre.

Et qu'en se livrant au bien, on n'a jamais de remords de l'avoir fait.

Et qu'un mari, sûr de la vertu de sa femme, peut recevoir son ancien Amant dans sa maison.

Et que la femme peut embrasser quelquefois son ancien Amant, sans que le mari en conçoive de jalousie.

Et elle dira que deux époux peuvent être heureux sans amour.

Et le livre sera écrit d'un beau style, pour en imposer aux Philosophes.

Et l'Auteur pressera les raisonnemens, pour mieux les convaincre.

Et il accumulera les preuves, & ne les convaincra pas.

Et son style sera orné, fleuri, sublime, nerveux, & on dira qu'il a des endroits si pleins de feu, qu'ils *brûlent le papier*.

Et il connoîtra la simplicité, la justesse, le naturel, & il n'emploiera la force que pour détruire le vice, & quelquefois le sarcasme, dans les choses indifférentes.

Et le talent de l'Auteur fera de faire briller la vertu, & de faire parler la raison & le bon-sens. Il contempera toujours la nature, & donnera rarement carrière à son imagination.

Et, semblable aux Médecins qui ordonnent un remède pour prévenir le mal, il produira son livre sous le titre de Roman ; &, par cet innocent artifice, il réussira à guérir des cœurs corrompus, & à faire aimer la vertu.

Et il ne se vantera point d'avoir fait un livre utile : & comme il aura mis à la tête de son livre un titre décidé, pour qu'une fille chaste sache à quoi s'en tenir en l'ouvrant, il dira : *Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page, est une fille perdue ; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre, le mal étoit fait d'avance : puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de le lire ; elle n'a plus rien à risquer.* Et il auroit pu ajouter : *Elle ne peut même qu'y profiter.*

Et après que dans son Roman il aura fait triompher les mœurs en détruisant la philosophie, il dira qu'il faut laisser les Romans aux Peuples corrompus.

Et il pourra dire aussi qu'il y a des fripons chez les Peuples corrompus.

Et on le laissera tirer la conséquence.

Et les Philosophes voudront le forcer de se justifier d'avoir fait un livre où respire la vertu.

Et il aura soin de menacer de son mépris tous ceux qui n'estimeront pas son livre.

Et les gens vertueux le liront avec attendrissement ; & on ne l'appellera plus le *Philosophe* ; & il sera reconnu comme un des plus éloquens & des plus vertueux des hommes.

Et on ne fera point étonné comment, avec une âme pure & honnête, il a fait un livre qui le soit.

Et les Philosophes qui l'avoient loué, le calomnieront.

Et ceux qui ne croient pas à la vertu, trouveront que le livre les ennuie.

Et ceux qui croient en lui, y croiront plus que jamais.

F I N.





Le dieu de la guerre, par le bras de la raison.

LETTRÉS

DE

DEUX AMANS,

HABITANS

D'UNE PETITE VILLE

AU PIED DES ALPES.

LETTRE PREMIERE.

A JULIE.

IL faut vous fuir, Mademoiselle, je le sens bien ; j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, & conseillez-moi.

Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de Madame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables, elle a cru qu'ils ne seroient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'espère que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre, & manquer au respect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naissance & à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins

Nouv. Éloïse. Tome I.

A

la consolation de souffrir seul ; & je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

CEPENDANT je vous vois tous les jours , & je m'apperçois que, sans y songer , vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre , & que vous devez ignorer. Je fais, il est vrai , le parti que dicte, en pareil cas, la prudence au défaut de l'espoir ; & je me ferois efforcé de le prendre, si je pouvois accorder, en cette occasion, la prudence avec l'honnêteté ; mais comment me retirer décemment d'une maison , dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée , où elle m'accable de bontés , où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde ? Comment frustrer cette tendre mere du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein ? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire ? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite ? & cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous ?

JE ne vois, Mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis ; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire ; que ma peine, ainsi que ma faute , me vienne de vous , & qu'au moins , par pitié pour moi , vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos parens ; faites-moi refuser votre porte ; chassez-moi comme il vous plaira ; je puis tout endurer de vous ; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chasser ! moi , vous fuir ! & pourquoi ? Pourquoi donc est-ce un crime d'être sensible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore ? Non, belle Julie ; vos attraits avoient ébloui mes yeux ; jamais ils n'eussent égaré mon cœur , sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive & d'une inaltérable douceur ; c'est cette pitié si tendre à tous les maux d'autrui ; c'est cet esprit juste & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'ame ; ce sont, en un mot , les charmes des sentimens bien plus que ceux de la personne , que j'adore en vous. Je consens qu'on vous puisse imaginer plus belle encore ; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme ; non, Julie , il n'est pas possible.

J'OSE me flatter quelquefois que le ciel a mis une conformité secrète entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore, rien n'altère en nous les penchans de la nature, & toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manières uniformes de sentir & de voir, & pourquoi n'oserois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens? Quelquefois nos yeux se rencontrent; quelques soupirs nous échappent en même temps; quelques larmes furtives..... ô Julie! si cet accord venoit de plus loin..... si le ciel nous avoit destinés..... toute la force humaine..... ah! pardon! je m'égare: j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir: l'ardeur de mes desirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque.

JE vois avec effroi quel tourment mon cœur se prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal; je voudrois le haïr s'il étoit possible. Jugez si mes sentimens sont purs, par la sorte de grace que je viens vous demander. Tarissez, s'il se peut, la source du poison qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

OUI, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raison, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y sens naître; mais, par pitié, détournez de moi ces yeux si doux qui me donnent la mort; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos gestes; trompez l'avidie imprudence de mes regards; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point sans émotion: foyez, hélas! une autre que vous-même, pour que mon cœur puisse revenir à lui.

Vous le dirai-je sans détour? Dans ces jeux que l'oisiveté de la soirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles; vous n'avez pas plus de réserve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laissassiez prendre un baiser: vous résistâtes foiblement. Heureusement je n'eus garde de m'obstiner. Je sentis à mon trouble croissant que j'allois me perdre, & je m'arrêtai. Ah! si du moins je l'eusse

pu favoriser à mon gré, ce baiser eût été mon dernier soupir, & je serois mort le plus heureux des hommes.

DE grace, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait son danger, jusqu'au plus puétil de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, & je ne fais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne, qu'un treffaillement me saisit ; le jeu me donne la fièvre ou plutôt le délire ; je ne vois, je ne sens plus rien, & dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi ?

DURANT nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mere ou sans votre cousine, vous changez tout-à-coup de maintien ; vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect & la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit & le jugement, & j'ai peine à bégayer, en tremblant, quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez, tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me désolez & ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public, & si grave dans le tête-à-tête ? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, & qu'il falloit composer son maintien à proportion du nombre des spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être ferai-je moins tourmenté.

Si la commisération naturelle aux âmes bien nées peut vous attendre sur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque estime, de légers changemens dans votre conduite rendront la situation moins violente, & lui feront supporter plus paisiblement & son silence & ses maux : si sa retenue & son état ne vous touchent pas, & que vous vouliez user du droit de le perdre, vous le pouvez sans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un transport indiscret qui le rendit coupable à vos yeux.

Enfin , quoi que vous ordonniez de mon sort , au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un espoir téméraire , & si vous avez lu cette lettre , vous avez fait tout ce que j'oserois vous demander , quand même je n'aurois point de refus à craindre.

L E T T R E II.

A J U L I E.

QUE je me suis abusé , Mademoiselle , dans ma première lettre ! Au lieu de soulager mes maux , je n'ai fait qu'les augmenter , en m'exposant à votre disgrâce , & je sens que le pire de tous est de vous déplaire. Votre silence , votre air froid & réservé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma prière en partie , ce n'est que pour mieux m'en punir ;

E poi ch'amor di me vi fece accorta ,

Fur' i biondi capilli allor velati ,

E l'amoroso sguardo in sè raccolto ,

vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre ; mais vous n'en êtes que plus sévère dans le particulier , & votre ingénieuse rigueur s'exerce également par votre complaisance & par vos refus.

QUE ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'est cruelle ! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir sur le passé , & faire que vous n'eussiez point vu cette fatale lettre ! Non , dans la crainte de vous offenser encore , je n'écrirois point celle-ci , si je n'eusse écrit la première , & je ne veux pas redoubler ma faute , mais la réparer. Faut-il , pour vous appaiser , dire que je m'abusois moi-même ? Faut-il protester que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ? Moi , je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil mensonge est-il digne d'un cœur où vous

regnez ? Ah ! que je sois malheureux , s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire , je ne serai ni menteur ni lâche , & le crime que mon cœur a commis , ma plume ne peut le désavouer.

JE sens d'avance le poids de votre indignation , & j'en attends les derniers effets , comme une grace que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me consume mérite d'être puni , mais non méprisé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins disposer de mon sort ; dites quelle est votre volonté. Quoi que vous puissiez me prescrire , je ne saurai qu'obéir. M'imposez-vous un silence éternel ? Je saurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? Je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? Ah ! ce ne sera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne souscrive , hors celui de ne vous plus aimer ; encore obéirois-je en cela même , s'il m'étoit possible.

CENT fois le jour je suis tenté de me jeter à vos pieds , de les arroser de mes pleurs , d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent & n'osent fléchir ; la parole expire sur mes lèvres , & mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

EST-IL au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur sent trop combien il est coupable & ne sauroit cesser de l'être ; le crime & le remords l'agitent de concert , & sans savoir quel sera mon destin , je flotte dans un doute insupportable entre l'espoir de la clémence & la crainte du châtement.

MAIS non , je n'espère rien , je n'ai droit de rien espérer. La seule grace que j'attends de vous est de hâter mon supplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la solliciter moi-même ? Punissez-moi , vous le devez : mais si vous n'êtes impitoyable , quittez cet air froid & mécontent qui me met au désespoir ; quand on envoie un coupable à la mort , on ne lui montre plus de colère.

L E T T R E I I I .

A J U L I E .

NE vous impatientez pas , Mademoiselle ; voici la dernière importunité que vous recevrez de moi.

QUAND je commençai de vous aimer , que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprétois ! Je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir , que la raison peut vaincre à force de temps ; j'en connus ensuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire ; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous , dans le sentiment de vos propres peines. O Julie ! je le vois avec amertume , mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un silence invincible ; mais tout décele à mon cœur attentif vos agitations secrètes. Vos yeux deviennent sombres , rêveurs , fixés en terre ; quelques regards égarés s'échappent sur moi ; vos vives couleurs se fanent ; une pâleur étrangère couvre vos joues ; la gaieté vous abandonne ; une tristesse mortelle vous accable ; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préserve d'un peu d'humeur.

SOIT sensibilité , soit dédain , soit pitié pour mes souffrances , vous en êtes affectée , je le vois ; je crains de contribuer aux vôtres , & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'espoir , qui devroit en maître , ne peut me flatter ; car ou je me trompe moi-même , ou votre bonheur m'est plus cher que le mien.

CEPENDANT en revenant à mon tour sur moi , je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur , & je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire passager , fera le destin de ma vie. C'est le progrès de votre tristesse qui m'a fait sentir celui de mon mal. Jamais , non , jamais le feu de vos yeux , l'éclat de votre teint , les charmes de votre esprit , toutes les graces de votre ancienne gaieté , n'eussent produit un effet semblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas , divine Julie , si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans

mon ame , vous géiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remède , & je sens avec désespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'IMPORTE ; qui ne peut se rendre heureux , peut au moins mériter de l'être , & je saurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune & peux mériter un jour la considération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant , il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours , & que je vous ôte ici malgré moi. Il est juste que je porte seul la peine du crime dont je suis seul coupable. Adieu , trop belle Julie , vivez tranquille & reprenez votre enjouement ; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie , que mon cœur plein d'un si digne objet ne sauroit plus s'avilir , qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous & la vertu , & qu'on ne verra jamais profaner , par d'autres feux , l'autel où Julie fut adorée.

P R E M I E R B I L L E T

D E J U L I E .

N'EMPORTEZ pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement nécessaire. Un cœur vertueux sauroit se vaincre ou se taire , & deviendrait peut-être à craindre. Mais vous vous pouvez rester.

R É P O N S E .

Je me suis tu long-temps ; vos froideurs m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut se vaincre pour la vertu , l'on ne supporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.

SECOND BILLET

DE JULIE.

NON, Monsieur; après ce que vous avez paru sentir, après ce que vous m'avez osé dire, un homme tel que vous avez feint d'être, ne part point; il fait plus.

R É P O N S E.

JE n'ai rien feint qu'une passion modérée, dans un cœur au désespoir. Demain vous serez contente, & quoi que vous en puissiez dire, j'aurai moins fait que de partir.

TROISIEME BILLET

DE JULIE.

INSENSÉ! si mes jours te sont chers, crains d'attenter aux tiens: Je suis obsédée, & ne puis ni vous parler, ni vous écrire jusqu'à demain. Attendez.

LETTRE IV.

DE JULIE.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortiroit de mon cœur qu'avec la vie! La tienne en danger me l'arrache; il m'échappe, & l'honneur est perdu. Hélas! j'ai trop tenu parole; est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur?

QUE dire, comment rompre un si pénible silence? Ou plutôt
Nouv. Éloïse. Tome I. B

n'ai-je pas déjà tout dit, & ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste. Entraînée par degrés dans les pièges d'un vil séducteur, je vois, sans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur, tu t'en prévaux pour me perdre, & quand tu me rends méprisable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah ! malheureux, je t'estimois, & tu me déshonores ! crois-moi, si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eut jamais obtenu.

Tu le fais, tes remords en augmenteront ; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient chères ; j'aimois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse. Que m'ont servis des soins que le ciel a rejettés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison ; je le sentis du premier instant, & tes yeux, tes sentimens, tes discours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jeter aux pieds des auteurs de mes jours ; cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable ; ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe : ils voudront appliquer des remèdes ordinaires à un mal désespéré ; ma mere est foible & sans autorité ; je connois l'inflexible sévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & déshonorer, moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le ciel, le ciel est sourd aux prières des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entière semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi ? Comment ce cœur, qui ne sait rien dissimuler, te cacheroit-il le

reste de sa foiblesse ? Ah ! le premier pas , qui coûte le plus , étoit celui qu'il ne falloit pas faire ; comment m'arrêterojs-je aux autres ? Non , de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abîme , & tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

TEL est l'état affreux où je me vois , que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite , & que , pour me garantir de ma perte , tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvois , je le fais , différer cet aveu de mon désespoir ; je pouvois quelque temps déguiser ma honte , & céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvoit flatter mon amour-propre , & non pas sauver ma vertu ! Va , je vois trop , je sens trop où mène la première faute , & je ne cherchois pas à préparer ma ruine , mais à l'éviter.

TOUTEFOIS si tu n'es pas le dernier des hommes , si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame , s'il y reste encore quelque trace des sentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré , puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache ? Non , je te connois bien , tu soutiendras ma foiblesse , tu deviendras ma sauve-garde , tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'ose confier au tien , tu ne peux conserver l'un sans l'autre : ame généreuse , ah ! conserve-les tous deux , & du moins pour l'amour de toi-même , daigne prendre pitié de moi.

O Dieu ! suis-je assez humiliée ? Je t'écris à genoux ; je baigne mon papier de mes pleurs ; j'éleve à toi mes timides supplications. Et ne pense pas , cependant , que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir , & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre , avec art , méprisable. Ami , prends ce vain empire , & laisse-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton esclave & vivre innocente , que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter , que d'amour , que de respect ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie ? Quels charmes dans la douce union de deux ames pures ! Tes desirs vaincus seront la source de ton bonheur , & les plaisirs dont tu jouiras , sont dignes du ciel même.

JE crois, j'espère qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien, ne démentira pas la générosité que j'attends de lui. J'espère encore que, s'il étoit assez lâche pour abuser de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raison que j'ai perdue, & que je ne serois pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu seras vertueux ou méprisé ; je serai respectée ou guérie ; voilà l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.

LETTRE V.

A J U L I E.

PUISSANCES du ciel ! j'avois une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame ! viens soutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu ! force invincible de la voix de ce qu'on aime, bonheur, plaisirs, transports, que vos traits sont poignans ! qui peut en soutenir l'atteinte ? O ! comment suffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur ? Comment expier les allarmes d'une craintive amante ? Julie... non ! ma Julie à genoux : ma Julie verser des pleurs !... celle à qui l'univers devoit des hommages, supplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas se déshonorer lui-même ! si je pouvois m'indigner contre toi, je le ferois, pour tes frayeurs qui nous avilissent. Juge mieux, beauté pure & céleste, de la nature de ton empire. Eh ! si j'adore les charmes de ta personne, n'est-ce pas surtout pour l'empreinte de cette ame sans tâche qui l'anime, & dont tous tes traits portent la divine enseigne ? Tu crains de céder à mes poursuites ? Mais quelles poursuites peut redouter celle qui couvre de respect & d'honnêteté tous les sentimens qu'elle inspire ? Est-il un homme assez vil sur la terre pour oser être téméraire avec toi ?

PERMETS, permets que je savoure le bonheur inattendu d'être aimé... aimé de celle... Trône du monde, combien je te vois au-dessous de moi ! Que je la relise mille fois cette lettre adorable, où

ton amour & tes sentimens sont écrits en caractères de feu ; où, malgré tout l'empportement d'un cœur agité, je vois avec transport combien, dans une ame honnête, les passions les plus vives gardent encore le saint caractère de la vertu. Quel monstre, après l'avoir lû cette touchante lettre, pourroit abuser de ton état, & témoigner par l'acte le plus marqué son profond mépris pour lui-même ? Non, chere amante, prends confiance en un ami fidèle qui n'est point fait pour te tromper. Bien que ma raison soit à jamais perdue, bien que le trouble de mes sens s'accroisse à chaque instant, ta personne est désormais pour moi le plus charmant, mais le plus sacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme & son objet conserveront ensemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main sur tes chastes attraits, plus que du plus vil inceste ; & tu n'es pas dans une sûreté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O si jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi !... L'amant de Julie auroit une ame abjecte ! Non, quand je cesserai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus ; à ma premiere lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

RASSURE-TOI donc, je t'en conjure au nom du tendre & pur amour qui nous unit ; c'est à lui de t'être garant de ma retenue & de mon respect ; c'est à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes desirs ? A quel autre bonheur voudrois-je aspirer, si tout mon cœur suffit à peine à celui qu'il goûte ? Nous sommes jeunes tous deux, il est vrai ; nous aimons pour la premiere & l'unique fois de la vie, & n'avons nulle expérience des passions ; mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur ? A-t-il besoin d'une expérience suspecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices ? J'ignore si je m'abuse ; mais il me semble que les sentimens droits sont tous au fond de mon cœur. Je ne suis point un vil séducteur, comme tu m'appelles dans ton désespoir ; mais un homme simple & sensible, qui montre aisément ce qu'il sent, & ne sent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un seul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne fais, non, je ne fais pas même si l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu ; & si tout autre qu'une ame honnête peut sentir assez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en fais

pénétré, plus mes sentimens s'élevent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi ? Ah ! daigne te confier aux feux que tu m'inspires, & que tu fais si bien purifier ; crois qu'il suffit que je t'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais posséder ! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ses plaisirs !

L E T T R E V I.

D È J U L I E A C L A I R E.

VEUX-TU, ma cousine, passer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, & faut-il que les morts te fassent oublier les vivans ? Tes regrets sont justes, & je les partage ; mais doivent-ils être éternels ? Depuis la perte de ta mere, elle t'avoit élevée avec le plus grand soin ; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement, & m'aimoit parce que tu m'aimes ; elle ne nous inspira jamais que des principes de sagesse & d'honneur. Je fais tout cela, ma chere, & j'en conviens avec plaisir. Mais conviens aussi que la bonne-femme étoit peu prudente avec nous ; qu'elle nous faisoit, sans nécessité, les confidences les plus indiscrettes ; qu'elle nous entretenoit sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manège des amans ; & que pour nous garantir des pièges des hommes, si elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous instruisoit, au moins, de mille choses que de jeunes filles se passeroient bien de savoir. Console-toi donc de sa perte, comme d'un mal qui n'est pas sans quelque dédommagement. A l'âge où nous sommes, ses leçons commençoient à devenir dangereuses ; & le ciel nous l'a peut-être ôtée au moment où il n'étoit pas bon qu'elle nous restât plus long-temps. Souviens-toi de tout ce que tu me disois quand je perdis le meilleur des freres. La Chaillot t'est-elle plus chere ? As-tu plus de raison de la regretter ?

— REVIENS, ma chere, elle n'a plus besoin de toi. Hélas ! tandis que tu perds ton temps en regrets superflus, comment ne crains-tu point de t'en attirer d'autres ? Comment ne crains-tu point, toi qui connois l'état de mon cœur, d'abandonner ton amie à des périls que ta présence auroit prévenus ? O qu'il s'est passé de choses depuis ton départ ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'espère en être délivrée ; mais je me vois, pour ainsi dire, à la discrétion d'autrui : c'est à toi de me rendre à moi-même. Hâte-toi donc de revenir. Je n'ai rien dit tant que tes soins étoient utiles à ta pauvre bonne ; j'eusse été la première à t'exhorter à les lui rendre. Depuis qu'elle n'est plus, c'est à sa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois seule à la campagne, & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoissance, sans rien ôter à ceux de l'amitié.

DEPUIS le départ de mon pere nous avons repris notre ancienne maniere de vivre, & ma mere me quitte moins ; mais c'est par habitude plus que par défiance. Ses sociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études, & Babi remplit alors sa place assez négligemment. Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de sécurité, je ne puis me résoudre à l'en avertir ; je voudrois bien pourvoir à ma sûreté sans perdre son estime, & c'est toi seule qui peux concilier tout cela. Reviens, ma Claire, reviens sans tarder. J'ai regret aux leçons que je prens sans toi, & j'ai peur de devenir trop savante. Notre maître n'est pas seulement un homme de mérite ; il est vertueux, & n'en est que plus à craindre. Je suis trop contente de lui pour l'être de moi. A son âge & au nôtre, avec l'homme le plus vertueux, quand il est aimable, il vaut mieux être deux filles qu'une.

L E T T R E V I I.

R É P O N S E.

JE t'entends, & tu me fais trembler; non que je croye le danger aussi pressant que tu l'imagines. Ta crainte modère la mienne sur le présent, mais l'avenir m'épouvante; & si tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton cœur feroit le destin de ta vie! Ah! cousine! si jeune encore, faut-il voir déjà ton sort s'accomplir! Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre! Il l'eût été, peut-être, de tomber d'abord en de plus sûres mains; mais nous sommes trop instruites en sortant des siennes pour nous laisser gouverner par d'autres, & pas assez pour nous gouverner nous-mêmes: elle seule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit exposées. Elle nous a beaucoup appris; & nous avons, ce me semble, beaucoup pensé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit presque dès le berceau, nous a, pour ainsi dire, éclairé le cœur de bonne heure sur toutes les passions. Nous connoissons assez bien leurs signes & leurs effets; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philosophe connoisse mieux que nous cet art-là!

QUAND je dis *nous*, tu m'entends; c'est sur-tout de toi que je parle: car pour moi, la bonne m'a toujours dit que mon étourderie me tiendrait lieu de raison, que je n'aurois jamais l'esprit de savoir aimer, & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi; mieux elle auguroit de ta raison, plus elle craignoit pour ton cœur. Aie bon courage, cependant; tout ce que la sagesse & l'honneur pourront faire, je fais que ton ame le fera; & la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à son tour. Si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois, ma chère, qu'il y a bien des filles plus simples, qui sont moins honnêtes que nous:

nous

nous le sommes , parce que nous voulons l'être ; & quoi qu'on en puisse dire , c'est le moyen de l'être plus sûrement.

CEPENDANT sur ce que tu me marques , je n'aurai pas un moment de repos que je ne sois auprès de toi ; car si tu crains le danger , il n'est pas tout-à-fait chimérique. Il est vrai que le préservatif est facile ; deux mots à ta mère , & tout est fini : mais je te comprends , tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber , mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre cousine !.... encore si la moindre lueur.... Le Baron d'Etange consentir à donner sa fille , son enfant unique , à un petit bourgeois sans fortune ! L'esperes-tu ?.... qu'esperes-tu donc ? que veux-tu ?... pauvre , pauvre cousine !... Ne crains rien toutefois de ma part. Ton secret sera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler ; peut-être auroient-ils raison. Pour moi , qui ne suis pas une grande raisonneuse , je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié , la foi , la confiance ; j'imaginerai que chaque relation , chaque âge a ses maximes , ses devoirs , ses vertus ; que ce qui seroit prudence à d'autres , à moi seroit perfidie , & qu'au lieu de nous rendre sages , on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible , nous le vaincrons ; s'il est extrême , c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens ; & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche , tu n'as qu'à marcher droit quand tu seras sous ma garde. Tu verras , tu verras ce que c'est qu'une Duégne de dix-huit ans !

JE ne suis pas , comme tu fais , loin de toi pour mon plaisir , & le printemps n'est pas si agréable en campagne que tu penses ; on y souffre à la fois le froid & le chaud ; on n'a point d'ombre à la promenade , & il faut se chauffer dans la maison. Mon pere , de son côté , ne laisse pas , au milieu de ses bâtimens , de s'apercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner , & tu m'embrasseras , j'espère , dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiète est , que quatre ou cinq jours font je ne sais combien d'heures , dont plusieurs font

destinées au philosophe. Au philosophe, entends-tu, cousine ? Pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

NE va pas ici rougir & baisser les yeux, prendre un air grave : il t'est impossible ; cela ne peut aller à tes traits. Tu fais bien que je ne saurois pleurer sans rire, & que je n'en suis pas pour cela moins sensible ; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi ; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te fais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa famille, je ne l'abandonnerai de mes jours ; mais tu ne serois plus toi-même si tu perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde, assez libre dans ses propos familiers, peu discrète avec de jeunes filles, & qu'elle aimoit à parler de son vieux temps. Aussi ne font-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eût d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement, qui lui donnoit à la fois pour moi la tendresse d'une mere & la confiance d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille ; à peine ai-je connu ma mere ; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer : nous avons perdu ton aimable frere ; je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule : car ta bonne mere, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes ; je pleurois ! j'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer ?

P. S. DE peur d'accident, j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus sûrement.

L E T T R E V I I I (1).

A J U L I E.

QUELS sont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour ? Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, & n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, & je soupire. Ce cœur injuste ose desirer encore, quand il n'a plus rien à desirer ; il me punit de ses fantaisies, & me rend inquiet au sein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye oublié les loix qui me sont imposées, ni perdu la volonté de les observer ; non : mais un secret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi, que vous, qui vous prétendiez si foible, êtes si forte à présent, & que j'ai si peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

QUE vous êtes changée depuis deux mois, sans que rien ait changé que vous ! Vos langueurs ont disparu ; il n'est plus question de dégoût ni d'abattement ; toutes les graces sont venues reprendre leurs postes ; tous vos charmes se sont ranimés ; la rose qui vient d'éclore n'est pas plus fraîche que vous ; les saillies ont recommencé ; vous avez de l'esprit avec tout le monde ; vous folâtrez, même avec moi, comme auparavant ; & ce qui m'irrite plus que tout le reste, vous me jurez un amour éternel d'un air aussi gai, que si vous disiez la chose du monde la plus plaisante.

DITES, dites, volage. Est-ce-là le caractère d'une passion violente réduite à se combattre elle-même ? Et si vous aviez le moindre desir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement ? **O** que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle ! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, & que je hais l'indiscrette fanté que vous avez recou-

(1) On sent qu'il y a ici une lacune, & l'on en trouvera souvent dans la suite de cette correspondance. Plusieurs lettres se sont perdues, d'autres

ont été supprimées, d'autres ont souffert des retranchemens ; mais il ne manque rien d'essentiel qu'on ne puisse aisément suppléer à l'aide de ce qui reste.

vrée aux dépens de mon repos ! Oui , j'aimerois mieux vous voir malade encore , que cet air content , ces yeux brillans , ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié si-tôt que vous n'étiez pas ainsi quand vous imploriez ma clémence ? Julie , Julie ! que cet amour si vif est devenu tranquille en peu de temps !

MAIS ce qui m'offense plus encore , c'est qu'après vous être remise à ma discrétion , vous paroissiez vous en défier , & que vous fuyez les dangers comme s'il vous en restoit à craindre. Est-ce ainsi que vous honorez ma retenue , & mon inviolable respect méritoit-il cet affront de votre part ? Bien loin que le départ de votre pere nous ait laissé plus de liberté , à peine peut-on vous voir seule. Votre inséparable cousine ne vous quitte plus. Insensiblement nous allons reprendre nos premieres manieres de vivre & notre ancienne circonspection , avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge , & qu'elle vous plaît maintenant.

QUEL fera donc le prix d'un si pur hommage , si votre estime ne l'est pas ; & de quoi me sert l'abstinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde , si celle qui l'exige ne m'en fait aucun gré ? Certes , je suis las de souffrir inutilement , & de me condamner aux plus dures privations sans en avoir même le mérite. Quoi ! faut-il que vous embellissiez impunément , tandis que vous me méprisez ! Faut-il qu'incessamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ose approcher ? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute espérance , sans pouvoir au moins m'honorer d'un sacrifice aussi rigoureux ? Non , puisque vous ne vous fiez pas à ma foi , je ne veux plus la laisser vainement engagée ; c'est une sûreté injuste que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions ; vous êtes trop ingrate , ou je suis trop scrupuleux , & je ne veux plus refuser de la fortune les occasions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin , quoi qu'il en soit de mon sort , je sens que j'ai pris une charge au-dessus de mes forces. Julie , reprenez la garde de vous-même ; je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépositaire , & dont la défense coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis sérieusement ; comptez sur vous , ou chassez-moi ;

c'est-à-dire , ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir si long-temps ; je fais que je le dois toujours ; mais je sens qu'il m'est impossible. On mérite de succomber , quand on s'impose de si périlleux devoirs. Croyez-moi , chere & tendre Julie , croyez-en ce cœur sensible qui ne vit que pour vous ; vous serez toujours respectée : mais je puis un instant manquer de raison , & l'ivresse des sens peut dicter un crime dont on auroit horreur de sang-froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir ! j'ai vaincu deux mois , & vous me devez le prix de deux siècles de souffrances.

L E T T R E I X .

D E J U L I E .

J'ENTENDS ; les plaisirs du vice & l'honneur de la vertu vous feroient un sort agréable ? Est-ce là votre morale ? ... Eh ! mon bon ami , vous vous lassiez bien vite d'être généreux ! Ne l'étiez-vous donc que par artifice ? La singulière marque d'attachement , que de vous plaindre de ma santé ! Seroit-ce que vous espériez voir mon fol amour achever de la détruire , & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie ? Ou bien , comptiez-vous de me respecter aussi long-temps que je ferois peur , & de vous rétracter quand je deviendrois supportable ? Je ne vois pas dans de pareils sacrifices un mérite à tant faire valoir.

VOUS me reprochez avec la même équité le soin que je prends de vous sauver des combats pénibles avec vous-même , comme si vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis , vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris , comme d'un devoir trop à charge ; en sorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine , & de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez-y mieux , & tâchez d'être d'accord avec vous , pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt , quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractère. Quoi

que vous puissiez dire, votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être : ingrat ! vous savez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous. Votre lettre même vous dément par son style enjoué ; & vous n'auriez pas tant d'esprit si vous étiez moins tranquille. En voilà trop sur les vains reproches qui vous regardent ; passons à ceux qui me regardent moi-même, & qui semblent d'abord mieux fondés.

JE le sens bien ; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois , ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente ; & j'avoue que ce n'est pas sans raison que vous êtes surpris de ce contraste. Vous m'avez d'abord vue au désespoir, vous me trouvez à présent trop paisible ; de-là, vous accusez mes sentimens d'inconstance, & mon cœur de caprice. Ah ! mon ami ! ne le jugez-vous point trop sévèrement ? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, & vous trouverez peut-être, que ce cœur qui vous aime, n'est pas indigne du vôtre.

SI vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premières atteintes du sentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dût me causer. J'ai été élevée dans des maximes si sévères, que l'amour le plus pur me paroissoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit, ou me faisoit croire, qu'une fille sensible étoit perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche ; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la passion ; & j'avois une si affreuse idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà quelque intervalle jusqu'au dernier. L'excessive défiance de moi-même augmenta mes allarmes ; les combats de la modestie me parurent ceux de la chasteté ; je pris le tourment du silence pour l'emportement des desirs. Je me crus perdue aussi-tôt que j'aurois parlé, & cependant il falloit parler ou vous perdre. Ainsi, ne pouvant plus déguiser mes sentimens, je tâchai d'exciter la générosité des vôtres ; & me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'AI reconnu que je me trompois ; je n'eus pas parlé que je me

trouvai soulagée ; vous n'eûtes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calme : & deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour , mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez , vous qui aimez la vertu , avec quelle joie je fis cette heureuse découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée , je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie : mon humeur & ma santé s'en ressentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux , & l'accord de l'amour & de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

DÈS-LORS je ne vous craignis plus ; & quand je pris soin d'éviter la solitude avec vous , ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos soupirs annonçoient plus de transports que de sagesse ; & si vous eussiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même , je ne l'aurois pas oublié.

AH ! mon ami ! que ne puis-je faire passer dans votre ame le sentiment de bonheur & de paix qui regne au fond de la mienne ! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie ! Les charmes de l'union des cœurs se joignent pour nous à ceux de l'innocence ; nulle crainte ; nulle honte ne trouble notre félicité ; au sein des vrais plaisirs de l'amour , nous pouvons parler de la vertu sans rougir.

Ev' è il piacer con l' onestade accanto.

JE ne fais quel triste pressentiment s'élève dans mon sein , & me crie que nous jouissons du seul temps heureux que le ciel nous ait destiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'absence , orages , troubles , contradictions. La moindre altération à notre situation présente me paroît ne pouvoir être qu'un mal. Non , quand un lien plus doux nous uniroit à jamais , je ne fais si l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bien-tôt la ruine. Le moment de la possession est une crise de l'amour , & tout changement est dangereux au nôtre ; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

JE t'en conjure , mon tendre & unique ami , tâche de calmer

l'ivresse des vains desirs que suivent toujours les regrets, le repentir, la tristesse. Goûtons en paix notre situation présente. Tu te plais à m'instruire, & tu fais trop si je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienséance; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons passer à nous voir, & profitons d'un temps précieux, après lequel peut-être nous soupirerons un jour. Ah! puisse notre sort, tel qu'il est, durer autant que notre vie! L'esprit s'orne, la raison s'éclaire, l'ame se fortifie, le cœur jouit: que manque-t-il à notre bonheur?

LET TRE X.

A J U L I E.

QUE vous avez raison, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore! Toujours je crois connoître tous les trésors de votre belle ame, & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais associa comme vous la tendresse à la vertu, & tempérant l'une par l'autre, les rendit toutes deux plus charmantes? Je trouve je ne fais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette sagesse qui me déssole; & vous ornez avec tant de grace les privations que vous m'imposez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez cheres.

JE le sens chaque jour davantage, le plus grand des biens est d'être aimé de vous; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale, & s'il falloit choisir entre votre cœur & votre possession même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un instant. Mais d'où viendrait cette amère alternative, & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir? Le temps est précieux, dites-vous, sachons en jouir tel qu'il est, & gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paisible cours. Eh! qu'il passe & qu'il soit heureux! Pour profiter d'un état aimable faut-il en négliger un meilleur, & préférer le repos à la félicité suprême? Ne perd-on pas tout le temps qu'on peut mieux employer? Ah! si l'on peut vi-

vire

vre mille ans en un quart-d'heure , à quoi bon compter tristement les jours qu'on aura vécu ?

TOUT ce que vous dites du bonheur de notre situation présente est incontestable ; je sens que nous devons être heureux , & pourtant je ne le suis pas. La sagesse a beau parler par votre bouche , la voix de la nature est la plus forte. Le moyen de lui résister quand elle s'accorde à la voix du cœur ! Hors vous seule , je ne vois rien dans ce séjour terrestre qui soit digne d'occuper mon ame & mes sens : non , sans vous , la nature n'est plus rien pour moi ; mais son empire est dans vos yeux , & c'est là quelle est invincible.

IL n'en est pas ainsi de vous , céleste Julie ; vous vous contentez de charmer nos sens , & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il semble que des passions humaines soient au-dessous d'une ame si sublime ; & comme vous avez la beauté des anges , vous en avez la pureté. O pureté que je respecte en murmurant , que ne puis-je ou vous rabaïsser ou m'élever jusqu'à vous ! Mais non , je ramperai toujours sur la terre , & vous verrai toujours briller dans les cieux. Ah ! soyez heureuse aux dépens de mon repos ; jouissez de toutes vos vertus ; périsse le vil mortel qui tentera jamais d'en fouiller une. Soyez heureuse , je tâcherai d'oublier combien je suis à plaindre , & je tirerai de votre bonheur même la consolation de mes maux. Oui , chere Amante , il me semble que mon amour est aussi parfait que son adorable objet ; tous les desirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame ; je la vois si paisible que je n'ose en troubler la tranquillité. Chaque fois que je suis tenté de vous dérober la moindre caresse , si le danger de vous offenser me retient , mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité si pure : dans le prix des biens où j'aspire je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter ; & ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre , jugez comment j'aime ! c'est au mien que j'ai renoncé.

QUE d'inexplicables contradictions dans les sentimens que vous m'inspirez ! Je suis à la fois soumis & téméraire , impétueux & retenu ; je ne saurois lever les yeux sur vous sans éprouver des combats en moi-même. Vos regards , votre voix portent au cœur , avec

l'amour, l'attrait touchant de l'innocence; c'est un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'ose former des vœux extrêmes, ce n'est plus qu'en votre absence; mes desirs n'osant aller jusqu'à vous, s'adressent à votre image, & c'est sur elle que je me venge du respect que je suis contraint de vous porter.

CEPENDANT je languis & me consume; le feu coule dans mes veines, rien ne sauroit l'éteindre ni le calmer, & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le suis, j'en conviens; je ne me plains point de mon sort; tel qu'il est je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir; je ne voudrois point mourir, & toutefois je me meurs; je voudrois vivre pour vous, & c'est vous qui m'ôtez la vie.

LETTRE XI.

D E J U L I E .

MON ami, je sens que je m'attache à vous chaque jour davantage; je ne puis plus me séparer de vous, la moindre absence m'est insupportable, & il faut que je vous voye ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous sans cesse.

AINSI mon amour s'augmente avec le vôtre; car je connois à présent combien vous m'aimiez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je fais fort bien distinguer en vous l'empire que le cœur a su prendre, du délire d'une imagination échauffée; & je vois cent fois plus de passion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je fais bien aussi que votre état, tout gênant qu'il est, n'est pas sans plaisirs. Il est doux, pour un véritable amant, de faire des sacrifices qui lui sont tous comptés, & dont aucun n'est perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui fait même si, connaissant ma sensibilité, vous n'employez pas pour me séduire une adresse mieux entendue? Mais non; je suis

injuste, & vous n'êtes pas capable d'user d'artifice avec moi. Cependant, si je suis sage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me sens mille fois plus attendrie par vos respects que par vos transports, & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

IL faut que je vous dise, dans l'épanchement de mon cœur, une vérité qu'il sent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre : c'est qu'en dépit de la fortune, des parens & de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais unies, & que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos ames se sont, pour ainsi dire, touchées par tous les points, & nous avons par-tout senti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, si j'applique mal vos leçons de physique.) Le sort pourra bien nous séparer, mais non pas nous désunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs & les mêmes peines; & comme ces aimans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous sentirons les mêmes choses aux deux extrémités du monde.

DÉFAITES-VOUS donc de l'espoir, si vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur exclusif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'espérez pas de pouvoir être heureux si j'étois déshonorée, ni pouvoir d'un œil satisfait contempler mon ignominie & mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connoissiez. Un amour si tendre & si vrai doit savoir commander aux desirs; vous en avez trop fait pour achever sans vous perdre, & ne pouvez plus combler mon malheur sans faire le vôtre.

JE voudrois que vous pussiez sentir combien il est important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du soin de notre destin commun. Doutez-vous que vous ne me soyez aussi cher que moi-même, & pensez-vous qu'il pût exister pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, & un peu plus de raison pour les conduire. J'avoue que je suis la plus jeune; mais n'avez-vous jamais remarqué que, si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons dès le premier

âge chargées d'un si dangereux dépôt, que le soin de le conserver nous éveille bientôt le jugement; & c'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses, que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre situation, plus je trouve que la raison vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à sa douce voix, & laissez-vous conduire, hélas! par un autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

JE ne fais, mon ami, si nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, & si vous partagerez, en lisant cette lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne fais si nous pourrons jamais nous accorder sur la manière de voir, comme sur celle de sentir; mais je fais bien que l'avis de celui des deux qui sépare le moins son bonheur du bonheur de l'autre, est l'avis qu'il faut préférer.

LETTRE XII.

A JULIE.

MA Julie, que la simplicité de votre lettre est touchante! Que j'y vois bien la sérénité d'une ame innocente, & la tendre sollicitude de l'amour! Vos pensées s'exhalent sans art & sans peine; elles portent au cœur une impression délicieuse que ne produit point un style apprêté. Vous donnez des raisons invincibles d'un air si simple, qu'il y faut réfléchir pour en sentir la force; & les sentimens élevés vous coûtent si peu, qu'on est tenté de les prendre pour des manières de penser communes. Ah! oui sans doute, c'est à vous de régler nos destins; ce n'est pas un droit que je vous laisse, c'est un devoir que j'exige de vous, c'est une justice que je vous demande, & votre raison me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Des cet instant je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés: disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui-même, & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puissiez me préférer. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en ferez

plus heureuse, & je vois par-tout le prix assuré de mon obéissance. Je vous remets donc sans réserve le soin de notre bonheur commun; faites le vôtre, & tout est fait. Pour moi, qui ne puis ni vous oublier un instant, ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés.

DEPUIS un an que nous étudions ensemble, nous n'avons guères fait que des lectures sans ordre & presque au hasard, plus pour consulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit guères de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine, qui n'étoit pas si préoccupée, nous reprochoit notre peu de conception, & se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître, & quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est, au fond, la seule des trois qui fait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

POUR regagner donc le temps perdu, (ah! Julie, en fut-il jamais de mieux employé?) J'ai imaginé une espece de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir.

JE vous l'envoie; nous le lisons tantôt ensemble, & je me contente d'y faire ici quelques légères observations.

SI nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, & savoir pour les autres plus que pour nous, mon système ne vaudroit rien, car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses, & à faire un petit recueil d'une grande bibliothèque. La science est, dans la plupart de ceux qui la cultivent, une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, & n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos savans le plaisir de se faire écouter, le savoir ne fera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public, ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui, & ils ne se soucieront plus de l'étude, s'ils n'avoient plus d'admira-

teurs. (2) Pour nous qui voulons profiter de nos connoissances, nous ne les amassons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre usage, ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire, & beaucoup méditer à nos lectures, ou, ce qui est la même chose, en causer beaucoup entre nous, est le moyen de les bien digérer. Je pense que, quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres; c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête, & de se les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, c'est presque toujours sous une forme qui n'est pas la nôtre. Nous sommes plus riches que nous ne pensons : mais, dit Montaigne, on nous dresse à l'emprunt & à la quête; on nous apprend à nous servir du bien d'autrui plutôt que du nôtre; ou plutôt, accumulant sans cesse, nous n'osons toucher à rien : nous sommes comme ces avarés, qui ne songent qu'à remplir leurs greniers, & dans le sein de l'abondance se laissent mourir de faim.

IL y a, je l'avoue, bien des gens à qui cette méthode seroit fort nuisible, & qui ont besoin de beaucoup lire & peu méditer, parce qu'ayant la tête mal faite, ils ne rassemblent rien de si mauvais que ce qu'ils produisent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire, à vous qui mettez dans vos lectures mieux que ce que vous y trouvez, & dont l'esprit actif fait sur le livre un autre livre, quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées; je vous dirai ce que les autres auront pensé, vous me direz sur le même sujet ce que vous pensez vous-même; & souvent après la leçon, j'en sortirai plus instruit que vous.

MOINS vous aurez de lecture à faire, mieux il faudra la choisir, & voici les raisons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient est, comme je viens de vous dire, de se fier trop à leurs livres, & de ne pas tirer assez de leur fond, sans songer que, de tous les Sophistes, notre propre raison est presque toujours celui qui nous

(2) C'est ainsi que pensoit Sénèque lui-même. Si l'on me donnoit, dit-il, la science à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point. Sublime philosophie, voilà donc ton usage.

abuse le moins. Si-tôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre, & l'on ne s'en impose là-dessus qu'autant qu'on s'en veut imposer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau sont plus rares & moins connus; il les faut aller chercher loin de nous. La vanité, mesurant les forces de la nature sur notre foiblesse, nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne sentons pas en nous-mêmes; la paresse & le vice s'appuient sur cette prétendue impossibilité, & ce qu'on ne voit pas tous les jours, l'homme foible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire, ce sont ces grands objets qu'il faut s'accoutumer à sentir & à voir, afin de s'ôter tout prétexte de ne les pas imiter. L'âme s'élève, le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modèles; à force de les considérer on cherche à leur devenir semblable, & l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

N'ALLONS donc pas chercher dans les livres des principes & des règles que nous trouvons plus sûrement au-dedans de nous. Laissons-là toutes ces vaines disputes des philosophes sur le bonheur & sur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & proposons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains systèmes à suivre.

J'AI toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimement à l'autre, & qu'ils avoient tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il suit de cette idée que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la sagesse, & qu'une âme bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à sentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un sentiment délicat & fin. C'est ainsi qu'un peintre à l'aspect d'un beau paysage ou devant un beau tableau, s'extasie à des objets qui ne sont pas même remarqués d'un spectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'apperçoit que par sentiment & dont il est impossible de rendre raison! combien de ces je ne fais quoi qui re-

viennent si fréquemment & dont le goût seul décide ! Le goût est en quelque manière le microscope du jugement ; c'est lui qui met les petits objets à sa portée, & ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? S'exercer à voir ainsi qu'à sentir, & à juger du beau par inspection, comme du bon par sentiment. Non, je soutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

VOILA, ma charmante écolière, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi, tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres règles pour bien écrire, que les livres qui sont bien écrits.

NE foyez donc pas surprise des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures ; je suis convaincu qu'il faut les resserrer pour les rendre utiles, & je vois tous les jours mieux, que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'est pas digne de vous occuper. Nous allons supprimer les langues, hors l'Italienne que vous savez & que vous aimez. Nous laisserons-là nos élémens d'algèbre & de géométrie. Nous quitterions même la physique, si les termes qu'elle nous fournit n'en laissoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne, excepté celle de notre pays ; encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre & simple, où l'on trouve des hommes antiques dans les temps modernes : car ne vous laissez pas éblouir par ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun, est celle de son pays ; cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caractères de toute espèce ; en un mot, le plus d'instruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens ; cela n'est pas vrai. Ouvrez leur histoire & faites les taire. Il y a des peuples sans physionomie, auxquels il ne faut point de peintres : il y a des gouvernemens sans caractère, auxquels il ne faut point d'historiens, & où, si-tôt qu'on fait quelle place un homme occupe, on fait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous man-

quent ;

quent ; mais demandez-leur pourquoi ? Cela n'est pas vrai. Donnez matière à de bonnes histoires ; & les bons historiens se trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les temps se ressemblent, qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices ; qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils sont anciens : cela n'est pas vrai, non plus ; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens ; & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'AI laissé, par égard pour votre inséparable cousine, quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laissés pour vous. Hors le Pétrarque, le Tasse, le Métastase, & les maîtres du Théâtre François, je n'y mêle ni Poètes, ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures consacrées à votre sexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres ? Ah ! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, & le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même ! D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse, & lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, & les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des héros. Heureux celui que le sort eût placé pour le devenir, & qui auroit Julie pour amante !

L E T T R E X I I I .

D E J U L I E .

JE vous le disois bien, que nous étions heureux ; rien ne nous l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une absence de deux jours nous en feroit-elle tant ? Je dis *nous* ; car je fais que mon ami partage mon impatience ; il la partage parce que je la sens, & il la sent encore pour lui-même : je n'ai plus besoin qu'il me dise ces choses-là.

Nouv. *Héloïse*. Tome I.

E

NOUS ne sommes à la campagne que d'hier au soir ; il n'est pas encore l'heure où je vous verrois à la ville , & cependant mon déplacement me fait déjà trouver votre absence plus insupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie , je vous dirois que mon inquiétude est en raison composée des intervalles du temps & du lieu ; tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'absence.

J'AI apporté votre lettre & votre plan d'études , pour méditer l'une & l'autre , & j'ai déjà relu deux fois la première : la fin m'en touche extrêmement. Je vois , mon ami , que vous sentez le véritable amour , puisqu'il ne vous a point ôté le goût des choses honnêtes , & que vous savez encore , dans la partie la plus sensible de votre cœur , faire des sacrifices à la vertu. En effet , employer la voie de l'instruction pour corrompre une femme , est de toutes les séductions la plus condamnable , & vouloir attendrir sa maîtresse à l'aide des romans , est avoir bien peu de ressource en soi-même. Si vous eussiez plié dans vos leçons la philosophie à vos vœux , si vous eussiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt , en voulant me tromper , vous m'eussiez bientôt détrompée ; mais la plus dangereuse de vos séductions est de n'en point employer. Du moment que la soif d'aimer s'empara de mon cœur , & que j'y sentis naître le besoin d'un éternel attachement , je ne demandai point au ciel de m'unir à un homme aimable , mais à un homme qui eût l'âme belle ; car je sentoisi bien que c'est de tous les agrémens qu'on peut avoir , le moins sujet au dégoût , & que la droiture & l'honneur ornent tous les sentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence , j'ai eu , comme Salomon , avec ce que j'avois demandé , encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accomplissement de celui-là , & je ne désespere pas , mon ami , de pouvoir vous rendre aussi heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en sont lents , difficiles , douteux ; les obstacles terribles. Je n'ose rien me promettre ; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne sera pas oublié. Continuez , cependant , à complaire en tout à ma mère , & préparez-vous , au retour de mon père , qui se retire enfin tout-à-fait après trente ans de service , à supporter les hauteurs

d'un vieux Gentilhomme brusque, mais plein d'honneur, qui vous aimera sans vous caresser, & vous estimera sans le dire.

J'AI interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui sont près de notre maison. O mon doux ami ! je t'y conduisois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon sein. Je choisissois les lieux que nous devions parcourir ensemble ; j'y marquois des asyles dignes de nous retenir ; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuses ; elles ajoutaient aux plaisirs que nous goûtions d'être ensemble ; elles recevoient à leur tour un nouveau prix du séjour de deux vrais amans, & je m'étonnois de n'y avoir point remarqué seule les beautés que j'y trouvois avec toi.

Parmi les bosquets naturels que forme ce lieu charmant, il en est un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais davantage, & où, par cette raison, je destine une petite surprise à mon ami. Il ne fera pas dit qu'il aura toujours de la déférence, & moi jamais de générosité.

C'EST-LA que je veux faire sentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne, vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reste, de peur que votre imagination vive ne se mette un peu trop en frais, je dois vous prévenir que nous n'irons point ensemble dans le bosquet sans l'*inséparable cousine*.

A propos d'elle, il est décidé, si cela ne vous fâche pas trop ; que vous viendrez nous voir lundi. Ma mère enverra sa calèche à ma cousine ; vous vous rendrez chez elle à dix heures ; elle vous amènera : vous passerez la journée avec nous, & nous nous en retournerons tous ensemble le lendemain après le dîner.

J'EN étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas, pour vous la remettre, les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un de vos livres par Gustin, le fils du Jardinier, & de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inséré ma lettre. Mais outre qu'il n'est pas sûr que vous vous avisassiez de la chercher, ce seroit une imprudence impardonnable d'exposer à de pareils hasards le destin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer, simplement par un

billet, le rendez-vous de lundi, & je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Aussi-bien j'aurois un peu de souci qu'il n'y eût trop de commentaires sur le mystère du bosquet.

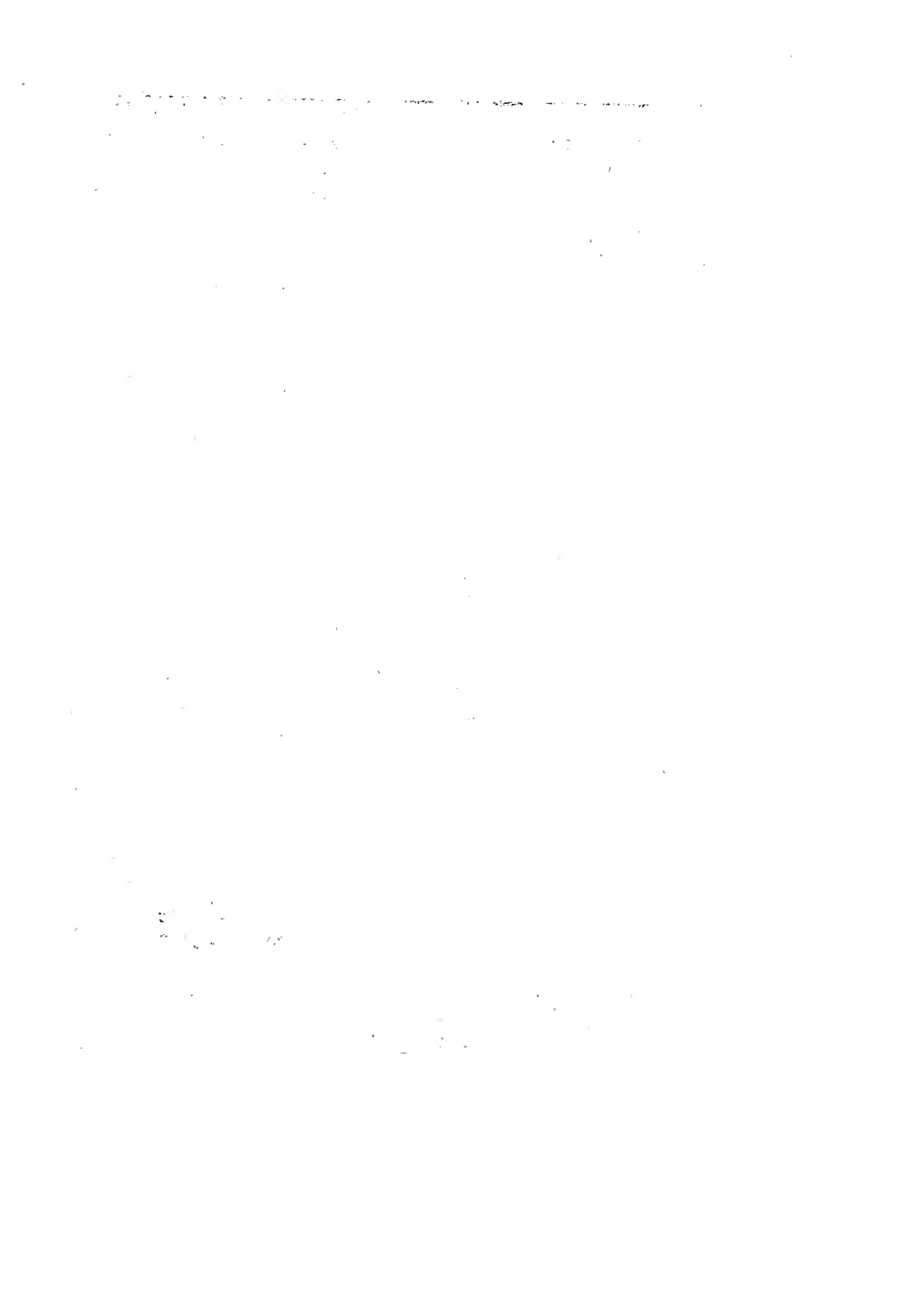
LETTRE XIV.

A JULIE.

QU'AS-TU fait, ah ! qu'as-tu fait, ma Julie ? Tu voulois me récompenser, & tu m'as perdu. Je suis ivre, ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulois soulager mes maux : cruelle, tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes lèvres ; il fermente, il embrase mon sang, il me tue, & ta pitié me fait mourir.

O souvenir immortel de cet instant d'illusion, de délire & d'enchantement ! Jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, & tant que les charmes de Julie y seront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des sentimens & des soupirs, tu feras le supplice & le bonheur de ma vie.

HÉLAS ! je jouissois d'une apparente tranquillité ; soumis à tes volontés suprémes, je ne murmurois plus d'un sort auquel tu daignois présider. J'avois dompté les fougueuses faillies d'une imagination téméraire ; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur ; mes desirs n'osoient plus s'échapper qu'à demi, j'étois aussi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta cousine ; nous nous rendons à Clarens ; je t'aperçois, & mon sein palpite : le doux son de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme transporté, & j'avois grand besoin de la diversion de ta cousine pour cacher mon trouble à ta mère. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement, tu me rends en secret ta lettre que je n'ose lire devant ce redoutable témoin ; le soleil commence à baisser, nous fuyons tous trois dans le bois le reste de ses rayons, & ma paisible simplicité n'imaginait pas même un état plus doux que le mien.





J. G. S. del. J. W. M. sculp.

1784. H. & A. del.

EN approchant du bosquet, j'aperçus, non sans une émotion secrète, vos signes d'intelligence, vos sourires mutuels, & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi, & d'un air plaisamment suppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère j'embrassai cette charmante amie, & toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux, que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je sentis..... la main me tremble..... un doux frémissement.... ta bouche de roses.... la bouche de Julie.... se poser, se presser sur la mienne, & mon corps ferré dans tes bras ? Non, le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblèrent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos soupirs de nos lèvres brûlantes, & mon cœur se mouroit sous le poids de la volupté.... quand tout-à-coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, & tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine fais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur..... c'est un tourment horrible !... Non ; garde tes baisers, je ne les saurois supporter..... ils sont trop âcres, trop pénétrants, ils percent, ils brûlent jusqu'à la moëlle... ils me rendroient furieux. Un seul, un seul m'a jetté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même, & ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & sévère ; mais je te sens & te touche sans cesse unie à mon sein, comme tu fus un instant. O Julie ! quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, & je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds..... ou dans tes bras.

L E T T R E X V.

D E J U L I E.

IL est important, mon ami, que nous nous séparions pour quelque temps, & c'est ici la première épreuve de l'obéissance que vous m'avez promise. Si je l'exige en cette occasion, croyez que j'en ai des raisons très-fortes : il faut bien, (& vous le savez trop,) que j'en aie pour m'y résoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autre que ma volonté.

IL y a long-temps que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrais que vous pussiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne soit encore agréable ici, vous voyez déjà blanchir la pointe de la Dent-de-jamant (3), & dans six semaines je ne vous laisserois pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain : vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoie, & vous m'enverrez la vôtre quand vous ferez arrivé à Sion.

VOUS n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires ; mais vous n'êtes pas dans votre patrie ; je sais que vous y avez peu de fortune, & que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne resteriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne, & je vous envoie un léger à compte dans celle que renferme cette boîte, qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au-devant des difficultés, je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

JE vous défends, non-seulement de retourner sans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mère ou à moi, simplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir sur le champ pour une affaire imprévue, & me donner, si vous voulez, quelques avis sur mes lectures, jusqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & sans aucune apparence de mystère.

(3) Haute montagne du pays de Vaud.

Adieu, mon ami; n'oubliez pas que vous emportez le cœur & le repos de Julie.

L E T T R E X V I .

R É P O N S E.

JE relis votre terrible lettre, & je frissonne à chaque ligne; j'obéirai pourtant, je l'ai promis, je le dois; j'obéirai. Mais vous ne savez pas; non, barbare, vous ne saurez jamais ce qu'un tel sacrifice coûte à mon cœur. Ah! vous n'aviez pas besoin de l'épreuve du bosquet pour me le rendre sensible. C'est un raffinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, & je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

VOUS recevrez votre boîte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'est trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté; si je vous ai laissé maîtresse de mon sort, je ne vous ai point laissé l'arbitre de mon honneur. C'est un dépôt sacré, (l'unique, hélas! qui me reste!) dont jusqu'à la fin de ma vie nul ne fera chargé que moi seul.

L E T T R E X V I I .

R É P L I Q U E.

VOTRE lettre me fait pitié; c'est la seule chose sans esprit que vous ayez jamais écrite.

J'OFFENSE donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille fois ma vie? J'offense donc ton honneur, ingrat! qui m'as vu prête à l'abandonner le mien? Où est-il donc, cet honneur que j'offense? Dis-le-moi, cœur rampant, ame sans délicatesse? Ah! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoisse pas! Quoi! ceux qui veulent partager leur sort n'oseroient partager leurs biens, & celui qui fait profession d'être à moi, se tient outragé de

mes dons ! Et depuis quand est-il vil de recevoir de ce qu'on aime ? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui accepte ?... Mais on méprise un homme qui reçoit d'un autre : on méprise celui dont les besoins passent la fortune... Et qui le méprise ? Des âmes abjectes qui mettent l'honneur dans la richesse , & pesent les vertus au poids de l'or. Est-ce dans ces basses maximes qu'un homme de bien met son honneur , & le préjugé même de la raison n'est-il pas en faveur du plus pauvre ?

SANS doute, il est des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter ; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre , & qu'un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir ; or sûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci , il s'en glorifie (4). Je ne sache rien de plus méprisable qu'un homme dont on achète le cœur & les soins , si ce n'est la femme qui les paie ; mais entre deux cœurs unis , la communauté des biens est une justice & un devoir : & si je me trouve encore en arrière de ce qui me reste de plus qu'à vous , j'accepte sans scrupule ce que je réserve , & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah ! si les dons de l'amour sont à charge , quel cœur jamais peut être reconnoissant ?

SUPPOSERIEZ-VOUS que je refuse à mes besoins ce que je destine pourvoir aux vôtres ? Je vais vous donner du contraire une preuve sans réplique. C'est que la bourse que je vous renvoie contient le double de ce qu'elle contenoit la première fois , & qu'il ne tiendrait qu'à moi de la doubler encore. Mon père me donne pour mon entretien une pension modique à la vérité , mais à laquelle je n'ai jamais besoin de toucher , tant ma mère est attentive à pourvoir à tout ; sans compter que ma broderie & ma dentelle suffisent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il est vrai que je n'étois pas toujours aussi riche ; les soucis d'une passion fatale m'ont fait depuis long-temps négliger certains soins auxquels j'employois mon
superflu ;

(4) Elle a raison. Sur le motif secret de ce voyage , on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement em-

ployé. C'est grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

superflu ; c'est une raison de plus d'en disposer comme je fais ; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cause , & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

VENONS à l'essenciel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela est , je n'ai plus rien à dire , & je conviens avec vous qu'il ne vous est pas permis d'aliéner un pareil soin. Si donc vous pouvez me prouver cela , faites-le clairement , incontestablement & sans vaine subtilité ; car vous savez que je hais les sophismes. Alors vous pouvez me rendre la bourse , je la reprends sans me plaindre , & il n'en sera plus parlé.

MAIS comme je n'aime ni les gens pointilleux , ni le faux point-d'honneur ; si vous me renvoyez encore une fois la boîte sans justification , ou que votre justification soit mauvaise , il faudra ne nous plus voir. Adieu ; pensez-y.

LETTRE XVIII.

A J U L I E.

J'AI reçu vos dons , je suis parti sans vous voir , me voici bien loin de vous. Etes-vous contente de vos tyrannies , & vous ai-je assez obéi ?

JE ne puis vous parler de mon voyage : à peine fais-je comment il s'est fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues ; chaque pas qui m'éloignoit de vous séparoit mon corps de mon ame , & me donnoit un sentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet ! Je n'ai rien vu que vous , & ne puis vous peindre que Julie. Les puissantes émotions , que je viens d'éprouver coup-sur-coup , m'ont jetté dans des distractions continuelles ; je me sentoits toujours où je n'étois point ; à peine avois-je assez de présence d'esprit pour suivre & demander mon chemin , & je suis arrivé à Sion sans être parti de Vevai.

C'EST ainsi que j'ai trouvé le secret d'éluder votre rigueur & de
Nouv. Héloïse. Tome I.

E

vous voir sans vous défobéir. Oui, cruelle, quoique vous ayez su faire, vous n'avez pu me séparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de moi-même; tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous sans cesse. Il erre impunément sur vos yeux, sur vos lèvres, sur votre sein, sur tous vos charmes; il pénètre par-tout comme une vapeur subtile, & je suis plus heureux en dépit de vous, que je ne fus jamais de votre gré.

J'AI ici quelques personnes à voir, quelques affaires à traiter : voilà ce qui me désole. Je ne suis point à plaindre dans la solitude, où je puis m'occuper de vous & me transporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier, m'est seule insupportable. Je vais faire mal & vite, pour être promptement libre & pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre seul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.

LETTRE XIX.

A J U L I E.

RIEN ne m'arrête plus ici que vos ordres; cinq jours que j'y ai passés ont suffi & au-delà pour mes affaires; si toutefois on peut appeller des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte, & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

JE commence à être fort inquiet du sort de ma première lettre; elle fut écrite & mise à la poste en arrivant; l'adresse en est fidèlement copiée sur celle que vous m'envoyâtes; je vous ai envoyé la mienne avec le même soin, & si vous aviez fait exactement réponse, elle auroit déjà dû me parvenir. Cette réponse pourtant ne vient point, & il n'y a nulle cause possible & funeste de son retard que mon esprit troublé ne se figure. O ma Julie! que d'imprévues catastrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux

biens du monde ! Je frémis de songer qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen d'être heureux , & des millions d'être misérable (5). Julie ! m'auriez-vous oublié ? Ah ! c'est la plus affreuse de mes craintes. Je puis préparer ma constance aux autres malheurs , mais toutes les forces de mon ame défontent au seul soupçon de celui-là.

JE vois le peu de fondement de mes allarmes & ne saurois les calmer. Le sentiment de mes maux s'aigrit sans cesse loin de vous , & comme si je n'en avois pas assez pour m'abattre , je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ subit , l'agitation du voyage donnoient le change à mes ennuis ; ils se raniment dans la tranquille solitude. Hélas ! je combattois ; un fer mortel a percé mon sein , & la douleur ne s'est fait sentir que longtemps après la blessure.

CENT fois , en lisant des romans , j'ai ri des froides plaintes des amans sur l'absence. Ah ! je ne savois pas alors à quel point la vôtre un jour me seroit insupportable ! Je sens aujourd'hui combien une ame paisible est peu propre à juger des passions , combien il est insensé de rire des sentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant ? Je ne fais quelle idée consolante & douce tempère en moi l'amertume de votre éloignement , en songeant qu'il s'est fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me sont moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune ; s'ils servent à vous contenter , je ne voudrois pas ne les point sentir ; ils sont les garants de leur dédommagement , & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

SI vous voulez m'éprouver , je n'en murmure plus ; il est juste que vous sachiez si je suis constant , patient , docile , digne , en un mot , des biens que vous me réservez. Dieu ! si c'étoit-là votre

(5) On me dira que c'est le devoir d'un éditeur de corriger les fautes de langue. Oui bien , pour les éditeurs qui sont cas de cette correction ; oui bien , pour les ouvrages dont on peut corriger le style sans le refondre & le

gâter ; oui bien , quand on est assez sûr de sa plume pour ne pas substituer ses propres fautes à celles de l'auteur. Et avec tout cela , qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suisse comme un Académicien ?

idée, je me plaindrois de trop peu souffrir. Ah! non, pour nourrir dans mon cœur une si douce attente, inventez, s'il se peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.

LET TRE XX.

DE JULIE.

JE reçois à la fois vos deux lettres, & je vois, par l'inquiétude que vous marquez dans la seconde sur le sort de l'autre, que quand l'imagination prend les devants, la raison ne se hâte pas comme elle, & souvent la laisse aller seule. Pensâtes-vous, en arrivant à Sion, qu'un courier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me seroit remise en arrivant ici, & que les occasions ne favoriseroient pas moins ma réponse? Il n'en va pas ainsi, mon bel ami. Vos deux lettres me sont parvenues à la fois, parce que le courier, qui ne passe qu'une fois la semaine (6), n'est parti qu'avec la seconde. Il faut un certain temps pour distribuer les lettres; il en faut à mon commissionnaire pour me rendre la mienne en secret, & le courier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il est arrivé. Ainsi, tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du courier est bien choisi, pour recevoir réponse l'un de l'autre; ce que je vous explique, afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut assurer notre correspondance, & prévenir vos perplexités. Vous laissez à décider de quel côté sont les plus tendres soins.

NE parlons plus de peines, mon bon ami; ah! respectez & partagez plutôt le plaisir que j'éprouve, après huit mois d'absence, de revoir le meilleur des peres. Il arriva jeudi au soir; & je n'ai songé qu'à lui (7) depuis cet heureux moment. O toi, que j'aime le

(6) Il passe à présent deux fois.

(7) L'article qui précède prouve qu'elle ment.

meux au monde, après les auteurs de mes jours ! pourquoi tes lettres, tes querelles viennent-elles contrister mon ame, & troubler les premiers plaisirs d'une famille réunie ? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi sans cesse ; mais, dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée, à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du sang, & que les plaintes d'un amant rendroient insensible aux caresses d'un pere ? Non, mon digne ami, n'empoisonne point par d'injustes reproches l'innocente joie que m'inspire un si doux sentiment. Toi, dont l'ame est si tendre & si sensible, ne conçois-tu point quel charme c'est de sentir dans ces purs & sacrés embrassemens le sein d'un pere palpiter d'aïse contre celui de sa fille ? Ah ; crois-tu qu'alors le cœur puisse un moment se partager, & rien dérober à la nature ?

Sol che son figlia io mi rammento adesso.

NE pensez pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé ? Non, les impressions plus vives, qu'on fuit quelques instans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'est point sans chagrin que je vous ai vu partir, ce n'est point sans plaisir que je vous verrois de retour. Mais... prenez patience ainsi que moi, puisqu'il le faut, sans en demander davantage. Soyez sûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il sera possible, & pensez que souvent tel qui se plaint bien haut de l'absence, n'est pas celui qui en souffre le plus.

L E T T R E X X I .

A J U L I E .

QUE j'ai souffert en la recevant, cette lettre souhaitée avec tant d'ardeur ! J'attendois le courier à la poste. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme, je me rends importun : on me dit qu'il y a une lettre, je tressaille ; je la demande, agité d'une mortelle impatience : je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de

ta main adorée. La mienne tremble en s'avancant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caractères. O circonspection d'un amour craintif ! je n'ose porter la lettre à ma bouche , ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi ; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin ; j'ouvre la lettre au premier détour ; je la parcours, je la dévore ; & à peine suis-je à ces lignes où tu peins si bien les plaisirs de ton cœur en embrassant ce respectable pere, que je fonds en larmes ; on me regarde , j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs ; là je partage ton attendrissement ; j'embrasse avec transport cet heureux pere que je connois à peine , & la voix de la nature me rappelant au mien , je donne de nouveaux pleurs à sa mémoire honorée.

ET que vouliez-vous apprendre incomparable fille , dans mon vain & triste savoir ? Ah ! c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon , d'honnête dans une ame humaine , & sur-tout ce divin accord de la vertu , de l'amour & de la nature , qui ne se trouva jamais qu'en vous. Non , il n'y a point d'affection saine qui n'ait sa place dans votre cœur , qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est propre ; & pour savoir moi-même régler le mien , comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés , je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentimens aux vôtres.

QUELLE différence pourtant de votre état au mien ! daignez le remarquer. Je ne parle point du rang & de la fortune , l'honneur & l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissiez & qui vous adorent ; les soins d'une tendre mere , d'un pere dont vous êtes l'unique espoir ; l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que par vous ; toute une famille dont vous faites l'ornement ; une ville entiere fiere de vous avoir vu naître , tout occupe & partage votre sensibilité , & ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent les droits du sang & de l'amitié. Mais moi , Julie , hélas ! errant , sans famille , & presque sans patrie , je n'ai que vous sur la terre , & l'amour seul me tient lieu de tout. Ne soyez donc pas surprise , si , bien que votre ame soit la plus sensible , la mienne

fait le mieux aimer, & si, vous cédant en tant de choses, j'emporte au moins le prix de l'amour.

NE craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiscrètes plaintes. Non, je respecterai vos plaisirs, & pour eux-mêmes qui sont si purs, & pour vous qui les ressentez. Je m'en formerai dans l'esprit le touchant spectacle, je les partagerai de loin, & ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le serai de la vôtre. Quelles que soient les raisons qui me tiennent éloigné de vous, je les respecte; & que me serviroit de les connoître, si, quand je devrois les désapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inspirent? M'en coûtera-t-il plus de garder le silence qu'il m'en coûta de vous quitter? Souvenez-vous toujours, ô Julie! que votre ame a deux corps à gouverner, & que celui qu'elle anime par son choix lui sera toujours le plus fidèle.

nodo piu forte,

Fabricato da noi, non dalla sorte.

JE me tais donc, & jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles sont encore praticables. Je m'aperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, & qu'il ne lui manque, pour être admiré, que des spectateurs qui le sachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi, ma Julie, ah! je le fais bien; le tableau d'un peuple heureux & simple est celui qu'il faut à ton cœur.

LETTRE XXII.

DE JULIE.

ENFIN le premier pas est franchi , & il a été question de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine , mon pere en a été surpris : il n'a pas moins admiré mes progrès dans la musique & dans le dessein (8), & au grand étonnement de ma mere, prévenue par vos calomnies (9), au blason près qui lui a paru négligé , il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquierent pas sans maître ; il a fallu nommer le mien , & je l'ai fait avec une énumération pompeuse de toutes les sciences qu'il vouloit bien m'enseigner , hors une. Il s'est rappelé de vous avoir vu plusieurs fois à son précédent voyage , & il n'a pas paru qu'il eût conservé de vous une impression défavorable.

ENSUITE il s'est informé de votre fortune ; on lui a dit qu'elle étoit médiocre : de votre naissance , on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot *honnête* est fort équivoque à l'oreille d'un Gentilhomme , & a excité des soupçons que l'éclaircissement a confirmés. Dès qu'il a su que vous n'étiez pas noble , il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere , prenant la parole , a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même proposable , & qu'au contraire , vous aviez rejeté constamment tous les moindres présens qu'elle avoit tâché de vous faire en choses qui ne se refusoient pas ; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la haine : & le moyen de supporter l'idée d'être redevable à un roturier ? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un paiement , au défaut duquel , malgré tout votre mérite , dont on convient , vous seriez remercié de vos soins. Voilà , mon ami , le résumé d'une conversation , qui a été tenue sur le compte de mon très-honoré maître , & durant laquelle son humble

écolier

(8) Voilà , ce me semble , un sage de vingt ans qui fait prodigieusement des choses. Il est vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus si savant.

(9) Cela se rapporte à une lettre à la mere , écrite sur un ton équivoque , & qui a été supprimée.

Écolière n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis, afin de vous laisser le temps d'y réfléchir. Aussi-tôt que vous aurez pris votre résolution, ne manquez pas de m'en instruire; car cet article est de votre compétence, & mes droits ne vont pas jusques-là.

J'APPRENDS avec peine vos courses dans les montagnes; non que vous n'y trouviez, à mon avis, une agréable diversion, & que le détail de ce que vous aurez vu ne me soit fort agréable à moi-même: mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes guères en état de supporter. D'ailleurs la saison est fort avancée; d'un jour à l'autre tout peut se couvrir de neige, & je prévois que vous aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en consolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voisinage. Il n'est pas temps encore de rentrer à Vevai, mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude, & que nous soyons plus à portée d'avoir aisément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laisse le maître du choix de votre station. Tâchez seulement qu'on ne sache point ici où vous êtes, & soyez discret sans être mystérieux: je ne vous dis rien sur ce chapitre; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, & plus encore à celui que j'ai que vous le foyez.

ADIEU, mon ami, je ne puis m'entretenir plus long-temps avec vous. Vous savez de quelles précautions j'ai besoin pour vous écrire. Ce n'est pas tout: mon pere a amené un étranger respectable, son ancien ami, & qui lui a sauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez si nous nous sommes efforcés de le bien recevoir. Il repart demain, & nous nous hâtons de lui procurer, pour le jour qui nous reste, tous les amusemens qui peuvent marquer notre zèle à un tel bienfaiteur. On m'appelle: il faut finir. Adieu de rechef.

LETTRE XXIII.

A JULIE.

A peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'observations : mais outre que la neige me chasse, j'ai voulu revenir au-devant du courier qui m'apporte, j'espère, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il est nécessaire, une seconde pour répondre à la vôtre.

JE ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réserver notre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la situation de mon ame : il est juste de vous rendre compte de l'usage qu'on fait de votre bien.

J'ÉTOIS parti, triste de mes peines, & consolé de votre joie : ce qui me tenoit dans un certain état de langueur, qui n'est pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissois lentement, & à pied, des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, & dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses rochers pendoient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abîme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissoit tout-à-coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage & de la nature cultivée, montrait par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvoit des maisons; on voyoit des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces; des

vignes dans des terres éboulées ; d'excellens fruits sur des rochers ; & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges si bisarrement contrastés ; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même , tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps , au midi les fruits de l'automne , au nord les glaces de l'hiver : elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant , tous les climats dans le même lieu , des terrains contraires sur le même sol , & formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique , les pointes des monts différemment éclairées , le clair-obscur du soleil & des ombres , & tous les accidens de lumière qui en résultoient le matin & le soir ; vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessent d'attirer mon admiration , & qui sembloient m'être offertes en un vrai théâtre ; car la perspective des monts étant verticale , frappe les yeux tout à la fois , & bien plus puissamment que celle des plaines , qui ne se voit qu'obliquement , en fuyant , & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'ATTRIBUAI , durant la première journée , aux agrémens de cette variété , le calme que je sentoais renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives , les êtres les plus insensibles , & je méprisois la philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'ame qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain , je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cause qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là sur des montagnes moins élevées ; & , parcourus ensuite leurs inégalités , sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages , j'atteignis un séjour plus serein , d'où l'on voit , dans la saison , le tonnerre & l'orage se former au-dessous de soi ; image trop vaine de l'ame du sage , dont l'exemple n'exista jamais , ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblème.

Ce fut-là que je démêlai sensiblement , dans la pureté de l'air où

je me trouvois, la véritable cause du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis si long-temps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne fais quel caractère grand & sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne fais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas & terrestres, & qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être & de penser : tous les desirs trop vifs s'émouffent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère & douce, & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, & je suis surpris que des bains de l'air salubre & bien-faisant des montagnes, ne soient pas un des grands remèdes de la médecine & de la morale.

Qui non palazzi, non teatro o loggia,

Ma'n lor vece un abeto, un faggio, un pino,

Trà l'erba verde e'l bel monte vicino,

Levan di terra al ciel nostr' intelletto.

SUPPOSEZ les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, & vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étranges, des plantes bizarres & incon-

nues, d'observer en quelque sorte une autre nature, & de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les distances paroissant moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horison présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir : enfin, ce spectacle a je ne fais quoi de magique, de surnaturel qui ravit l'esprit & les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne fait plus où l'on est.

J'AUROIS passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'ame, & de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut guères imaginer, c'est leur humanité désintéressée, & leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne & qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étois embarrassé du choix, & celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à-peu-près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a par-tout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du grain. Leur désintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon (10). En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, & où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant

(10) Ecu du pays.

l'argent est fort rare dans le haut-Valais, mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au-dehors, sans consommation de luxe au-dedans, & sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'ÉTOIS d'abord fort surpris de l'opposition de ces deux usages avec ceux du bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers ; & j'avois peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, & nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé ; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment, & nous les recevons avec amitié.

AU reste, ajouta-t-il, en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, & peu de gens s'avisent d'en profiter. Ah ! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux & dignes de l'être ! j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.

CE qui me paroissoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître dont on dépend au moins en cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur manière ; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils

me firent , après avoir su que j'étois Suisse , fut de me dire que nous étions freres , & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrafferent plus de ce que je faisois , n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres , ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité ; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs peres , les domestiques s'assèyent à table avec leurs maîtres ; la même liberté regne dans les maisons & dans la république , & la famille est l'image de l'État.

LA seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté , étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais quand j'y étois une fois , il y falloit rester une partie de la journée , & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme , & un Suisse , n'aimât pas à boire ? En effet , j'avoue que le bon vin me paroît une excellente chose , & que je ne hais point à m'en égayer , pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres , & la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes & des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux & ces tendres épanchemens que précèdent l'ivresse ; mais il faut savoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guères possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans , des vins aussi violens que ceux du pays , & sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage & à fâcher de si bonnes gens ? Je m'enivrois donc par reconnoissance , & ne pouvant payer mon écot de ma bourse , je le payois de ma raison.

UN autre usage qui ne me gênoit guères moins , c'étoit de voir ; même chez des Magistrats , la femme & les filles de la maison , debout derriere ma chaise , servir à table comme des domestiques. La galanterie françoise se feroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité , qu'avec la figure des Valaisanes , des servantes mêmes rendroient leurs services embarrassans. Vous pouvez m'en croire ; elles sont jolies , puisqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir sont difficiles en beauté.

POUR moi, qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur service en silence avec autant de gravité que Don Quichotte chez la Duchesse. J'opposois quelquefois en souriant les grandes barbes & l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faisoit rougir, & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge, qui n'a, dans sa blancheur éblouissante, qu'un des avantages du modele que j'osois lui comparer : modele unique & voilé, dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célèbre à qui le plus beau sein du monde sert de moule.

NE foyez pas surprise de me trouver si savant sur des mystères que vous cachez si bien : je le suis en dépit de vous ; un sens en peut quelquefois instruire un autre : malgré la plus jalouse vigilance, il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices, par lesquels la vue opère l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet ; il erre sous la chenille & la gaze, & fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oseroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude,

Parte altrui ne ricopre invida visla ;

Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,

L'amoroso pensier già non aresta.

JE remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisanes : c'est d'avoir des corps-de-robe si élevés par derrière qu'elles en paroissent bossues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coëffures noires, & le reste de leur ajustement, qui ne manque au surplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisane, & j'espère qu'il vous ira bien ; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

TANDIS que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus & si dignes d'être admirés, que faisiez-vous cependant, ma Julie ?

Etiez-vous

Étiez-vous oubliée de votre ami ? Julie oubliée ! Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même , & pourrois-je être un moment seul , moi qui ne suis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon ame. Quand je suis triste , elle se réfugie auprès de la vôtre , & cherche des consolations aux lieux où vous êtes ; c'est ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaisir , je n'en saurois jouir seul , & pour le partager avec vous , je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course , où , la diversité des objets me rappelant sans cesse en moi-même , je vous conduisois par-tout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre , tous les gazons vous servoient de siège. Tantôt , assis à vos côtés , je vous aidais à parcourir des yeux les objets ; tantôt , à vos genoux , j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrois-je un pas difficile : je vous le voyois franchir avec la légèreté d'un faon qui bondit après sa mere. Falloit-il traverser un torrent : j'osois presser dans mes bras une si douce charge ; je passois le torrent lentement , avec délice , & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce séjour paisible ; & les touchans attrails de la nature , & l'inaltérable pureté de l'air , & les mœurs simples des habitans , & leur sagesse égale & sûre , & l'aimable pudeur du sexe , & ses innocentes graces , & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux & mon cœur , leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie ! disois-je avec attendrissement , que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés , heureux de notre bonheur & non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici rassembler toute mon ame en toi seule , & devenir à mon tour l'univers pour toi ! Charmes adorés , vous jouiriez alors des hommages qui vous sont dûs. Délices de l'amour , c'est alors que nos cœurs vous favoriseroient sans cesse. Une longue & douce ivresse nous laisseroit ignorer le cours des ans : & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers

feux, l'habitude de penser & sentir ensemble feroit succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentimens honnêtes, nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immense; nous pratiquerions au sein de cet heureux peuple, & à son exemple, tous les devoirs de l'humanité : sans cesse nous nous unirions pour bien faire, & nous ne mourrions point sans avoir vécu.

LA poste arrive, il faut finir ma lettre, & courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimères : mon bonheur fuit avec elles ; que vais-je être en réalité ?

LET TRE XXIV.

A J U L I E.

JE réponds sur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le paiement, & n'ai, Dieu merci, nul besoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel est mon sentiment sur ce point.

JE distingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui se tire de l'opinion publique, & celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée : le second a sa base dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune ; mais il ne pénètre point dans l'ame & n'influe en rien sur le vrai bonheur. L'honneur véritable, au contraire, en forme l'essence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure, qui seul peut rendre heureux un être pensant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre question ; elle fera bientôt résolue.

QUE je m'érige en maître de philosophie, & prenne, comme ce fou de la fable, de l'argent pour enseigner la sagesse ; cet emploi paroitra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque chose de ridicule en soi : cependant comme aucun homme ne peut tirer

sa subsistance absolument de soi-même, & qu'on ne sauroit l'en tirer de plus près que par son travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés; nous n'aurons point la sottise de sacrifier la félicité à cette opinion insensée; vous ne m'en estimerez pas moins, & je n'en ferai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

MAIS ici, ma Julie, nous avons d'autres considérations à faire. Laissons la multitude, & regardons en nous-mêmes. Que serois-je réellement à votre pere, en recevant de lui le salaire des leçons que je vous aurai données, & lui vendant une partie de mon temps, c'est-à-dire, de ma personne? Un mercénaire, un homme à ses gages, une espece de valet; & il aura de ma part, pour garant de sa confiance, & pour sûreté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ses gens.

OR quel bien plus précieux peut avoir un pere que sa fille unique, fut-ce même une autre que Julie? Que fera donc celui qui lui vend ses services? Fera-t-il taire ses sentimens pour elle? Ah! tu fais si cela se peut! ou bien, se livrant sans scrupule au penchant de son cœur, offensera-t-il dans la partie la plus sensible celui à qui il doit fidélité? Alors, je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus sacrés (11), un traître, un séducteur domestique que les loix condamnent très-justement à la mort. J'espère que celle à qui je parle sait m'entendre; ce n'est pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, & le mépris de moi-même.

QUAND les lettres d'Héloïse & d'Abailard tomberent entre vos mains, vous savez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïse; elle avoit un cœur

(11) Malheureux jeune homme! qui ne voit pas qu'en se laissant payer en reconnaissance ce qu'il refuse de recevoir en argent, il viole des droits plus sacrés encore. Au lieu d'instruire, il corrompt; au lieu de nourrir, il empoisonne; il se fait remercier par une

mere abusée, d'avoir perdu son enfant. On sent pourtant qu'il aime sincèrement la vertu: mais sa passion l'égare; & si sa grande jeunesse ne l'excusoit pas, avec ses beaux discours il ne seroit qu'un scélérat. Les deux amans sont à plaindre; la mere seule est inexcusable.

fait pour aimer ; mais Abailard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort , & connoissant aussi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé , faudra-t-il que je l'imité ? Malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer ! Celui qu'aveugle sa passion jusqu'à ce point en est bientôt puni par elle , & perd le goût des sentimens auxquels il a sacrifié son honneur. L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne ; pour en sentir tout le prix , il faut que le cœur s'y complaise , & qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection , vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez l'estime , & l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi , bientôt ils se mépriseront mutuellement , l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce , ils auront perdu l'honneur , & n'auront point trouvé la félicité.

IL n'en est pas ainsi , ma Julie , entre deux amans de même âge , tous deux épris du même feu , qu'un mutuel attachement unit , qu'aucun lien particulier ne gêne , qui jouissent tous deux de leur première liberté , & dont aucun droit ne proscriit l'engagement réciproque. Les loix les plus sévères ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour ; la seule punition de s'être aimés , est l'obligation de s'aimer à jamais ; & s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ces innocentes chaînes , il en est puni , sans doute , par les crimes que cette contrainte engendre.

VOILA mes raisons , sage & vertueuse Julie ; elles ne sont qu'un froid commentaire de celles que vous m'exposâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres ; mais ç'en est assez pour vous montrer combien je m'en suis pénétré. Vous vous souvenez que je n'insistai point sur mon refus , & que , malgré la répugnance que le préjugé m'a laissée , j'acceptai vos dons en silence , ne trouvant point en effet , dans le véritable honneur , de solide raison pour les refuser. Mais ici le devoir , la raison , l'amour même , tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choisir entre l'hon-

neur & vous, mon cœur est prêt à vous perdre. Il vous aime trop, ô Julie! pour vous conserver à ce prix.

L E T T R E X X V .

D E J U L I E .

LA relation de votre voyage est charmante, mon bon ami; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connois-
trois pas. J'ai pourtant à vous tancer sur un passage dont vous vous
doutez bien; quoique je n'aie pu m'empêcher de rire de la ruse
avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Tasse, comme derrière
un rempart. Eh! comment ne sentiez-vous point qu'il y a bien de
la différence entre écrire au public ou à sa maîtresse? L'amour,
si craintif, si scrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égards que la bien-
séance? Pouviez-vous ignorer que ce style n'est pas de mon goût,
& cherchiez-vous à me déplaire? Mais en voilà déjà trop, peut-être,
sur un sujet qu'il ne falloit point relever. Je suis, d'ailleurs, trop
occupée de votre seconde lettre, pour répondre en détail à la pre-
mière. Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre fois, &
bornons-nous maintenant à nos affaires; nous serons assez occupés.

Je savois le parti que vous prendriez. Nous nous connoissons trop
bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous
abandonne, ce ne sera pas, croyez-moi, dans les occasions qui
demandent du courage & des sacrifices (12). Le premier mouve-
ment aux attaques vives, est de résister; & nous vaincrons, je l'es-
pere, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'est
au milieu du sommeil, c'est dans le sein d'un doux repos qu'il faut
se défier des surprises: mais c'est, sur-tout, la continuité des maux
qui rend leur poids insupportable, & l'ame résiste bien plus aisément
aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée. Voilà, mon ami, la
dure espece de combat que nous aurons désormais à soutenir: ce

(12) On verra bientôt que la prédiction ne sauroit plus mal quadrer avec
l'événement.

ne sont point des actions héroïques que le devoir nous demande ; mais une résistance plus héroïque encore à des peines sans relâche.

JE l'avois trop prévu ; le temps du bonheur est passé comme un éclair ; celui des disgrâces commence , sans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'alarme & me décourage ; une langueur mortelle s'empare de mon ame ; sans sujet bien précis de pleurer , des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux ; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables ; mais je cultivois l'espérance , & la vois flétrir tous les jours. Que sert , hélas ! d'arroser le feuillage quand l'arbre est coupé par le pied ?

JE le sens , mon ami , le poids de l'absence m'accable. Je ne puis vivre sans toi , je le sens ; c'est ce qui m'effraie le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions ensemble , & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure passe , & tu ne viens point. Tous les objets que j'aperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce supplice affreux. Ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah ! si tu savois quel pire tourment c'est de rester quand on se sépare , combien tu préférerois ton état au mien ?

ENCORE si j'osois gémir ! si j'osois parler de mes peines , je me sentirois soulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais , hors quelques soupirs exhalés en secret dans le sein de ma cousine , il faut étouffer tous les autres ; il faut contenir mes larmes ; il faut sourire quand je me meurs.

Sentirsi, ó Dei! morir;

E non poter mai dir :

Morir mi sento!

LE pis est que tous ces maux aggravent sans cesse mon plus grand mal , & que plus ton souvenir me désole , plus j'aime à me le rappeler. Dis-moi , mon ami , mon doux ami ! sens - tu combien un cœur languissant est tendre , & combien la tristesse fait fermenter l'amour ?

JE voulois vous parler de mille choses ; mais outre qu'il vaut mieux attendre de savoir positivement où vous êtes , il ne m'est pas possible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu , mon ami ; je quitte la plume , mais croyez que je ne vous quitte pas.

B I L L E T.

J'ÉCRIS, par un batelier que je ne connois pas, ce billet , à l'adresse ordinaire, pour donner avis que j'ai choisi mon asyle à Meillerie sur la rive opposée ; afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'ose approcher.

L E T T R E X X V I.

A J U L I E.

QUE mon état est changé en peu de jours ! Que d'amertumes se mêlent à la douceur de me rapprocher de vous ! Que de tristes réflexions m'assiègent ! Que de traverses mes craintes me font prévoir ! O Julie ! que c'est un fatal présent du ciel qu'une ame sensible ! Celui qui l'a reçue doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur sur la terre. Vil jouet de l'air & des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein régleront sa destinée, & il sera content ou triste, au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'absurdes maximes un obstacle invincible aux justes vœux de son cœur. Les hommes le puniront d'avoir des sentimens droits de chaque chose, & d'en juger par ce qui est véritable plutôt que par ce qui est de convention. Seul il suffiroit pour faire sa propre misère, en se livrant indiscrettement aux attraits divins de l'honnête & du beau, tandis que les pesantes chaînes de la nécessité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme : son cœur & sa raison seront incessamment en

guerre, & des desirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

TELLE est la situation cruelle où me plonge le sort qui m'accable, & mes sentimens qui m'élèvent, & ton pere qui me méprise, & toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi, beauté fatale ! je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame, & de bassesse dans ma fortune ; j'aurois vécu tranquille & serois mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre. Mais t'avoir vue & ne pouvoir te posséder, t'adorer & n'être qu'un homme, être aimé & ne pouvoir être heureux, habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre ensemble..... ô Julie, à qui je ne puis renoncer ! ô destinée que je ne puis vaincre ! quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes desirs ni mon impuissance !

QUEL effet bizarre & inconcevable ! Depuis que je suis rapproché de vous, il ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis, contribue-t-il à cette mélancolie ; il est triste & horrible ; il en est plus conforme à l'état de mon ame, & je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles bordent la côte, & environnent mon habitation que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah ! je le sens, ma Julie ! s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour ni d'autre saison.

DANS les violens transports qui m'agitent je ne saurois demeurer en place ; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance sur les rochers, je parcours à grands pas tous les environs, & trouve partout dans les objets la même horreur qui règne au-dedans de moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune & flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard (13) & la froide bise entassent la neige & les glaces, & toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri solitaire

(13) Vent du Nord-Est.

littaire une petite esplanade, d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux se portèrent vers ce séjour chéri. Le premier jour, je fis mille efforts pour y discerner votre demeure; mais l'extrême éloignement les rendit vains, & je m'aperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le curé emprunter un télescope avec lequel je vis, ou crus voir votre maison, & depuis ce temps je passe les jours entiers dans cet asyle, à contempler ces murs fortunés qui renferment la source de ma vie. Malgré la saison je m'y rends dès le matin, & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois secs, que j'allume, servent, avec mes courses, à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage, que j'y porte même de l'encre & du papier, & j'y écris maintenant cette lettre sur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voisin.

C'EST-LA, ma Julie, que ton malheureux amant achève de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'est de-là qu'à travers les airs & les murs, il ose en secret pénétrer jusques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore; tes regards tendres raniment son cœur mourant; il entend le son de ta douce voix; il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ses desirs! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie: je suis de loin les diverses occupations de ta journée, & je me les représente dans les temps & les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des soins qui te rendent plus estimable, & mon cœur s'attendrit avec délice sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle sort d'un paisible sommeil, son teint a la fraîcheur de la rose, son ame jouit d'une douce paix; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne sera point perdu pour la vertu. Elle passe à présent chez sa mere; les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les auteurs de ses jours, elle les soulage dans le détail des soins de la maison, elle fait peut-être la paix d'un domestique imprudent,

elle lui fait peut-être une exhortation secrète , elle demande peut-être une grace pour un autre. Dans un autre temps , elle s'occupe sans ennui de travaux de son sexe , elle orne son ame de connoissances utiles ; elle ajoute à son goût exquis les agrémens des beaux arts , & ceux de la danse à sa légèreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & simple parure orner des charmes qui n'en ont pas besoin ; ici je la vois consulter un pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente ; là , secourir ou consoler la triste veuve & l'orphelin délaissé. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés & modestes ; tantôt , en riant avec ses compagnes , elle ramène une jeunesse folâtre au ton de la sagesse & des bonnes mœurs. Quelques momens , ah ! pardonne ! j'ose te voir même t'occuper de moi , je vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres , je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent les lignes que tu traces , je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie ! ô Julie ! & nous ne serions pas unis ; & nos jours ne couleroient pas ensemble ; & nous pourrions être séparés pour toujours ! Non , que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit. En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur , la rage me fait courir de caverne en caverne , des gémissemens & des cris m'échappent malgré moi ; je rugis comme une lionne irritée , je suis capable de tout , hors de renoncer à toi , & il n'y a rien , non , rien que je fasse pour te posséder ou mourir.

J'EN étois ici de ma lettre , & je n'attendois qu'une occasion sûre , pour vous l'envoyer , quand j'ai reçu de Sion la dernière que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle respire a charmé la mienne ! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me disiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés ! Votre affliction , je l'avoue , est plus patiente ; la mienne est plus emportée ; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caractères qui l'éprouvent , & il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs. Que dis-je ? des pertes ! Eh ! qui les pourroit supporter ? Non ; connoissez-le enfin , ma Julie , un éternel arrêt du ciel nous destina l'un pour l'autre ; c'est la première loi qu'il faut écouter ; c'est le premier soin de la vie de

s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois , j'en gémis , tu t'égares dans tes vains projets , tu veux forcer des barrières insurmontables , & négliger les seuls moyens possibles ; l'enthousiasme de l'honnêteté t'ôte la raison , & ta vertu n'est plus qu'un délire.

AH ! si tu pouvois rester toujours jeune & brillante comme à présent , je ne demanderois au ciel que de te savoir éternellement heureuse , te voir tous les ans de ma vie une fois , une seule fois , & passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asyle , à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas ! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête ; il vole & le temps fuit , l'occasion s'échappe , ta beauté , ta beauté même aura son terme ; elle doit décliner & périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie ; & moi cependant je gémis , je souffre , ma jeunesse s'use dans les larmes , & se flétrit dans la douleur. Pense , pense , Julie , que nous comptons déjà des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais ; qu'il en sera de même de celles qui nous restent , si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée ! tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous ne serons plus ; tu regardes un avenir éloigné , & tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse , & que nos ames , épuisées d'amour & de peines , se fondent & coulent comme l'eau. Reviens , il en est temps encore , reviens , ma Julie , de cette erreur funeste. Laisse-là tes projets & sois heureuse. Viens , ô mon ame ! dans les bras de ton ami , réunir les deux moitiés de notre être : viens à la face du ciel , guide de notre fuite & témoin de nos sermens , jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi , je le fais , qu'il faut rassurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux & pauvres , ah ! quel trésor nous aurons acquis ! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité , de croire qu'il ne restera pas sur la terre entière un asyle à deux amans infortunés. J'ai des bras , je suis robuste : le pain gagné par mon travail te paraîtra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide ? Ah ! tendre & chère amante , dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour , veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur ?

JE n'ai plus qu'un mot à vous dire , ô Julie ! vous connoissez

l'antique usage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amans malheureux. Ce lieu-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, & je suis au désespoir.

LETTRE XXVII.

DE CLAIRE.

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens sont au comble. L'aimable Julie est à l'extrémité, & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer sa santé. La première conversation qu'elle eut sur votre compte avec son père, y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récents ont accru ses agitations, & votre dernière lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue, qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fièvre ardente qui n'a fait qu'augmenter sans cesse, & lui a enfin donné le transport. Dans cet état elle vous nomme à chaque instant, & parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en est occupée. On éloigne son père autant qu'il est possible ; cela prouve assez que ma tante a conçu des soupçons : elle m'a même demandé avec inquiétude si vous n'étiez pas de retour, & je vois que le danger de sa fille, effaçant pour le moment toute autre considération, elle ne seroit pas fâchée de vous voir ici.

ENEZ donc, sans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il est à vos ordres, servez-vous-en pour votre retour, & sur-tout ne perdez pas un moment, si vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

L E T T R E X X V I I I .

D E J U L I E A C L A I R E .

QUE ton absence me rend amère la vie que tu m'as rendue ! Quelle convalescence ! Une passion plus terrible que la fièvre & le transport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai plus besoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours , peut-être ne me reverras-tu jamais. O si tu savois ce que l'insensé m'ose proposer..... & de quel ton !..... m'enfuir ! le suivre ! m'enlever !..... le malheureux !.... De qui me plains-je ? mon cœur , mon indigne cœur m'en dit cent fois plus que lui..... grand Dieu ! que seroit-ce , s'il savoit tout ?..... il en deviendrait furieux , je ferois entraînée , il faudroit partir.... je frémis.....

ENFIN mon pere m'a donc vendue ? il fait de sa fille une marchandise , une esclave , il s'acquitte à mes dépens ! il paie sa vie de la mienne !..... car je le sens bien , je n'y survivrai jamais..... Pere barbare & dénaturé ! mérite-t-il..... Quoi ! mériter ? c'est le meilleur des Peres ; il veut unir sa fille à son ami , voilà son crime. Mais ma mere , ma tendre mere ! quel mal m'a-t-elle fait ?.... Ah ! beaucoup ! elle m'a trop aimée , elle m'a perdue.

CLAIRE , que ferai-je ? que deviendrai-je ? Hanz ne vient point. Je ne fais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives.... avant que tu sois de retour..... qui fait ?..... fugitive , errante , déshonorée..... C'en est fait , c'en est fait , la crise est venue. Un jour , une heure , un moment , peut-être..... qui est-ce qui fait éviter son sort ?..... O dans quelque lieu que je vive & que je meure ; en quelque asyle obscur que je traîne ma honte & mon désespoir , Claire , souviens-toi de ton amie... Hélas ! la misère & l'opprobre changent les cœurs..... Ah ! si jamais le mien t'oublie , il aura beaucoup changé.

LETTRE XXIX.

DE JULIE A CLAIRE.

RESTE, ah ! reste, ne reviens jamais : tu viendrais trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment soutiendrais-je ta vue ?

OU étois-tu, ma douce amie, ma fauve-garde, mon Ange tutélaire ? tu m'as abandonnée, & j'ai péri. Quoi ! ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé ? pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie ? Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence ! Ils seront éternels ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne, & une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

QU'AI-JE dit, misérable ? Je ne puis ni parler ni me taire. Que fert le silence quand le remords crie ? L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute ? Ma honte n'est-elle pas écrite sur tous les objets ? Si je ne verse mon cœur dans le tien, il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien, facile & trop confiante amie ? Ah ! que ne me trahissois-tu ? C'est ta fidélité, ton aveugle amitié, c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

QUEL démon t'inspira de le rappeler, ce cruel qui fait mon opprobre ? ses perfides soins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuse ? qu'il fuye à jamais, le barbare ! qu'un reste de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par sa présence ; qu'il renonce au plaisir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas ! il n'est point coupable ; c'est moi seule qui le suis ; tous mes malheurs sont mon ouvrage, & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame ; c'est le premier de ses effets de nous faire accuser autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ses sermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah ! sans

Toute, il fait mieux aimer que moi, puisqu'il fait mieux se vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ses combats & de sa victoire; les siens étinceloient du feu de ses desirs, il s'élançoit vers moi dans l'impétuosité d'un transport aveugle, il s'arrêtoit tout-à-coup; une barrière insurmontable sembloit m'avoir entourée, & jamais son amour impétueux, mais honnête, ne l'eût franchie. J'osai trop contempler ce dangereux spectacle. Je me sentois troubler de ses transports, ses soupirs oppressoient mon cœur; je partageois ses tourmens en ne pensant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulsives, prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour seul m'auroit épargnée; ô ma cousine! c'est la pitié qui me perdit.

IL sembloit que ma passion funeste voulût se couvrir pour me séduire du masque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit pressée avec plus d'ardeur de le suivre. C'étoit désoler le meilleur des pères; c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel; je résistai, je rejettai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le mystère qu'il falloit lui faire de cette impossibilité; le regret d'abuser un amant si soumis & si tendre après avoir flatté son espoir, tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foiblesse, tout aliénoit ma raison. Il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours, à mon amant, ou à moi-même. Sans savoir ce que je faisois, je choisis ma propre infortune. J'oubliai tout & ne me souvins que de l'amour. C'est ainsi qu'un instant d'égarement m'a perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point; & si je vis, c'est pour être plus malheureuse.

JE cherche en gémissant quelque reste de consolation sur la terre: Je n'y vois que toi, mon aimable amie; ne me prive pas d'une si charmante ressource, je t'en conjure; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre, mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens, ma chère, ouvrir ton ame à mes plaintes; viens recueillir les larmes de ton amie; garantis-moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, & fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore,

L E T T R E X X X .

R É P O N S E .

FILLE infortunée ! hélas ! qu'as-tu fait ? Mon Dieu ! tu étois si digne d'être sage ! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation , & dans l'abattement où elle te plonge ? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur , ou t'offrirai-je des consolations qui se refusent au mien ? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont , ou tels qu'il te convient de les voir ? Sainte & pure amitié ! porte à mon esprit tes douces illusions ; & dans la tendre pitié que tu m'inspires , abuse-moi la première sur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'AI craint , tu le fais , le malheur dont tu gémis . Combien de fois je te l'ai prédit sans être écoutée !..... il est l'effet d'une téméraire confiance..... Ah ! ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit . J'aurois trahi ton secret , sans doute , si j'avois pu te sauver ainsi : mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible ; je le vis se consumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre . Je sentis , dans ce cœur palpitant d'amour , qu'il falloit être heureuse ou mourir , & , quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes , je jugeai que bientôt tu ne serois plus , ou qu'il seroit bientôt rappelé . Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre , & si près de la mort ! N'accuse ni ton amant ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable , puisque je l'ai prévue sans la prévenir .

IL est vrai que je partis malgré moi ; tu le vis , il fallut obéir ; si je t'avois crue si près de ta perte , on m'auroit plutôt mise en pièces que de m'arracher à toi . Je m'abusai sur le moment du péril . Foible & languissante encore , tu me parus en sûreté contre une si courte absence : je ne prévis pas la dangereuse alternative où tu t'allois trouver ; j'oubliai que ta propre foiblesse laissoit ce cœur abattu moins en état de se défendre contre lui-même . J'en demande pardon au mien , j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a sauvé la vie ; je n'ai pas ce dur courage qui te faisoit renoncer à moi ; je
n'aurois

n'aurois pu te perdre sans un mortel désespoir , & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

MAIS pourquoi tant de pleurs , chere & douce amie ? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute , & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une foiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices , & le danger même dont tu fors n'est-il pas une preuve de ta vertu ? Tu ne penses qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui résistent , n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles ? Si rien ne peut te justifier , songe au moins à ce qui t'excuse. Je connois à-peu-près ce qu'on appelle amour ; je saurai toujours résister aux transports qu'il inspire ; mais j'aurois fait moins de résistance à un amour pareil au tien , & sans avoir été vaincue , je suis moins chaste que toi.

CE langage te choquera ; mais ton plus grand malheur , est de l'avoir rendu nécessaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions (14). Si la faute étoit à commettre , que j'eusse la bassesse de te parler ainsi , & toi celle de m'écouter , nous serions toutes deux les dernières des créatures. A présent , ma chere , je dois te parler ainsi , & tu dois m'écouter , ou tu es perdue ; car il reste en toi mille adorables qualités , que l'estime de toi-même peut seule conserver , qu'un excès de honte & l'abjection qui le suit détruiroient infailliblement , & c'est sur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

GARDE-TOI donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête & du beau , qui t'élève toujours au-dessus de toi-même. Une tache paroît-elle au soleil ? combien de vertus te restent pour une qui s'est altérée ! En feras-tu moins douce , moins sincère , moins modeste , moins bienfaisante ?

(14) Ce sentiment est juste & sain. Les passions dérégées inspirent les mauvaises actions ; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même , & ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

Nouv. Héloïse. Tome I.

K

En seras-tu moins digne , en un mot , de tous nos hommages ? L'honneur , l'humanité , l'amitié , le pur amour en seront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non , chere & bonne Julie , ta Claire en te plaignant t'adore ; elle fait , elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton ame. Ah ! crois-moi ; tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre , plus sage que toi , te valût jamais !

Enfin tu me restes ; je puis me consoler de tout , hors de te perdre. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eût presque fait desirer la seconde , si je ne l'avois reçue en même-temps. Vouloir délaisser son amie ! projeter de s'enfuir sans moi ! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour.... Tiens , je t'aurois été tuer au bout du monde.

JE compte avec une mortelle impatience les momens que je suis forcée à passer loin de toi. Ils se prolongent cruellement. Nous sommes encore pour six jours à Lausanne , après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle , essuyer ou partager ses pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chere cousine , il faut gémir , nous aimer , nous taire , & s'il se peut , effacer à force de vertus , une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah ! ma pauvre Chaillot !

LET TRE XXXI.

A J U L I E.

QUEL prodige du ciel es-tu donc , inconcevable Julie ? & par quel art , connu de toi seule , peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles ? Ivre d'amour & de volupté , le mien nage dans la tristesse ; je souffre & languis de douleur au sein de la félicité suprême , & je me reproche , comme un crime , l'excès de mon bonheur. Dieu ! quel tourment affreux de n'oser se livrer tout

entier à nul sentiment , de les combattre incessamment l'un par l'autre, & d'allier toujours l'amertume au plaisir! Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

QUE me sert, hélas! d'être heureux? Ce ne sont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, & ils ne m'en sont que plus sensibles. Tu veux en vain me cacher tes peines; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque secret à l'amour? Je vois, je vois sous une apparente sérénité les déplaisirs cachés qui t'assiègent, & ta tristesse voilée d'un doux sourire, n'en est que plus amère à mon cœur.

IL n'est plus temps de me rien dissimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere; elle me quitte un moment; j'entends des gémissemens qui me percent l'ame, pouvois-je à cet effet méconnoître leur source? Je m'approche du lieu d'où ils semblent partir; j'entre dans ta chambre, je pénètre jusqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvrant la porte, quand j'aperçus celle qui devoit être sur le trône de l'univers, assise à terre, la tête appuyée sur un fauteuil inondé de ses larmes? Ah! j'aurois moins souffert s'il l'eût été de mon sang! De quels remords je fus à l'instant déchiré? Mon bonheur devint mon supplice; je ne sentis plus que tes peines, & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaisirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois essuyer de mes lèvres ces précieuses larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais: j'entends revenir ta mere; il faut retourner brusquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs, & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

QUE je suis humilié! que je suis avili de ton repentir! Je suis donc bien méprisable, si notre union te fait mépriser de toi-même, & si le charme de mes jours est le tourment des tiens? Sois plus juste envers toi, ma Julie; vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures loix de la nature? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagements? Qu'as-tu fait que les loix divines & humaines ne puissent & ne doivent autoriser? Que manque-t-il au nœud qui nous joint

qu'une déclaration publique? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse! ô ma digne & chaste compagne! ô gloire & bonheur de ma vie! non ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrais ôter : ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie est légitime, l'infidélité seule qui la romproit seroit blâmable, & c'est désormais à l'amour d'être garant de la vertu.

MAIS quand ta douleur seroit raisonnable, quand tes regrets seroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient? Pourquoi mes yeux ne versent-ils pas la moitié de tes pleurs? Tu n'as pas une peine que je ne doive sentir, pas un sentiment que je ne doive partager, & mon cœur justement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon sein. Dis, froide & mystérieuse amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'est-il pas un vol que tu fais à l'amour? Tout ne doit-il pas être commun entre nous, ne te souvient-il plus de l'avoir dit? Ah! si tu savois aimer comme moi, mon bonheur te consoleroit comme ta peine m'afflige, & tu sentirois mes plaisirs comme je sens ta tristesse.

MAIS je le vois, tu me méprises comme un insensé, parce que ma raison s'égare au sein des délices. Mes emportemens t'effraient, mon délire te fait pitié, & tu ne sens pas que toute la force humaine ne peut suffire à des félicités sans bornes. Comment veux-tu qu'une ame sensible goûte modérément des biens infinis? Comment veux-tu qu'elle supporte à la fois tant d'espèces de transports sans sortir de son assiette? Ne fais-tu pas qu'il est un terme où nulle raison ne résiste plus, & qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon sens soit à toute épreuve? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jetté, & ne méprise pas des erreurs qui sont ton ouvrage. Je ne suis plus à moi, je l'avoue; mon ame aliénée est toute en toi. J'en suis plus propre à sentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie! ne te dérobes pas à toi-même.

L E T T R E X X X I I .

R É P O N S E.

IL fut un temps , mon aimable ami , où nos lettres étoient faciles & charmantes ; le sentiment qui les dictoit couloit avec une élégante simplicité ; il n'avoit besoin ni d'art , ni de coloris , & sa pureté faisoit toute sa parure. Cet heureux temps n'est plus ; hélas ! il ne peut revenir ; & pour premier effet d'un changement si cruel , nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la source ; tu veux me consoler par de vains discours , & quand tu penses m'abuser , c'est toi , mon ami , qui t'abuses. Crois - moi , crois-en le cœur tendre de ta Julie ; mon regret est bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'est évanoui comme un songe : nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant ; nous avons recherché le plaisir , & le bonheur a fui loin de nous. Ressouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage , où la passion tiroit , de son propre excès , la force de se vaincre elle-même , où l'innocence nous consolait de la contrainte , où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente : que d'agitations ! que d'effrois ! que de mortelles allarmes ! que de sentimens immodérés ont perdu leur première douceur ! Qu'est devenu ce zèle de sagesse & d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie , & qui rendoit à son tour l'amour plus délicieux ? Notre jouissance étoit paisible & durable , nous n'avons plus que des transports : ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur & sacré brûloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des sens , nous ne sommes plus que des amans vulgaires : trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter !

VOILA , mon ami , les pertes qui nous sont communes , & que je ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes , ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte , & gémis si tu fais aimer. Ma faute est irréparable , mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler , crains d'attenter à de si justes douleurs : tout mon espoir est de les rendre éternelles : le pire de mes maux seroit d'en être consolée , & c'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui nous la fait aimer.

JE connois mon sort , j'en sens l'horreur , & cependant il me reste une consolation dans mon désespoir ; elle est unique , mais elle est douce. C'est de toi que je l'attends , mon aimable ami. Depuis que je n'ose plus porter mes regards sur moi-même , je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime , & tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour , cet amour fatal qui me perd , te donne un nouveau prix ; tu t'élèves quand je me dégrade ; ton ame semble avoir profité de tout l'avilissement de la mienne. Sois donc désormais mon unique espoir , c'est à toi de justifier , s'il se peut , ma faute ; couvre-la de l'honnêteté de tes sentimens ; que ton mérite efface ma honte ; rends excusable , à force de vertus , la perte de celle que tu me coûtes. Sois tout mon être à présent que je ne suis plus rien. Le seul honneur qui me reste est tout en toi , & tant que tu feras digne de respect , je ne ferai pas tout-à-fait méprisable.

QUELQUE regret que j'aie au retour de ma santé , je ne saurois le dissimuler plus long - temps. Mon visage démentiroit mes discours , & ma feinte convalescence ne peut plus tromper personne. Hâte-toi donc , avant que je sois forcée de reprendre mes occupations ordinaires , de faire la démarche dont nous sommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des soupçons , & qu'elle nous observe. Mon pere n'en est pas là , je l'avoue : ce fier Gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puisse être amoureux de sa fille ; mais enfin , tu fais ses résolutions ; il te prévientra si tu ne le préviens , & pour avoir voulu te conserver le même accès dans notre maison , tu t'en banniras tout-à-fait. Crois - moi , parle à ma

mere tandis qu'il en est encore temps. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'instruire, & renonçons à nous voir si souvent, pour nous voir au moins quelquefois : car si l'on te ferme la porte, tu ne peux plus t'y présenter ; mais si tu te la fermes toi-même, tes visites seront en quelque sorte à ta discrétion, &, avec un peu d'adresse & de complaisance, tu pourras les rendre plus fréquentes dans la suite, sans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce soir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occasions de nous voir, & tu conviendras que l'inséparable cousine, qui causoit autrefois tant de murmures, ne sera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eût point dû quitter.

L E T T R E X X X I I I .

D E J U L I E .

AH! mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une assemblée! Quel tourment de se voir & de se contraindre! Il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion? Comment être si différent de soi-même? Comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul? Comment contenir le geste & les yeux quand le cœur vole? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça chez Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit; je m'imaginai que tout le monde m'observoit de concert; je ne savois plus ce que je faisois, & à ton arrivée je rougis si prodigieusement, que ma cousine, qui veilloit sur moi, fut contrainte d'avancer son visage & son éventail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fit un mauvais effet, & qu'on ne cherchât du mystère à cette chucheterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux sujets d'allarmes, je ne sentis jamais mieux combien une conscience coupable arme contre nous de témoins qui n'y songent pas.

CLAIRE prétendit remarquer que tu ne faisois pas une meilleure

figure ; tu lui paroissais embarrassé de ta contenance , inquiet de ce que tu devois faire , n'osant aller ni venir , ni m'aborder , ni t'éloigner , & promenant tes regards à la ronde pour avoir , disoit-elle , occasion de les tourner sur nous. Un peu remise de mon agitation , je crus m'apercevoir de la tienne , jusqu'à ce que la jeune Madame Bélon t'ayant adressé la parole , tu t'assis en causant avec elle , & devins plus calme à ses côtés.

JE sens , mon ami , que cette manière de vivre , qui donne tant de contrainte & si peu de plaisir , n'est pas bonne pour nous : nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainsi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens , qui , sans connoître l'amour , ne laissent pas d'être bien ensemble , ou qui peuvent se passer du mystère : les inquiétudes sont trop vives de ma part , les indiscretions trop dangereuses de la tienne , & je ne puis pas tenir une Madame Bélon toujours à mes côtés , pour faire diversion au besoin.

REPRENONS , reprenons cette vie solitaire & paisible , dont je t'ai tiré si mal à propos. C'est elle qui a fait naître & nourri nos feux ; peut-être s'affoibliroient-ils par une manière de vivre plus dissipée. Toutes les grandes passions se forment dans la solitude ; on n'en a point de semblables dans le monde , où nul objet n'a le temps de faire une profonde impression , & où la multitude des goûts énerve la force des sentimens. Cet état est aussi plus convenable à ma mélancolie ; elle s'entretient du même aliment que mon amour ; c'est ta chère image qui soutient l'une & l'autre , & j'aime mieux te voir tendre & sensible au fond de mon cœur , que contraint & distrait dans une assemblée.

Il peut , d'ailleurs , venir un temps où je serois forcée à une plus grande retraite. Fût-il déjà venu , ce temps désiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la nécessité. Ah ! si de mes larmes pouvoit naître le moyen de les réparer ! Le doux espoir d'être un jour..... mais insensiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire sur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce mystère , mon unique ami , mon cœur n'aura jamais de secret qui ne te fût
doux

doux à favoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci , & tout ce que je t'en puis dire à présent , c'est que l'amour , qui fit nos maux , doit nous en donner le remède. Raisonne , commente , si tu veux , dans ta tête ; mais je te défends de m'interroger là-dessus.

L E T T R E X X X I V .

R É P O N S E.

*N*O , non vedrete mai

Cambiar gl' affetti miei ,

Bei lumi ondè imparai

A sospirar d'amor.

QUE je dois l'aimer , cette jolie Madame Bélon , pour le plaisir qu'elle m'a procuré ! Pardonne-le-moi , divine Julie , j'osai jouir un moment de tes tendres allarmes , & ce moment fut un des plus doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans , ces regards inquiets & curieux qui se portoient sur nous à la dérobée , & se baïssoient aussitôt pour éviter les miens ! Que faisoit alors ton heureux amant ? S'entretenoit-il avec Madame Bélon ? Ah ! ma Julie , peux-tu le croire ? Non , non , fille incomparable ; il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvemens du tien ! Avec quelle avide impatience ses yeux dévoroient tes attraits ! Ton amour , ta beauté remplissoient , ravissoient son ame ; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter , aux dépens de celle que j'aime , des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce temps me dit Madame Bélon ? Sais-je ce que je lui répondis ? Le savois-je au moment de notre entretien ? A-t-elle pu le savoir elle-même , & pouvoit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser , & répondoit sans entendre ?

Com' huom che par ch' ascolti , e nulla intende.

Nouv. Héloïse. Tome I.

L

AUSSI m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi, peut-être, que je n'ai pas le sens commun, qui pis est, pas le moindre esprit, & que je suis tout aussi sot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en pense? Ma Julie ne décide-t-elle pas seule de mon être & du rang que je veux avoir? Que le reste de la terre pense de moi comme il voudra, tout mon prix est dans ton estime.

AH! crois qu'il n'appartient ni à Madame Bélon, ni à toutes les beautés supérieures à la sienne, de faire la diversion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux. Si tu pouvois douter de ma sincérité, si tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu registre de tout ce qui se fit autour de toi? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés comme le soleil entre les astres qu'il éclipse? N'aperçus-je pas les cavaliers (15) se rassembler autour de ta chaise? Ne vis-je pas, au dépit de tes compagnes, l'admiration qu'ils marquoient pour toi? Ne vis-je pas leurs respects empressés, & leurs hommages, & leurs galanteries? Ne te vis-je pas recevoir tout cela avec cet air de modestie & d'indifférence qui en impose plus que la fierté? Ne vis-je pas, quand tu te dégantois pour la collation, l'effet que ce bras découvert produisit sur les spectateurs? Ne vis-je pas le jeune étranger, qui releva ton gant, vouloir baiser la main charmante qui le recevoit? N'en vis-je pas un plus téméraire, dont l'œil ardent suçoit mon sang & ma vie, t'obliger, quand tu t'en fus aperçue, d'ajouter une épingle à ton fichu? Je n'étois pas si distrait que tu penses; je vis tout cela, Julie, & n'en fus point jaloux; car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le fais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être?

REPRENONS-LA donc cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amère,

(15) *Cavaliers*, vieux mot qui ne remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.
se dit plus. On dit, *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante

& il préfère la souffrance à de vains dédommagemens. Mais , ma Julie, il en est , il en peut être de plus solides à la contrainte où nous vivons , & tu sembles les oublier ! Quoi ! passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir , ou sans se rien dire ! Ah ! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour fasse durant tant de siècles ? l'absence même seroit moins cruelle. Que sert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient ? Que sert de prolonger sa vie avec son supplice ? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois se voir un seul instant , & puis mourir ?

JE ne le cache point , ma douce amie , j'aimerois à pénétrer l'aimable secret que tu me dérobes , il n'en fut jamais de plus intéressant pour nous ; mais j'y fais d'inutiles efforts. Je saurai pourtant garder le silence que tu m'imposes , & contenir une indiscrette curiosité ; mais en respectant un si doux mystère , que n'en puis-je au moins assurer l'éclaircissement ? Qui sait , qui sait encore si tes projets ne portent point sur des chimères ? Chère ame de ma vie , ah ! commençons du moins par les bien réaliser.

P. S. J'OUBLIOIS de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été sensiblement touché de l'estime de ce brave officier ; je lui ai dit , en le remerciant , que j'avois la vue trop courte pour le service , & que ma passion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie aussi active. En cela je n'ai point fait un sacrifice à l'amour. Je pense que chacun doit sa vie & son sang à sa patrie , qu'il n'est pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien , moins encore de se vendre & de faire du plus noble métier du monde , celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere que je serois bienheureux d'imiter dans son amour pour ses devoirs & pour son pays. Il ne voulut jamais entrer au service d'aucun Prince étranger : mais dans la guerre de 1712 , il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il se trouva dans plusieurs combats , à l'un desquels il fut blessé ; & à la bataille de Wilmerghen , il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi sous les yeux du Général de Sacconex.

LETTRE XXXV.

DE JULIE.

J'É ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dit en riant sur Madame Bélon, valussent une explication si sérieuse. Tant de soins à se justifier produisent quelquefois un préjugé contraire ; & c'est l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui seule en fait des objets importants. Voilà ce qui sûrement n'arrivera pas entre nous ; car les cœurs bien occupés ne sont guères pointilleux, & les tracasseries des amans sur des riens, ont presque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne semble.

Je ne suis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fournisse une occasion de traiter entre nous de la jalousie ; sujet malheureusement trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames & par le tour commun de nos goûts, que l'amour fera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impressions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou absorbe toutes les autres passions ; le moindre refroidissement seroit bien-tôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible, un éternel ennui succédroient à l'amour éteint, & nous ne saurions long-temps vivre après avoir cessé d'aimer. En mon particulier, tu sens bien qu'il n'y a que le délire de la passion qui puisse me voiler l'horreur de ma situation présente, & qu'il faut que j'aime avec transport, ou que je meure de douleur. Vois donc si je suis fondée à discuter sérieusement un point d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

AUTANT que je puis juger de moi-même, il me semble que souvent affectée avec trop de vivacité, je suis pourtant peu sujette à l'empchement. Il faudroit que mes peines eussent fermenté long-temps en-dedans, pour que j'osasse en découvrir la source à leur auteur ; & comme je suis persuadée qu'on ne peut faire une offense

sans le vouloir, je supporterois plutôt cent sujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractère doit mener loin pour peu qu'on ait de penchant à la jalousie, & j'ai bien peur de sentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'est pas que je ne sache que ton cœur est fait pour le mien, & non pour un autre. Mais on peut s'abuser soi-même, prendre un goût passager pour une passion, & faire autant de choses par fantaisie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or si tu peux te croire inconstant sans l'être, à plus forte raison puis-je t'accuser à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoisonneroit pourtant ma vie; je gémirois sans me plaindre, & mourrois inconsolable sans avoir cessé d'être aimée.

PRÉVENONS, je t'en conjure, un malheur dont la seule idée me fait frissonner. Jure-moi donc, mon doux ami, non par l'amour, serment qu'on ne tient que quand il est superflu, mais par ce nom sacré de l'honneur, si respecté de toi, que je ne cesserai jamais d'être la confidente de ton cœur, & qu'il n'y surviendra point de changement dont je ne sois la première instruite. Ne m'allégue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre; je le crois, je l'espère; mais préviens mes folles allarmes, & donne-moi, dans tes engagements, pour un avenir qui ne doit point être, l'éternelle sécurité du présent. Je serois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels, que d'en souffrir sans cesse d'imaginaires; je jouirois au moins de tes remords : si tu ne partageois plus mes feux, tu partagerois encore mes peines, & je trouverois moins amères les larmes que je verserois dans ton sein.

C'EST ici, mon ami, que je me félicite doublement de mon choix, & par le doux lien qui nous unit, & par la probité qui l'assure : voilà l'usage de cette règle de sagesse dans les choses de pur sentiment; voilà comment la vertu sévère fait écarter les peines du tendre amour. Si j'avois un amant sans principes, dût-il m'aimer éternellement, où seroient pour moi les garans de cette constance ? Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continuelles, & comment m'assurer de n'être point abusée ou par sa feinte ou par ma crédulité ? Mais toi, mon digne & respectable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguisement ; tu me garderas, je

le fais , la sincérité que tu m'auras promise. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point, dans ton ame droite sur le devoir de tenir ta parole ; & si tu pouvois ne plus aimer ta Julie , tu lui dirois oui , tu pourrois lui dire , ô Julie ! je ne Mon ami , jamais je n'écrirai ce mot-là.

QUE penfes-tu de mon expédient ? C'est le seul , j'en suis sûre , qui pouvoit déraciner en moi tout sentiment de jalousie. Il y a je ne fais quelle délicatesse qui m'enchanté à me fier de ton amour à ta bonne foi , & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne lui apprendrois pas toi-même. Voilà , mon cher , l'effet assuré de l'engagement que je t'impose ; car je pourrois te croire amant volage , mais non pas ami trompeur , & quand je douterois de ton cœur , je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaisir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles , à prévenir les apparences d'un changement dont je sens si bien l'impossibilité ! quel charme de parler de jalousie avec un amant si fidèle ! Ah ! si tu pouvois cesser de l'être , ne crois pas que je t'en parlasse ainsi. Mon pauvre cœur ne seroit pas si sage au besoin , & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

VOILA , mon très-honoré maître, matière à discussion pour ce soir ; car je fais que vos deux humbles disciples auront l'honneur de souper avec vous chez le pere de l'inséparable. Vos doctes commentaires sur la gazette vous ont tellement fait trouver grâce devant lui , qu'il n'a pas fallu beaucoup de manège pour vous faire inviter. La fille a fait accorder son clavestin ; le pere a feuilleté Lamberti ; moi , je recorderai peut-être la leçon du bosquet de Clarens. O docteur en toutes facultés, vous avez par-tout quelque science de mise ! Monsieur d'Orbe , qui n'est pas oublié , comme vous pouvez penser , a le mot pour entamer une savante dissertation sur le futur hommage du Roi de Naples , durant laquelle nous passerons tous trois dans la chambre de la cousine. C'est-là , mon téal , qu'à genoux devant votre dame & maîtresse , vos deux mains dans les siennes , & en présence de son chancelier , vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve , non pas à dire amour éternel , engagement qu'on n'est maître ni de tenir ni de rompre ; mais vé-

rité , sincérité , franchise inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours soumis , mais de ne point commettre acte de félonie , & de déclarer , au moins , la guerre avant de secouer le joug. Ce faisant aurez l'accollade , & serez reconnu vassal unique & loyal chevalier.

ADIEU , mon bon ami : l'idée du souper de ce soir m'inspire de la gaieté. Ah ! qu'elle me fera douce , quand je te la verrai partager !

LET TRE XXXVI.

D E J U L I E.

BAISE cette lettre & faite de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre ; mais pense que , pour ne point sauter & n'avoir rien à baiser , je n'y suis pas la moins sensible. Mon pere , obligé d'aller à Berne pour son procès , & de-là à Soleure pour sa pension , a proposé à ma mere d'être du voyage , & elle l'a accepté ; espérant pour sa santé quelque effet salutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grace de m'emmenner aussi , & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en pensois : mais la difficulté des arrangements de voiture a fait abandonner ce projet , & l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il falloit feindre de la tristesse , & le faux rôle , que je me vois contrainte à jouer , m'en donne une si véritable , que le remords m'a presque dispensé de la feinte.

PENDANT l'absence de mes parens , je ne resterai point maîtresse de la maison ; mais on me dépose chez le pere de la cousine , en sorte que je ferai tout de bon durant ce temps inséparable de l'inséparable. De plus , ma mere a mieux aimé se passer de femme-de-chambre & me laisser Babi pour gouvernante ; sorte d'Argus peu dangereux , dont on ne doit ni corrompre la fidélité , ni se faire des confidens , mais qu'on écarte aisément au besoin , sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant

une quinzaine de jours ; mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte, & qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres temps. Non-seulement tu ne dois pas, quand je serai chez ma cousine, y venir plus souvent qu'auparavant, de peur de la compromettre ; j'espère même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige son sexe, ni des droits sacrés de l'hospitalité, & qu'un honnête homme n'aura pas besoin qu'on l'instruise du respect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne asyle. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de sacrifice à ce qui est honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'ou vient cet air mécontent & cet œil attristé ? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impose ? Laisse à ta Julie le soin de les adoucir ; t'es-tu jamais repenti d'avoir été docile à sa voix ? Près des côteaux fleuris d'où part la source de la Vevasse, il est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs, & ne devrait servir que d'asyle aux amans. Autour de l'habitation principale, dont M. d'Orbe dispose, sont épars assez loin quelques chalets (16), qui de leurs toits de chaume peuvent couvrir l'amour & le plaisir, amis de la simplicité rustique. Les fraîches & discrètes laitieres savent garder pour autrui le secret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. Les ruisseaux, qui traversent les prairies, sont bordés d'arbrisseaux & de bocages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des asyles plus déserts & plus sombres.

Al bel seggio riposo, ombroso e fosco,

Ne mai pastori appressun, ne bisolci.

L'ART ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs soins inquiétans ; on n'y voit par-tout que les tendres soins de la mere commune. C'est-là, mon ami, qu'on n'est que sous ses auspices & qu'on peut n'écouter que ses loix. Sur l'invitation de M.
d'Orbe,

(16) Sorte de maisons de bois où sont les fromages & diverses espèces de laitages dans les montagnes.

d'Orbe, Claire a déjà persuadé à son papa qu'elle avoit envie d'aller faire, avec quelques amis, une chasse de deux ou trois jours dans ce canton, & d'y mener les inséparables. Ces inséparables en ont d'autres, comme tu ne fais que trop bien. L'un, représentant le maître de la maison, en fera naturellement les honneurs; l'autre, avec moins d'éclat, pourra faire à ta Julie ceux d'un humble chalet, & ce chalet, consacré par l'amour, sera pour eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureusement & sûrement ce charmant projet, il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous, & qui feront partie eux-mêmes des plaisirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte brusquement, de peur de surprise. Aussi-bien, je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous pourrons sans indiscretion nous voir presque tous les jours; savoir chez ma cousine de deux jours l'un, & l'autre à la promenade.

LETTRE XXXVII.

D E J U L I E.

ILs sont partis ce matin, ce tendre pere & cette mere incomparable, en accablant des plus tendres caresses une fille chérie, & trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embrassois avec un léger ferrement de cœur, tandis qu'au-dedans de lui-même, ce cœur ingrat & dénaturé pétillait d'une odieuse joie. Hélas! qu'est devenu ce temps heureux où je menois incessamment sous leurs yeux une vie innocente & sage, où je n'étois bien que contre leur sein, & ne pouvois les quitter d'un seul pas sans déplaisir? Maintenant coupable & craintive, je tremble en pensant à eux, je rougis en pensant à moi; tous mes bons sentimens se dépravent & je me consume en vains & stériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces amères réflexions m'ont rendu toute la tristesse que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une secrète angoisse étouffoit

Nouv. Héroïse. Tome I.

M

mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faisoit les paquets, je suis entrée machinalement dans la chambre de ma mere, & voyant quelques-unes de ses hardes encore éparfes, je les ai toutes baisées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendrissement m'a un peu soulagée, & j'ai trouvé quelque forte de consolation à sentir que les doux mouvemens de la nature ne sont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah ! tyran ! tu veux en vain l'affervir tout entier, ce tendre & trop foible cœur ; malgré toi, malgré tes prestiges, il lui reste au moins des sentimens légitimes, il respecte & chérit encore des droits plus sacrés que les tiens.

PARDONNE, ô mon doux ami ! ces mouvemens involontaires ; & ne crains pas que j'étende ces réflexions aussi loin que je le devrois. Le moment de nos jours, peut-être, où notre amour est le plus en liberté, n'est pas, je le fais bien, celui des regrets : je ne veux ni te cacher mes peines, ni t'en accabler ; il faut que tu les connoisses, non pour les porter, mais pour les adoucir. Dans le sein de qui les épancherois-je, si je n'osois les verser dans le rien ? N'es-tu pas mon tendre consolateur ? N'est-ce pas toi qui soutiens mon courage ébranlé ? N'est-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdue ? Sans toi, sans cette adorable amie dont la main compatissante essuya si souvent mes pleurs, combien de fois n'eussé-je pas déjà succombé sous le plus mortel abattement ! Mais vos tendres soins me soutiennent ; je n'ose m'avilir tant que vous m'estimez encore, & je me dis avec complaisance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre, si je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chere cousine, ou plutôt de cette tendre sœur, déposer au fond de son cœur une importune tristesse. Toi, viens ce soir achever de rendre au mien la joie & la sérénité qu'il a perdues.

L E T T R E X X X V I I I .

A J U L I E .

NON, Julie, il ne m'est pas possible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille : il faut que mon amour s'augmente & croisse incessamment avec tes charmes , & tu m'es une source inépuisable de sentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginés. Quelle soirée inconcevable ! Que de délices inconnues tu fis éprouver à mon cœur ! O tristesse enchanteresse ! O langueur d'une ame attendrie ! combien vous surpassez les turbulens plaisirs , & la gaieté folâtre , & la joie emportée , & tous les transports qu'une ardeur sans mesure offre aux desirs effrenés des amans ! paisible & pure jouissance qui n'as rien d'égal dans la volupté des sens , jamais , jamais ton pénétrant souvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieu quel ravissant spectacle , ou plutôt quelle extase , de voir deux beautés si touchantes s'embrasser tendrement , le visage de l'une se pencher sur le sein de l'autre , leurs douces larmes se confondre & baigner ce sein charmant comme la rosée du ciel humecte un lys fraîchement éclos ! J'étois jaloux d'une amitié si tendre ; je lui trouvois je ne sais quoi de plus intéressant qu'à l'amour même , & je me voulois une sorte de mal de ne pouvoir r'offrir des consolations aussi chères , sans les troubler par l'agitation de mes transports. Non , rien , rien sur la terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que vos mutuelles caresses , & le spectacle de deux amans eût offert à mes yeux une sensation moins délicieuse.

AH ! qu'en ce moment j'eusse été amoureux de cette aimable cousine , si Julie n'eût pas existé. Mais non , c'étoit Julie elle-même qui répandoit son charme invincible sur tout ce qui l'environnoit. Ta robe , ton ajustement , tes gants , ton éventail , ton ouvrage ; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards , enchantoit mon cœur , & toi seule faisois tout l'enchantement. Arrête , ô ma douce amie ! à force d'augmenter mon ivresse , tu m'ôterois le plaisir de

M ij

la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire ; & je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi ! tu peux te croire avilie ! quoi ! la passion t'ôte-t-elle aussi le sens ? Moi , je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espèce plus pure, si ce feu dévorant qui pénètre ma substance, ne m'unissoit à la tienne & ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoît ; tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur seul te connoît, te sent, & fait te mettre à ta place. Ma Julie ! ah ! quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adorée ! Ah ! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix !

DIS-MOI comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter ? Je l'ignore , mais je l'éprouve. Quoique tu me fois présente dans tous les temps, il y a quelques jours sur-tout que ton image, plus belle que jamais, me poursuit & me tourmente avec une activité à laquelle ni lieu ni temps ne me dérobe , & je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta dernière lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre, je suis trois fois sorti de la ville ; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés , & chaque fois la perspective d'un séjour si désiré m'a paru plus agréable.

JE trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le ciel plus serein ; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse & de volupté ; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse ; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums ; un charme secret embellit tous les objets ou fascine mes sens ; on diroit que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore & du feu qui le consume. O Julie ! ô chère & précieuse moitié de mon ame ! lâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printemps la présence de deux amans fidèles : portons le sentiment du plaisir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la nature, elle est morte sans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours

d'attente ! trois jours encore ! Ivre d'amour , affamé de transports , j'attends ce moment tardif avec une douloureuse impatience. Ah ! qu'on feroit heureux si le ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instans.

L E T T R E X X X I X .

D E J U L I E .

TU n'as pas un sentiment , mon bon ami , que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaisir tandis que des gens qui valent mieux que nous souffrent , gémissent , & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe , & sois tranquille si tu le peux. Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite , je n'ai pu la lire sans des larmes de remords & de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame , & je vois avec une amère confusion jusqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre soin de cette pauvre enfant , je la protégeois auprès de ma mere ; je la tenois en quelque manière sous ma garde , & pour n'avoir su me garder moi-même , je l'abandonne sans me souvenir d'elle , & je l'expose à des dangers pires que ceux où j'ai succombé. Je frémis en songeant que deux jours plus tard ç'en étoit fait peut-être de mon dépôt , & que l'indigence & la séduction perdoient une fille modeste & sage , qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami ! comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils pour acheter de la misere un prix que le cœur seul doit payer , & recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour ?

DIS-MOI , pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon , de ses sentimens honnêtes , de son innocente naïveté ? Ne l'es-tu pas de la rare tendresse de cet amant qui se vend lui-même pour soulager sa maîtresse ? Ne seras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti ? Ah ! si nous étions sans pitié pour les cœurs unis qu'on divise , de qui pourroient-ils

jamais en attendre ? Pour moi , j'ai résolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce soit , & de faire en sorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage. J'espère que le ciel bénira cette entreprise , & qu'elle sera pour nous d'un bon augure. Je te propose & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui , si tu le peux , ou tout au moins demain matin pour Neufchatel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon ; n'épargne ni les supplications ni l'argent : porte avec toi la lettre de ma Fanchon , il n'y a point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin , quoi qu'il nous en coûte & de plaisir & d'argent , ne reviens qu'avec le congé absolu de Claude Anet , ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

JE sens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire ;outes-tu que le mien ne les ait faites avant toi ? Et je persiste ; car il faut que ce mot de *vertu* ne soit qu'un vain nom ou qu'elle exige des sacrifices. Mon ami , mon digne ami , un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipsent comme un éclair & ne sont plus ; mais si le bonheur d'un couple honnête est dans tes mains , songe à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi , l'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver , & l'usage que nous ferons de celle-ci , nous va laisser un sentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zèle ces discours superflus ; j'en dis trop à un honnête homme , & cent fois trop à mon ami. Je sais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurecit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même : malheur à qui ne fait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité !

L E T T R E X L.

DE FANCHON REGARD A JULIE.

MADEMOISELLE,

PARDONNEZ à une pauvre fille au désespoir, qui, ne sachant plus que devenir, ose encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous laissez pas de consoler les affligés, & je suis si malheureuse qu'il n'y a que vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise ; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hyver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre pere que sa paralysie retient toujours dans son lit.

Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mere de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît soin de la famille. Claude Anet, que Monsieur votre pere avoit ramené du service, est un brave garçon, rangé, qui fait un bon métier, & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'osois plus vous êtes incommode, & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hyver. Il devoit m'épouser ce printemps ; il avoit mis son cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques, que ne sachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'est engagé de rechef, sans m'en rien dire, dans la compagnie de Monsieur de Merveilleux, & m'a apporté l'argent de son engagement. Monsieur de Merveilleux n'est plus à Neufchatel que pour sept ou huit jours, & Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour suivre la recrue : ainsi nous n'avons pas le temps ni le moyen de nous marier, & il me laisse sans aucune ressource. Si par votre crédit, ou celui de Monsieur le Baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou six semaines, on tâcheroit pendant ce temps-là de prendre quelque arrangement pour nous marier, ou pour rembourser ce pauvre garçon ; mais je le connois bien, il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

IL est venu ce matin un Monsieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage ; mais Dieu m'a fait la grace de le refuser. Il a dit qu'il reviendrait demain matin savoir ma dernière résolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine , & qu'il la savoit déjà. Que Dieu le conduise ; il fera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien aussi recourir à la bourse des pauvres , mais on est si méprisé qu'il vaut mieux pâtir : & puis , Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille assistée.

EXCUSEZ la liberté que je prends , ma bonne Demoiselle : je n'ai trouvé que vous seule à qui j'ose avouer ma peine , & j'ai le cœur si serré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble & affectionnée servante à vous servir.

L E T T R E X L I .

R É P O N S E .

J'AI manqué de mémoire & toi de confiance , ma chère enfant ; nous avons eu grand tort toutes deux , mais le mien est impardonnable. Je tâcherai du moins de le réparer. Babi , qui te porte cette lettre , est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monsieur , s'il revient ; & l'après-dinée nous irons te voir , ma cousine & moi ; car je fais que tu ne peux pas quitter ton pauvre père , & je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

QUANT à Claude Anet , n'en fais point en peine , mon père est absent ; mais en attendant son retour , on fera ce qu'on pourra , & tu peux compter que je n'oublierai ni toi , ni ce brave garçon. Adieu , mon enfant ; que le bon Dieu te console. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourse publique ; c'est ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reste quelque chose dans celle des bonnes gens.

L E T T R E X L I I .

A J U L I E .

JE reçois votre lettre & je pars à l'instant : ce sera toute ma réponse. Ah cruelle ! que mon cœur en est loin , de cette odieuse vertu que vous me supposez , & que je déteste ! Mais vous ordonnez , il faut obéir. Dussé-je en mourir cent fois , il faut être estimé de Julie.

L E T T R E X L I I I .

R É P O N S E .

J'ARRIVAI hier matin à Neufchatel , j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne , je courus l'y chercher ; il étoit à la chasse , & je l'attendis jusqu'au soir. Quand je lui eus expliqué le sujet de mon voyage , & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet , il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever , en offrant de moi-même une somme assez considérable , & l'augmentant à mesure qu'il résistoit ; mais n'ayant pu rien obtenir , je fus obligé de me retirer , après m'être assuré de le retrouver ce matin , bien résolu de ne le plus quitter jusqu'à ce qu'à force d'argent , ou d'importunités , ou de quelque manière que ce pût être , j'eusse obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure , j'étois prêt à monter à cheval , quand je reçus par un exprès ce billet de M. de Merveilleux , avec le congé du jeune homme en bonne forme.

VOILA , Monsieur , le congé que vous êtes venu solliciter. Je l'ai refusé à vos offres. Je le donne à vos intentions charitables , & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

JUGEZ , à la joie que vous donnera cet heureux succès , de celle
Nouv. Héroïse. Tome I. N

que j'ai sentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne soit pas aussi parfaite qu'elle devoit l'être ? Je ne puis me dispenser d'aller remercier & rembourser M. de Merveilleux , & si cette visite retarde mon départ d'un jour , comme il est à craindre , n'ai-je pas droit de dire qu'il s'est montré généreux à mes dépens ? N'importe , j'ai fait ce qui vous est agréable , je puis tout supporter à ce prix. Qu'on est heureux de pouvoir bien faire en servant ce qu'on aime , & réunir ainsi dans le même soin les charmes de l'amour & de la vertu ! Je l'avoue , ô Julie ! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être si sensible aux peines d'autrui , & de compter pour rien les miennes , comme si j'étois le seul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie , après m'avoir leurré d'un si doux espoir , à me priver sans nécessité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures se sont évanouis ; je sens renaître à leur place , au fond de mon âme , un contentement inconnu ; j'éprouve déjà le dédommagement que vous m'avez promis , vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le vôtre , de pouvoir rendre les privations aussi douces que les plaisirs , & donner à ce qu'on fait pour vous , le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi-même ! Ah ! je l'ai dit cent fois , tu es un ange du ciel , ma Julie ! sans doute avec tant d'autorité sur mon âme , la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi puisque ton règne est céleste , & que serviroit de cesser de t'aimer , s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. SUIVANT mon calcul , nous avons encore au moins cinq ou six jours jusqu'au retour de la maman. Seroit-il impossible durant cet intervalle de faire un pèlerinage au chalet ?

L E T T R E X L I V .

D E J U L I E .

NE murmure pas tant , mon ami , de ce retour précipité. Il nous est plus avantageux qu'il ne semble , & quand nous aurions fait par adresse ce que nous avons fait par bienfaisance , nous n'aurions pas mieux réussi. Regarde ce qui seroit arrivé si nous n'eussions suivis que nos fantaisies. Je serois allée à la campagne précisément la veille du retour de ma mere à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue. Il auroit fallu partir sur le champ , peut-être sans pouvoir t'avertir ; te laisser dans des perplexités mortelles , & notre séparation se seroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuse. De plus , on auroit sû que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions , peut-être eût-on sû que nous y étions ensemble , du moins on l'auroit soupçonné ; c'en étoit assez. L'indiscrette avidité du présent nous ôtoit toute ressource pour l'avenir , & le remords d'une bonne œuvre dédaignée , nous eût tourmentés toute la vie.

COMPARE à présent notre état à notre situation réelle. Premièrement ton absence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mere qu'on t'avoit peu vu chez ma cousine , elle fait ton voyage & le sujet ; c'est une raison de plus pour t'estimer ; & le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner , le seul moment de liberté qu'ils ont pour se voir ? Quelle ruse avons-nous employée pour écarter une trop juste défiance ? La seule , à mon avis , qui soit permise à d'honnêtes gens : c'est de l'être à un point qu'on ne puisse croire , en sorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami , qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaisir de réunir des amans désolés , & de rendre heureux deux jeunes gens si dignes de l'être. Tu l'as vue , ma Fanchon ; dis , n'est-elle pas charmante , & ne mérite-t-elle pas bien tout

ce que tu as fait pour elle ? N'est-elle pas trop jolie & trop malheureuse pour rester fille impunément ? Claude Anet de son côté, dont le bon naturel a résisté par miracle à trois ans de service, en eût-il pu supporter encore autant sans devenir un vaurien comme tous les autres ? Au lieu de cela, ils s'aiment & seront unis ; ils sont pauvres & seront aidés ; ils sont honnêtes gens & pourront continuer de l'être ; car mon père a promis de prendre soin de leur établissement. Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaisance, sans parler du compte que je t'en dois tenir ! Tel est, mon ami, l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu : s'ils coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits ; & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

JE me doute bien qu'à l'exemple de l'inséparable, tu m'appelleras aussi *la précheuse*, & il est vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes sermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaisir qu'ils ne sont pas comme eux jettés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami ; je voudrais ajouter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre, & ne pouvant plus m'estimer moi-même, j'aime à m'estimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaisir tu dois voir augmenter sans cesse les dettes que l'amour s'oblige à payer.

MA cousine a su les entretiens que tu as eus avec son père au sujet de M. d'Orbe ; elle y est aussi sensible que si nous pouvions, en offices de l'amitié, n'être pas toujours en reste avec elle. Mon Dieu ! mon ami, que je suis une heureuse fille, que je suis aimée, & que je trouve charmant de l'être ! Père, mère, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou surpassée. Il semble que tous les plus doux sentimens du monde viennent sans cesse chercher mon âme, & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'OUBLIOIS de t'annoncer une visite pour demain matin. C'est Milord Bomston, qui vient de Genève où il a passé sept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à son retour d'Italie. Il te trouva

fort triste , & parle au surplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge si bien & si à propos devant mon pere , qu'il m'a tout-à-fait disposée à faire le sien. En effet j'ai trouvé du sens , du sel , du feu dans sa conversation. Sa voix s'élève & son œil s'anime au récit des grandes actions , comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût , entre autres , de la musique Italienne qu'il porte jusqu'au sublime ; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au surplus il met plus d'énergie que de grace dans ses discours , & je lui trouve même l'esprit un peu rêche (17). Adieu , mon Ami.

L E T T R E X L V .

A J U L I E .

JE n'en étois encore qu'à la seconde lecture de ta lettre , quand Milord Édouard Bomston est entré. Ayant tant d'autres choses à te dire , comment aurois-je pensé , ma Julie , à te parler de lui ? Quand on se suffit l'un à l'autre , s'avise-t-on de songer à un tiers ? Je vais te rendre compte de ce que j'en fais , maintenant que tu parois le desirer.

AYANT passé le Simplon , il étoit venu jusqu'à Sion au-devant d'une chaise qu'on devoit lui amener de Genève à Brigue ; & le désœuvrement rendant les hommes assez lians , il me rechercha. Nous fîmes une connoissance aussi intime qu'un Anglois , naturellement peu prévenant , peut la faire avec un homme fort préoccupé , qui cherche la solitude. Cependant nous sentîmes que nous nous convenions ; il y a un certain unisson d'ames qui s'apperçoit au premier instant , & nous fûmes familiers au bout de huit jours , mais pour toute la vie , comme deux François l'auroient été au bout de

(17) Terme du pays , pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher , & qui cause un frissonnement désagréable en

y passant la main , comme celle d'une brosse fort ferrée ou du velours d'Utrecht.

huit heures , pour tout le temps qu'ils ne se feroient pas quittés. Il m'entretint de ses voyages , & le sachant Anglois , je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures. Bientôt je vis avec plaisir que les tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de discernement , mais modérément & sans prétention. J'estimai qu'il en jugeoit avec plus de sentiment que de science , & par les effets plus que par les règles ; ce qui me confirma qu'il avoit l'ame sensible. Pour la musique Italienne , il m'en parut enthousiaste comme à toi : il m'en fit même entendre ; car il mène un virtuose avec lui : son valet-de-chambre joue fort bien du violon , & lui-même passablement du violoncelle. Il me choisit plusieurs morceaux très-pathétiques , à ce qu'il prétendoit ; mais soit qu'un accent si nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée ; soit que le charme de la musique , si doux dans la mélancolie , s'efface dans une profonde tristesse , ces morceaux me firent peu de plaisir , & j'en trouvai le chant agréable , à la vérité , mais bisarre & sans expression.

IL fut aussi question de moi , & Milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me proposa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune , impossibles dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'hiver à Genève , l'été suivant à Lausanne , & qu'il viendrait à Vevai avant de retourner en Italie ; il m'a tenu parole , & nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

QUANT à son caractère , je le crois vif & emporté , mais vertueux & ferme. Il se pique de philosophie , & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond , je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode , & le vernis stoïque qu'il met à ses actions ne consiste qu'à parer , de beaux raisonnemens , le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie , & qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

JE ne fais ce que tu trouves de réche dans ses manières ; véritablement elles ne sont pas prévenantes , mais je n'y sens rien de re-

poussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son cœur, & qu'il dédaigne les petites bien-séances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée & circonspecte qui se règle uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes officiers nous apportent de France, il a celle de l'humanité qui se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement ? La privation des graces est un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois dans sa vie.

PUISQUE je suis en train de sincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuse, qu'il est inutile de vouloir donner le change à mes droits, & qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe, songe aux dédommagemens promis & dûs ; car toute la morale que tu m'as débitée est fort bonne ; mais, quoi que tu puisses dire, le chalet valoit encore mieux.

LETTRE XLVI.

DE JULIE.

HÉ bien donc ! mon ami, toujours le chalet ? L'histoire de ce chalet te pèse furieusement sur le cœur, & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raison du chalet. Mais des lieux où tu ne fus jamais te sont-ils si chers qu'on ne puisse t'en dédommager ailleurs, & l'Amour qui fit le Palais d'Armide au fond d'un désert ne sauroit-il nous faire un chalet à la ville ? Écoute, on va marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut lui faire une noce où nous serons tous : cette noce ne manquera pas d'être tumultueuse. Quelquefois le mystère a su rendre son voile au sein de la turbulente joie & du fracas des festins. Tu m'entends, mon ami : ne seroit-il pas doux de retrouver, dans l'effet de nos soins, les plaisirs qu'ils nous ont coûtés ?

Tu t'animes, ce me semble, d'un zèle assez superflu sur l'apolo-

gie de Milord Édouard , dont je suis fort éloignée de mal penser. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après-midi , & comment en pourrois-tu juger toi-même sur une connoissance de quelques jours. Je n'en parle que par conjecture , & tu ne peux guères être plus avancé ; car les propositions qu'il t'a faites sont de ces offres vagues , dont un air de puissance & la facilité de les éluder rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens , presque à la première vue. Cependant nous examinerons à loisir les arrangemens qu'il t'a proposés. Si l'amour favorise le projet qui m'occupe , il s'en présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami ! la patience est amère ; mais son fruit est doux.

POUR revenir à ton Anglois , je t'ai dit qu'il me paroîssoit avoir l'ame grande & forte , & plus de lumières que d'agrémens dans l'esprit. Tu dis à-peu-près la même chose ; & puis , avec cet air de supériorité masculine , qui n'abandonne point nos humbles adorateurs , tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie , comme si jamais une femme devoit cesser d'en être ? Te souvient-il qu'en lisant ta république de Platon nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes ? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors , & ne saurois imaginer un modèle commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque & la défense , l'audace des hommes , la pudeur des femmes ne sont point des conventions , comme le pensent tes philosophes , mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison , & dont se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs , la destination de la nature n'étant pas la même , les inclinations , les manières de voir & de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues , il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre & pour allaiter des enfans. Une taille plus haute , une voix plus forte & des traits plus marqués semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe ; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus

plus se ressembler d'ame que de visage ; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison ; elles font rire le sage & fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut, une voix de basse & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

VOIS combien les amans sont mal-adroits en injures ! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commise ou que tu commets aussi-bien que moi, & l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que te rendant sincérité pour sincérité je te dise naïvement ce que je pense de la tienne ? Je n'y trouve qu'un raffinement de flatterie, pour te justifier à toi-même par cette franchise apparente, les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point, que pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention, tu n'as pas l'esprit d'en trouver un solide à me faire.

CROIS-MOI, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal ; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils sont, savent-ils voir des défauts ? C'est à l'integre amitié que ces soins appartiennent, & là-dessus ta disciple Claire est cent fois plus savante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaisent sans me séduire, parce que je vois qu'ils sont le langage de l'erreur & non de la fausseté, & que tu te trompes toi-même, mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illusions de l'amour sont aimables ! Ses flatteries sont en un sens des vérités : le jugement se tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente ; il ne ment point en disant des mensonges ; il flatte sans s'avilir, & l'on peut au moins l'estimer sans le croire.

J'AI entendu, non sans quelque battement de cœur, proposer d'avoir demain deux philosophes à souper. L'un est Milord Édouard, l'autre est un sage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écolière ; ne le connoîtrez-vous point ? Exhorte-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le *decorum*

philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin d'avertir aussi la petite personne de baïsser les yeux, & d'être aux siens la moins jolie qu'il se pourra.

LETTRE XLVII.

A JULIE.

AH! mauvaise ! Est-ce-là la circonspection que tu m'avois promise ? Est-ce ainsi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits ? Que de contraventions à tes engagemens ! Premièrement ta parure, car tu n'en avois point, & tu fais bien que jamais tu n'es si dangereuse. Secondement ton maintien si doux, si modeste, si propre à laisser remarquer à loisir toutes tes graces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus spirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, & faisoit voler l'oreille & le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, & qui, bien que François, plut à Milord Édouard même. Ton regard timide, & tes yeux baissés dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne fais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu semblois avoir répandu sur toute ta personne pour faire tourner la tête à tout le monde, sans paroître même y songer. Je ne fais, pour moi, comment tu t'y prends ; mais si telle est ta manière d'être jolie le moins qu'il est possible, je t'avertis que c'est l'être beaucoup plus qu'il ne faut, pour avoir des sages autour de toi.

Je crains fort que le pauvre philosophe Anglois n'ait un peu ressenti la même influence. Après avoir reconduit ta cousine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous proposa d'aller chez lui faire de la musique & boire du punch. Tandis qu'on rassembloit ses gens, il ne cessa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, & je n'entendis pas ton éloge dans sa bouche avec autant de plaisir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que personne, excepté ta cousine, me parle de toi ; il me semble que chaque mot m'ôte une partie de mon secret

ou de mes plaisirs, & quoi que l'on puisse dire, on y met un intérêt si suspect, ou l'on est si loin de ce que je sens, que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

CE n'est pas que j'aie comme toi du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton ame ; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie!....., des conditions fortables..... Le préjugé de ton pere..... Tu fais bien qu'il s'agit de ma vie ; daigne donc me dire un mot là-dessus. Un mot de Julie, & je suis tranquille à jamais.

J'AI passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique Italienne ; car il s'est trouvé des *duo*, & il a fallu hasarder d'y faire ma partie. Je n'ose te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi ; j'ai peur, j'ai peur que l'impression du souper d'hier ne se soit prolongée sur ce que j'entendois, & que je n'aie pris l'effet de ses séductions pour le charme de la musique. Pourquoi la même cause, qui me la rendoit ennuyeuse à Sion, ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire ? N'es-tu pas la première source de toutes les affections de mon ame, & suis-je à l'épreuve des prestiges de ta magie ? Si la musique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi sur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extase, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil, & au milieu de mes transports, il s'est contenté, pour tout éloge, de demander si ta cousine savoit l'Italien.

TOUT ceci fera mieux éclairci demain ; car nous avons pour ce soir un nouveau rendez-vous de musique. Milord veut la rendre complete ; il a mandé de Lausanne un second violon qu'il dit être assez entendu. Je porterai de mon côté des scènes, des cantates Françoises, & nous verrons.

EN arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller & qui se perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce amie, ne me quitte point durant mon sommeil ; mais soit que ton

image le trouble ou le favorise, soit qu'il m'offre ou non les noces de la Fanchon, un instant délicieux qui ne peut m'échapper, & qu'il me prépare, c'est le sentiment de mon bonheur au réveil.

LETTRE XLVIII.

A J U L I E.

AH! ma Julie! qu'ai-je entendu? Quels sons touchans! Quelle musique! Quelle source délicieuse de sentimens & de plaisirs! Ne perds pas un moment; rassemble avec soin tes opéra, tes cantates, ta musique Françoisse, fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, & l'attise avec soin, afin que tant de glace puisse y brûler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propitiatoire au Dieu du goût, pour expier ton crime & le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie, & d'avoir pris si longtemps, pour le langage du cœur, un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raison! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant! Je sentoits leur peu d'effet, & l'attribuois à sa foiblesse. Je disois : la musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille, & n'agit qu'indirectement & légèrement sur l'ame. L'impression des accords est purement mécanique & physique; qu'a-t-elle à faire au sentiment, & pourquoi devrois-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas, dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puissant & secret des passions avec les sons : je ne voyois pas que l'imitation des tons divers, dont les sentimens animent la voix parlante, donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui se fait entendre, est ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'EST ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un musicien, ne laisse pas de parler assez bien de son art.

L'harmonie, me disoit-il, n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative; il n'y a dans la musique proprement dite, aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur justesse, & rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression, & de la grace au chant. Mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame; formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie, vous serez ennuyé au bout d'un quart-heure. De beaux chants, sans aucune harmonie, sont longtemps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus sensibles, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, & la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'EST en ceci, continuoit-il, que consiste l'erreur des François sur les forces de la musique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, sur une poésie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les sons plus mélodieux, mais plus bruyans; & ils sont si malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie même qu'ils cherchent, leur échappe; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoissent plus les choses d'effet, ils ne font plus que du remplissage, ils se gâtent l'oreille, & ne sont plus sensibles qu'au bruit; en sorte que la plus belle voix pour eux, n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi faute d'un genre propre n'ont-ils jamais fait que suivre pesamment & de loin nos modèles, & depuis leur célèbre Lulli, ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les opéra dont l'Italie étoit déjà pleine de son temps, on les a toujours vus à la piste de trente ou quarante airs copier, gâter nos vieux auteurs, & faire à-peu-près de notre musique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent; s'ils favoient chanter des sentimens, ils ne chanteroient pas de l'esprit; mais parce que leur musique n'exprime rien, elle est

plus propre aux chansons qu'aux opéra ; & parce que la nôtre est toute passionnée, elle est plus propre aux opéra qu'aux chansons.

ENSUITE m'ayant récité sans chant quelques scènes Italiennes, il me fit sentir les rapports de la musique à la parole dans le récitatif, de la musique au sentiment dans les airs, & par-tout l'énergie que la mesure exacte & le choix des accords ajoutent à l'expression. Enfin, après avoir joint à la connoissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut possible de l'accent oratoire & pathétique, c'est-à-dire, de l'art de parler à l'oreille & au cœur dans un langage sans articuler des mots, je me mis à écouter cette musique enchanteresse, & je sentis bientôt, aux émotions qu'elle me causoit, que cet art avoit un pouvoir supérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne fais quelle sensation voluptueuse me gagnoit insensiblement. Ce n'étoit plus une vaine suite de sons, comme dans nos récits. A chaque phrase quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque sentiment dans mon cœur ; le plaisir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétoit jusqu'à l'ame ; l'exécution couloit sans effort avec une facilité charmante ; tous les concertans sembloient animés du même esprit ; le chanteur, maître de sa voix, en tiroit sans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui, & je trouvai sur-tout un grand soulagement à ne sentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cette contrainte que donne chez nous au musicien le perpétuel combat du chant & de la mesure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne lassent guères moins l'auditeur que l'exécutant.

MAIS quand, après une suite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expression, qui savent exciter & peindre le désordre des passions violentes, je perdois à chaque instant l'idée de musique, de chant, d'imitation ; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'empportement, du désespoir ; je croyois voir des meres éplorées, des amans trahis, des tyrans furieux, & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver, j'avois peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique, qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant jusqu'au transport : c'est que j'avois commencé de la concevoir, & que si-tôt qu'elle pouvoit

agir, elle agissoit avec toute sa force. Non, Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions; elles sont excessives ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point, ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne, & à laquelle il est impossible à l'âme de résister.

Je n'avois qu'un regret; mais il ne me quittoit point; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché, & de voir sortir de la bouche d'un vil *Castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment? Qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une âme attendrie? Qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, l'*idolo amato*? Ah! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, si jamais nous chantons ensemble un de ces *duo* charmans qui font couler des larmes si délicieuses! Je te conjure premièrement d'entendre un essai de cette musique, soit chez toi, soit chez l'inséparable. Milord y conduira, quand tu voudras, tout son monde, & je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien, & plus de connoissance que je n'en avois de la déclamation Italienne, une seule séance suffira pour t'amener au point où je suis, & te faire partager mon enthousiasme. Je te propose & te prie encore de profiter du séjour du Virtuose pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa manière d'enseigner est simple, nette, & consiste en pratique plus qu'en discours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait; & en ceci, comme en bien d'autres choses, l'exemple vaut mieux que la règle. Je vois déjà qu'il n'est question que de s'affervir à la mesure, de la bien sentir, de phraser & ponctuer avec soin, de soutenir également des sons & non de les renfler, enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la prétintaille Françoisë, pour la rendre juste, expressive, & flexible; la tienne, naturellement si légère & si douce, prendra facilement ce nouveau pli; tu trouveras bientôt dans ta sensibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la musique Italienne.

E'l cantar che nell' anima si sente.

LAISSE donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant François, qui ressemble aux cris de la colique mieux qu'aux transports des passions. Apprends à former ces sons divins que le sentiment inspire, seuls dignes de ta voix, seuls dignes de ton cœur, & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des caractères sensibles.

LETTRE XLIX.

D E J U L I E.

TU fais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, & toujours en danger d'être surprise. Ainsi, dans l'impossibilité de faire de longues lettres, je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus essentiel dans les tiennes, ou à suppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des conversations non moins furtives de bouche que par écrit. C'est ce que je ferai, sur-tout aujourd'hui, que deux mots au sujet de Milord Édouard me font oublier le reste de ta lettre.

MON ami, tu crains de me perdre & me parles de chansons ! belle matière à tracasserie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment ! tu n'es pas jaloux, on le voit bien ; mais pour le coup je ne serai pas jalouse moi-même, car j'ai pénétré dans ton ame, & ne sens que ta confiance où d'autres croiroient sentir ta froideur. O la douce & charmante sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite ! C'est par elle, je le fais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien, c'est par elle aussi que le mien te justifie, & je te croirois bien moins amoureux si je te voyois plus allarmé.

JE ne fais, ni ne veux savoir, si Milord Édouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge ; ce n'est point de ses sentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere & des miens ; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que

tu

tu ne dis rien. Si son exclusion & la leur fussent à ton repos, sois tranquille. Quelque honneur que nous fit la recherche d'un homme de ce rang, jamais, du consentement du pere ni de la fille, Julie d'Étange ne sera Ladi Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

NE va pas croire qu'il ait été pour cela question de Milord Édouard, je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoi, qu'il en soit, je fais à cet égard la volonté de mon pere, sans qu'il en ait parlé ni à moi, ni à personne, & je n'en serois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voilà assez pour calmer tes craintes, c'est-à-dire, autant que tu en dois savoir. Le reste seroit pour toi de pure curiosité, & tu fais que j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs : si je l'avois toujours eue, elle me seroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon pere, tu n'aurois point été te désoler à Meillerie ; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrois innocente & pourrois encore aspirer au bonheur. Juge, par ce que me coûte une seule indiscretion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres. Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre allarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien ; on liroit tous nos secrets dans ton ame, tu détruirois à force de zèle tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour, & n'en garde que les plaisirs ; ce partage est-il si pénible, & ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obstacle ?

HÉLAS ! que me serviront désormais ces précautions tardives ? est-il temps d'affermir ses pas au fond du précipice, & de prévenir les maux dont on se sent accablé ? Ah ? misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être où règnent la honte & le remords ? Dieu ! quel état cruel, de ne pouvoir ni supporter son crime, ni s'en repentir ; d'être assiégé par mille frayeurs, abusé par mille espérances vaines, & de ne jouir pas

même de l'horrible tranquillité du désespoir ! Je suis désormais à la seule merci du fort. Ce n'est plus ni de force, ni de vertu qu'il est question, mais de fortune & de prudence ; & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie ; mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Considère cette situation, mon ami, & vois si tu peux te fier à mon zèle.

L E T T R E L.

D E J U L I E.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier, en vous quittant, la cause de la tristesse que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissemens, je vous dois celui-ci, puisque je l'ai promis, & je m'en acquitte.

JE ne fais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me tîtes hier au soir, & des manières dont vous les accompagnâtes ; quant à moi, je ne les oublierai jamais assez tôt pour votre honneur & pour mon repos, & malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port ; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme ; je suis très-sûre au moins qu'elles n'entrèrent jamais dans le dictionnaire des amans, & j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous & moi. Ah Dieux ! quel amour est le vôtre, s'il assaisonne ainsi ses plaisirs ! Vous fortiez, il est vrai, d'un long repas, & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays. aux excès qu'on y peut faire : c'est aussi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête, où vous m'auriez traitée ainsi de sang-froid, eût été le dernier de notre vie.

MAIS ce qui m'allarme sur votre compte, c'est que souvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'est que l'effet de ce qui

se passe au fond de son cœur dans les autres temps. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguise rien, vous vous montrâtes tel que vous êtes ? Que deviendrois-je si vous pensiez à jeun comme vous parliez hier au soir ? Plûtôt que de supporter un pareil mépris , j'aimerois mieux éteindre un feu si grossier , & perdre un amant qui , sachant si mal honorer sa maîtresse , mériterait si peu d'en être estimé. Dites-moi , vous qui chérissiez les sentimens honnêtes , seriez-vous tombé dans cette erreur cruelle , que l'amour heureux n'a plus de ménagemens à garder avec la pudeur , & qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre ? Ah ! si vous aviez toujours pensé ainsi , vous auriez été moins à redouter , & je ne serois pas si malheureuse ! Ne vous y trompez pas , mon ami , rien n'est si dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde : tant de gens parlent d'amour , & si peu savent aimer , que la plupart prennent pour ses pures & douces loix , les viles maximes d'un commerce abject , qui bien-tôt assouvi de lui-même , a recours aux monstres de l'imagination , & se déprave pour se soutenir.

JE ne fais si je m'abuse ; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui , c'est son feu divin qui fait épurer nos penchans naturels , en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations , & qui fait , qu'excepté cet objet unique , un sexe n'est plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire , tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime , il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je ? Un amant n'est-il qu'un homme ? Ah ! qu'il est un être bien plus sublime ! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : son amant est plus ; tous les autres sont moins ; elle & lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne desirent pas , ils aiment. Le cœur ne suit point les sens , il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non il n'y a rien d'obscène que la débauche & son grossier langage. Le véritable amour toujours modeste n'arrache point ses faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystère , le silence , la honte craintive aiguissent & cachent ses doux transports ; sa flamme honore & purifie toutes ses caresses ; la dé-

cence & l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même , & lui seul fait tout accorder aux desirs sans rien ôter à la pudeur. Ah! dites, vous qui connûtes les vrais plaisirs ; comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne souilleroit-elle pas cette image de perfection , sous laquelle on se plaît à contempler l'objet aimé ? Croyez-moi , mon ami , la débauche & l'amour ne sauroient loger ensemble , & ne peuvent pas même se compenser. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime , & rien n'y peut suppléer sitôt qu'on ne s'aime plus.

MAIS quand vous seriez assez malheureux pour vous plaire à ce déshonnéte langage , comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer si mal à propos , & à prendre avec celle qui vous est chère un ton & des manières qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand est-il doux d'affliger ce qu'on aime , & quelle est cette volupté barbare qui se plaît à jouir du tourment d'autrui ? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée ; mais si je l'oubliois jamais , est-ce à vous de me le rappeler ? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite , & tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous me la fîssiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas ! que j'en suis loin , moi qui n'ai pas su même être sage ! Vous le savez trop , ingrat , si ce tendre cœur fait rien refuser à l'amour ? Mais au moins ce qu'il lui cède , il ne veut le céder qu'à lui , & vous m'avez trop bien appris son langage , pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures , des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie , ou sachez être estimé d'elle. Je vous l'ai déjà dit , je ne connois point d'amour sans pudeur , & s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre , il m'en coûteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet ; mais il faut finir cette lettre , & je les renvoie à un autre temps. En attendant , remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage

immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très-sûre. Cependant vous avez navré le mien, & , sans savoir ce que vous faisiez, vous désoliez comme à plaisir ce cœur trop facile à s'alarmer, & pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.

L E T T R E L I.

R É P O N S E.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang; & j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois, que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui? moi, moi, j'aurois offensé Julie! J'aurois profané ses attraits! Celle, à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eût été en bute à mes outrages! Non; je me ferois percé le cœur mille fois avant qu'un projet si barbare en eût approché. Ah! que tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole & se prosterne sous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal! ô Julie! si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire & commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse! Je ne crois être ni impudent ni brutal, je hais les discours déshonnêtes & n'entraî de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le redise après toi, que je renchérisse sur ta juste indignation; quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes; oh! dis-moi! Julie, ange du ciel, dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment? Ah! non, il n'est pas possible. Un seul de tes regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie; il l'eût vaincue sans l'outrager; & dans la douce union de nos âmes, leur seul délire eût produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis, si, dans toutes

les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet. Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité, dis si j'abusai de mon bonheur pour outrager à ta douce honte ; si d'une main timide l'amour ardent & craintif attenta quelquefois à tes charmes : dis si jamais une témérité brutale osa les profaner. Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien ? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment, quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré ? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité ? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours ? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne ? En voudrions-nous connoître d'autres ? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu se détruire ; comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée ? Non, ne le crois pas : ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir ; & si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais ? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel, a pris ma figure pour le troubler, & m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'ABJURE, je déteste un forfait que j'ai commis, puisque tu m'en accuses ; mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroissoit favorable aux épanchemens du cœur, & qui put démentir si cruellement le mien ! J'en fais par toi l'irrévocable serment ; dès aujourd'hui je renonce pour ma vie, au vin comme au plus mortel poison ; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens ; jamais elle ne souillera mes lèvres, & son délire insensé ne me rendra plus coupable à mon insu. Si j'enfreins ce vœu solennel, Amour, accable-moi du châtiment dont je serai digne ; puisse à l'instant l'image de ma Julie, sortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au désespoir.

Ne pense pas que je veuille expier mon crime par une peine

si légère. C'est une précaution , & non pas un châtiment. J'attends de toi celui que je mérite. Je l'implore pour soulager mes regrets. Que l'amour offensé se venge & s'apaise ; punis-moi sans me haïr, je souffrirai sans murmure. Sois juste & sévère ; il le faut , j'y consens ; mais si tu veux me laisser la vie , ôte-moi tout , hormis ton cœur.

L E T T R E LII.

D E J U L I E.

COMMENT , mon ami ! renoncer au vin pour sa maîtresse ! Voilà ce qu'on appelle un sacrifice. Oh ! je défie qu'on trouve dans les quatre cantons un homme plus amoureux que toi. Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Messieurs francisés qui boivent de l'eau par air : mais tu seras le premier à qui l'amour en aura fait boire ; c'est un exemple à citer dans les fastes galans de la Suisse. Je me suis même informée de tes déportemens , & j'ai appris avec une extrême édification que , soupant hier chez M. de Vuillerans , tu laissas faire la ronde à six bouteilles après le repas , sans y toucher , & ne marchandais non plus les verres d'eau , que les convives ceux de vin de la côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite , & trois jours sont au moins six repas. Or six repas observés par fidélité , l'on en peut ajouter six autres par crainte , & six par honte , & six par habitude , & six par obstination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour seul auroit la gloire ! Daigneroit-il se faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui ?

VOILA plus de mauvaises plaisanteries que tu m'as tenu de mauvais propos ; il est temps d'enrayer. Tu es grave naturellement ; je me suis aperçue qu'un long badinage t'échauffe , comme une longue promenade échauffe un homme replet ; mais je tire à-peu-près de toi la vengeance que Henri IV tira du Duc de Mayenne , & ta souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois.

Aussi-bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuses, tu ne te fisses à la fin un mérite d'une faute si bien réparée, & je veux me hâter de l'oublier, de peur que, si j'attendois trop long-temps, ce ne fût plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire; les passions vives ne songent guères à ces petits sacrifices, & l'amour ne se repaît point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, & à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh! mon bon ami! dans tout ce qui flatte les sens l'abus est-il donc inséparable de la jouissance? L'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin, & la philosophie feroit-elle assez vaine ou assez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, & risques ta santé en changeant de manière de vivre: si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé, & ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, & non-seulement je te relève d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au-delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de Milord Édouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi-pleine d'un nectar pur & bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, & à mon intention, après avoir fait, de quelques gouttes, une libation expiatoire aux grâces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le crystal des fontaines, &, comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Régianino ne s'est-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déjà chanter un air Italien, & même un *duo* avec lui? Il vouloit que je le chantasse avec toi pour mettre ensemble ses deux écoliers; mais il y a dans ce *duo* de certains *ben mio* dangereux à dire sous les yeux d'une

d'une mere quand le cœur est de la partie ; il vaut mieux renvoyer cet essai au premier concert qui se fera chez l'inséparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette musique, à celui que mon frere m'avoit donné pour la poésie Italienne ; & que j'ai si bien entretenu avec toi, que je sens aisément la cadence des vers, & qu'au dire de Régianino, j'en prends assez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Tasse, ou quelque scène du Métastase : ensuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire, ce qui sûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif François. Après cela il faut soutenir en mesure des sons égaux & justes ; exercice que les éclats, auxquels j'étois accoutumée, me rendent assez difficile. Enfin nous passons aux airs, & il se trouve que la justesse & la flexibilité de la voix, l'expression pathétique, les sons renforcés & tous les passages, sont un effet naturel de la douceur du chant & de la précision de la mesure ; de sorte que ce qui me paroissoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même besoin d'être enseigné. Le caractère de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, & une si grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la basse & savoir parler, pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y sont des expressions aiguës & fortes : tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant François, le sien, toujours doux & facile, mais vif & touchant, dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je sens que cette musique agite l'ame & repose la poitrine ; c'est précisément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre : hélas ! que ne m'es-tu point ? Pourquoi faut-il qu'un seul titre manque à tant de droits ?

P. S. SAIS-TU qu'il est question d'une jolie promenade sur l'eau, pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot ? Que mon rusé maître étoit timide alors ! Qu'il trembloit en me donnant la main pour sortir du bateau ! Ah ! l'hypocrite !..... il a beaucoup changé.

L E T T R E L I I I .

D E J U L I E .

Ainsi tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente ; tout trahit des feux que le ciel eût dû couronner ! Vils jouets d'une aveugle fortune, tristes victimes d'un moqueur espoir, toucherons-nous sans cesse au plaisir qui fuit, sans jamais l'atteindre ? Cette noce trop vainement désirée devoit se faire à Clarens ; le mauvais temps nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devons y ménager une entrevue ; tous deux obsédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même temps, & le moment où l'un des deux se dérobe, est celui où il est impossible à l'autre de le joindre. Enfin, un favorable instant se présente ; la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, & peu s'en faut que cet instant ne soit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux ! Loin de rebuter mon courage, tant d'obstacles l'ont irrité. Je ne fais quelle nouvelle force m'anime, mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais ; & si tu l'oses partager, ce soir, ce soir même peut acquitter mes promesses & payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour.

CONSULTE-TOI bien, mon ami, & vois jusqu'à quel point il t'est doux de vivre ; car l'expédient que je te propose peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre ; mais si la pointe d'une épée n'effraie pas plus aujourd'hui ton cœur, que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même risque & n'a pas balancé. Écoute.

BABI, qui couche ordinairement dans ma chambre, est malade depuis trois jours, & quoique je voulusse absolument la soigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi : mais comme elle est mieux, peut-être elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mere & au mien : à l'heure du souper toute la maison est déserte hors la cuisine & la

• *alle à manger. Enfin la nuit, dans cette saison, est déjà obscure à la même heure ; son voile peut dérober aisément dans la rue les passans aux spectateurs, & tu fais parfaitement les étres de la maison.*

CECI suffit pour me faire entendre. Viens cet après-midi chez ma Fanchon, je t'expliquerai le reste, & te donnerai les instructions nécessaires : que si je ne le puis, je les laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déjà celle-ci : car le sujet en est trop important pour l'oser confier à personne.

O comme je vois à présent palpiter ton cœur ! Comme j'y lis tes transports, & comme je les partage ! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie sans avoir un instant goûté le bonheur. Mais songe pourtant que cet instant est environné des horreurs de la mort ; que l'abord est sujet à mille hasards, le séjour dangereux, la retraite d'un péril extrême ; que nous sommes perdus si nous sommes découverts, & qu'il faut que tout nous favorise pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abusons point ; je connois trop mon pere pour douter que je ne te visse à l'instant percer le cœur de sa main, si même il ne commençoit par moi ; car sûrement je ne serois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'exposerois à ce risque, si je n'étois sûre de le partager ?

PENSE encore qu'il n'est point question de te fier à ton courage ; il n'y faut pas songer ; & je te défends même très-expressément d'apporter aucune arme pour ta défense, pas même ton épée : aussi-bien te seroit-elle parfaitement inutile ; car si nous sommes surpris, mon dessein est de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, & de recevoir ainsi le coup mortel pour n'avoir plus à me séparer de toi ; plus heureuse à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'ESPÈRE qu'un sort plus doux nous est réservé ; je sens, au moins, qu'il nous est dû, & que la fortune se lassera de nous être injuste. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens, sous les auspices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéissance & de tes sacrifices. Viens avouer,

même au sein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

L E T T R E L I V.

A J U L I E.

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet asyle. Julie ! me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas , & j'ai passé sans être aperçu. Lieu charmant , lieu fortuné , qui jadis vis tant réprimer de regards tendres , tant étouffer de soupirs brûlans ; toi qui vis naître & nourrir mes premiers feux , pour la seconde fois tu les verras couronner ; témoin de ma constance immortelle , sois le témoin de mon bonheur , & voile à jamais les plaisirs du plus fidèle & du plus heureux des hommes !

Que ce mystérieux séjour est charmant ! Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie ! il est plein de toi , & la flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui , tous mes sens y sont tous enivrés à la fois. Je ne fais quel parfum presque insensible , plus doux que la rose , & plus léger que l'iris , s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparfés , présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recèlent. Cette coëffure légère que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir ; cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer : ce déshabillé élégant & simple qui marque si bien le goût de celle qui le porte , ces mules mignonnes qu'un pied souple remplit sans peine ; ce corps si délié qui touche & embrasse.... quelle taille enchanteresse !.... au-devant deux légers contours.... ô spectacle de volupté !.... la baleine a cédé à la force de l'impression..... empreintes délicieuses , que je vous baise mille fois !.... Dieux : que fera-ce quand ?.... Ah ! je crois déjà sentir ce tendre cœur battre sous une heureuse main. Julie ! ma charmante Julie !

je te vois , je te sens par-tout , je te respire avec l'air que tu as respiré ; tu pénètres toute ma substance ; que ton séjour est brûlant & douloureux pour moi ! Qu'il est terrible à mon impatience !... O ! viens , vole , ou je suis perdu.

QUEL bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier ! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès , je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere ? Je ne crois pas être lâche mais qu'en ce moment la mort me feroit horrible ! Mon désespoir seroit égal à l'ardeur qui me consume. Ciel ! je te demande encore une heure de vie , & j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O desirs ! ô craintes ! ô palpitations cruelles ! on ouvre ! on entre ! c'est elle ! c'est elle ! je l'entrevois , je l'ai vue , j'entends refermer la porte. Mon cœur , mon foible cœur tu succombes à tant d'agitations. Ah ! cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable.

L E T T R E L V .

A J U L I E .

O ! mourons , ma douce amie ! mourons , la bien-aimée de mon cœur ! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé tous les délices ? Explique-moi , si tu le peux , ce que j'ai senti dans cette nuit inconcevable ; donne-moi l'idée d'une vie ainsi passée , ou laisse-m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir , & croyois concevoir le bonheur. Ah ! je n'avois senti qu'un vain songe , & n'imaginois que le bonheur d'un enfant ! mes sens abusoient mon ame grossière ; je ne cherchois qu'en eux le bien suprême , & j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature ! Divine Julie ! possession délicieuse , à laquelle tous les transports du plus ardent amour fussent à peine ! Non , ce ne sont point ces transports que je regrette le plus : ah ! non ; retire , s'il le faut , ces faveurs enivrantes , pour lesquelles

je donnerois mille vies ; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles , & les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des âmes , que tu m'avois annoncée & que tu m'as si bien fait goûter. Rends-moi cet abattement si doux rempli par les effusions de nos cœurs. Rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore , & ces soupirs entrecoupés , & ces douces larmes , & ces baisers qu'une voluptueuse langueur nous faisoit lentement savourer , & ces gémissemens si tendres , durant lesquels tu pressois sur ton cœur , ce cœur fait pour s'unir à lui.

DIS-MOI, Julie, toi qui, d'après ta propre sensibilité, fais si bien juger de celle d'autrui ; crois-tu que ce que je sentoais auparavant fût véritablement de l'amour ? Mes sentimens , n'en doute pas , ont depuis hier changé de nature ; ils ont pris je ne sais quoi de moins impétueux , mais de plus doux , de plus rendre & de plus charmant. Te souvient-il de cette heure entière , que nous passâmes à parler paisiblement de notre amour & de cet avenir obscur & redoutable , par qui le présent nous étoit encore plus sensible ; de cette heure , hélas ! trop courte , dont une légère empreinte de tristesse rendit les entretiens si touchans ? J'étois tranquille , & pourtant j'étois près de toi ; je t'adorois & ne desirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité , que de sentir ainsi ton visage auprès du mien , ta respiration sur ma joue , & ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes sens ! Quelle volupté pure , continue , universelle ! Le charme de la jouissance étoit dans l'âme ; il n'en sortoit plus ; il duroit toujours. Quelle différence des fureurs de l'amour à une situation si paisible ! C'est la première fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant juge du changement étrange que j'éprouvé ; c'est de toutes les heures de ma vie , celle qui m'est la plus chère , & la seule que j'aurois voulu prolonger éternellement (18). Julie , dis-moi donc si je ne t'aimois point auparavant , ou si maintenant je ne t'aime plus ?

(18) Femme trop facile , voulez-vous savoir si vous êtes aimée ? Examinez votre amant sortant de vos bras.

O amour ! si je regrette l'âge où l'on te goûte , ce n'est pas pour l'heure de la jouissance ; c'est pour l'heure qui la suit.

Si je ne t'aime plus? Quel doute! Ai-je donc cessé d'exister, & ma vie n'est-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien? Je sens, je sens que tu m'es mille fois plus chère que jamais, & j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des sentimens plus paisibles, il est vrai, mais plus affectueux & de plus de différentes espèces; sans s'affoiblir ils se sont multipliés; les douceurs de l'amitié temperent les emportemens de l'amour, & j'imagine à peine quelque sorte d'attachement qui ne m'unisse pas à toi. O ma charmante maîtresse! ô mon épouse, ma sœur, ma douce amie! que j'aurois peu dit pour ce que je sens, après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!

Il faut que je t'avoue un soupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi-même; c'est que tu fais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'est bien toi qui fais ma vie & mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame; mais la tienne est plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée; on le voit, on le sent; c'est lui qui anime tes graces, qui règne dans tes discours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens si touchans; c'est lui qui, par ta seule présence, communique aux autres cœurs, sans qu'ils s'en apperçoivent, la tendre émotion du tien. Que je suis loin de cet état charmant qui se suffit à lui-même! je veux jouir, & tu veux aimer; j'ai des transports, & toi de la passion; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuse langueur, & le sentiment dont ton cœur se nourrit, est la seule félicité suprême. Ce n'est que d'hier seulement que j'ai goûté cette volupté si pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi, & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirais une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reste, & mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleste; il n'y a que des sentimens comme les tiens qui puissent honorer tes attraits. Toi seule es digne d'inspirer un parfait amour, toi seule es propre à le sentir. Ah! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites!

L E T T R E L V I .

D E C L A I R E A J U L I E .

J'AI , ma chere cousine , à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir , ton ami eut avec Milord Édouard un démêlé qui peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit présent , & qui , inquiet des suites de cette affaire , est venu ce matin m'en rendre compte.

ILS avoient tous deux soupé chez Milord , & après une heure ou deux de musique ils se mirent à causer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre , mêlé d'eau ; les deux autres ne furent pas si sobres , & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré , je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre temps. La conversation tomba naturellement sur ton compte ; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami , à qui ces confidences déplaisent , les reçut avec si peu d'aménité , qu'enfin Édouard , échauffé de punch & piqué de cette sécheresse , osa dire , en se plaignant de ta froideur , qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire , & que tel , qui n'en disoit mot , n'étoit pas si mal traité que lui. A l'instant ton ami , dont tu connois la vivacité , releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti , & ils sauterent à leurs épées. Bomston à demi-ivre se donna , en courant , une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ , & cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit , il vit ton ami s'approcher , en sortant , de l'oreille de Milord Édouard , & il entendit qu'il lui disoit à demi-voix : *si-tôt que vous serez en état de sortir , faites-moi donner de vos nouvelles , ou j'aurai soin de m'en informer. N'en prenez pas la peine ;* lui dit Édouard , avec un souris moqueur , *vous en saurez assez tôt. Nous verrons ,* reprit froidement ton ami , & il sortit. M. d'Orbe , en te remettant cette lettre , t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire ,

affaire, ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur est à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds, ma chère ; il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester long-temps caché dans une petite ville comme celle-ci, & c'est un miracle de bonheur que, depuis plus de deux ans qu'il a commencé, tu ne fies pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir, si tu n'y prends garde ; tu le ferois déjà, si tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de se faire fête, & un très-sûr de se faire haïr. Cependant tout a son terme ; je tremble que celui du mystère ne soit venu pour ton amour, & il y a grande apparence que les soupçons de Milord Édouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chère enfant. Le guet dit, il y a quelque temps, avoir vû sortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureusement celui-ci fut des premiers ce discours, il courut chez cet homme, & trouva le secret de le faire taire ; mais qu'est-ce qu'un pareil silence, sinon le moyen d'accréditer des bruits sourdement répandus ? La défiance de ta mère augmente aussi de jour en jour : tu fais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une manière assez dure, & si elle ne craignoit la violence de ton père, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déjà parlé à lui-même ; mais elle l'ose d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoissance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter ; songe à toi tandis qu'il en est temps encore. Écarte ton ami avant qu'on en parle ; préviens des soupçons naissans, que son absence fera sûrement tomber ; car enfin, que peut-on croire qu'il fait ici ? Peut-être dans six semaines, dans un mois, fera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton père, tremble de ce qui résulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de sa maison, & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne fait rien endurer : mais il faut commencer par vider, de manière ou d'autre, l'affaire de Milord

Édouard , car tu ne ferois qu'irriter ton ami , & t'attirer un juste refus , si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.

L E T T R E L V I I .

D E J U L I E .

MON ami , je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous & Milord Édouard. C'est sur l'exakte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion , d'après les sentimens que vous professez , & dont je suppose que vous ne faites pas une vaine & fausse parade.

JE ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime , ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un homme qui a , dans l'Europe , la réputation de manier supérieurement les armes , & qui s'étant battu cinq ou six fois en sa vie a toujours tué , blessé , ou défarmé son homme. Je comprends que , dans le cas où vous êtes , on ne consulte pas son habileté , mais son courage , & que la bonne manière de se venger d'un brave qui vous insulte , est de faire qu'il vous tue. Passons sur une maxime si judicieuse ; vous me direz que votre honneur & le mien vous sont plus chers que la vie. Voilà donc le principe sur lequel il faut raisonner.

COMMENÇONS par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes personnellement offensé dans un discours , où c'est de moi seule qu'il s'agissoit ? Si vous deviez en cette occasion prendre fait & cause pour moi , c'est ce que nous verrons tout-à-l'heure : en attendant , vous ne sauriez disconvenir que la querelle ne soit parfaitement étrangère à votre honneur particulier , à moins que vous ne preniez pour un affront le soupçon d'être aimé de moi. Vous avez été insulté , je l'avoue ; mais après avoir commencé vous-même par une insulte atroce , & moi dont la famille est pleine de militaires , & qui ai tant ouï débattre ces horribles questions , je n'ignore pas qu'un outrage en réponse à un

autre ne l'efface point , & que le premier qu'on insulte demeure le seul offensé ; c'est le même cas d'un combat imprévu , où l'agresseur est le seul criminel , & où celui qui tue ou blesse , en se défendant , n'est point coupable de meurtre.

VENONS maintenant à moi ; accordons que j'étois outragée par le discours de Milord Édouard , quoi qu'il ne fit que me rendre justice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur & d'indiscrétion ? Vous aggravez son outrage ; vous prouvez qu'il avoit raison ; vous sacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur ; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez-moi , de grace , quel rapport il y a entre votre manière de me justifier & ma justification réelle ? Pensez-vous que prendre ma cause avec tant d'ardeur , soit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous , & qu'il suffise de faire voir que vous êtes brave pour montrer que vous n'êtes pas un amant ? Soyez sûr que tous les propos de Milord Édouard me font moins de tort que votre conduite ; c'est vous seul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien , quant à lui , éviter votre épée dans le combat ; mais jamais ma réputation ni mes jours , peut-être , n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

VOILA des raisons trop solides pour que vous ayez rien , qui le puisse être , à y répliquer ; mais vous combattrez , je le prévois , la raison par l'usage ; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que , dans quelque cas que ce soit , un démenti ne se souffre jamais : & que , quand une affaire a pris un certain tour , on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

VOUS souvient-il d'une distinction que vous me fîtes autrefois dans une occasion importante , entre l'honneur réel & l'honneur apparent ? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui ? Pour moi , je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme , & le témoignage d'une ame adroite , & quelle prise peut avoir une vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable ,

dont toutes les racines vont au fond du cœur ? Quoi ! les vertus qu'on a réellement , périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur ? Les injures d'un homme ivre , prouvent-elles qu'on les mérite , & l'honneur du sage feroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur , & que cela suffit pour effacer la honte , ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision , & qu'elle raison peut la justifier ? A ce compte un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon ; les discours d'un menteur deviennent des vérités , si-tôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée ; & si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme , vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai ? Ainsi , vertu , vice , honneur , infamie , vérité , mensonge , tout peut tirer son être de l'événement d'un combat ; une salle d'armes est le siège de toute justice ; il n'y a d'autre droit que la force , d'autre raison que le meurtre ; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer , & toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé ! Dites , si les loups savoient raisonner , auroient-ils d'autres maximes ? Jugez vous-même par le cas où vous êtes si j'exagère leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous ? D'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel , vous appelez le ciel en témoignage d'une fausseté , & que vous osez dire à l'arbitre des combats : viens soutenir la cause injuste , & faire triompher le mensonge ? Ce blasphème n'a-t-il rien qui vous épouvante ? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice , mais le reproche , & qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur !

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures , profitez donc des vôtres , & cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de Héros. Les plus vaillans hommes de l'antiquité , songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles

par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton , ou Pompée à César , pour tant d'affronts réciproques , & le plus grand capitaine de la Grece , fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton ? D'autres temps , d'autres mœurs , je le fais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes , & n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? Non , cet honneur n'est point variable , il ne dépend ni des temps , ni des lieux , ni des préjugés , il ne peut ni passer ni renaître , il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste & dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés , les plus braves , les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel , je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur , mais une mode affreuse & barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si , quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui , l'honnête homme se règle sur la mode , & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre ? Que feroit , à votre avis , celui qui s'y veut asservir , dans des lieux où règne un usage contraire ? A Messine ou à Naples , il iroit attendre son homme au coin d'une rue , & le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là , & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi , mais à le tuer lui-même.

GARDEZ-VOUS donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée , & n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir , si l'on veut , un supplément à la probité , partout où la probité règne , son supplément n'est-il pas inutile ? Et que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme ? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés , sont couverts & multipliés par la fausse honte & la crainte du blâme ? C'est elle qui rend l'homme hypocrite & menteur ; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devoit oublier , pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale , une fille abusée & craintive. C'est elle , ô Dieu puissant ! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit.... Je sens défaillir mon ame à cette idée horrible , & je rends grâces au moins à

celui qui fonde les cœurs, d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux, qui n'inspire que des forfaits & fait frémir la nature.

RENTREZ donc en vous-même, & considérez s'il vous est permis d'attaquer, de propos délibéré, la vie d'un homme, & d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare & dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, & si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? Et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire & dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger; avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie, & n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des loix? A plus forte raison contre leur défense. O mon ami! si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient. Ce mot de *vertu* n'est-il donc pour vous qu'un vain nom, & ne ferez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

MAIS quels sont au fond ces inconvénients? Les murmures des gens oisifs, des méchans, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui, & voudroient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorgner! Si le philosophe & le sage se règlent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, que sert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir, à l'estime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort? Pesez les choses, mon bon ami, & vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force passer pour brave.

Ma verace valor, benche negletto,

E di se stesso a se freggio affai chiaro.

CELUI qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir, c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle feroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse & blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire, & de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obstacle à la vertu, elle cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir, ne sauroit être solidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espèce de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime?

QUAND il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, & ne craint rien que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses, & quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en seroit pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, & n'en fera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juste & honnête, ce qui lui est cher au prix de son sang; il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté, qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les reculent, & dans une conduite si bien liée on juge d'une action sur toutes les autres.

MAIS sachez-vous, ce qui rend cette modération si pénible à un

homme ordinaire ? C'est la difficulté de la soutenir dignement. C'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable. Car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre, où l'on peut supposer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, & l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux & si prompts à provoquer les autres, sont, pour la plupart, de très-mal-honnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière ? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes ? Mettons encore à part les militaires de profession, qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, & savent à un écu près ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même & non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée, ni par le bouclier, mais par une vie intègre & irréprochable, & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'EST par ces principes que vous devez concilier les éloges, que j'ai donné dans tous les temps à la véritable valeur, avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis souffrir les lâches ; je romprois avec un amant poïtron que la crainte feroit fuir le danger, & je pense, comme toutes les femmes, que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, & qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au combat contre l'ennemi ;
dans

dans un cercle en faveur des absens & de la vérité ; dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps ; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens , & ne consiste pas à se battre , mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée , & que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie , extravagance , férocité ; c'est une lâcheté de s'y soumettre , & je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile , que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

JE vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé avec Milord Édouard, votre honneur n'est point intéressé ; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes ; que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise ; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentimens dont vous faites profession ; qu'elle ne convient qu'à de mal-honnêtes gens qui font servir la bravoure de supplément, aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux officiers qui ne se battent point par honneur, mais par intérêt ; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre ; que les inconvéniens, auxquels on s'expose en la rejetant, sont inséparables de la pratique des vrais devoirs, & plus apparens que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir, sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire, ni accepter un appel, sans renoncer en même temps à la raison, à la vertu, à l'honneur, & à moi. Retournez mes raisonnemens comme il vous plaira, entassez de votre part sophisme sur sophisme ; il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, & qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or je vous ai démontré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, & que l'homme de bien l'abhorre.

J'AI cru, mon ami, dans une matiere aussi grave, devoir faire parler la raison seule, & vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, & faire parler le sentiment & l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous savez que mon pere, dans sa jeunesse, eut le malheur de tuer un homme en duel ; cet homme étoit son ami ; ils se bat-

tirent à regret, l'insensé point-d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie, ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triste remords n'a pu depuis ce temps sortir de son cœur; souvent dans la solitude on l'entend pleurer & gémir; il croit sentir encore le fer poussé par sa main cruelle, entrer dans le cœur de son ami; il voit dans l'ombre de la nuit, son corps pâle & sanglant; il contemple en frémissant la plaie mortelle; il voudroit étancher le sang qui coule; l'effroi le saisit, il s'écrie : ce cadavre affreux ne cesse de me poursuivre ! Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutien de son nom & l'espoir de sa famille, il s'en reproche la mort comme un juste châtiment du ciel, qui vengea sur son fils unique le pere infortuné qu'il priva du sien.

JE vous l'avoue ; tout cela joint à mon aversion naturelle pour la cruauté, m'inspire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur, n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre ; & s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang, ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ; ils deviennent, par degrés, cruels, insensibles ; ils se jouent de la vie des autres, & la punition d'avoir pu manquer d'humanité, est de la perdre enfin tout-à-fait. Que font-ils dans cet état ? Réponds ; veux-tu leur devenir semblable ? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement ; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton ame est encore innocente & saine ; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort sans vertu, un crime sans plaisir, un point-d'honneur sans raison.

JE ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera, sans doute, à laisser parler ton cœur. Un mot, un seul mot, & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouse : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laisser veuve avant qu'un nœud sacré nous unisse ?

P. S. J'EMPLOIE, dans cette lettre, une autorité à laquelle

jamais homme sage n'a résisté. Si vous refusez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais pensez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer sur cet important sujet. Ce n'est pas au nom de la raison que je vous demande ce délai ; c'est au mien. Souvenez-vous que j'use en cette occasion du droit que vous m'avez donné vous-même, & qu'il s'étend au moins jusques-là.

L E T T R E L V I I I .

DE JULIE. A MILORD ÉDOUARD.

C E n'est point pour me plaindre de vous, Milord, que je vous écris : puisque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer sans sujet une famille estimable ? Contentez donc votre vengeance, si vous la croyez légitime.

CETTE lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuse fille qui ne se consolera jamais de vous avoir offensé, & qui met à votre discrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, Milord, vos imputations étoient justes, j'ai un amant aimé ; il est maître de mon cœur & de ma personne ; la mort seule pourra briser un nœud si doux. Cet amant est celui-même que vous honoriez de votre amitié ; il en est digne, puisqu'il vous aime & qu'il est vertueux. Cependant il va périr de votre main ; je fais qu'il faut du sang à l'honneur outragé ; je fais que sa valeur même le perdra ; je fais que dans un combat si peu redoutable pour vous, son intrépide cœur ira sans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zèle inconsidéré ; j'ai fait parler ma raison. Hélas ! en écrivant ma lettre j'en sentoais l'inutilité, & quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attends point de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir que vous aurez de percer le sein de votre ami ; mais sachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes & de contempler mon désespoir. Non ; j'en jure par

S ij

l'amour qui gémit au fond de mon cœur ; foyez témoin d'un ferment qui ne sera point vain ; je ne survivrai pas d'un jour à celui pour qui je respire , & vous aurez la gloire de mettre au tombeau , d'un seul coup , deux amans infortunés , qui n'eurent point envers vous de tort volontaire , & qui se plaisoient à vous honorer.

ON dit, Milord , que vous avez l'ame belle & le cœur sensible. S'ils vous laissent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux , puissent-ils , quand je ne serai plus , vous inspirer quelques soins pour un pere & une mere inconsolables , que la perte du seul enfant qui leur reste , va livrer à d'éternelles douleurs !

LET TRE LIX.

DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte , Mademoiselle , selon vos ordres , de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Édouard , que j'ai trouvé souffrant encore de son entorse , & ne pouvant marcher dans sa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empressement ; il m'a paru ému en la lisant : il a rêvé quelque temps , puis il l'a relue une seconde fois avec une agitation plus sensible. Voici ce qu'il m'a dit en la finissant. *Vous savez , Monsieur , que les affaires d'honneur ont leurs règles dont on ne peut se départir : vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci ; il faut qu'elle soit vidée régulièrement. Prenez deux amis , & donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux ; vous saurez alors ma résolution.* Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passée entre nous , il seroit mieux qu'elle se terminât de même. *Je fais ce qui convient , m'a-t-il dit brusquement , & serai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis , ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je suis sorti là-dessus , cherchant inutilement dans ma tête , quel peut être son bizarre dessein ; quoi qu'il en soit , j'aurai

l'honneur de vous voir ce soir, & j'exécuterai demain ce que vous me prescrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortége, je le composerai de gens dont je sois sûr à tout événement.

L E T T R E L X .

A J U L I E .

CALME tes allarmes, tendre & chère Julie, & sur le récit de ce qui vient de se passer, connois & partage les sentimens que j'éprouve.

J'ÉTOIS si rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter; l'aveugle colère étoit la plus forte. Tu peux avoir raison, disois-je en moi-même : mais ne me parle jamais de te laisser avilir. Dussé-je te perdre & mourir coupable, je ne souffrirai point qu'on manque au respect qui t'est dû, & tant qu'il me restera un souffle de vie, tu seras honorée de tout ce qui t'approche, comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant sur les huit jours que tu me demandois; l'accident de Milord Édouard, & mon vœu d'obéissance concouroient à rendre ce délai nécessaire. Résolu, selon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer sur le sujet de ta lettre, je m'occupois sans cesse à la relire & à y réfléchir, non pour changer de sentiment, mais pour justifier le mien.

J'AVOIS repris ce matin cette lettre trop sage & trop judicieuse à mon gré, & je la relisois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après, j'ai vu entrer Milord Édouard sans épée, appuyé sur une canne; trois personnes le suivoient, parmi lesquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette visite imprévue, j'attendois en silence ce qu'elle devoit produire, quand Édouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, & de le laisser agir & parler sans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole; la présence de ces Messieurs, qui sont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiscrette-

ment. Je l'ai promis, sans balancer ; à peine avois-je achevé , que j'ai vu , avec l'étonnement que tu peux concevoir , Milord Édouard à genoux devant moi. Surpris d'une si étrange attitude , j'ai voulu sur le champ le relever ; mais après m'avoir rappelé ma promesse , il m'a parlé dans ces termes : » je viens , Monsieur , rétracter hautement les discours injurieux que l'ivresse m'a fait tenir en votre » présence : leur injustice les rend plus offensans pour moi que pour » vous , & je m'en dois l'authentique désaveu. Je me sou mets à toute » la punition que vous voudrez m'imposer , & je ne croirai mon » honneur rétabli que quand ma faute sera réparée. A quelque prix » que ce soit , accordez-moi le pardon que je vous demande , & » me rendez votre amitié. » Milord , lui ai-je dit aussitôt , je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse ; & je fais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte , de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même ; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant , je l'ai soutenu en se relevant , & nous nous sommes embrassés. Après cela Milord , se tournant vers les spectateurs , leur a dit : *Messieurs , je vous remercie de votre complaisance. De braves gens comme vous , a-t-il ajouté d'un air fier & d'un ton animé , sentent que celui qui répare ainsi ses torts , n'en fait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Ensuite il nous a tous quatre invités à souper pour ce soir , & ces Messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls qu'il est revenu m'embrasser d'une manière plus tendre & plus amicale ; puis me prenant la main & s'asseyant à côté de moi : heureux mortel ! s'est-il écrié , jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous ; puissiez-vous tous deux !.... Que dites-vous , Milord ? ai-je interrompu ; perdez-vous le sens ? Non , m'a-t-il dit en souriant : mais peu s'en est fallu que je ne le perdisse , & c'en étoit fait de moi , peut-être , si celle qui m'ôtoit la raison ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrit jamais à d'autre homme (19) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai sentis à sa lecture ! Je voyois une amante incomparable

(19) Il en faut , je pense , excepter son pere.

vouloir se perdre pour me sauver , & je reconnoissois Julie. Mais quand je suis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas survivre au plus fortuné des hommes , j'ai frémi des dangers que j'avois courus , j'ai murmuré d'être trop aimé , & mes terreurs m'ont fait sentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah ! rends - moi le courage dont tu me prives ; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi seul , je n'en ai point pour mourir tout entier.

TANDIS que mon ame se livroit à ces réflexions amères , Édouard me tenoit des discours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention ; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en disoit plaisoit à mon cœur , & n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos ; tu es ce qu'il honore le plus au monde , & n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites , il m'a prié de les recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé , m'a-t-il dit , comme son représentant , & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime , ne pouvant , sans la compromettre , m'adresser à sa personne , ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentimens dont on ne peut se défendre en te voyant avec trop de soin , mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention ni espoir ; il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus , & le mauvais propos qui lui est échappé , étoit l'effet du punch & non de la jalousie. Il traite l'amour en philosophe , qui croit son ame au-dessus des passions : pour moi , je suis trompé s'il n'en a déjà ressenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison , & je fais bien qu'aimer Julie , & renoncer à elle , n'est pas une vertu d'homme.

IL a désiré de savoir en détail l'histoire de nos amours , & les causes qui s'opposent au bonheur de ton ami. J'ai cru qu'après ta lettre une demi-confiance étoit dangereuse & hors de propos ; je l'ai faite entière , & il m'a écouté avec une attention qui m'attestoit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides & son ame attendrie ; je remarquois sur-tout l'impression puissante que

tous les triomphes de la vertu faisoient sur son ame, & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne sera pas moins zélé que ton pere. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidens, ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, & les catastrophes d'un roman m'attacheroient beaucoup moins; tant les sentimens suppléent aux situations, & les procédés honnêtes aux actions éclatantes! Vos deux ames sont si extraordinaires qu'on n'en peut juger sur les règles communes; le bonheur n'est pour vous ni sur la même route, ni de la même espèce que celui des autres hommes: ils ne cherchent que la puissance & les regards d'autrui; il ne vous faut que la tendresse & la paix. Il s'est joint à votre amour, une émulation de vertu qui vous élève; & vous vaudriez moins l'un & l'autre, si vous ne vous étiez point aimés. L'amour passera, osa-t-il ajouter, (pardonnons-lui ce blasphème prononcé dans l'ignorance de son cœur;) l'amour passera, dit-il, & les vertus resteront. Ah! puissent-elles durer autant que lui, ma Julie! le ciel n'en demandera pas davantage.

ENFIN je vois que la dureté philosophique & nationale n'altère point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, & qu'il s'intéresse véritablement à nos peines. Si le crédit & la richesse nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter sur lui. Mais hélas! de quoi servent la puissance & l'argent pour rendre les cœurs heureux?

CET entretien, durant lequel nous ne comptons pas les heures, nous a menés jusqu'à celle du dîner; j'ai fait apporter un poulet, & après le dîner nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré. Mais, outre la raison qu'il m'en avoit déjà donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage; qu'il la falloit complete ou nulle; de peur qu'on ne s'avilît sans rien réparer, & qu'on ne fit attribuer à la crainte une démarche faite à contre cœur & de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite; je puis être juste sans soupçon de lâcheté; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde, il faut que vous
fortiez

fortiez si net de la première affaire, qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'est-à-dire, à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur, comme vous, la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, & j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçons, qu'ils la reçoivent de moi que de vous; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs: mais en avoir une, est toujours une sorte de tache, & l'amant de Julie en doit être exempt.

VOILA l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Édouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte, afin que tu me prescribes la manière dont je dois me comporter avec lui.

MAINTENANT que tu dois être tranquillisée, chassée, je t'en conjure, les idées funestes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh! si bientôt tu pouvois tripler mon être! Si bientôt un gage adoré... Espoir déjà trop déçu, viendrais-tu m'abuser encore?... ô desirs! ô crainte! ô perplexités! Charmante amie de mon cœur! vivons pour nous aimer, & que le ciel dispose du reste.

P. S. J'OUBLIOIS de te dire que Milord m'a remis ta lettre, & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive rester entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre première entrevue; car, quant à moi, je n'en ai plus affaire. Elle est trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aie besoin de la relire.

LETTRE LXI.

DE JULIE.

AMENE demain Milord Édouard ; que je me jette à ses pieds comme il s'est mis aux tiens. Quelle grandeur ! quelle générosité ! O que nous sommes petits devant lui ! Conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins , s'il étoit plus tempérant ; jamais homme sans défauts eût-il de grandes vertus ?

MILLE angoisses de toute espèce m'avoient jettée dans l'abattement ; ta lettre est venue ranimer mon courage éteint. En dissipant mes terreurs , elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assez de force pour souffrir. Tu vis , tu m'aimes , ton sang , le sang de ton ami n'ont point été répandus , & ton honneur est en sûreté : je ne suis donc pas tout-à-fait misérable.

NE manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin de te voir , ni si peu d'espoir de te voir long-temps. Adieu mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit , ce me semble ; vivons pour nous aimer. Ah ! il falloit dire ; aimons-nous pour vivre.

LETTRE LXII.

DECLAIRE A JULIE.

FAUDRA-T-IL toujours , aimable cousine , ne remplir envers toi que les plus tristes devoirs de l'amitié ? Faudra-t-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis ? Hélas ! tous nos sentimens nous sont communs , tu le fais bien ; & je ne saurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déjà senties. Que ne puis-je te cacher ton infortune sans l'augmenter ;

ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour ? Ah ! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne !

HIER après le concert, ta mere en s'en retournant ayant accepté le bras de ton ami, & toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres resterent avec Milord à parler de politique ; sujet dont je suis si excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence : je connus que la conversation avoit changé d'objet, & je prêtai l'oreille. Je jugeai, par la suite du discours, qu'Édouard avoit osé proposer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le sien, & auquel il offroit de faire en cette qualité un établissement convenable. Ton pere avoit rejetté avec mépris cette proposition, & c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui disoit Milord, malgré vos préjugés, qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle, & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, & il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il est jeune, grand, bien fait, robuste, adroit ; il a de l'éducation, du sens, des mœurs, du courage ; il a l'esprit orné, l'ame saine ; que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu ? La fortune ? Il l'aura. Le tiers de mon bien suffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai, s'il le faut, jusqu'à la moitié. La noblesse ? Vaine prérogative dans un pays où elle est plus nuisible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de son cœur en caractères ineffaçables. En un mot, si vous préférez la raison au préjugé, & si vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'est à lui que vous la donnerez.

LA-DESSUS ton pere s'emporta vivement. Il traita la proposition d'absurde & de ridicule. Quoi ! Milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous, peut-il seulement penser que le dernier rejetton d'une famille illustre aille éteindre ou dégrader son nom dans celui d'un quidam sans asyle, & réduit à vivre d'aumônes ?.... Arrêtez,

interrompt Édouard ; vous parlez de mon ami , songez que je prends pour moi tous les outrages qui lui sont faits en ma présence , & que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams sont plus respectables que tous les houbereaux de l'Europe , & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'estime & les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propose ne compte point , comme vous , une longue suite d'ayeux toujours incertains , il fera le fondement & l'honneur de sa maison comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous seriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille , & ce mépris ne rejailliroit-il pas sur vous-même ? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli , si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable ? Jugeons du passé par le présent ; sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes , mille coquins ennoblissent tous les jours leur famille , & que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers , sinon les vols & l'infamie de leur ancêtre (20). On voit , je l'avoue , beaucoup , de mal-honnêtes gens parmi les roturiers ; mais il y a toujours vingt à parier contre un , qu'un Gentilhomme descend d'un fripon. Laifsons , si vous voulez , l'origine à part , & pesons le mérite & les services. Vous avez porté les armes chez un Prince étranger ; son pere les a portées gratuitement pour sa patrie. Si vous avez bien servi , vous avez été bien payé , & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre , cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

DE quoi s'honore donc , continua Milord Édouard , cette noblesse dont vous êtes si fier ? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain ? Mortelle ennemie des loix & de la liberté , qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des

(20) Les lettres de noblesse sont rares en ce siècle , & même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à

prix d'argent , & qu'on achete avec des charges , tout ce que j'y vois de plus honorable est le privilège de n'être pas pendu.

pays où elle brille , si ce n'est la force de la tyrannie & l'oppression des peuples ? Osez-vous dans une République vous honorer d'un état destructeur des vertus de l'humanité ? D'un état où l'on se vante de l'esclavage , & où l'on rougit d'être homme ? Lisez les annales de votre patrie (21) ; en quoi votre Ordre a-t-il bien mérité d'elle ? Quel nobles comptez-vous parmi ses libérateurs ? Les *Furst* , les *Tell* , les *Stouffacher* étoient-ils Gentilshommes ? Quelle est donc cette gloire insensée dont vous faites tant de bruit ? Celle de servir un homme & d'être à charge à l'État.

CONÇOIS , ma chère , ce que je souffrois de voir cet honnête homme nuire ainsi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet , ton pere , irrité par tant d'invectives piquantes , quoique générales , se mit à les repousser par des personnalités. Il dit nettement à Milord Édouard que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui , ajouta-t-il d'un ton brusque ; tout grand seigneur que vous êtes , je doute que vous puissiez bien défendre la vôtre sur le sujet en question. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu , sans savoir si vous-même seriez bon pour elle , & je connois assez la noblesse d'Angleterre pour avoir sur vos discours une médiocre opinion de la vôtre.

PARDIEU ! dit Milord , quoi que vous pensiez de moi , je serois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoissiez la noblesse d'Angleterre , vous savez qu'elle est la plus éclairée , la mieux instruite , la plus sage & la plus brave de l'Europe : avec cela , je n'ai pas besoin de chercher si elle est la plus antique ; car quand on parle de ce qu'elle est , il n'est pas question de ce qu'elle fut. Nous ne sommes point , il est vrai , les esclaves du Prince , mais ses amis ; ni les tyrans du peuple , mais ses chefs. Garants de la liberté , soutiens de la patrie & appuis du trône , nous formons

(21) Il y a ici beaucoup d'inexactitude. Le pays de Vaud n'a jamais fait partie de la Suisse : c'est une conquête des Bernois ; & ses habitans ne sont ni citoyens , ni libres , mais sujets.

un invincible équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir est envers la Nation ? le second , envers celui qui la gouverne : ce n'est pas sa volonté , mais son droit que nous consultons. Ministres suprêmes des loix dans la chambre des Pairs , quelquefois même Législateurs , nous rendons également justice au peuple & au Roi , & nous ne souffrons point que personne dise : *Dieu & mon épée* , mais seulement *Dieu & mon droit*.

VOILA , Monsieur , continua-t-il , quelle est cette noblesse respectable , ancienne autant qu'une autre , mais plus fiere de son mérite que de ses ancêtres , & dont vous parlez sans la connoître. Je ne suis point le dernier en rang dans cet Ordre illustre , & je crois , malgré vos prétentions , vous valoir à tous égards. J'ai une sœur à marier : elle est noble , jeune , aimable , riche ; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a senti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ses yeux & son cœur , quel honneur je me ferois d'accepter , avec rien pour mon beau-frere , celui que je vous propose pour gendre avec la moitié de mon bien.

JE connus , à la réplique de ton pere , que cette conversation ne faisoit que l'aigrir ; & , quoique pénétrée d'admiration pour la générosité de Milord Édouard , je sentis qu'un homme aussi peu liant que lui , n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprise. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choses allassent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien , & l'on se sépara le moment d'après assez froidement. Quant à mon pere , je trouvai qu'il se comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la proposition ; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre , & que la dispute commençoit à s'animer , il se retourna , comme de raison , du parti de son beau-frere , & en interrompant à propos l'un & l'autre par des discours modérés , il les retint tous deux dans des bornes dont ils seroient vraisemblablement sortis , s'ils fussent restés tête-à-tête. Après leur départ , il me fit confidence de ce qui venoit de se passer , & comme je prévis où il en alloit venir , je me hâtai de lui dire que , les choses étant en cet état , il ne convenoit plus que la personne en question te vît si

souvent ici, & qu'il ne conviendrait pas même qu'il y vînt du tout, si ce n'étoit faire une espèce d'affront à M. d'Orbe, dont il étoit l'ami ; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainsi que Milord Édouard. C'est, ma chère, tout ce que j'ai pu faire de mieux, pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

CE n'est pas tout. La crise où je te vois me force à revenir sur mes avis précédens. L'affaire de Milord Édouard, & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe, ait gardé le secret sur le fond de la querelle, trop d'indices le décèlent pour qu'il puisse rester caché. On soupçonne, on conjecture, on te nomme : le rapport du guet n'est pas si bien étouffé qu'on ne s'en souvienne, & tu n'ignores pas qu'aux yeux du public, la vérité soupçonnée est bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta consolation, c'est qu'en général on approuve ton choix, & qu'on verroit, avec plaisir, l'union d'un si charmant couple ; ce qui me confirme que ton ami s'est bien comporté dans ce pays & n'y est guères moins aimé que toi. Mais que fait la voix publique à ton inflexible pere ? Tous ces bruits lui sont parvenus ou lui vont parvenir, & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, si tu ne te hâtes de prévenir sa colère. Tu dois t'attendre de sa part à une explication terrible pour toi-même, & peut-être à pis encore pour ton ami : non que je pense qu'il veuille à son âge se mesurer avec un jeune homme, qu'il ne croit pas digne de son épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti ; il est à craindre que sa fureur ne lui en inspire la volonté.

JE t'en conjure à genoux, ma douce amie, songe aux dangers qui t'environnent, & dont le risque augmente à chaque instant. Un bonheur inoui t'a préservée jusqu'à présent au milieu de tout cela ; tandis qu'il en est temps encore, mets le sceau de la prudence au mystère de tes amours, & ne pousse pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura causés. Crois-moi, mon ange, l'avenir est incertain ; mille événemens peuvent, avec le temps, offrir des ressources inespérées ; mais quant à présent, (je te le dit, & le répète plus fortement ;) éloigne ton ami, ou tu es perdue.

LETTRE LXIII.

DE JULIE A CLAIRE.

TOUT ce que tu avois prévu , ma chère , est arrivé. Hier une heure après notre retour , mon père entra dans la chambre de ma mère , les yeux étincelans , le visage enflammé , dans un état , en un mot , où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher , & ma conscience agitée me fit trembler d'avance.

IL commença par apostropher vivement , mais en général , les mères de famille qui appellent indiscrettement chez elles de jeunes gens sans état & sans nom , dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. Ensuite voyant que cela ne suffisoit pas pour arracher quelque réponse d'une femme intimidée , il cita sans ménagement en exemple ce qui s'étoit passé dans notre maison , depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit , un diseur de riens , plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mère , qu'elle vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire , l'arrêta sur ce mot de corruption , & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit , qui pût autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru , ajouta-t-elle , que l'esprit & le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison , si les talens & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée ? A des gens sortables , Madame , reprit-il en colère , qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non , dit-elle ; mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez , dit-il , que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela , dit ma mère , une offense , je n'y vois au contraire qu'un rémoignage d'estime. D'ailleurs , je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez , ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait , Madame , & fera pis encore si je n'y mets ordre ;



ordre ; mais je veillerai , n'en doutez pas , aux soins que vous remplissez si mal.

ALORS commença une dangereuse altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles , étoient ignorés de mes parens , mais durant laquelle ton indigne cousine eût voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des meres , faisant l'éloge de sa coupable fille , & la louant , hélas ! de toutes les vertus qu'elle a perdues , dans les termes les plus honorables , ou pour mieux dire , les plus humilians. Figure-toi un pere irrité , prodigue d'expressions offensantes , & qui dans tout son emportement n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire , & que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie , de se reprocher des crimes que la colère & l'indignation ne pourroient soupçonner ! Quel poids accablant & insupportable que celui d'une fausse louange , & d'une estime que le cœur rejette en secret ! Je m'en sentois tellement oppressée , que , pour me délivrer d'un si cruel supplice , j'étois prête à tout avouer , si mon pere m'en eût laissé le temps ; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses , & changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse , éperdue , humiliée , indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conséquence de ma faute , il en tira celle de mon amour ; & pour m'en faire plus de honte , il en outragea l'objet en des termes si odieux & si méprisans , que je ne pus , malgré tous mes efforts , le laisser poursuivre sans l'interrompre.

JE ne fais , ma chere , où je trouvai tant de hardiesse , & quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir & la modestie ; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux , j'en portai , comme tu vas voir , assez rudement la peine. Au nom du ciel , lui dis-je , daignez-vous appaiser ; jamais un homme digne de tant d'injures , ne sera dangereux pour moi. A l'instant , mon pere qui crut sentir un reproche à travers ces mots , & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte , s'élança sur ta pauvre amie : pour la premiere fois de ma vie , je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul ; & se livrant

à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté ; il me maltraita sans ménagement , quoique ma mere se fût jettée entre deux , m'eût couverte de son corps , & eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant , pour les éviter , je fis un faux pas , je tombai , & mon visage alla donner contre le pied d'une table qui me fit saigner.

ICI finit le triomphe de la colère , & commença celui de la nature. Ma chute , mon sang , mes larmes , celles de ma mere l'émuèrent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empressement , & m'ayant assise sur une chaise , ils rechercherent tous deux avec soin si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une légère contusion au front , & ne saignois que du nez. Cependant , je vis , au changement d'air & de voix de mon pere , qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des caresses , la dignité paternelle ne souffroit pas un changement si brusque ; mais il revint à ma mere avec de tendres excuses , & je voyois si bien , aux regards qu'il jettoit furtivement sur moi , que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adressée. Non , ma chere , il n'y a point de confusion si touchante que celle d'un tendre pere , qui croit s'être mis dans son tort. Le cœur d'un pere sent qu'il est fait pour pardonner , & non pour avoir besoin de pardon.

IL étoit l'heure du souper ; on le fit retarder pour me donner le temps de me remettre ; & mon pere ne voulant pas que les domestiques fussent témoins de mon désordre , m'alla chercher lui-même un verre d'eau , tandis que ma mere me baignoit le visage. Hélas ! cette pauvre maman ! déjà languissante & valétudinaire , elle se seroit bien passée d'une pareille scène , & n'avoit guères moins besoin de secours que moi.

A table , il ne me parla point ; mais ce silence étoit de honte & non de dédain ; il affectoit de trouver bon chaque plat , pour dire à ma mere de m'en servir ; & ce qui me toucha le plus sensiblement , fut de m'apercevoir qu'il cherchoit les occasions de me nommer sa fille , & non pas Julie , comme à l'ordinaire.

APRÈS le souper , l'air se trouva si froid , que ma mere fit faire

du feu dans sa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entr'eux, quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit si promptement, & par une sorte de mouvement si involontaire, qu'il en eut une espèce de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela se faisoit en silence; mais je sentoient de temps en temps ses bras se presser contre mes flancs, avec un soupir assez mal étouffé. Je ne fais quel mauvaise honte empêchoit ses bras paternels, de se livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter, une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre, mettoient entre un pere & sa fille, ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans; tandis qu'une tendre mere, transportée d'aise, dévoreroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentoient tout cela, mon ange, & ne pus tenir plus long-temps à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignis de glisser; je jettai, pour me retenir, un bras au cou de mon pere; je penchai mon visage sur son visage vénérable, & dans un instant il fut couvert de mes baisers & inondé de mes larmes. Je sentis, à celles qui lui couloient des yeux, qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine; ma mere vint partager nos transports. Douce & paisible innocence! tu manquas seule à mon cœur pour faire de cette scène de la nature le plus délicieux moment de ma vie!

CE matin, la lassitude & le ressentiment de ma chute m'ayant retenu au lit un peu tard, mon pere est entré dans ma chambre avant que je fusse levée; il s'est assis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma santé; il a pris une de mes mains dans les siennes, il s'est abaissé jusqu'à la baiser plusieurs fois, en m'appellant sa chere fille, & me témoignant du regret de son emportement. Pour moi je lui ai dit, & je le pense, que je serois trop heureuse d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement si rude qu'une seule de ses caresses n'efface au fond de mon cœur.

APRÈS cela, prenant un ton plus grave, il m'a remise sur le sujet d'hier, & m'a signifié sa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous savez, m'a-t-il dit, à qui je vous destine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, & ne changerai jamais d'intention sur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Édouard, quoique je ne lui dispute point le mérite que tout le monde lui trouve, je ne fais s'il a conçu de lui-même le ridicule espoir de s'allier à moi, ou si quelqu'un a pu le lui inspirer ; mais quand je n'aurois personne en vue, & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, foyez sûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie, & cela, autant pour la sûreté de la sienne, que pour votre honneur. Quoique je me sois toujours senti peu d'inclination pour lui, je le hais, sur-tout à présent, pour les excès qu'il m'a fait commettre, & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il est sorti sans attendre ma réponse, & presque avec le même air de sévérité qu'il venoit de se reprocher. Ah ! ma cousine, quels monstres d'enfer sont ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, & font taire à chaque instant la nature !

VOILA, ma Claire, comment s'est passée l'explication que tu avois prévue, & dont je n'ai pu comprendre la cause jusqu'à ce que ta lettre me l'ait apprise. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'est faite en moi ; mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me semble que je tourne les yeux, avec plus de regret sur l'heureux temps où je vivois tranquille & contente au sein de ma famille, & que je sens augmenter le sentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle, dis-le-moi si tu l'oses ; le temps de l'amour seroit-il passé, & faut-il ne se plus revoir ? Ah ! sens-tu bien tout ce qu'il y a de sombre & d'horrible dans cette funeste idée ? Cependant l'ordre de mon pere est précis, le danger de mon amant est certain. Sais-tu ce qui résulte en moi de tant de mouvemens opposés qui s'entredétruisent ? Une sorte de stupidité qui me rend l'ame presque insensible, & ne me laisse l'usage ni des passions ni de la raison. Le moment est critique, tu me l'as dit, & je le sens ; cependant, je ne fus jamais moins en état de

me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime : je suis prête à m'évanouir à chaque ligne, & n'en saurois tracer deux de suite. Il ne me reste que toi, ma douce amie, daigne penser, parler, agir pour moi ; je remets mon sort en tes mains ; quelque parti que tu prennes, je confirme d'avance tout ce que tu feras ; je confie à ton amitié ce pouvoir funeste que l'amour m'a vendu si cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même ; donne-moi la mort, s'il faut que je meure : mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange ! ma protectrice ! quel horrible emploi je te laisse ! Auras-tu le courage de l'exercer ? Sauras-tu bien en adoucir la barbarie ? Hélas ! ce n'est pas mon cœur seul qu'il faut déchirer. Claire, tu le fais, tu le fais, comment je suis aimée ! Je n'ai pas même la consolation d'être la plus à plaindre. De grace ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénètre le tien de la tendre commisération de l'amour ; console un infortuné ! Dis-lui cent fois..... Ah ! dis-lui..... Ne crois-tu pas, ma chère amie, que, malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui, oui, j'en suis sûre ; il nous destine à être unis. Il m'est impossible de perdre cette idée ; il m'est impossible de renoncer à l'espoir qui la suit. Dis-lui qu'il se garde lui-même du découragement & du désespoir. Ne t'amuse point à lui demander, en mon nom, amour & fidélité : encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'assurance n'en est-elle pas au fond de nos âmes ? Ne sentons-nous pas qu'elles sont indivisibles, & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis-lui donc seulement qu'il espère, & que, si le sort nous poursuit, il se fie au moins à l'amour ; car je le sens, ma cousine, il guérira de manière ou d'autre les maux qu'il nous cause, & quoi que le ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-temps séparés..

P. S. APRÈS ma lettre écrite, j'ai passé dans la chambre de ma mère, & je m'y suis trouvée si mal, que je suis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'aperçois même.... je crains.... ah ! ma chère ! je crains bien que ma chute d'hier,

n'ait quelque suite plus funeste que je n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi ; toutes mes espérances m'abandonnent en même temps.

L E T T R E L X I V .

D E C L A I R E A M. D' O R B E.

MON pere m'a rapporté ce matin, l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plaît d'appeller votre bonheur. J'espère, vous le savez, d'y trouver aussi le mien ; l'estime & l'amitié vous sont acquises, & tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas ; je suis en femme une espèce de monstre, & je ne fais par quelle bisarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chere que vous, vous n'en faites que rire ; & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, & que, tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, & je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que son amant & vous, êtes à-peu-près dans mon cœur en même degré, quoique de différentes manières. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive ; je crois sentir un peu d'amour pour vous, mais il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne pense pas que la vôtre en soit fort altérée.

QUE les pauvres enfans en font loin, de cette douce tranquillité dont nous osons jouir, & que notre contentement a mauvaise grace, tandis que nos amis sont au désespoir ! C'en est fait, il faut qu'ils se quittent ; voici l'instant, peut-être, de leur éternelle séparation, & la tristesse que nous leur reprochâmes le jour du concert, étoit peut-être un pressentiment qu'ils se voyoient pour la dernière fois. Cependant, votre ami ne fait rien de son infortune : dans la

sécurité de son cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu ; au moment du désespoir il goûte en idée une ombre de félicité ; & comme celui qu'enlève un trépas imprévu , le malheureux songe à vivre & ne voit pas la mort qui va le saisir. Hélas ! c'est de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! seule idole de mon cœur ! viens l'animer de ta sainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare , & de te servir dignement dans un si douloureux devoir.

JE compte sur vous en cette occasion , & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins ; car je connois votre ame ; je fais qu'elle n'a pas besoin du zèle de l'amour , où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous , au surplus , de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laisse libre , & j'irai passer l'après-midi chez Julie ; tâchez de trouver Milord Édouard , & de venir seul avec lui m'attendre à huit heures , afin de convenir ensemble de ce qu'il faudra faire pour résoudre au départ cet infortuné , & prévenir son désespoir.

J'ESPERE beaucoup de son courage & de nos soins. J'espère encore plus de son amour. La volonté de Julie , le danger que courent sa vie & son honneur , sont des motifs auxquels il ne résistera pas. Quoi qu'il en soit , je vous déclare qu'il ne sera point question de nocce entre nous , que Julie ne soit tranquille , & que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi , Monsieur , s'il est vrai que vous m'aimiez , votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité ; & ce n'est pas ici tellement l'affaire d'autrui , que ce ne soit aussi la vôtre.

LETTRE LXV.

DECLAIRE A JULIE.

TOUT est fait ; & , malgré ses imprudences , ma Julie est en sûreté. Les secrets de ton cœur sont ensevelis dans l'ombre du mystère ; tu es encore au sein de ta famille & de ton pays , chérie , honorée , jouissant d'une réputation sans tache , & d'une estime universelle. Confidère , en frémissant , les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des sentimens incompatibles , & bénis le ciel , trop aveugle amante , ou fille trop craintive , d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

JE voulois éviter à ton triste cœur le détail de ce départ si cruel & si nécessaire. Tu l'as voulu , je l'ai promis , je tiendrai parole avec cette même franchise qui nous est commune , & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc , chère & déplorable amie ; lis , puisqu'il le faut ; mais prends courage & tiens-toi ferme.

TOUTES les mesures que j'avois prises , & dont je te rendis compte hier , ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Édouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son héroïque générosité , & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite , je leur exposai les puissantes raisons que nous avions d'éloigner promptement son ami , & les difficultés que je prévoyois à l'y résoudre. Milord sentit parfaitement tout cela , & montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit son zèle inconsidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami , & de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions , & l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire , à son insu , les préparatifs convenables ; mais Milord regardant cette affaire comme la sienne , voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit

seroit prête ce matin à onze heures , ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire , & proposa de l'emmener d'abord , sous un autre prétexte , pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous & pour notre ami , & je ne voulus pas , non plus , l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir , qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas , par la même raison , la proposition qu'il fit de lui parler lui-même , & d'obtenir son consentement. Je prévoyois que cette négociation seroit délicate , & je n'en voulus charger que moi seule ; car je connois plus sûrement les endroits sensibles de son cœur , & je fais qu'il règne toujours entre hommes une sécheresse qu'une femme fait mieux adoucir. Cependant , je conçus que les soins de Milord ne nous seroient pas inutiles pour préparer les choses. Je vis tout l'effet que pouvoient produire sur un cœur vertueux , les discours d'un homme sensible , qui croit n'être qu'un philosophe , & quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raisonnemens d'un sage.

J'ENGAGEAI donc Milord Édouard à passer avec lui la soirée , & sans rien dire qui eût un rapport direct à sa situation , de disposer insensiblement son ame à la fermeté stoïque. Vous qui savez si bien votre Epictète , lui dis-je ; voici le cas , ou jamais , de l'employer utilement. Distinguez avec soin les biens apparens des biens réels ; ceux qui sont en nous de ceux qui sont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve se prépare au-dehors , prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de soi-même , & que le sage , se portant par-tout avec lui , porte aussi par-tout son bonheur. Je compris à sa réponse que cette légère ironie , qui ne pouvoit le fâcher , suffisoit pour exciter son zèle , & qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car , quoiqu'au fond je ne fasse pas grand cas , non plus que toi , de toute cette philosophie parlée , je suis persuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du soir au matin , & de se dédire en son cœur dès le lendemain de tout ce que sa raison lui dictoit la veille.

M. d'Orbe , vouloit être aussi de la partie , & passer la soirée avec
Nouv. Héloïse. Tome I.

eux, mais je le priaï de n'en rien faire ; il n'auroit fait que s'en-
nuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'em-
pêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce pen-
ser mâle des ames fortes , qui leur donne un idiôme si particulier ,
est une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quitrant, je
songeai au punch, & craignant les confidences anticipées, j'en glissai
un mot en riant à Milord. Rassurez-vous, me dit-il, je me livre
aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en
suis jamais fait l'esclave. Il s'agit ici de l'honneur de Julie, du des-
tin, peut-être, de la vie d'un homme & de mon ami. Je boirai du
punch selon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque
air de préparation ; mais ce punch fera de la limonade, & comme
il s'abstient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu
pas, ma chere, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des
habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'AI passé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas
routes pour ton compte. Les plaisirs innocens de notre premiere
jeunesse, la douceur d'une ancienne familiarité, la société plus
resserrée encore depuis une année entre lui & moi, par la diffi-
culté qu'il avoit de te voir, tout portoit dans mon ame l'amertu-
me de cette séparation. Je sentoïis que j'allois perdre, avec la
moitié de toi-même, une partie de ma propre existence. Je comp-
tois les heures avec inquiétude, & voyant poindre le jour, je
n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devoit décider de ton sort.
J'ai passé la matinée à méditer mes discours & à réfléchir sur
l'impression qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure est venue, &
j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, & m'a demandé
précipitamment de tes nouvelles ; car dès le lendemain de ta scène
avec ton pere, il avoit su que tu étois malade, & Milord Édouard
lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas sortie de ton lit. Pour
éviter là-dessus les détails, je lui ai dit aussi-tôt que je t'avois
laissée mieux hier au soir, & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans
un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'en-
voyer. Ma précaution n'a servi de rien, il m'a fait cent questions
sur ton état, & comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fais

des réponses succintes , & me suis mise à le questionner à mon tour.

J'AI commencé par fonder la situation de son esprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, & prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Grace au ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, la connoissance que j'ai de son imagination fougueuse, qui, sur un mot, porte tout à l'extrême, m'a déterminée à suivre une route contraire, & j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissmens, que de multiplier inutilement ses douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux & le regardant fixement : mon ami, lui ai-je dit, connoissez-vous les bornes du courage & de la vertu dans une ame forte, & croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au-dessus de l'humanité ? A l'instant il s'est levé comme un furieux, puis frappant des mains & les portant à son front ainsi jointes : je vous entends, s'est-il écrié, Julie est morte. Julie est morte ! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

QUOIQUE'EFFRAYÉE d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, & j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de Milord Édouard, le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je venois de lui faire, l'avoient pu jeter dans de fausses allarmes. Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laissant quelques instans ; mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, & je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit, mais elle vit & vous aime. Ah ! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire ? Rendez grace au ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le temps de lui détailler par

ordre, tout ce qu'il falloit qu'il sût, & j'ai fait valoir, de mon mieux, les procédés de Milord Édouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnaissance.

VOILA, mon cher, ai-je pourfuiwi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté, & de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment : de la main de son pere ou de la sienne, le poignard, à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi-bien il ne lui est plus permis de vous voir ; ou si vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de sa perte & de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que sa santé succombe à ses peines ? Vous êtes inquiet de sa vie : sachez que vous en êtes l'arbitre.

IL m'écoutoit sans m'interrompre ; mais si-tôt qu'il a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu disparoître ce geste animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif & bouillant qu'il avoit auparavant. Un voile sombre de tristesse & de consternation a couvert son visage ; son œil morne & sa contenance effarée annonçoient l'abattement de son cœur : à peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir ! m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien ! je partirai. N'ai-je pas assez vécu ? Non, sans doute, ai-je repris aussi-tôt ; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres ? Il ne falloit donc pas les séparer, a-t-il à l'instant ajouté ; elle l'a pu & le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, & je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeurait fermée, quand Hans est rentré, & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a ressenti, il s'est écrié : ah ! qu'elle vive ! qu'elle soit heureuse... s'il est possi-

ble. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux.... & je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui est plus permis de vous voir. Hélas! vos adieux sont faits, & vous êtes déjà séparés! Votre sort sera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet instant; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif; tremblez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi! m'a-t-il dit avec une espèce de fureur, je partirois sans la revoir! Quoi! je ne la verrois plus! Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut; la mort, je le fais bien, ne lui fera point dure avec moi: mais je la verrai, quoi qu'il arrive; je laisserai mon cœur & ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie & la cruauté d'un pareil projet. Mais ce *quoi! je ne la verrai plus!* qui revenoit sans cesse d'un ton plus douloureux, sembloit chercher au moins des consolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont? Pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues? Pensez-vous qu'elle pût se séparer ainsi de vous, si elle croyoit que ce fût pour toujours? Non, mon ami, vous devez connoître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfère son amour à sa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le préfère bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espère, puisqu'elle consent à vivre: croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, & qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré sa dernière lettre, & lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir & ses yeux s'humecter; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir; mais ces derniers mots si touchans, tels que ton cœur les fait dire, *nous ne vivrons pas long-temps séparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non, Julie, non, ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix & baissant la lettre; nous ne vivrons pas long-temps séparés; le ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le séjour éternel.

C'ÉTOIT-LA l'état où je l'avois souhaité. Sa sèche & sombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laissé partir dans cette situation d'esprit ; mais si-tôt que je l'ai vu pleurer, & que j'ai entendu ton nom chéri sortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie ; car rien n'est moins tendre que le désespoir. Dans cet instant il a tiré de l'émotion de son cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident ; je lui ai dit simplement que ton attente avoit encore été trompée, & qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Ainsi, m'a-t-il dit en soupirant, il ne restera sur la terre aucun monument de mon bonheur ; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité.

IL me restoit à exécuter la dernière partie de ta commission, & je n'ai pas cru, qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallût à cela ni préparatif, ni mystère. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet pour éluder celle qui pourroit naître sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long-temps il ne fût pas plus soigneux, & qu'en attendant qu'il le devînt, tu lui ordonnois de se conserver pour toi, de pourvoir mieux à ses besoins, & de se charger à cet effet du léger supplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a paru ni humilié de cette proposition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit simplement que tu savois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec transports, mais que ta précaution étoit superflue, & qu'une petite maison qu'il venoit de vendre à Grandson (22), reste de son chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit possédé de sa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des ressources. Je serai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux, & depuis que j'ai vu de plus près

(22) Je suis un peu en peine de savoir comment cet amant anonyme, qu'il sera dit ci-après n'avoir encore que 24 ans, a pu vendre une maison,

n'étant pas majeur. Ces lettres sont si pleines de semblables absurdités, que je n'en parlerai plus ; il suffit d'en avoir averti.

l'usage que Julie fait de son superflu , je le regarde comme le trésor sacré de la veuve & de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappelé son voyage du Valais, ta lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent.... Les mêmes! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus voir : qu'elle me laisse donc rester, & j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle? Si je refuse, que me fera-t-elle de pis?..... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit ; elle est prête à finir ; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle ; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi ; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel serrement de cœur , que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire , d'un air riant ; vous avez encore besoin d'un tuteur ; & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci ; & pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble , je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par celle d'une correspondance familière continuée entre nous ; & cette ame simple, qui ne cherche , pour ainsi dire, qu'à s'accrocher à ce qui t'environne, a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustés pour les adresses des lettres, & comme ces mesures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait signe que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissoit : il a instamment demandé à t'écrire , mais je me suis gardé de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendrissement lui relâcheroit trop le cœur , & qu'à peine seroit-il au milieu de sa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit ; hâtez-vous d'arriver à la première station, d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait signe à M. d'Orbe ; je me suis avancée, & le cœur gros de sanglots, j'ai collé mon visage sur le sien ; je n'ai plus su ce qu'il devenoit ; les larmes m'obscurissoient la vue, ma tête commençoit à se perdre, & il étoit temps que mon rôle finit.

UN moment après je les ai entendu descendre précipitamment. Je suis sortie sur le paillier pour les suivre des yeux. Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jeter à genoux au milieu de l'escalier, en baisser mille fois les marches, & d'Orbe pouvoir à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressoit de son corps, de la tête & des bras, en poussant de longs gémissemens. J'ai senti les miens prêts d'éclater malgré moi, & je suis brusquement rentrée, de peur de donner une scène à toute la maison.

A quelques instans de-là M. d'Orbe est revenu tenant son mouchoir sur ses yeux. C'en est fait, m'a-t-il dit; ils sont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à sa porte. Milord Édouard l'y attendoit aussi; il a couru au-devant de lui, & le serrant contre sa poitrine: *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton pénétré; *viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'instant il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, & ils sont partis en se tenant étroitement embrassés.

LETTRE LXVI.

A J U L I E (23).

J'AI pris & quitté cent fois la plume; j'hésite dès le premier mot; je ne fais quel ton je dois prendre; je ne fais par où commencer; & c'est à Julie que je veux écrire! Ah! malheureux! que suis-je devenu? Il n'est donc plus ce temps, où mille sentimens délicieux couloient de ma plume comme un intarissable torrent! Ces doux momens de confiance & d'épanchement sont passés. Nous ne sommes plus l'un à l'autre, nous ne sommes plus les mêmes, & je ne fais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes lettres? Vos yeux

(23) Je n'ai guères besoin, je tre la campagne; leurs pauvres têtes
crois, d'avertir que les deux amans n'y sont plus.
séparés ne sont que déraisonner & bat-

yeux daigneront-ils les parcourir ? Les trouverez-vous assez réservées, assez circonspectes ? Oserois-je y garder encore une ancienne familiarité ? Oserois-je y parler d'un amour éteint ou méprisé, & ne suis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis ? Quelle différence, ô ciel ! de ces jours si charmans & si doux à mon effroyable misère ! Hélas ! je commençois d'exister, & je suis tombé dans l'anéantissement ; l'espoir de vivre animoit mon cœur ; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah ! que ne les ai-je terminés avant de me survivre à moi-même ! Que n'ai-je suivi mes pressentimens après ces rapides instans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger ! Sans doute, il falloit la borner à ces trois ans, ou les ôter de sa durée ; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, si j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame, je jouirois de ma raison ; je remplirois les devoirs d'un homme, & ferois, peut-être de quelques vertus, mon insipide carrière. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil osa contempler ce qu'il ne falloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force & sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne & son délèspoir.

VAINS rêves d'un esprit qui s'égare ! Desirs faux & trompeurs, désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés ! que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remèdes qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts ? Ah ! qui jamais connoitra l'amour, t'aura vue, & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers sens ? Non, non ; que le ciel garde ses bienfaits & me laisse, avec ma misère, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui font dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que pour toi : suis-moi dans mon exil, console-moi dans mes peines, ranime & soutiens mon espérance éteinte. Tou-

jours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable , d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour est invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il est fondé sur la base inébranlable du mérite & des vertus ; il ne peut périr dans une ame immortelle ; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance, & le passé lui donne des forces pour un avenir éternel.

MAIS toi, Julie, ô toi qui sus aimer une fois ! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre ? Comment ce feu sacré s'est-il éteint dans ton ame pure ? Comment as-tu perdu le goût de ces plaisirs célestes que toi seule étoit capable de sentir & de rendre ? Tu me chasses sans pitié ; tu me bannis avec opprobre ; tu me livres à mon désespoir, & tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant misérable, tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah ! Julie ! crois-moi ; tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien. Mille t'adoreront, sans doute ; le mien seul te savoit aimer.

RÉPONDS-MOI maintenant, amante abusée ou trompée ; que sont devenus ces projets formés avec tant de mystère ? Où sont ces vaines espérances , dont tu leurras si souvent ma crédule simplicité ? Où est cette union sainte & désirée, doux objet de tant d'ardens soupirs, & dont ta plume & ta bouche flattoient mes vœux ? Hélas ! sur la foi de tes promesses j'osois aspirer à ce nom sacré d'époux, & me croyois déjà le plus heureux des hommes. Dis, cruelle ! ne m'abusois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive, & mon humiliation plus profonde ? Ai-je attiré mes malheurs par ma faute ? Ai-je manqué d'obéissance, de docilité, de discrétion ? M'as-tu vu désirer assez foiblement pour mériter d'être éconduit, ou préférer mes fougueux desirs à tes volontés suprêmes ? J'ai tout fait pour te plaire, & tu m'abandonnes ! Tu te chargeois de mon bonheur, & tu m'as perdu ! Ingrate, rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié ; rends-moi compte de moi-même, après avoir égaré mon cœur dans cette suprême félicité que tu m'as montrée & que tu m'enlèves. Anges du ciel, j'eusse méprisé votre sort. J'eusse été le plus heureux des êtres.... Hélas ! je ne suis plus rien, un instant m'a tout ôté. J'ai passé sans intervalle du comble des plai-

frs aux regrets éternels. Je touche encore au bonheur qui m'échappe. . . . j'y touche encore & le perds pour jamais ! Ah ! si je le pouvois croire ! si les restes d'une espérance vaine ne soutenoient O rochers de Meillerie que mon œil égaré mesura tant de fois, que ne servîtes-vous mon désespoir ! J'aurois moins regretté la vie , quand je n'en avois pas senti le prix.

L E T T R E L X V I I .

DE MILORD ÉDOUARD A CLAIRE.

Nous arrivons à Besançon, & mon premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait, sinon paisiblement, du moins sans accident, & votre ami est aussi sain de corps qu'on peut l'être avec un cœur aussi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une sorte de tranquillité. Il a honte de son état, & se contraint beaucoup devant moi ; mais tout décele ses secrètes agitations, & si je feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux prises avec lui-même, & occuper ainsi une partie des forces de son ame à réprimer l'effet de l'autre.

IL fut fort abattu la première journée : je la fis courte, voyant que la vitesse de notre marche irritoit sa douleur. Il ne me parla point, ni moi à lui ; les consolations indiscrettes ne font qu'aggraver les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles ; mais la tristesse & le silence sont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premières étincelles de la fureur qui va succéder infailliblement à cette léthargie : à la dinée, à peine y avoit-il un quart-d'heure que nous étions arrivés, qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un souris amer ? Pourquoi restons-nous un moment si près d'elle ? Le soir il affecta de parler beaucoup, sans dire un mot de Julie. Il recommençoit des questions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut savoir si nous étions déjà sur terre de France, & puis il demanda si nous arriverions bientôt à

Vevai. La première chose qu'il fait à chaque station, c'est de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons, sur lesquels vous pourrez entrevoir l'état de son ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre entière.

L'EMPORTEMENT qu'annoncent ces premiers symptômes est facile à prévoir ; mais je ne saurois dire quel en sera l'effet & le terme ; car cela dépend d'une combinaison du caractère de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ses fureurs, mais non pas de son désespoir ; & quoi qu'on fasse, tout homme est toujours maître de sa vie.

JE me flatte, cependant, qu'il respectera sa personne & mes soins ; & je compte moins pour cela sur le zèle de l'amitié, qui n'y fera pas épargné, que sur le caractère de sa passion & sur celui de sa maîtresse. L'ame ne peut guères s'occuper fortement & long-temps d'un objet, sans contracter des dispositions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie, doit tempérer l'âcreté du feu qu'elle inspire, & je ne doute pas, non plus, que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement sans lui.

J'OSE compter aussi sur son cœur ; il est fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au sien n'est pas tant une foiblesse qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureuse est capable d'absorber pour un temps, pour toujours, peut-être, une partie de ses facultés ; mais elle est elle-même une preuve de leur excellence, & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la sagesse ; car la sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes passions, & l'on ne sert dignement la philosophie qu'avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse.

SOYEZ-EN sûre, aimable Claire ; je ne m'intéresse pas moins que vous au sort de ce couple infortuné ; non par un sentiment de commisération, qui peut n'être qu'une foiblesse ; mais par la con-

fidération de la justice & de l'ordre, qui veulent que chacun soit placé de la manière la plus avantageuse à lui-même & à la société. Ces deux belles ames fortirent l'une pour l'autre des mains de la nature; c'est dans une douce union, c'est dans le sein du bonheur que, libres de déployer leurs forces, & d'exercer leurs vertus, elles eussent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un insensé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverser l'harmonie des êtres pensans? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainsi la lumière sous le boisseau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaisans nés pour effuyer celles d'autrui? Le lien conjugal n'est-il pas le plus libre, ainsi que le plus sacré des engagemens? Oui, toutes les loix qui le gênent sont injustes; tous les peres qui l'osent former ou rompre sont des tyrans. Ce chaste nœud de la nature n'est soumis ni au pouvoir souverain, ni à l'autorité paternelle, mais à la seule autorité du pere commun qui fait commander aux cœurs, & qui, leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer (24).

QUE signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion? La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle d'humeur & de caractère demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour, choisit mal; le pere qui n'a de règle que l'opinion, choisit plus mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience, pour juger de la sagesse & des mœurs, un bon pere y doit suppléer sans doute. Son

(24) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune est tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il fustit que la premiere ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, sans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider, au Parlement de Paris, une cause célèbre, où l'honneur

du rang attaquoit insolamment & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne pere gagna son procès, osa déshériter son fils pour n'avoir pas voulu être un malhonnête homme. On ne sauroit dire à quel point, dans ce pays si galant, les femmes sont tyrannisées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs?

droit, son devoir même est de dire ; ma fille, c'est un honnête homme, ou, c'est un fripon ; c'est un homme de sens, ou, c'est un fou. Voilà les convenances dont il doit connoître ; le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang se règle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix ; voilà le véritable ordre social : ceux qui le règlent par la naissance ou par les richesses, sont les vrais perturbateurs de cet ordre : ce sont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il est donc de la justice universelle que ces abus soient redressés ; il est du devoir de l'homme de s'opposer à la violence, de concourir à l'ordre, & s'il m'étoit possible d'unir ces deux amans en dépit d'un vieillard sans raison, ne doutez pas que je n'achevassé en cela l'ouvrage du ciel, sans m'embarrasser de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuse, aimable Claire, vous avez un pere qui ne prétend point savoir mieux que vous en quoi consiste votre bonheur. Ce n'est, peut-être, ni par de grandes vues de sagesse, ni par une tendresse excessive qu'il vous rend ainsi maîtresse de votre sort ; mais qu'importe la cause, si l'effet est le même, & si, dans la liberté qu'il vous laisse, l'indolence lui tient lieu de raison ? Loin d'abuser de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus sage pere. Votre cœur, absorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place au feu de l'amour. Vous leur substituez tout ce qui peut y suppléer dans le mariage : moins amante qu'amie, si vous n'êtes la plus tendre épouse, vous serez la plus vertueuse, & cette union, qu'a formé la sagesse, doit croître avec l'âge, & durer autant qu'elle. L'impulsion du cœur est plus aveugle, mais elle est plus invincible : c'est le moyen de se perdre que de se mettre dans la nécessité de lui résister. Heureux ceux que l'amour assortit comme auroit fait la raison, & qui n'ont point d'obstacles à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels seroient nos deux amans sans l'injuste résistance d'un pere entêté. Tels, malgré lui, pourroient-ils être encore, si l'un des deux étoit bien conseillé.

L'EXEMPLE de Julie & le vôtre montrent également que c'est aux époux seuls à juger s'ils se conviennent. Si l'amour ne règne pas, la raison choisira seule; c'est le cas où vous êtes; si l'amour règne, la nature a déjà choisi; c'est celui de Julie. Telle est la loi sacrée de la nature qu'il n'est pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la considération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

QUOIQUE l'hyver s'avance & que j'aie à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai sous ma garde, que je ne voye son ame dans un état de consistance sur lequel je puisse compter. C'est un dépôt qui m'est cher par son prix, & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il soit heureux, je tâcherai au moins de faire qu'il soit sage, & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai résolu de passer ici une quinzaine de jours avec lui, durant lesquels j'espère que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres, & que vous m'aideriez toutes deux à mettre quelque appareil sur les blessures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raison, que par l'organe du sentiment. Je joins ici une lettre pour votre amie, ne la confiez, je vous prie, à aucun commissionnaire, mais remettez-la vous-même.

F R A G M E N S

JOINTS A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

I.

POURQUOI n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expirasse en vous quittant? Cœur pitoyable! rassurez-vous. Je me porte bien.... je ne souffre pas.... je vis encore.... je pense à vous.... je pense au temps où je vous fus cher.... j'ai le cœur un peu serré.... la voiture m'étourdit.... je ne pourrai long-temps vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être, aurai-je plus de force.... ou n'en aurai-je plus besoin....

II.

OU m'entraînent ces chevaux avec tant de vitesse ? Où me conduit avec tant de zèle ce t homme qui se dit mon ami ? Est-ce loin de toi , Julie ? Est-ce par ton ordre ? Est-ce en des lieux où tu n'es pas ?... Ah ! fille insensée !... je mesure des yeux le chemin que je parcours si rapidement. D'où viens - je ? où vais - je ? & pourquoi tant de diligence ? Avez-vous eu peur , cruels , que je ne coure pas assez tôt à ma perte ? O amitié ! ô amour ! est-ce-là votre accord ? Sont-ce-là vos bienfaits ?.....

III.

AS-TU bien consulté ton cœur , en me chassant avec tant de violence ? As-tu pu , dis , Julie , as-tu pu renoncer pour jamais... Non , non , ce tendre cœur m'aime ; je le sais bien. Malgré le sort , malgré lui-même , il m'aimera jusqu'au tombeau..... Je le vois , tu t'es laissé suggérer (25)..... quel repentir éternel tu te prépares !... hélas ! il fera trop tard.... Quoi ! tu pourrais oublier.... quoi ! je t'aurois mal connue !..... Ah ! songe à toi , songe à moi , songe à.... Écoute , il en est temps encore.... Tu m'as chassé avec barbarie. Je fuis plus vite que le vent... Dis un mot , un seul mot , & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot , & pour jamais nous sommes unis. Nous devons l'être ; nous le ferons Ah ! l'air emporte mes plaintes ! & cependant je fuis ; je vais vivre & mourir loin d'elle vivre loin d'elle !

(25) La fuite montre que ces soupçons tomboient sur Milord Edouard , & que Claire les a pris pour elle.

L E T T R E L X V I I I .

D E M I L O R D É D O U A R D A J U L I E .

VOTRE cousine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là-dessus votre empressement , pour lire ensuite posément cette lettre ; car je vous prévins que son sujet demande toute votre attention.

JE connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens , & c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie. Mais de tout ce que j'ai observé jusqu'ici , je n'ai rien vu de si extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'est pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractère marqué , dont on puisse , au premier coup-d'œil , assigner les différences , & il se pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fit prendre pour des âmes communes par un observateur superficiel. Mais c'est par cela même qui vous distingue , qu'il est possible de vous distinguer , & que les traits d'un modèle commun , dont quelqu'un manque toujours à chaque individu , brillent tous également dans les vôtres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractère , & s'il en vient une qui soit parfaite , quoiqu'on la trouve belle au premier coup-d'œil , il faut la considérer long - temps pour la reconnoître. La première fois que je vis votre amant , je fus frappé d'un sentiment nouveau , qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour , à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard , ce fut toute autre chose encore , & ce sentiment fut si vif , que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui produisoit cette impression , qu'un caractère encore plus marqué de perfection que le cœur sent , même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous seriez sans votre ami ; je ne vois pas de même ce qu'il seroit sans vous ; beaucoup d'hommes peuvent lui ressembler , mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai

jamais , votre lettre vint m'éclairer sur mes vrais sentimens. Je connus que je n'étois point jaloux , ni par conséquent amoureux ; je connus que vous étiez trop aimable pour moi ; il vous faut les prémices d'une ame , & la mienne ne feroit pas digne de vous.

DÈS ce moment je pris , pour votre bonheur mutuel , un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés , je fis auprès de votre pere une démarche indiscrette , dont le mauvais succès n'est qu'une raison de plus pour exciter mon zèle. Daignez m'écouter , & je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

SONDEZ bien votre cœur , ô Julie ! & voyez s'il vous est possible d'éteindre le feu dont il est dévoré ? Il fut un temps , peut-être , où vous pouviez en arrêter le progrès ; mais si Julie pure & chaste a pourtant succombé , comment se relevera-t-elle après sa chute ? Comment résistera-t-elle à l'amour vainqueur , & armé de la dangereuse image de tous les plaisirs passés ? Jeune amante , ne vous en imposez plus , & renoncez à la confiance qui vous a séduite : vous êtes perdue , s'il faut combattre encore : vous serez avilie & vaincue , & le sentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'est infiné trop avant dans la substance de votre ame pour que vous puissiez jamais l'en chasser ; il en renforce & pénètre tous les traits comme une eau forte & corrosive ; vous n'en effacerez jamais la profonde impression sans effacer à la fois tous les sentimens exquis que vous reçûtes de la nature , & quand il ne vous restera plus d'amour , il ne vous restera plus rien d'estimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire , ne pouvant plus changer l'état de votre cœur ? Une seule chose , Julie ; c'est de le rendre légitime. Je vais vous proposer pour cela l'unique moyen qui nous reste ; profitez-en , tandis qu'il est temps encore ; rendez à l'innocence & à la vertu cette sublime raison dont le ciel vous fit dépositaire , ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ses dons.

J'AI , dans le Duché d'York , une terre assez considérable , qui fut long-temps le séjour de mes ancêtres. Le château est ancien , mais bon & commode ; les environs sont solitaires , mais agréables & variés. La riviere d'Ouse , qui passe au bout du parc , offre à la

fois une perspective charmante à la vue, & un débouché facile aux denrées ; le produit de la terre suffit pour l'honnête entretien du maître, & peut doubler sous ses yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuse contrée. L'habitant paisible y conserve encore les mœurs simples des premiers temps, & l'on y trouve une image du Valais décrite avec des traits si touchans par la plume de votre ami. Cette terre est à vous, Julie, si vous daignez l'habiter avec lui ; c'est-là que vous pourrez accomplir ensemble tous les tendres souhaits par où finit la lettre dont je parle.

VENEZ, modèle unique des vrais amans ; venez, couple aimable & fidele, prendre possession d'un lieu fait pour servir d'asyle à l'amour & à l'innocence. Venez y ferrer, à la face du ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer, de l'exemple de vos vertus, un pays où elles seront adorées, & des gens simples portés à les imiter. Puissiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais, dans les sentimens qui vous unissent, le bonheur des ames pures ; puisse le ciel y bénir vos chastes feux d'une famille qui vous ressemble ; puissiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieillesse, & les terminer enfin paisiblement dans les bras de vos enfans ; puissent nos neveux, en parcourant avec un charme secret, ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendrissement de leur cœur : *ce fut ici l'asyle de l'innocence ; ce fut ici la demeure de deux amans !*

VOTRE sort est entre vos mains, Julie ; pesez attentivement la proposition que je vous fais, & n'en examinez que le fond ; car d'ailleurs, je me charge d'assurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends ; je me charge aussi de la sûreté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre personne jusqu'à votre arrivée. Là vous pourrez aussi-tôt vous marier publiquement sans obstacle ; car parmi nous une fille nubile n'a nul besoin du consentement d'autrui pour disposer d'elle-même. Nos sages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il résulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils sont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laissé à Vevai mon valet-de-chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à

route épreuve. Vous pourrez aisément vous concerter avec lui de bouche, ou par écrit à l'aide de Regianino, sans que ce dernier sâche de quoi il s'agit. Quand il sera temps, nous partirons pour vous aller joindre, & vous ne quitterez la maison paternelle, que sous la conduite de votre époux.

JE vous laisse à vos réflexions : mais je vous le répète, craignez l'erreur des préjugés & la séduction des scrupules, qui menent souvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera, si vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entrainera dans l'abyme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénère quelquefois en rimidité : vous serez sacrifiée à la chimère des conditions (26). Il faudra contracter un engagement désavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience : vous serez honorée & méprisable. Il vaut mieux être oubliée & vertueuse.

P. S. DANS le doute de votre résolution, je vous écris à l'insu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire, en un instant, tout l'effet de mes soins.

LETTRE LXIX.

DE JULIE A CLAIRE.

Ô MA chere ! dans quel trouble tu m'as laissée hier au soir, & quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre ! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon cœur ; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'apperçus moins le moyen de les apaiser. Autrefois une certaine lumière de sagesse & de raison dirigeoit ma volonté ; dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'instant. Maintenant avilie, & toujours vaincue, je ne fais

(26) La chimère des conditions ! ainsi ; & tout ceci ne seroit pas une fiction ! Lecteur, qu'en dites-vous ?
C'est un Pair d'Angleterre qui parle

que flotter entre des passions contraires : mon foible cœur n'a plus que le choix de ses fautes, & tel est mon déplorable aveuglement, que, si je viens par hazard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu fais quel époux mon pere me destine; tu fais quels liens l'amour m'a donnés. Veux-je être vertueuse : l'obéissance & la foi m'imposent des devoirs opposés. Veux-je suivre le penchant de mon cœur : qui préférer d'un amant ou d'un pere ? Hélas ! en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au désespoir ; en me sacrifiant au devoir, je ne puis éviter de commettre un crime, & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuse & coupable.

AH ! chere & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique ressource, & qui m'as tant de fois sauvée de la mort & du désespoir, considère aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois si jamais tes secourables soins me furent plus nécessaires ! Tu fais si tes avis sont écoutés, tu fais si tes conseils sont suivis ! tu viens de voir, au prix du bonheur de ma vie, si je fais déférer aux leçons de l'amitié ! Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite ; achève, puisque tu as commencé ; supplée à mon courage abattu, pense pour celle qui ne pense plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime ; tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux, & choisis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raison de choisir.

RELIS la lettre de ce généreux Anglois ; relis-la mille fois, mon ange. Ah ! laisse-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore. Douce & ravissante union des ames, délices inexprimables, même au sein des remords ; Dieu ! que seriez-vous pour mon cœur au sein de la foi conjugale ? Quoi ! le bonheur & l'innocence seroient encore en mon pouvoir ! Quoi ! je pourrois expirer d'amour & de joie entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse !... & j'hésite un seul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre ! & je ne suis pas déjà femme vertueuse, & chaste mere de famille !... Oh ! que les auteurs

de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement? Que ne peuvent-ils être témoins de la manière dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi!... Et les tiens, fille ingrate & dénaturée, qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mère que tu te prépares à le devenir? Celle qui déshonore sa famille apprendra-t-elle à ses enfans à l'honorer? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un père & d'une mère idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre... & jouis, si tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

MON Dieu! que d'horreurs m'environnent! quitter furtivement son pays: déshonorer sa famille, abandonner à la fois, père, mère, amis, parens & toi-même! & toi, ma douce amie! & toi, la bien-aimée de mon cœur! toi, dont à peine, dès mon enfance, je puis rester éloignée un seul jour; te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir! ah! non: que jamais.... Que de tourmens déchirent ta malheureuse amie! elle sent à la fois tous les maux dont elle a le choix, sans qu'aucun des biens qui lui resteront la console. Hélas! je m'égare. Tant de combats passent ma force & troublent ma raison; je perds à la fois le courage & le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seule. Ou choisis, ou laisse-moi mourir.

LETTRE LXX.

R É P O N S E.

TES perplexités ne sont que trop bien fondées, ma chère Julie; je les ai prévues, & n'ai pu les prévenir; je les sens & ne les puis apaiser; & ce que je vois de pire dans ton état, c'est que personne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au secours d'une âme agitée; s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion qui les méconnoît, peut se taire devant un conseil désintéressé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la na-

ture l'autorise & le condamne, la raison le blâme & l'approuve, le devoir se tait ou s'oppose à lui-même ; les fuites sont également à craindre de part & d'autre ; tu ne peux ni rester indécise, ni bien choisir ; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur seul en est le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante, & son effet m'attriste. Quelque fort que tu préfères, il sera toujours peu digne de toi, & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur. Je n'ai pas le courage de décider de ta destinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, & je sens bien, par ce qu'il me coûte, que ce sera le dernier ; mais je trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raison même s'impose silence, & où la seule règle à suivre, est d'écouter ton propre penchant.

NE fois pas injuste envers moi, ma douce amie, & ne me juge point avant le temps. Je fais qu'il est des amitiés circonspectes qui, craignant de se compromettre, refusent des conseils dans les occasions difficiles, & dont la réserve augmente avec le péril des amis. Ah ! tu vas connoître si ce cœur qui t'aime, connoît ces timides précautions ! souffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un instant des miennes.

N'AS-TU jamais remarqué, mon ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi ? Qu'un pere & une mere chérissent une fille unique, il n'y a pas, je le fais, de quoi s'en fort étonner ; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire ; mais qu'à l'âge mûr un homme aussi froid que M. de Wolmar s'attendrisse en te voyant, pour la première fois de sa vie ; que toute une famille t'idolâtre unanimement ; que tu sois chere à mon pere, cet homme si peu sensible, autant & plus, peut-être, que ses propres enfans ; que les amis, les connoissances, les domestiques, les voisins & toute une ville entière, t'adorent de concert, & prennent à toi le plus tendre intérêt : voilà, ma chere, un concours moins vraisemblable, & qui n'auroit point lieu, s'il n'avoit en ta personne quelque cause particulière. Sais-tu bien quelle est cette cause ? Ce n'est ni ta beauté, ni ton esprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de

plaire : mais c'est cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'est le don d'aimer , mon enfant , qui te fait aimer. On peut résister à tout , hors à la bienveillance : il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la sienne. Mille femmes sont plus belles que toi ; plusieurs ont autant de graces ; toi seule as , avec les graces , je ne fais quoi de plus séduisant qui ne plaît pas seulement , mais qui touche , & qui fait voler tous les cœurs au-devant du rien. On sent que ce rendre cœur ne demande qu'à se donner , & le doux sentiment qu'il cherche , le va chercher à son tour.

Tu vois , par exemple , avec surprise , l'incroyable affection de Milord Édouard pour ton ami ; tu vois son zèle pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses offres généreuses ; tu les attribues à la seule vertu ; & ma Julie de s'attendrir ! Erreur , abus , charmante cousine ! A Dieu ne plaise que j'exténue les bienfaits de Milord Édouard , & que je déprise sa grande ame. Mais , crois-moi , ce zèle , tout pur qu'il est , seroit moins ardent , si , dans la même circonstance , il s'adressoit à d'autres personnes. C'est ton ascendant invincible & celui de ton ami , qui , sans même qu'il s'en aperçoive , le déterminent avec tant de force , & lui font faire par attachement , ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

VOILA ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe ; elles transforment , pour ainsi dire , les autres en elles-mêmes ; elles ont une sphère d'activité dans laquelle rien ne leur résiste : on ne peut les connoître sans les vouloir imiter , & de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'est pour cela , ma chere , que ni toi , ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes ; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez , que comme ils seront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous : ils vous fuiront ou vous deviendront semblables , & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reste du monde.

VENONS maintenant à moi , cousine ; à moi qu'un même sang , un même âge , & sur-tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs , avec des tempéramens contraires , unit à toi dès l'enfance.

Congiunti

Congiunti eran gl' alberghi,

Ma più congiunti i cori :

Conforme era l'etate,

Ma'l pensier più conforme.

QUE penſes-tu qu'ait produit ſur celle qui a paſſé ſa vie avec toi, cette charmante influence qui ſe fait ſentir à tout ce qui t'approche ? Crois-tu qu'il puiſſe ne régner entre nous qu'une union commune ? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joie, que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant ? Ne lis-tu pas, dans mon cœur attendri, le plaſir de partager tes peines & de pleurer avec toi ? Puis-je oublier que dans les premiers transports d'un amour naiſſant, l'amitié ne te fut point importune ? & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, & à me dérober le ſpectacle de ta foibleſſe ? Ce moment fut critique, ma Julie ; je fais ce que vaut, dans ton cœur modeſte, le ſacrifice d'une honte qui n'eſt pas réciproque. Jamais je n'euffe été ta confidente, ſi j'euffe été ton amie à demi, & nos ames ſe ſont trop bien ſenties en ſ'uniffant, pour que rien les puiſſe déſormais ſéparer.

QU'EST-CE qui rend les amitiés ſi tièdes & ſi peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui ſauroient aimer ? Ce ſont les intérêts de l'amour ; c'eſt l'empire de la beauté ; c'eſt la jaloſie des conquêtes. Or, ſi rien de tout cela nous eût pu diviſer, cette diſiſion ſeroit déjà faite ; mais quand mon cœur ſeroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que vos feux ſont de nature à ne ſ'éteindre qu'avec la vie, ton amant eſt mon ami, c'eſt-à-dire, mon frere ; & qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié ? Pour M. d'Orbe, aſſurément il aura long-temps à ſe louer de tes ſentimens, avant que je ſonge à m'en plaindre, & je ne ſuis pas plus tentée de le retenir par force, que toi de me l'arracher. Eh ! mon enfant ! plût au ciel qu'au prix de ſon attachement je te puſſe guérir du tien ; je le garde avec plaſir, je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions ſur la figure, j'en puis avoir tant qu'il
Nouv. Héloïſe. Tome I. Aa

me plaira, tu n'es pas fille à me les disputer, & je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait si indifférente; je fais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fière que jalouse; car enfin les charmes de ton visage, n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens; je me pare de toutes tes perfections, & c'est en toi que je place mon amour-propre mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guères à faire peur pour mon compte: mais je suis assez jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile, & je n'ai pas besoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de savoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conseil que tu me demandes, je t'en ai dit la raison: mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même temps pour ton amie, & quel que soit ton destin, je suis déterminée à le partager. Si tu pars, je te suis; si tu restes, je reste: j'en ai formé l'inébranlable résolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a causé ta perte; ton sort doit être le mien, & puisque nous fûmes inséparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être jusqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet; mais au fond il est plus sensé qu'il ne semble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi. Premièrement, quant à ma famille, si je quitte un pere facile, je quitte un pere assez indifférent, qui laisse faire à ses enfans tout ce qui leur plaît, plus par négligence que par tendresse: car tu fais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les siennes, & que sa fille lui est bien moins chère que la pragmatique. D'ailleurs, je ne suis pas comme toi fille unique, & avec les enfans qui lui resteront, à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'ABANDONNE un mariage prêt à conclure? *Manco male*, ma chère; c'est à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en consoler. Pour moi, quoique j'estime son caractère, que je ne sois pas sans attachement

pour la personne , & que je regrette en lui un fort honnête-homme , il ne m'est rien auprès de ma Julie. Dis-moi , mon enfant , l'ame a-t-elle un sexe ? En vérité je ne le sens guères à la mienne. Je puis avoir des fantaisies , mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile , mais il ne fera jamais pour moi qu'un mari ; & de ceux-là , libre encore , & passable comme je suis , j'en puis trouver un par tout le monde.

PRENDS bien garde , cousine , que , quoique je n'hésite point , ce n'est pas à dire que tu ne doives point hésiter , ni que je veuille t'insinuer de prendre le parti que je prendrai si tu pars. La différence est grande entre nous , & tes devoirs sont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu fais encore qu'une affection presque unique remplit mon cœur , & absorbe si bien tous les autres sentimens qu'ils y sont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance : je n'aime parfaitement que toi seule , & si j'ai quelque lien à rompre en te suivant , je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai , j'imite Julie , & me croirai justifiée.

B I L L E T

D E J U L I E A C L A I R E.

JE t'entends , amie incomparable , & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir , & ne serai pas en tout indigne de toi.

L E T T R E L X X I.

D E J U L I E A M I L O R D É D O U A R D.

VOTRE lettre , Milord , me pénètre d'attendrissement & d'admiration. L'ami , que vous daignez protéger , n'y fera pas moins sensible , quand il saura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas ! il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bien-

faïfantes. Nous ne favons déjà qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre , & vos vertus héroïques nous toucheront toujours , mais elles ne nous furprendront plus.

QU'IL me feroit doux d'être heureufe fous les aufpices d'un ami fi généreux , & de tenir de fes bienfaits le bonheur que la fortune m'a refusé ! Mais, Milord , je le vois avec défefpoir , elle trompe vos bons deffeins ; mon fort cruel l'emporte fur votre zèle , & la douce image des biens que vous m'offrez , ne fert qu'à m'en rendre la privation plus fenfible. Vous donnez une retraite agréable & sûre à deux amans perfécutés ; vous y rendez leurs feux légitimes , leur union folemnelle , & je fais que fous votre garde , j'échapperois aifément aux pourfuites d'une famille irritée. C'eft beaucoup pour l'amour , eft-ce affez pour la félicité ? Non ; fi vous voulez que je fois paifible & contente , donnez-moi quelque afyle plus sûr encore , où l'on puiſſe échapper à la honte & au repentir. Vous allez au-devant de nos befoins , & , par une générofité fans exemple , vous vous privez , pour notre entretien , d'une partie des biens deftinés au vôtre. Plus riche , plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine , je puis tout recouvrer près de vous , & vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah ! Milord ! ferai-je digne d'en trouver un , après avoir abandonné celui que m'a donné la nature ?

VOILA la fource des reproches d'une confcience épouvantée , & des murmures fecrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de favoir fi j'ai droit de difpofer de moi contre le gré des auteurs de mes jours , mais fi j'en puis difpofer fans les affliger mortellement , fi je puis les fuir fans les mettre au défefpoir ? Hélas ! il vaudroit autant confulter fi j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu peſe-t-elle ainſi les droits du ſang & de la nature ? Depuis quand un cœur fenfible marque-t-il , avec tant de ſoin , les bornes de la reconnoiſſance ? N'eſt-pas être déjà coupable que de vouloir aller juſqu'au point où l'on commence à le devenir ; & cherche-t-on fi ſcrupuleuſement le terme de ſes devoirs , quand on n'eſt point tenté de le paſſer ? Qui ? moi j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je respire , ceux qui me conſervent la vie qu'ils m'ont donnée , & me la rendent chere ; ceux qui n'ont d'autre eſpoir , d'autre plai-

fir qu'en moi seule ; un pere presque sexagénaire , une mere toujours languissante ! Moi , leur unique enfant , je les laisserois sans assistance dans la solitude & les ennuis de la vieillesse , quand il est temps de leur rendre les tendres soins qu'ils m'ont prodigué ! Je livrerois leurs derniers jours à la honte , aux regrets , aux pleurs ! La terreur , le cri de ma conscience agitée me peindroient sans cesse mon pere & ma mere expirans sans consolation , & maudissant la fille ingrate qui les délaisse & les déshonore. Non , Milord ; la vertu que j'abandonnai , m'abandonne à son tour , & ne dit plus rien à mon cœur : mais cette idée horrible me parle à sa place ; elle me suivroit pour mon tourment à chaque instant de mes jours , & me rendroit misérable au sein du bonheur. Enfin , si tel est mon destin , qu'il faille livrer le reste de ma vie aux remords , celui-là seul est trop affreux pour le supporter ; j'aime mieux braver tous les autres.

JE ne puis répondre à vos raisons , je l'avoue ; je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes : mais , Milord , vous n'êtes pas marié : ne sentez-vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conseiller les enfans d'autrui ? Quant à moi , mon parti est pris ; mes parens me rendront malheureuse , je le fais bien ; mais il me fera moins cruel de gémir dans mon infortune , que d'avoir causé la leur , & je ne déserterai jamais la maison paternelle. Va donc , douce chimère d'une ame sensible , félicité si charmante & si désirée ; va te perdre dans la nuit des songes , tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous , ami trop généreux , oubliez vos aimables projets , & qu'il n'en reste de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoissant pour en perdre le souvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame , si vos généreuses bontés ne sont point épuisées , il vous reste de quoi les exercer avec gloire , & celui que vous honorez du titre de votre ami , peut par vos soins , mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez ; son égarement ne vient point de lâcheté , mais d'un génie ardent & fier qui se roidit contre la fortune. Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une constance apparente ; le vulgaire ne connoît point de violentes douleurs , & les grandes passions ne germent guères chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la sienne cette énergie de sentiment qui caractérise les ames nobles.

& c'est ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon désespoir. Milord, daignez le croire ; s'il n'étoit qu'un homme ordinaire , Julie n'eût point péri.

NON, non ; cette affection secrète qui prévint en vous une estime éclairée , ne vous a point trompé. Il est digne de tout ce que vous avez fait pour lui , sans le bien connoître ; vous ferez plus encore , s'il est possible , après l'avoir connu. Oui , foyez son consolateur , son protecteur , son ami , son pere ; c'est à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure ; il justifiera votre confiance , il honorera vos bienfaits , il pratiquera vos leçons , il imitera vos vertus , il apprendra de vous la sagesse. Ah ! Milord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être , que vous serez fier un jour de votre ouvrage !

LET TRE LXXII.

D E J U L I E.

ET toi aussi , mon doux ami ! & toi , l'unique espoir de mon cœur , tu viens le percer encore quand il se meurt de tristesse ! j'étois préparée aux coups de la fortune , de longs pressentimens me les avoient annoncés ; je les aurois supportés avec patience : mais toi pour qui je les souffre ! ah ! ceux qui me viennent de toi me sont seuls insupportables ; & il m'est affreux de voir aggraver mes peines , par celui qui devoit me les rendre cheres. Que de douces consolations je m'étois promises qui s'évanouissent avec ton courage ! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langue , que ton mérite effaceroit ma faute , que tes vertus releveroient mon ame abattue ! Combien de fois j'essuyai mes larmes amères en me disant : je souffre pour lui , mais il en est digne ; je suis coupable , mais il est vertueux ; mille ennuis m'assiègent , mais sa constance me soutient , & je trouve au fond de son cœur le dédommagement de toutes mes pertes : vain espoir que la première épreuve a détruit ! Où est maintenant cet amour sublime qui fait élever tous les sentimens & faire éclater la vertu ? Où sont ces fiers

maximes ? Qu'est devenue cette imitation des grands hommes ? Où est ce philosophe que le malheur ne peut ébranler , & qui succombe au premier accident qui le sépare de sa maîtresse ? Quel prétexte excusera désormais ma honte à mes propres yeux , quand je ne vois plus dans celui qui m'a séduite , qu'un homme sans courage , amolli par les plaisirs ; qu'un cœur lâche , abattu par le premier revers ; qu'un insensé , qui renonce à la raison sitôt qu'il a besoin d'elle ? ô Dieu ! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma faiblesse ?

REGARDE à quel point tu t'oublies ; ton ame égarée & rampante s'abaisse jusqu'à la cruauté ! tu n'oses faire des reproches ! tu t'oses plaindre de moi !... de ta Julie !... barbare !... Comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main ? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais , t'ont-ils laissé le courage de m'outrager ? Ah ! si tu pouvois douter de mon cœur , que le tien seroit méprisable !... mais non , tu n'en doutes pas , tu n'en peux douter , j'en puis défier ta fureur ; & dans cet instant même où je hais ton injustice , tu vois trop bien la source du premier mouvement de colère que j'éprouvai de ma vie.

PEUX-TU t'en prendre à moi , si je me suis perdue par une aveugle confiance , & si mes desseins n'ont point réussi ? Que tu rougirois de tes duretés , si tu connoissois quel espoir m'avoit séduite , quels projets j'osai former pour ton bonheur & le mien , & comment ils se sont évanouis avec toutes mes espérances ! Quelque jour , j'ose m'en flatter encore , tu pourras en savoir davantage , & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu fais la défense de mon père ; tu n'ignores pas les discours publics ; j'en prévois les conséquences , je te les fis exposer , tu les sentis comme nous , & pour nous conserver l'un à l'autre , il fallut nous soumettre au sort qui nous séparoit.

JE t'ai donc chassé , comme tu l'oses dire ? Mais pour qui l'ai-je fait , amant sans délicatesse ? Ingrat ! c'est pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être , & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi , que deviendras-tu quand je serai livrée à l'opprobre ? Esperes-tu pouvoir supporter le spectacle de mon

déshonneur ? Viens , cruel , si tu le crois , viens recevoir le sacrifice de ma réputation , avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens , ne crains pas d'être défavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prête à déclarer , à la face du ciel & des hommes , tout ce que nous avons senti l'un pour l'autre ; je suis prête à te nommer hautement mon amant , à mourir dans tes bras d'amour & de honte : j'aime mieux que le monde entier connoisse ma tendresse que de t'en voir douter un moment , & tes reproches me sont plus amers que l'ignominie.

FINISSONS pour jamais ces plaintes mutuelles , je t'en conjure ; elles me sont insupportables. O Dieu ! comment peut-on se quereller quand on s'aime , & perdre , à se tourmenter l'un l'autre , des momens où l'on a si grand besoin de consolation ? Non , mon ami , que sert de feindre un mécontentement qui n'est pas ? Plaignons-nous du fort , & non de l'amour. Jamais il ne forma d'union si parfaite ; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne sauroient plus se séparer , & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre , que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne sentir que tes peines ? Comment ne sens-tu point celles de ton amie ? Comment n'entends-tu point dans ton sein ses tendres gémissemens ? Combien ils sont plus douloureux que tes cris emportés ! Combien , si tu partageois mes maux , ils te feroient plus cruels que les tiens mêmes !

Tu trouves ton sort déplorable ! Considere celui de ta Julie , & ne pleure que sur elle. Considere dans nos communes infortunes l'état de mon sexe & du tien , & juge qui de nous est le plus à plaindre. Dans la force des passions affecter d'être insensible ; en proie à mille peines , paroître joyeuse & contente ; avoir l'air serein & l'ame agitée ; dire toujours autrement qu'on ne pense ; déguiser tout ce qu'on sent ; être fausse par devoir , & mentir par modestie : voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On passe ainsi ses beaux jours sous la tyrannie des bienfaisances , qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal assorti. Mais on gêne en vain nos inclinations ; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; il échappe à l'esclavage ; il se donne à son gré. Sous un joug de fer que le
ciel

ciel n'impose pas, on n'affervit qu'un corps sans ame : la personne & la foi restent séparément engagées , & l'on force au crime une malheureuse victime, en la forçant de manquer de part ou d'autre au devoir sacré de la fidélité.... Il en est de plus sages.... ah ! je le fais : elles n'ont point aimé. Qu'elles sont heureuses !.... Elles résistent.... J'ai voulu résister..... Elles sont plus vertueuses..... Aiment-elles mieux la vertu ? Sans toi, sans toi seul je l'aurois toujours aimée. Il est donc vrai que je ne l'aime plus ? tu m'as perdue , & c'est moi qui te console ! mais moi , que vais-je devenir ? que les consolations de l'amitié sont foibles où manquent celles de l'amour ! qui me consolera donc dans mes peines ? Quel sort affreux j'envisage, moi qui , pour avoir vécu dans le crime, ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés, & peut-être inévitables ! Où trouverai-je assez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, si je cède ? Où trouverai-je assez de force pour résister dans l'abattement où je suis ? Je crois déjà voir les fureurs d'un pere irrité. Je crois déjà sentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémissant déchirer mon cœur. Privée de toi , je reste sans ressource , sans appui , sans espoir ; le passé m'avilit , le présent m'afflige , l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur , je n'ai rien fait que nous rendre plus misérables en nous préparant une séparation plus cruelle. Les vains plaisirs ne sont plus , les remords demeurent , & la honte qui m'humilie , est sans dédommagement.

C'EST à moi , c'est à moi d'être foible & malheureuse. Laisse-moi pleurer & souffrir ; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes se réparer , & le temps même , qui guérit tout , ne m'offre que de nouveaux sujets de larmes : mais toi , qui n'a nulle violence à craindre , que la honte n'avilit point , que rien ne force à déguiser bassement tes sentimens ; toi qui ne sens que l'atteinte du malheur , & jouis au moins de tes premières vertus , comment t'oses-tu dégrader au point de soupirer & gémir comme une femme , & de t'emporter comme un furieux ? N'est-ce pas assez du mépris que j'ai mérité pour toi , sans l'augmenter en te rendant méprisable toi-même , & sans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien ? Rappelle donc ta fermeté , sache supporter l'infortune , & sois

homme. Sois encore, si j'ose le dire, l'amant que Julie a choisi. Ah! si je ne suis plus digne d'animer ton courage, souviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour; mérite que pour toi j'aie cessé de l'être; ne me déshonore pas deux fois.

NON, mon respectable ami, ce n'est point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier, & que je tiens déjà désavouée par toi-même. J'espère, toute avilie, toute confuse que je suis, j'ose espérer que mon souvenir n'inspire point des sentimens si bas, que mon image régne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foiblesse, la lâcheté de celui qui l'a causée.

HEUREUX dans ta disgrâce, tu trouves le plus précieux dédommagement qui soit connu des ames sensibles. Le ciel, dans ton malheur, te donne un ami, & te laisse à douter si ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux, qui daigne, aux dépens de son repos, prendre soin de tes jours & de ta raison. Que tu serois ému si tu savois tout ce qu'il a voulu faire pour toi! Mais que sert d'animer ta reconnaissance en aigrissant tes douleurs? Tu n'as pas besoin de savoir à quel point il t'aime pour connoître tout ce qu'il vaut, & tu ne peux l'estimer comme il le mérite, sans l'aimer comme tu le dois.

L E T T R E LXXIII.

D E C L A I R E.

VOUS avez plus d'amour que de délicatesse, & savez mieux faire des sacrifices que les faire valoir. Y pensez-vous d'écrire à Julie sur un ton de reproches dans l'état où elle est? Et parce que vous souffrez, faut-il vous en prendre à elle qui souffre encore plus? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant si grondeur que vous; toujours prêt à disputer sur tout, l'amour n'est pour vous qu'un état de guerre, ou si quelquefois vous êtes docile, c'est pour vous plaindre ensuite de l'avoir été. O que de pareils amans sont

à craindre ! & que je m'estime heureuse de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut , sans qu'il en coûte une larme à personne !

CROYEZ - MOI , changez de langage avec Julie si vous voulez qu'elle vive ; ç'en est trop pour elle de supporter à la fois sa peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop sensible ; vous lui devez les plus tendres consolations ; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre , ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi , qui suis l'unique auteur de votre éloignement. Oui , mon ami , vous avez deviné juste ; je lui ai suggéré le parti qu'exigeoit son honneur en péril , ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger ; je vous ai déterminé vous-même , & chacun a rempli son devoir. J'ai plus fait encore ; je l'ai détournée d'accepter les offres de Milord Édouard ; je vous ai empêché d'être heureux : mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le vôtre ; je savais qu'elle ne pouvoit être heureuse après avoir livré ses parens à la honte & au désespoir , & j'ai peine à comprendre , par rapport à vous-même , quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du sien.

QUOI qu'il en soit , voilà ma conduite & mes torts , & puisque vous vous plaisez à quereller ceux qui vous aiment , voilà de quoi vous en prendre à moi seule ; si ce n'est pas cesser d'être ingrat , c'est au moins cesser d'être injuste. Pour moi , de quelque manière que vous en usiez , je serai toujours la même envers vous ; vous me ferez cher tant que Julie vous aimera , & je dirois davantage s'il étoit possible. Je ne me repens d'avoir ni favorisé ni combattu votre amour. Le pur zèle de l'amitié qui m'a toujours guidée , me justifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous , & si quelquefois je m'intéressai pour vos feux , plus peut-être qu'il ne sembloit me convenir , le témoignage de mon cœur suffit à mon repos ; je ne rougirai jamais des services que j'ai pu rendre à mon amie , & ne me reproche que leur inutilité.

JE n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la confiance du sage dans les disgraces , & je pourrois , ce me semble , vous en rappeler à propos quelques maximes ; mais l'exemple de

Julie m'apprend qu'une fille de mon âge est pour un philosophe d'un vôte un aussi mauvais précepteur qu'un dangereux disciple, & il ne me conviendrait pas de donner des leçons à mon maître.

LETTRE LXXIV.

DE MILORD ÉDOUARD A JULIE.

Nous l'emportons, charmante Julie; une erreur de notre ami l'a ramené à la raison. La honte de s'être mis un moment dans son tort a dissipé toute sa fureur, & l'a rendu si docile que nous en ferons désormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaisir que la faute qu'il se reproche, lui laisse plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il est humble & confus en ma présence, mais non pas embarrassé ni contraint. Il sent trop bien son injustice pour que je m'en souviene, & des torts ainsi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare, qu'à celui qui les pardonne.

J'AI profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit, pour prendre avec lui quelques arrangemens nécessaires avant de nous séparer : car je ne puis différer mon départ plus long-temps. Comme je compte revenir l'été prochain, nous sommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, & qu'ensuite nous irions ensemble en Angleterre. Londres est le seul théâtre digne des grands talens, & où leur carrière est la plus étendue. (27) Les siens sont supé-

(27) C'est avoir une étrange pré-
vention pour son pays; car je n'en-
tends pas dire qu'il y en ait au monde
où, généralement parlant, les étran-
gers soient moins bien reçus, & trou-
vent plus d'obstacles à s'avancer qu'en
Angleterre. Par le goût de la Nation
ils n'y sont favorisés en rien; par la
forme du gouvernement ils n'y sau-
roient parvenir à rien. Mais convenons
aussi que l'Anglois ne va guères de-

mander aux autres, l'hospitalité qu'il
leur refuse chez lui. Dans quelle Cour,
hors celle de Londres, voit-on ram-
per lâchement ces fiers insulaires?
Dans quel pays, hors le leur, vont-ils
chercher à s'enrichir? Ils sont durs, il
est vrai; cette dureté ne me déplaît
pas quand elle marche avec la justice.
Je trouve beau qu'ils ne soient qu'An-
glois, puisqu'ils n'ont pas besoin d'é-
trangers.

rieurs à bien des égards, & je ne désespère pas de lui voir faire en peu de temps, à l'aide de quelques amis, un chemin digne de son mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon passage auprès de vous. En attendant vous sentez qu'à force de succès, on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des degrés de considération qui peuvent compenser la naissance, même dans l'esprit de votre pere. C'est, ce me semble, le seul expédient qui reste à tenter pour votre bonheur & le sien, puisque le sort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'AI écrit à Regianino de venir me joindre en poste, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je passe encore avec notre ami. Sa tristesse est trop profonde pour laisser place à beaucoup d'entretien. La musique remplira les vuides du silence, & le laissera rêver, & changera par degrés sa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même : je n'oserois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai en repassant, & ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, temps où, sur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous sera plus nécessaire. Quant à présent, sûrement il vous est inutile, & je ne vous prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

LET TRE L X V.

A C L A I R E.

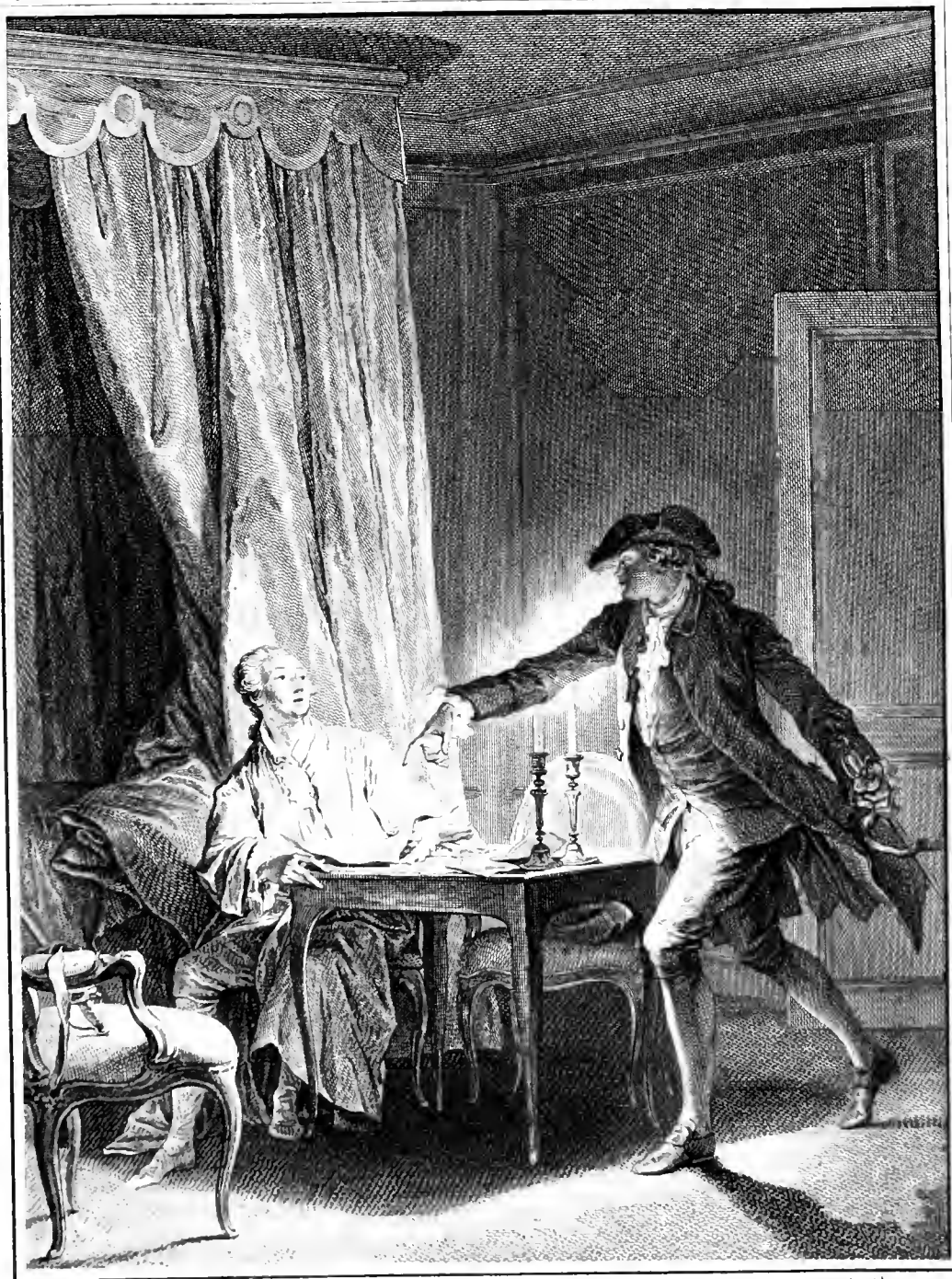
P OURQUOI faut-il que j'ouvre enfin les yeux sur moi ? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'avilissement où je suis tombé ; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné ! Aimable & généreuse amie, qui fûtes si souvent mon refuge, j'ose encore verser ma honte & mes peines dans votre cœur compatissant ; j'ose encore implorer vos consolations contre le sentiment de ma propre indignité ; j'ose recourir à vous quand je suis abandonné de moi-même. Ciel ! comment un homme aussi méprisable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou com-

ment un feu si divin n'a-t-il point épuré mon ame ? Qu'elle doit maintenant rougir de son choix , celle que je ne suis pas digne de nommer ! Qu'elle doit gémir de voir profaner son image dans un cœur si rampant & si bas ! Qu'elle doit de dédain & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche ! Connoissez toutes mes erreurs , charmante cousine (28) , connoissez mon crime & mon repentir ; foyez mon juge & que je meure ; ou foyez mon intercesseur , & que l'objet qui fait mon sort , daigne encore en être l'arbitre.

JE ne vous parlerai point de l'effet que produisit sur moi cette séparation imprévue ; je ne vous dirai rien de ma douleur stupide & de mon insensé désespoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarément inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je sentois l'horreur de mon état , moins j'imaginois qu'il fût possible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce sentiment , jointe à l'étonnante générosité de Milord Édouard , me fit naître des soupçons que je ne me rappellerai jamais sans horreur , & que je ne puis oublier sans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

EN rapprochant dans mon délire toutes les circonstances de mon départ , j'y crus reconnoître un dessein prémédité , & j'osai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'esprit , que tout me sembla le confirmer. La conversation de Milord avec le Baron d'Étange ; le ton peu insinuant que je l'accusais d'y avoir affecté ; la querelle qui en dérivait ; la défense de me voir ; la résolution prise de me faire partir ; la diligence & le secret des préparatifs ; l'entretien qu'il eut avec moi la veille ; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené ; tout me sembloit prouver de la part de Milord un projet formé de m'écarter de Julie ; & le retour que je savais qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit , selon moi , de me déceler le but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater , & dans ce dessein je me bornai à examiner les choses avec

(28) A l'imitation de Julie , il l'appelloit ma cousine ; & à l'imitation de Julie , Claire l'appelloit mon ami.



plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules soupçons, & le zèle de l'humanité ne lui inspiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalousie ne tirât quelque indice de trahison. A Befançon je fus qu'il avoit écrit à Julie fans me communiquer sa lettre, fans m'en parler. Je me tins alors suffisamment convaincu, & je n'attendis que la réponse, dont j'espérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclaircissement que je méditois.

HIÉR au soir nous rentrâmes assez tard, & je fus qu'il y avoit un paquet venu de Suisse, dont il ne me parla point en nous séparant. Je lui laissai le temps de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer, en lisant quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah ! Julie ! disoit-il en phrases interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuse. . . . je respecte votre vertu. . . . mais je plains votre erreur. . . . A ces mots & d'autres semblables que je distinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi ; je pris mon épée sous mon bras ; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte ; j'entrai comme un furieux. Non, je ne souillerai point ce papier, ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à se battre avec moi sur le champ.

O ma cousine ! c'est-là sur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable sagesse, même sur les hommes les plus sensibles, quand ils veulent écouter sa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes discours, & il les prit pour un vrai délire : mais la trahison dont je l'accusois, les desseins secrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore, & dont je lui parlois sans cesse, lui firent connoître enfin le sujet de ma fureur. Il sourit ; puis il me dit froidement : vous avez perdu la raison, & je ne me bats point contre un insensé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux ; est-ce bien moi que vous accusez de vous trahir ? Je sentis dans l'accent de ce discours je ne fais quoi qui n'étoit pas d'un perfide ; le son de sa voix me remua le cœur ; je n'eus pas jetté les yeux sur les siens que tous mes soupçons se dissipèrent, & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'aperçut à l'instant de ce changement ; il me tendit la main.

Venez, me dit-il, si votre retour n'eût précédé ma justification ; je ne vous aurois vu de ma vie. A présent que vous êtes raisonnable , lisez cette lettre, & connoissez une fois vos amis. Je voulus refuser de la lire ; mais l'ascendant que tant d'avantages lui donnoient sur moi, le lui fit exiger d'un ton d'autorité, que, malgré mes ombrages dissipés, mon desir secret n'appuyoit que trop.

IMAGINEZ en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'osois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ses pieds, & le cœur chargé d'admiration, de regret & de honte, je serrois ses genoux de toute ma force, sans pouvoir proférer un seul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi, pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder, que de ne m'opposer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah ! qu'il fasse désormais ce qu'il lui plaira ! son ame sublime est au-dessus de celle des hommes, & il n'est pas plus permis de résister à ses bienfaits qu'à ceux de la Divinité.

ENSUITE il me remit les deux lettres qui s'adressoient à moi, lesquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la sienne, & d'être instruit de la résolution de votre cousine. Je vis, en les lisant, quelle amante & quelle amie le ciel m'a données ; je vis combien il a rassemblé de sentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma bassesse plus méprisable. Dites ; quelle est donc cette mortelle unique, dont le moindre empire est dans sa beauté, & qui, semblable aux puissances éternelles, se fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait ? Hélas ! elle m'a tout ravi, la cruelle ! & je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il semble que tous les tourmens qu'elle me cause, soient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le sacrifice qu'elle vient de faire aux sentimens de la nature, me désole & m'enchanté ; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, son cœur ne fait rien refuser qui ne fasse valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante cousine ; vous, unique & par-
fait

fait modèle d'amitié, qu'on citera seule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne ressemblent pas au vôtre, oseront traiter de chimère : ah ! ne me parlez plus de philosophie ! je méprise ce trompeur étalage qui ne consiste qu'en vains discours ; ce fantôme qui n'est qu'un ombre, qui nous excite à menacer de loin les passions, & nous laisse comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens ; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les desire plus ardemment & en a plus besoin que jamais ; daignez me rappeler à moi-même, & que votre douce voix supplée en ce cœur malade à celle de la raison.

Non, je l'ose espérer, je ne suis point tombé dans un abaissement éternel. Je sens ranimer en moi ce feu pur & saint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne sera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter sans cesse. O chère amante dont je dois honorer le choix ! ô mes amis dont je veux recouvrer l'estime ! mon ame se réveille & reprend dans les vôtres sa force & sa vie. Le chaste amour & l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche désespoir fut prêt à m'ôter : les pures sentimens de mon cœur me tiendront lieu de sagesse ; je serai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chute, si je puis m'en relever un instant. Je ne fais, ni ne veux savoir quel sort le ciel me réserve ; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi, me servira d'égide, & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur ? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah ! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus, afin qu'on pût dire un jour en les admirant : pouvoit-il moins faire ? il fut aimé de Julie.

P. S. DES nœuds abhorrés, & peut-être inévitables ! que signifient ces mots ? Ils sont dans sa lettre. Claire, je m'attends à tout ; je suis résigné, prêt à supporter mon sort. Mais ces mots. . . jamais, quoi qu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mots-là.

Nouv. Héroïse. Tome I.

Cc

L E T T R E L X X V I.

D E J U L I E.

IL est donc vrai que mon ame n'est pas fermée au plaisir, & qu'un sentiment de joie y peut pénétrer encore ! Hélas ! je croyois depuis ton départ n'être plus sensible qu'à la douleur ; je croyois ne savoir que souffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des consolations à ton absence. Ta charmante lettre à ma cousine est venue me désabuser ; je l'ai lue & baisée avec des larmes d'attendrissement ; elle a répandu la fraîcheur d'une douce rosée sur mon cœur séché d'ennui & flétri de tristesse, & j'ai senti par la sérénité qui m'en est restée, que tu n'as pas moins d'ascendant de loin que de près sur les affections de ta Julie.

MON ami, quel charme pour moi de te voir reprendre cette vigueur de sentiment, qui convient au courage d'un homme ! Je t'en estimerai davantage, & m'en mépriserai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à présent que nous pouvons parler librement de nos affaires ; ce qui aggravoit mon désespoir étoit de voir que le tien nous ôtoit la seule ressource, qui pouvoit nous rester dans l'usage des tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le ciel t'a donné ; ce ne seroit pas trop de ta vie entière pour mériter ses bienfaits ; ce ne fera jamais assez pour réparer l'offense que tu viens de lui faire, & j'espère que tu n'auras plus besoin d'autre leçon pour contenir ton imagination soureuse. C'est sous les auspices de cet homme respectable que tu vas entrer dans le monde ; c'est à l'appui de son crédit, c'est guidé par son expérience, que tu vas tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi ; tâche au moins d'honorer ses bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perspective s'offre encore à toi ; vois quel succès tu dois espérer dans une carrière où tout concourt à favoriser ton zèle. Le ciel t'a prodigué ses dons ; ton heureux naturel, cultivé par ton goût, t'a

doué de tous les talens : à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des ans :

Frutto senile in su'l giovenil fiore.

L'ÉTUDE n'a point émoussé ta vivacité, ni appesanti ta personne : la fade galanterie n'a point rétréci ton esprit, ni hébété ta raison. L'ardent amour, en t'inspirant tous les sentimens sublimes dont il est le pere, t'a donné cette élévation d'idée & cette justesse de sens (29) qui en sont inséparables. A sa douce chaleur j'ai vu ton ame déployer ses brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du soleil : tu as à la fois tout ce qui mène à la fortune, & tout ce qui la fait mépriser. Il ne te manquoit, pour obtenir les honneurs du monde, que d'y daigner prétendre, & j'espère qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zèle dont ils ne sont pas dignes.

O mon doux ami ! tu vas t'éloigner de moi ! O mon bien-aimé ! tu vas fuir ta Julie ! Il le faut ; il faut nous séparer si nous voulons nous revoir heureux un jour, & l'effet des soins que tu vas prendre, est notre dernier espoir. Puissé une si chere idée t'animer, te consoler durant cette amère & longue séparation ! puisse-t-elle te donner cette ardeur qui surmonte les obstacles & dompte la fortune ! Hélas ! le monde & les affaires feront pour toi des distractions continuelles, & feront une utile diversion aux peines de l'absence. Mais je vais rester abandonnée à moi seule ou livrée aux persécutions : & tout me forcera de te regretter sans cesse. Heureuse au moins si de vaines allarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & si, avec mes propres maux, je ne sentoie encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'exposer !

Je frémis en songeant aux dangers de mille especes que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inspirer ; mais puisque le sort nous sépare, ah ! mon

(29) Justesse de sens inséparable de l'amour ? Bonne Julie, elle ne brille pas ici dans le vôtre.

ami ! pourquoi n'es-tu qu'un homme ? Que de conseils te feroient nécessaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager ! Ce n'est pas à moi, jeune, sans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-dessus des avis ; c'est un soin que je laisse à Milord Édouard. Je me borne à te recommander deux choses, parce qu'elles tiennent plus au sentiment qu'à l'expérience, & que, si je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur ; n'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

JE ne te rappellerai point tous ces argumens subtiles que tu m'as toi-même appris à mépriser, qui remplissent tant de livres, & n'ont jamais fait un honnête homme. Ah ! ces tristes raisonneurs ! quels doux ravissmens leurs cœurs n'ont jamais sentis ni donnés ! Laisse, mon ami, ces vains moralistes, & rentre au fond de ton ame ; c'est-là que tu trouveras toujours la source de ce feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des sublimes vertus ; c'est-là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un saint enthousiasme, & que nos passions souillent sans cesse, sans pouvoir jamais l'effacer (30) Souviens-toi des larmes délicieuses qui couloient de nos yeux, des palpitations qui suffoquoient nos cœurs agités, des transports qui nous élevoient au-dessus de nous-mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcusable, & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu savoir laquelle est vraiment desirable, de la fortune ou de la vertu ? Songe à celle que le cœur préfère quand son choix est impartial. Songe où l'intérêt nous porte en lisant l'histoire. T'aviseras-tu jamais de desirer les trésors de Crésus, ni la gloire de César, ni le pouvoir de Néron, ni les plaisirs d'Héliogabale ? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes desirs ne te mettoient-ils pas à leur place ? C'est qu'ils ne l'étoient point, & tu le sentoies bien ; c'est qu'ils étoient vils & méprisables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à personne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus

(30) La véritable philosophie des hommes ému ne peut quitter ce philosophe, est celle de Platon ; durant le sôphie ; un lecteur froid ne peut le souffrir. charme ils n'en ont jamais d'autre. Un

de plaisir ? Desquels adorois-tu les exemples ? Auxquels aurois-tu mieux aimé ressembler ? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! c'étoit l'Athénien buvant la ciguë, c'étoit Brutus mourant pour son pays, c'étoit Régulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ses entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faisoient envie, & tu sentoies, au fond de ton cœur, la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce sentiment fût particulier à toi seul ; il est celui de tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle, que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons ; si-tôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler, & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

PARDONNE-MOI ces transports, mon aimable ami ; tu fais qu'ils me viennent de toi, & c'est à l'amour, dont je les tiens, à te les rendre. Je ne veux point t'enseigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton usage : car voici le temps de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu fais dire. S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être intègre & courageux, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même, & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'Univers. Tu sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime ; car si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, sans être forcé de se haïr lui-même ?

JE ne crains pas que les sens & les plaisirs grossiers te corrompent. Ils sont des pièges peu dangereux pour un cœur sensible, & il lui en faut de plus délicats : mais je crains les maximes & les leçons du monde, je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple universel & continuel du vice ; je crains les sophismes

adroits dont il se colore : je crains , enfin , que ton cœur même ne t'en impose , & ne te rende moins difficile sur les moyens d'acquérir une considération que tu saurois dédaigner , si notre union n'en pouvoit être le fruit.

JE t'avertis , mon ami , de ces dangers ; ta sagesse fera le reste ; car c'est beaucoup pour s'en garantir que d'avoir sù les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis sur la fausse raison du vice , sur les fières erreurs des insensés , & qui doit suffire pour diriger au bien la vie de l'homme sage. C'est que la source du bonheur n'est toute entière ni dans l'objet désiré , ni dans le cœur qui le possède , mais dans le rapport de l'un & de l'autre ; & que , comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité , tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur , il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé : car il y a des deux côtés une préparation nécessaire , un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible , & toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment , faute de connoître un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre , de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans , & de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut-il pas mieux encore , si l'on ne peut avoir qu'un des deux , sacrifier celui que le sort peut nous rendre , à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu ? Qui le doit mieux savoir que moi , qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie en pensant y mettre le comble ? Laisse donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur , & sois sûr que , s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre , il se trouve dans un homme de bien. Tu reçus du ciel cet heureux penchant à tout ce qui est bon & honnête ; n'écoute que tes propres desirs ; ne suis que tes inclinations naturelles ; songe sur-tout à nos premières amours. Tant que ces momens purs & délicieux reviendront à ta mémoire , il n'est pas possible que tu cesses d'aimer ce qui te les rendit si doux ; que le charme du beau moral s'efface

dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût ? Non , pour pouvoir posséder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

ME voici à mon second point ; car comme tu vois je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut sans amour avoir les sentimens sublimes d'une ame forte : mais un amour tel que le nôtre l'anime & la soutient tant qu'il brûle : si-tôt qu'il s'éteint, elle tombe en langueur, & un cœur usé n'est plus propre à rien. Dis-moi, que ferions-nous si nous n'aimions plus ? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux cesser d'être que d'exister sans rien sentir, & pourroistu te résoudre, à traîner sur la terre l'insipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une ame humaine ? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure & ton âge, encore plus que ton mérite, tendront mille embûches à ta fidélité. L'insinuante coquetterie affectera le langage de la tendresse, & te plaira sans t'abuser ; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaisirs : tu les goûteras séparés de lui, & ne les pourras reconnoître. Je ne sais si tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie, mais je te déte de jamais retrouver, auprès d'une autre, ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuisement de ton ame t'annoncera le sort que je t'ai prédit ; la tristesse & l'ennui t'accableront au sein des amusemens frivoles. Le souvenir de nos premieres amours te poursuivra malgré toi. Mon image, cent fois plus belle que je ne fus jamais, viendra tout-à-coup te surprendre. A l'instant le voile du dégoût couvrira tous tes plaisirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien-aimé, mon doux ami ! ah ! si jamais tu m'oublies.... Hélas ! je ne ferai qu'en mourir ; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

NE l'oublie donc jamais cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne fera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le ciel m'a placée : mais après t'avoir recommandé la fidélité, il est juste de te laisser de la mienne, le seul gage qui soit en mon pouvoir. J'ai consulté, non mes devoirs ; mon esprit égaré ne les connoit plus : mais mon cœur, dernière règle de

qui n'en fauroit plus suivre; & voici le résultat de ses inspirations. Je ne t'épouserai jamais sans le consentement de mon pere; mais je n'en épouserai jamais un autre sans ton consentement. Je t'en donne ma parole; elle me sera sacrée, quoi qu'il arrive; & il n'y a point de force humaine qui puisse m'y faire manquer. Sois donc sans inquiétude sur ce que je puis devenir en ton absence. Va, mon aimable ami, chercher sous les auspices du tendre amour un fort digne de le couronner. Ma destinée est dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.

LETTRE LXXVII.

A J U L I E.

O *QUAL* *fiamma di gloria, d'onore,*

Scorrer sento per tutte le vene,

Alma grande, parlando con te!

JULIE, laisse-moi respirer. Tu fais bouillonner mon sang; tu me fais tressaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du saint amour de la vertu, & tu portes au fond du mien son ardeur céleste. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres? Crois que, si je m'oublie au point d'avoir besoin de raisons pour bien faire, au moins ce n'est pas de ta part; ta seule volonté me suffit. Ignore-tu que je ferai toujours ce qu'il te plaira, & que je ferai le mal même avant de pouvoir te désobéir. Oui, j'aurois brûlé le Capitole si tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choses; mais fais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi? Ah! fille incomparable! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

JE pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre &
dont

dont tu pouvois t'épargner le détour ; car promettre de n'être à personne sans mon consentement , n'est-ce pas promettre de n'être qu'à moi ? Pour moi , je le dis plus librement , & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne fera point violée ; j'ignore , dans la carrière où je vais m'essayer pour te complaire , à quel sort la fortune m'appelle ; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Étange ; je ne vis , je n'existe que pour elle , & mourrai libre ou son époux. Adieu , l'heure presse & je pars à l'instant.

L E T T R E L X X V I I I .

A J U L I E .

J'ARRIVAI hier au soir à Paris , & celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues , en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie ! plains-moi , plains ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux auroit tracé cette route immense , elle m'eût paru moins longue , & je n'aurois pas senti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah ! si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre , ainsi que l'espace qui nous sépare , je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du temps , je compterois , dans chaque jour ôté de ma vie , les pas qui m'auroient rapproché de toi. Mais cette carrière de douleurs est couverte des ténèbres de l'avenir. Le terme qui doit la borner se dérobe à mes foibles yeux. O doute ! ô supplice ! mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le soleil se leve & ne me rend plus l'espoir de te voir ; il se couche & je ne t'ai point vue ; mes jours vuides de plaisir & de joie s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'espérance éteinte ; elle ne m'offre qu'une ressource incertaine & des consolations suspectes. Chère & tendre amie de mon cœur , hélas ! à quels maux faut-il m'attendre , s'ils doivent égaler mon bonheur passé ?

QUE cette tristesse ne t'allarme pas , je t'en conjure ; elle est
Nouv. Héloïse. Tome I. D d

l'effet passager de la solitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premières foiblesses ; mon cœur est dans ta main , ma Julie ; & , puisque tu le soutiens , il ne se laissera plus abattre. Une des consolantes idées , qui sont le fruit de ta dernière lettre , est que je me trouve à présent porté par une double force , & quand l'amour auroit anéanti la mienne , je ne laisserois pas d'y gagner encore ; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les âmes humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix , & la force unie des amis , comme celle des lames d'un aimant artificiel , est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. Divine amitié ! c'est-là ton triomphe. Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite , qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés ? Où sont-ils ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fièvre des sens , pour un desir de la nature avilie ? Qu'ils viennent , qu'ils observent , qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur ; qu'ils voyent un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime , incertain de le revoir jamais , sans espoir de recouvrer sa félicité perdue ; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes sentimens sublimes , prêt à braver la fortune , à souffrir ses revers , à se voir même privé de toi , & à faire , des vertus que tu lui as inspirées , le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son âme. Julie , eh ! qu'aurois-je été sans toi ? La froide raison m'eût éclairé , peut-être ; tiède admirateur du bien , je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus ; je saurai le pratiquer avec zèle , & , pénétré de tes sages leçons , je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus ; ô quels hommes nous serions nous , si le monde étoit plein de Julies & de cœurs qui les fussent aimer.

EN méditant en route sur ta dernière lettre , j'ai résolu de rassembler , en un recueil , toutes celles que tu m'as écrites , maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y

en ait pas une que je ne sache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire ; j'aime pourtant à les relire sans cesse, ne fût-ce que pour revoir les traits de cette main chérie, qui seule peut faire mon bonheur. Mais insensiblement le papier s'use, & avant qu'elles soient déchirées, je veux les copier toutes dans un livre blanc que je viens de choisir exprès pour cela. Il est assez gros, mais je songe à l'avenir, & j'espère ne pas mourir assez jeune pour me borner à ce volume. Je destine les soirées à cette occupation charmante, & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours ; il fera mon manuel dans le monde où je vais entrer, il fera pour moi le contrepoison des maximes qu'on y respire ; il me consolera dans mes maux ; il préviendra ou corrigera mes fautes ; il m'instruira durant ma jeunesse, il m'édifiera dans tous les temps, & ce seront, à mon avis, les premières lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

QUANT à la dernière que j'ai présentement sous les yeux ; toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange ; mais ce qui doit l'être encore plus, c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, & je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de constance ? Autrefois tu connoissois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah ! Julie ! inspires-tu des sentimens périssables ; & , quand je ne t'aurais rien promis, pourrais-je cesser jamais d'être à toi ? Non, non ; c'est du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier transport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'eussé-je vue que ce premier instant, c'en étoit déjà fait, il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant ? Maintenant qu'enivré de mon bonheur passé, son seul souvenir suffit pour me le rendre encore ? Maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes, je ne respire qu'en eux ? Maintenant que ma première ame est disparue, & que je suis animé de celle que tu m'as donnée ? Maintenant, ô Julie ! que je me dépote contre moi, de t'exprimer si mal tout ce que je sens ? Ah ! que toutes les beautés de l'univers tentent de me séduire ; en est-il d'autres que la tienne à mes yeux ? Que tout conspire à l'arracher de mon cœur ;

qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidele miroir de Julie ; sa pure image ne cessera de briller jusques dans le dernier fragment ; rien n'est capable de l'y détruire. Non , la suprême puissance elle-même ne sauroit aller jusques-là ; elle peut anéantir mon ame ; mais non pas faire qu'elle existe & cesse de t'adorer.

MILORD Édouard s'est chargé de te rendre compte , à son passage, de ce qui me regarde , & de ses projets en ma faveur : mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promesse par rapport à ses arrangemens présens. Apprends qu'il ose abuser du droit que lui donne sur moi ses bienfaits, pour les étendre au-delà même de la bienfaisance. Je me vois, par une pension qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au-dessus de ma naissance, & c'est peut-être ce que je serai forcé de faire à Londres pour suivre ses vues. Pour ici, où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma manière, & ne serai point tenté d'employer en vaines dépenses l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie ; les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant, & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu ?

LET TRE LXXIX.

A J U L I E.

(31) J'ENTRE avec une secrète horreur dans ce vaste désert du monde. Ce cahos ne m'offre qu'une solitude affreuse, où règne un morne silence. Mon ame à la presse cherche à s'y répandre, & se

(31) Sans prévenir le jugement du lecteur, & celui de Julie sur ces relations, je crois pouvoir dire que si j'avois à les faire & que je ne les fisse pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été plusieurs fois sur le point de les ôter & d'en substituer de ma façon ; ensia je les laisse, & je

me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans, entrant dans le monde, ne doit pas le voir, comme le voit un homme de cinquante, à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître. Je me dis encore que, sans y avoir fait un fort grand rôle, je ne suis pourtant

trouve par-tout resserrée. Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul, disoit un ancien ; moi, je ne suis seul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi, ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il sent qu'il n'est point écouté : il voudroit répondre ; on ne lui dit rien qui puisse aller jusqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & personne ici n'entend la mienne.

CE n'est pas qu'on ne me fasse beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenance, & que mille soins officieux n'y semblent voler au-devant de moi. Mais c'est précisément de quoi je me plains. Le moyen d'être aussi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu ? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand'peur que celui, qui dès la première vue me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu, si j'avois quelque important service à lui demander, & quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

IL y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François est naturellement bon, ouvert, hospitalier, bienfaisant ; mais il y a aussi mille manières de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre ; mille offres apparentes, qui ne sont faites que pour être refusées ; mille espèces de pièges que la politesse tend à la bonne-foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire : comptez sur moi dans l'occasion ; disposez de mon crédit, de ma bourse, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincère & pris au mot, il n'y auroit pas de peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens seroit ici presque établie ; le plus riche offrant sans cesse, & le plus pauvre acceptant toujours, tout se mettroit naturellement de niveau,

plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laissons donc ces lettres comme elles sont. Que les lieux communs usés restent ; que les observations triviales restent ; c'est un petit

mal que tout cela. Mais, il importe à l'ami de la vérité que, jusqu'à la fin de sa vie, les passions ne souillent point ses écrits.

& Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne feroient à Paris. Au lieu de cela, c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont les plus inégales, & où règnent à la fois la plus somptueuse opulence & la plus déplorable misère. Il n'en faut pas davantage, pour comprendre ce que signifie cette apparente commiseration, qui semble toujours aller au-devant des besoins d'autrui, & cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

AU lieu de tous ces sentimens suspects & de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumières & de l'instruction ? C'en est ici l'aimable source, & l'on est d'abord enchanté du savoir & de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non-seulement des savans & des gens de lettres, mais des hommes de tous les états & même des femmes : le ton de la conversation y est coulant & naturel ; il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter ; on y plainfante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les faillies, la satire aiguë, l'adroite flatterie & la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer ; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mène à l'élégance ; chacun dit son avis & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtement le sien ; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute ; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents, & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

MAIS au fond que penses-tu qu'on apprenne dans ces conversations si charmantes ? A juger sainement des choses du monde, à bien user de la société, à connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler, à force de philosophie, tous les principes de la vertu, à colorer, de sophismes subtils, ses passions & ses préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la

mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractère des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est, pour ainsi dire, son habit & non pas lui qui a un sentiment, & il en changera sans façon tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale; vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zèle les loix, le despotisme, & l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacun prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile à tirer pour les trois (32). Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui, & le zèle apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens isolés, qui vivent dans l'indépendance, ont au moins un esprit à eux, point du tout; autres machines qui ne pensent point, & qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoissent : là-dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur, sur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu, sur une pièce prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, sur tel ou tel auteur qu'ils ne connoissent point, sur tel ou tel système dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront le lendemain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes & de femmes, qui pen-

(32) On doit passer ce raisonnement à un Suisse, qui voit son pays fort bien gouverné, sans qu'aucune des trois professions y soit établie. Quoi! l'Etat peut-il subsister sans défenseurs? Non: il faut des défenseurs à l'Etat; mais tous les Citoyens doivent être soldats par devoir, aucun

par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient officiers au camp, Magistrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoissoit pas ces bizarres préjugés d'Etat qui les séparent & les déshonorent.

sont pour tous les autres, & pour lesquels tous les autres parlent & agissent; & comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses règles, ses jugemens, ses principes qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison, est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & circonscrite. Quiconque aime à se répandre & fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte, en entrant, son ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée; qu'il la pose de même en sortant, & reprenne, s'il veut, la sienne jusqu'à nouvel échange.

IL y a plus : c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation & d'autres pour la pratique; leur opposition ne scandalise personne, & l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entre eux. On n'exige pas même d'un auteur, sur-tout d'un moraliste, qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits, ses discours, sa conduite sont trois choses toutes différentes, qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot, tout est absurde & rien ne choque, parce qu'on y est accoutumé, & il y a même à cette inconséquence une sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profession, tous se piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air cavalier; le Financier fait le seigneur; l'Évêque a le propos galant; l'homme de Cour parle philosophie; l'homme d'État de bel-esprit; il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui, ne pouvant prendre un autre ton que le sien, se met en noir les dimanches pour avoir l'air d'un homme
de

de Palais. Les militaires seuls , dédaignant tous les autres états , gardent sans façon le ton du leur , & sont insupportables de bonne foi. Ce n'est pas que M. de Muralt n'eût raison quand il donnoit la préférence à leur société ; mais ce qui étoit vrai de son temps , ne l'est plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général ; les militaires seuls n'en ont point voulu changer ; & le leur , qui étoit le meilleur auparavant , est enfin devenu le pire (33).

AINSI les hommes à qui l'on parle , ne sont point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur , leurs lumières ne sont point dans leur esprit , leurs discours ne représentent point leurs pensées ; on n'apperçoit d'eux que leur figure , & l'on est dans une assemblée à-peu-près comme devant un tableau mouvant , où le spectateur paisible est le seul être mù par lui-même.

TELLE est l'idée que je me suis formée de la grande société sur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée est peut-être plus relative à ma situation particulière qu'au véritable état des choses , & se reformera sans doute sur de nouvelles lumières. D'ailleurs , je ne fréquette que les sociétés où les amis de Milord Édouard m'ont introduit , & je suis convaincu qu'il faut descendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays , car celles des riches sont presque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la suite. En attendant , juge si j'ai raison d'appeler cette foule un désert , & de m'effrayer d'une solitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de sentimens & de vérités , qui change à chaque instant & se détruit elle-même , où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment , & disparaissent aussi-tôt qu'on les veut saisir. Jusqu'ici j'ai vu beaucoup de masques ; quand verrai-je des visages d'hommes ?

(33) Ce jugement , vrai ou faux , ne peut s'entendre que des subalternes , & de ceux qui ne vivent pas à Paris : car tout ce qu'il y a d'illustre dans le Royaume est au service , & la

Cour même est toute militaire. Mais il y a une grande différence , pour les manières que l'on contracte , entre faire campagne en temps de guerre , & passer sa vie dans des garnisons.

LETTRE LXXX.

DE JULIE.

OUI, mon ami, nous ferons unis malgré notre éloignement; nous serons heureux en dépit du sort. C'est l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité; leur attraction ne connoît point la loi des distances, & les nôtres se toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence, & de se rapprocher en un moment. Quelquefois même on se voit plus souvent encore que quand on se voyoit tous les jours; car si-tôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble. Si tu goûtes ce plaisir tous les soirs, je le goûte cent fois le jour; je vis plus solitaire; je suis environnée de tes vestiges, & je ne saurois fixer les yeux sur les objets qui m'entourent, sans te voir tout autour de moi.

Qui cantò dolcemente, e qui s'affisse :

Qui si rivolse, e qui ritenne il passo;

Qui co' begli occhi mi trafisse il core :

Qui disse una parola, e qui sorrisse.

MAIS toi, fais-tu t'arrêter à ces situations paisibles? Sais-tu goûter un amour tranquille & tendre qui parle au cœur sans émouvoir les sens, & tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes desirs ne l'étoient autrefois? Le ton de ta première lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah! tu ne sens pas; non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage; tu ne songes ni que ta vie est à moi, ni qu'on court souvent à la mort en croyant servir la nature. Homme sensuel, ne sauras-tu jamais aimer? Rappelle-toi, rappelle-toi ce sentiment si calme & si doux que tu connus une fois,

& que tu décrivis d'un ton si touchant & si rendre. S'il est le plus délicieux qu'ait jamais savouré l'amour heureux, il est le seul permis aux amans séparés; & quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autres. Je me souviens des réflexions que nous faisions en lisant ton Plutarque, sur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ces tristes plaisirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en seroit assez, disions-nous, pour les rendre insipides & méprisables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux ! de quoi jouis-tu quand tu es seul à jouir ? Ces voluptés solitaires sont des voluptés mortes. O amour ! les tiennes sont vives : c'est l'union des ames qui les anime, & le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime, fait valoir celui qu'il nous rend.

DIS-MOI, je te prie, mon cher ami, en quelle langue ou plutôt en quel jargon est la relation de ta dernière lettre ? Ne seroit-ce point là par hasard du bel-esprit ? Si tu as dessein de r'en servir souvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'est-ce, je te prie, que le sentiment de l'habit d'un homme ? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée ? Que des maximes qu'il faut mesurer à la toise ? Que veux-tu qu'une pauvre Suissesse entende à ces sublimes figures ? Au lieu de prendre, comme les autres, des ames aux couleurs des maisons, ne voudrois-tu point déjà donner à ton esprit la teinte de celui du pays ? Prends garde, mon bon ami ; j'ai peur qu'elle n'aille pas bien sur ce fond-là. A ton avis, les *Traflatì* du Cavalier Marin dont tu t'es si souvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores, & si l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne seroit-on pas suer le feu (34) dans un sonnet ?

OBSERVER en trois semaines toutes les sociétés d'une grande ville ; assigner le caractère des propos qu'on y tient, y distinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y pense ; voilà ce qu'on accuse les François

(34) *Sudate, o fochi, à preparar mettalli.* Vers d'un Sonnet du Cavalier Marin.

de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux ; car ils valent bien la peine d'être étudiés posément. Je n'approuve pas non plus qu'on dise du mal du pays où l'on vit & où l'on est bien traité : j'aimerois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences, que de moraliser aux dépens de ses hôtes. Enfin, je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit : je crains toujours que, sans y songer, il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des pensées, & ne fasse jouer sa phrase aux dépens de la justice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami ; l'esprit, dit notre Mural, est la manie des François ; je te trouve du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plusieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif, & de ces expressions animées qu'inspire la force du sentiment ; je parle de cette gentillesse de style qui n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à personne, & marque la prétention de celui qui s'en sert. Eh ! Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime, n'est-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'est-on pas glorieux soi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous ? Non, si l'on anime les conversations indifférentes de quelques saillies qui passent comme des traits, ce n'est point entre deux amans que ce langage est de saison, & le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple qu'on puisse prendre. J'en appelle à toi-même. L'esprit eut-il jamais le temps de se montrer dans nos tête-à-têtes, & si le charme d'un entretien passionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des lettres que l'absence remplit toujours d'un peu d'amertume, & où le cœur parle avec plus d'attendrissement, le pourroient-elles supporter ? Quoique toute grande passion soit sérieuse, & que l'excessive joie elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour soit toujours triste ; mais je veux que sa gaieté soit simple, sans ornement, sans art, nue comme lui ; en un mot, qu'elle brille de ses propres graces, & non de la parure du bel-esprit.

L'INSÉPARABLE, dans la chambre de laquelle je t'écris cette lettre, prétend que j'étois, en la commençant, dans cet état d'enjouement que l'amour inspire ou tolère ; mais je ne fais ce qu'il est devenu. A mesure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, & me laissoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaise a voulu t'adresser : car il est bon de t'avertir que la critique de ta critique est bien plus de sa façon que de la mienne : elle m'en a dicté sur-tout le premier article en riant comme une folle, & sans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'est pour t'apprendre à manquer de respect au Marini qu'elle protège & que tu plaisantes.

MAIS fais-tu bien ce qui nous met toutes deux de si bonne humeur ? C'est son prochain mariage. Le contrat fut passé hier au soir, & le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'est assurément le sien ; on ne vit de la vie une fille si bouffonnement amoureuse. Ce bon M. d'Orbe, à qui de son côté la tête en tourne, est enchanté d'un accueil si folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il se prête avec plaisir à la plaisanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour, l'art d'égayer sa maîtresse. Pour elle, on a beau la prêcher, lui représenter la bienséance, lui dire que si près du terme, elle doit prendre un maintien plus sérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quitter. Elle traite tout cela de sottes simagrées, elle sourit en face à M. d'Orbe, que le jour de la cérémonie elle fera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne sauroit aller trop gaie-ment à la nôce. Mais la petite dissimulée ne dit pas tout ; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges ; & je parie bien que les pleurs de la nuit paient les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes, qui relâcheront les doux liens de l'amitié ; elle va commencer une manière de vivre différente de celle qui lui fut chère ; elle étoit contente & tranquille, elle va courir les hasards auxquels le meilleur mariage expose, & quoi qu'elle en dise, comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide & chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son sort.

O mon ami, qu'ils sont heureux ! Ils s'aiment ; ils vont s'épouser ; ils jouiront de leur amour sans obstacles , sans craintes , sans remords ! Adieu , adieu , je n'en puis dire davantage.

P. S. NOUS n'avons vu Milord Édouard qu'un moment , tant il étoit pressé de continuer sa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons , je voulois lui montrer mes sentimens & les tiens ; mais j'en ai une espèce de honte. En vérité , c'est faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

LETTRE LXXXI.

A J U L I E.

QUE les passions impétueuses rendent les hommes enfans ! Qu'un amour forcené se nourrit aisément de chimères , & qu'il est aisé de donner le change à des desirs extrêmes par les plus frivoles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroit causé ta présence , & dans l'empyement de ma joie un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'absence , & le seul auquel la raison ne peut rien , c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé , sa vie , son repos , son amour , tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir , & tous les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui les redoute. Enfin je respire , je vis , tu te portes bien , tu m'aimes , ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai ; mais qui me répondra d'aujourd'hui ? O absence ! ô tourment ! ô bizarre & funeste état , où l'on ne peut jouir que du moment passé , & où le présent n'est point encore !

QUAND tu ne m'aurois pas parlé de l'inséparable , j'aurois connu sa malice dans la critique de ma relation , & sa rancune dans l'apologie du Marini ; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne , je ne resterois pas sans réplique.

PREMIEREMENT , ma cousine , (car c'est à elle qu'il faut ré-

pondre,) quant au style, j'ai pris celui de la chose; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des conversations à la mode, &, suivant un ancien précepte, je vous ai écrit à-peu-près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs, ce n'est pas l'usage des figures, mais leur choix, que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de métaphores & d'expressions figurées pour se faire entendre. Vos lettres mêmes en sont pleines sans que vous y songiez, & je soutiens qu'il n'y a qu'un géomètre & un sot qui puissent parler sans figures. En effet, un même jugement n'est-il pas susceptible de cent degrés de force? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, sinon par le tour qu'on lui donne? Mes propres phrases me font rire, je l'avoue, & je les trouve absurdes; grace au soin que vous avez pris de les isoler; mais laissez-les où je les ai mises, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous savez si bien faire parler, étoient séparés l'un de l'autre, & de votre visage; cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu? Ma foi, rien du tout, pas même à M. d'Orbe.

LA première chose qui se présente à observer dans un pays où l'on arrive, n'est-ce pas le ton général de la société? Hé bien! c'est aussi la première observation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris, & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraste entre les discours, les sentimens, & les actions des honnêtes gens, c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries, molinistes dans l'une, jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un Ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le dérèglement; quand j'entends une femme de la cour parler de modestie, un grand seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un abbé de religion, & que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que, loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit?

MAIS c'est assez plaisanter avec la cousine. Je laisse un ton qui nous est étranger à tous trois, & j'espère que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la satire que celui du bel-esprit. C'est à toi, Julie, qu'il faut à présent répondre; car je fais distinguer la critique badine des reproches sérieux.

JE ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change sur mon objet. Ce ne sont point les François que je me suis proposé d'observer : car si le caractère des nations ne peut se déterminer que par leurs différences, comment moi, qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci? Je ne ferois pas, non plus si mal-adroit que de choisir la capitale pour le lieu de mes observations. Je n'ignore pas que les capitales diffèrent moins entre elles que les peuples, & que les caractères nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des cours qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse & resserrée, qui est le même à-peu-près sur tous les hommes, & l'emporte à la fin sur le caractère originel.

SI je voulois étudier un peuple, c'est dans les provinces reculées, où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irois les observer. Je parcourrois lentement & avec soin plusieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres; toutes les différences que j'observerois entre elles, me donneroient le génie particulier de chacune; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, & ce qui se trouveroit par-tout appartiendrait en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaste projet, ni l'expérience nécessaire pour le suivre. Mon objet est de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ses diverses relations. Je ne l'ai vu jusqu'ici qu'en petites sociétés, épars & presque isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérer entassé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la société; car s'il est constant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle est nombreuse & rapprochée, mieux ils doivent valoir; & les mœurs, par exemple, seront beaucoup plus pures à Paris, que dans le Valais :
que

que si l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conséquence opposée.

CETTE méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoissance des peuples, mais par une voie si longue & si détournée, que je ne ferois peut-être de ma vie en état de prononcer sur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout observer dans le premier où je me trouve; que j'assigne ensuite les différences, à mesure que je parcourrai les autres pays; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier sur un faule ou le palmier sur un sapin; & que j'attende, à juger du premier peuple observé, que j'aie observé tous les autres.

VEUILLES donc, ma charmante précheuse, distinguer ici l'observation philosophique de la satire nationale. Ce ne sont point les Parisiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, & je ne fais si ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout aussi-bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des usages des peuples; ainsi malgré les préjugés dominans, je sens fort bien ce qui est mal en soi; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François ou à l'homme, & s'il est l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offense en tous lieux un œil impartial, & l'on n'est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il regne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne suis-je pas à présent moi-même un habitant de Paris? Peut-être, sans le savoir, ai-je déjà contribué, pour ma part, au désordre que j'y remarque; peut-être un trop long séjour y corromproit-il ma volonté même; peut-être au bout d'un an ne serois-je plus qu'un bourgeois, si, pour être digne de toi, je ne gardois l'ame d'un homme libre, & les mœurs d'un citoyen. Laisse-moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougisse de ressembler, & m'animer au pur zèle de la vérité, par le tableau de la flatterie & du mensonge.

SI j'étois le maître de mes occupations & de mon fort, je ferois, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais; mais, chere amie, pour avoir la force de supporter le fracas

du monde où je suis contraint de vivre , il faut bien au moins que je me console à te le décrire , & que l'idée de te préparer des relations m'excite à en chercher les sujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas ; & il faudra que j'abandonne tout , si tu ne veux rien voir avec moi. Pense que , pour vivre d'une manière si peu conforme à mon goût , je fais un effort qui n'est pas indigne de sa cause ; & , pour juger quels soins me peuvent mener à toi , souffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître , & des obstacles qu'il faut surmonter.

MAIGRÉ ma lenteur , malgré mes distractions inévitables , mon recueil étoit fini quand ta lettre est arrivée , heureusement pour le prolonger , & j'admire , en le voyant si court , combien de choses ton cœur m'a su dire en si peu d'espace. Non , je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicieuse , même pour qui ne te connoîtroit pas , s'il avoit une ame semblable aux nôtres : mais comment ne te pas connoître en lisant tes lettres ? Comment prêter un ton si touchant & des sentimens si tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phrase ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante ? Quelle autre que Julie a jamais aimé , pensé , parlé , agi , écrit comme elle ? Ne sois donc pas surprise si tes lettres , qui te peignent si bien , font quelquefois sur ton idolâtre amant , le même effet que ta présence. En les relisant je perds la raison , ma tête s'égare dans un délire continuel , un feu dévorant me consume , mon sang s'allume & pétille , une fureur me fait tressaillir. Je crois te voir , te toucher , te presser contre mon sein Objet adoré , fille enchanteresse , source de délices & de voluptés , comment en te voyant ne pas voir les hauris faites pour les bienheureux ? Ah ! viens ! . . . je la sens elle m'échappe , & je n'embrasse qu'une ombre Il est vrai , chère amie , tu es trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur ; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes caresses : tes charmes triomphent de l'absence , ils me poursuivent par-tout , ils me font craindre la solitude , & c'est le comble de ma misère de n'oser m'occuper toujours de toi.

Ils seront donc unis malgré les obstacles , ou plutôt ils le sont

au moment que j'écris. Aimables & dignes époux ! Puissé le ciel les combler du bonheur que mérite leur sage & paisible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames ! Puissé le ciel les combler du bonheur précieux dont il est si avare envers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils seront heureux, s'il leur accorde, hélas ! tout ce qu'il nous ôte ! mais pourtant ne sens-tu pas quelque sorte de consolation dans nos maux ? Ne sens-tu pas que l'excès de notre misère n'est point non plus sans dédommagement, & que, s'ils ont des plaisirs dont nous sommes privés, nous en avons aussi qu'ils ne peuvent connoître ? Oui, ma douce amie, malgré l'absence, les privations, les alarmes, malgré le désespoir même, les puissans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre, ont toujours une volupté secrète ignorée des ames tranquilles. C'est un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaisir à souffrir ; & nous regarderions comme le pire des malheurs, un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le sentiment de nos peines. Plaignons donc notre sort, ô Julie ! mais n'envions celui de personne. Il n'y a point, peut-être, à tout prendre, d'existence préférable à la nôtre ; & comme la Divinité tire tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleste, trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouissance pure & délicieuse, indépendante de la fortune & du reste de l'univers.

L E T T R E LXXXII.

A J U L I E

ENFIN me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini ; j'ai commencé de fréquenter les spectacles & de souper en ville. Je passe ma journée entière dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe, & n'apercevant rien qui te ressemble, je me recueille au milieu du bruit & converse en secret avec toi. Ce n'est pas que cette vie bruyante & tumultueuse n'ait aussi quelque sorte d'attrait, & que la prodigieuse

F f ij

diversité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués; mais pour les sentir, il faut avoir le cœur vuide & l'esprit frivole; l'amour & la raison semblent s'unir pour m'en dégoûter. Comme tout n'est qu'une vaine apparence & que tout change à chaque instant, je n'ai le temps d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

AINSI je commence à voir les difficultés de l'étude du monde; & je ne fais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philosophe, il le considère à part; & n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne les voit jamais à sa place & n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout & n'a le temps de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir, & non de les observer; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reste du tout que les impressions confuses qui ressemblent au cahos.

ON ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement; parce que le spectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son temps par intervalles entre le monde & la solitude, toujours agité dans sa retraite & toujours étranger dans le monde, ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entière en deux grands espaces; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir: mais cela même est presque impossible; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprend à son gré, & quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

JE trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même: dans l'école du monde, comme dans celle de l'Amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

QUEL parti prendrai-je donc , moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays , & que la différence de religion empêcherait seule d'y pouvoir aspirer à rien ? Je suis réduit à m'abaisser pour m'instruire , & ne pouvant jamais être un homme utile , à tâcher de me rendre un homme amusant. Je m'exerce , autant qu'il est possible , à devenir poli sans fausseté , complaisant sans bassesse , & à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société , que j'y puisse être souffert sans en adopter les vices. Tout homme oisif qui veut voir le monde , doit au moins en prendre les manières jusqu'à certain point ; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi les gens à qui l'on n'est bon à rien , & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire ? Mais aussi quand il a trouvé cet art , on ne lui en demande pas davantage , sur-tout s'il est étranger. Il peut se dispenser de prendre part aux cabales , aux intrigues , aux démêlés ; s'il se comporte honnêtement envers chacun , s'il ne donne à certaines femmes ni exclusion ni préférence , s'il garde le secret de chaque société où il est reçu , s'il n'étale point les ridicules d'une maison dans une autre , s'il évite les confidences , s'il se refuse aux tracasseries , s'il garde par-tout une certaine dignité , il pourra voir paisiblement le monde , conserver ses mœurs , sa probité , sa franchise même , pourvu qu'elle vienne d'un esprit de liberté , & non d'un esprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire , par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choisis pour guides , parmi les connoissances que m'a donné Milord Édouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des sociétés moins nombreuses & plus choisies. Je ne m'étois trouvé jusqu'à présent qu'à des dîners réglés , où l'on ne voit de femme que la maîtresse de la maison , où tous les désœuvrés de Paris sont reçus pour peu qu'on les connoisse , où chacun paie comme il peut son dîner en esprit ou en flatterie , & dont le ton bruyant & confus , ne diffère pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

JE suis maintenant initié à des mystères plus secrets. J'assiste à des soupers priés , où la porte est fermée à tout survenant , & où l'on est sûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous , sinon les uns aux autres , au moins à ceux qui les reçoivent. C'est-là que les femmes s'observent moins , & qu'on peut commencer à les étudier ; c'est-là que regnent plus paisiblement des propos plus fins

& plus satyriques ; c'est-là qu'au lieu des nouvelles publiques, des spectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on passe discrètement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien & le mal également plaisans & ridicules, & que peignant avec art, & selon l'intérêt particulier, les caractères des personnages, chaque interlocuteur, sans y penser, peint encore beaucoup mieux le sien ; c'est-là qu'un reste de circonspection fait inventer, devant les laquais, un certain langage entortillé, sous lequel feignant de rendre la satire plus obscure, on la rend seulement plus amère ; c'est-là, en un mot, qu'on affine avec soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

CEPENDANT à considérer ces propos selon nos idées, on auroit tort de les appeller satyriques ; car ils sont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général la satire a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée, & de quoi médirait-on quand on ne trouve plus de mal à rien ? A Paris sur-tout où l'on ne fait les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colère & l'indignation, est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher ; aussi ne se fâchent-elles de rien ; elles aiment à rire ; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons sont d'honnêtes gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule, sa caustique empreinte est ineffaçable ; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu ; il marque jusqu'au vice même, il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos soupers.

CE qui m'a le plus frappé dans ces sociétés d'élites, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, & parmi lesquelles regnent même le plus souvent des liaisons secrètes, ne pouvoir rester une heure entre elles six sans y faire

Intervenir la moitié de Paris , comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire , & qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser.

TE souvient-il, ma Julie, comment, en soupant chez ta cousine ou chez toi, nous savions, en dépit de la contrainte & du mystère, faire tomber l'entretien sur des sujets qui eussent du rapport à nous, & comment à chaque réflexion touchante, à chaque illusion subtile, un regard plus vif qu'un éclair, un soupir plutôt deviné qu'aperçu, en portoit le doux sentiment d'un cœur à l'autre.

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement & selon le goût du temps, mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui & au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà, hors le tête-à-tête qui n'est & me fera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaisons de ce pays.

AU milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussi-tôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tout se prête à le considérer par toutes ses faces, & l'on est étonné du sens & de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres (35). Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes, que dans celle d'une jolie femme de Paris; les conclusions y seroient même souvent moins sévères; car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici, où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austère sans conséquence, & l'on ne seroit pas

(35) Pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit; tout part à l'instant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux. Je me rappelle un certain paquet de gimblettes qui trouva

si plaisamment une représentation de la foire. Les Acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que de choses sont gimblettes pour beaucoup d'hommes! On fait que Fontenelle a voulu peindre dans l'histoire des Tyrrinthiens.

fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sage même n'y put atteindre. Au reste, hommes & femmes, tous, instruits par l'expérience du monde, & sur-tout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible, toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médifiant du cœur de l'homme.

MALGRÉ cette avilissante doctrine, un des sujets favoris de ces paisibles entretiens, c'est le sentiment; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié; cela seroit d'une fadeur à mourir. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales, & quintessencié par tout ce que la métaphysique a de plus subtil. Je puis dire n'avoir de ma vie oui tant parler du sentiment, ni si peu compris ce qu'on en disoit. Ce sont des raffinemens inconcevables. O Julie! nos cœurs grossiers n'ont jamais rien su de toutes ces belles maximes, & j'ai peur qu'il n'en soit du sentiment chez les gens du monde, comme d'Homère chez les pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit, & il s'en exhale tant dans le discours qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement, la bienfaisance y supplée, & l'on fait par usage à-peu-près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules & quelques gênes passageres, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi: car quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-temps, ou à coûter trop cher, adieu le sentiment: la bienfaisance n'en exige pas jusques-là. A cela près, on ne sauroit croire à quel point tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'ils appellent des procédés; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, ils l'ont mis en règle, & tout est règle parmi eux. Ce peuple imitateur seroit plein d'originaux, qu'il seroit impossible d'en rien savoir; car nul homme n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres*; c'est la première maxime de la sagesse du pays. *Cela se fait, cela ne se fait pas.* Voilà la décision suprême.

CETTE apparente régularité donne aux usages communs, l'air du monde

monde le plus comique , même dans les choses les plus sérieuses. On fait à point nommé quand il faut envoyer chercher des nouvelles , quand il faut se faire écrire , c'est-à-dire , faire une visite qu'on ne fait pas ; quand il faut la faire soi-même ; quand il est permis d'être chez soi ; quand on doit n'y pas être , quoiqu'on y soit ; quelles offres l'un doit faire ; quelles offres l'autre doit rejeter ; quel degré de tristesse on doit prendre à telle ou telle mort (36), combien de temps on doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir se consoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au spectacle. Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance : tout va par temps comme les mouvemens d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche , ou tirées par le même fil.

OR , comme il n'est pas possible que tous ces gens , qui sont exactement la même chose , soient exactement affectés de même ; il est clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître ; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vain formulaire & sert moins à juger des mœurs , que du ton qui regne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient , mais rien de ce qui peut servir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux ; j'en dis autant de la scène même , qui , depuis Molière , est bien plus un lieu où se débitent de jolies conversations , que la représentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres , sur deux desquels on représente des êtres chimériques : favoir , sur l'un des Arlequins , des Pantalons , des Scaramouches ; sur l'autre des Dieux , des Diables , des Sorciers. Sur le troisième on représente ces pièces immortelles dont la lecture nous faisoit tant de plaisir , & d'autres plus nouvelles qui paroissent de temps en temps sur la scène. Plusieurs de ces pièces sont tragiques , mais

(36) S'affliger à la mort de quelqu'un est un sentiment d'humanité & un témoignage de bon naturel , mais non pas un devoir de vertu ; ce quelqu'un fût-il même notre Père. Qui-

conque en pareil cas n'a point d'affliction dans le cœur , n'en doit point montrer au-dehors ; car il est beaucoup plus essentiel de fuir la fausseté , que de s'affervir aux bienfiances.

peu touchantes, & si l'on y trouve quelques sentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune sorte d'instruction sur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amusent.

L'INSTITUTION de la tragédie avoit chez ses inventeurs un fondement de religion qui suffisoit pour l'autoriser. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un spectacle instructif & agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on représente à Bern, à Zurich, à la Haye l'ancienne tyrannie de la maison d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pieces intéressantes; mais qu'on me dise de quel usage sont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris, Pompée ou Sertorius? Les tragédies Grecques rouloient sur des événemens réels ou réputés tels par les spectateurs, & fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent souvent de mauvaises nuits, & que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des Rois. Juge de la vraisemblance & de l'utilité de tant de pieces, qui roulent toutes sur ce chimérique sujet!

QUANT à la comédie, il est certain qu'elle doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence & Plaute se tromperent dans leur objet; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes, & depuis, le seul Molière peignit plus naïvement encore celles des François du siècle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé; mais il n'est plus revenu de peindre. Maintenant on copie au théâtre les conversations d'une centaine de maisons de Paris. Hors cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou six cens mille ames dont il n'est jamais question sur la scène. Molière osa peindre des bourgeois & des artisans aussi-bien que des Marquis; Socrate faisoit parler des cochers, menuisiers, cordon-

niers, maçons. Mais les auteurs d'aujourd'hui, qui sont des gens d'un autre air, se croiroient déshonorés, s'ils favoient ce qui se passe au comptoir d'un marchand, ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres, & ils cherchent, dans le rang de leurs personnages, l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats, qu'ils craindroient de se compromettre à la comédie comme en visite, & ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils sont comme les seuls habitans de la terre; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un suisse, un maître-d'hôtel, c'est être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, & l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers, & ne valent guères la peine qu'on les compte, si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre, & comme représentans aux deux côtés; ils sont personnages sur la scène, & comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la sphère du monde & des auteurs se rétrécit; c'est ainsi que la scène moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est peuplée que de Comtes & de Chevaliers, & plus le peuple y est misérable & gueux, plus le tableau du peuple y est brillant & magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours finge & imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies, que pour les étudier, & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cause Moliere lui-même; il corrigea la cour en infectant la ville, & ses ridicules Marquis furent le premier modele des petits-maitres bourgeois qui leur succéderent.

EN général, il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la scène François; peut-être est-ce qu'en effet le François parle encore

plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une piece de Denis le Tyran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en sortant des pieces Françoises. Racine & Corneille avec tout leur génie ne sont eux-mêmes que des parleurs, & leur successeur est le premier, qui, à l'imitation des Anglois, ait osé mettre quelquefois la scène en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes : une sentence leur coûte moins qu'un sentiment, les pieces de Racine & de Moliere (37) exceptées : le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scène Françoisse que des écrits de Port-Royal, & les passions humaines, aussi modestes que l'humanité chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geste & dans le propos, qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage, ni à l'auteur de revêtir son personnage & de se transporter au lieu de la scène, mais le tient toujours enchaîné sur le théâtre & sous les yeux des spectateurs. Aussi les situations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phrases ni des attitudes élégantes ; & si le désespoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'observer la décence en tombant comme Polixene, il ne tombe point ; la décence le maintient debout après sa mort, & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

TOUJOURS cela vient de ce que le François ne cherche point sur la scène le naturel & l'illusion, & n'y veut que de l'esprit & des

(37) Il ne faut point associer en ceci Moliere à Racine ; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes & de sentences, sur-tout dans ses pieces en vers : mais chez

Racine tout est sentiment ; il a su faire parler chacun pour soi ; & c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les anciens dramatiques de sa nation.

pensées ; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation , & ne se soucie pas d'être séduit , pourvu qu'on l'amuse. Personne ne va au spectacle pour le plaisir du spectacle , mais pour voir l'assemblée , pour en être vu , pour amasser de quoi fournir au caquet après la pièce , & l'on ne songe à ce qu'on voit que pour savoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux est toujours l'acteur , jamais le personnage qu'il représente. Cet homme qui parle en maître du monde , n'est point Auguste , c'est Baron ; la veuve de Pompée est Adrienne , Alzire est Mademoiselle Gauffin , & ce fier Sauvage est Grandval. Les Comédiens de leur côté , négligent entièrement l'illusion dont ils voient que personne ne se soucie. Ils placent les héros de l'antiquité entre six rangs de jeunes Parisiens ; ils calquent les modes françoises sur l'habit romain ; on y voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge , Caton poudré en blanc & Brutus en panier. Tout cela ne choque personne & ne fait rien au succès des pièces ; comme on ne voit que l'acteur dans le personnage , on ne voit , non plus , que l'auteur dans le drame ; & si le costume est négligé , cela se pardonne aisément ; car on sait bien que Corneille n'étoit pas tailleur , ni Crébillon perruquier.

AINSI , de quelque sens qu'on envisage les choses , tout ceci n'est que babil , jargon , propos sans conséquence. Sur la scène , comme dans le monde , on a beau écouter ce qui se dit , on n'apprend rien de ce qui se fait , & qu'a-t-on besoin de l'apprendre ? Si-tôt qu'un homme a parlé , s'informe-t-on de sa conduite ? N'a-t-il pas tout fait ? N'est-il pas jugé ? L'honnête homme d'ici n'est point celui qui fait de bonnes actions , mais celui qui dit de belles choses ; & un seul propos inconsidéré , lâché sans réflexion , peut faire à celui qui le tient , un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot , bien que les œuvres des hommes ne ressembtent guères à leurs discours , je vois qu'on ne les peint que par leurs discours , sans égard à leurs œuvres ; je vois aussi que dans une grande ville la société paroît plus douce , plus facile , plus sûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains , plus modérés , plus justes ? Je n'en fais rien. Ce ne sont encore là que des apparences , & sous ces dehors si ouverts & si agréables , les cœurs sont peut-être plus cachés , plus

enfondés en dedans que les nôtres. Étranger, isolé sans affaire, sans liaison, sans plaisirs, & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer!

CEPENDANT je commence à sentir l'ivresse où cette vie agitée & tumultueuse plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdissement semblable à celui d'un homme, aux yeux duquel on fait passer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui me frappent n'attache mon cœur, mais tous ensemble en troublent & suspendent les affections, au point d'en oublier, quelques instans, ce que je suis & à qui je suis. Chaque jour, en sortant de chez moi, j'enferme mes sentimens sous la clef, pour en prendre d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge & raisonne comme j'entends juger & raisonner tout le monde. Si quelquefois j'essaye de secouer les préjugés, & de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrasé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses; que le vrai sage ne les considère que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principe, les bienséances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les foux.

FORCÉ de changer ainsi l'ordre de mes affections morales, forcé de donner un prix à des chimères, & d'imposer silence à la nature & à la raison, je vois ainsi défigurer ce divin modele que je porte au-dedans de moi, & qui servoit à la fois d'objet à mes desirs, & de règle à mes actions; je flotte de caprice en caprice, & mes goûts étant sans cesse asservis à l'opinion, je ne puis être sûr un seul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

CONFUS, humilié, consterné, de sentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure, où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le soir pénétré d'une secrète tristesse, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour! ô purs sentimens que je tiens de lui!... avec quel charme je rentre en moi-même! avec quel transport j'y retrouve encore mes premières affections & ma première dignité! combien je m'ap-

plaudis d'y revoir briller dans tout son éclat l'image de la vertu ; d'y contempler la tienne ; ô Julie ! assise sur un trône de gloire & dissipant d'un souffle tous ces prestiges ! Je sens respirer mon ame oppressée , je crois avoir recouvré mon existence & ma vie , & je reprends , avec mon amour , tous les sentimens sublimes qui le rendent digne de son objet.

L E T T R E L X X X I I I .

D E J U L I E .

JE viens , mon bon ami , de jouir d'un des plus doux spectacles qui puissent jamais charmer mes yeux. La plus sage , la plus aimable des filles , est enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête-homme dont elle a comblé les vœux , plein d'estime & d'amour pour elle , ne respire que pour la chérir , l'adorer , la rendre heureuse , & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie , c'est-à-dire , de le partager. Tu n'y seras pas moins sensible , j'en suis bien sûre , toi qu'elle aime toujours si tendrement , toi qui lui fus cher presque dès son enfance ; & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chère. Oui ; tous les sentimens qu'elle éprouve , se font sentir à nos cœurs comme au sien. S'ils sont des plaisirs pour elle , ils sont pour nous des consolations ; & tel est le prix de l'amitié qui nous joint , que la félicité d'un des trois suffit pour adoucir les maux des deux autres.

NE nous dissimulons pas , pourtant , que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choses , la voilà sujette à de nouveaux engagements , à de nouveaux devoirs ; & son cœur , qui n'étoit qu'à nous , se doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus , mon ami ; nous devons de notre part devenir plus scrupuleux sur les témoignages de son zèle ; nous ne devons pas seulement consulter son attachement pour nous , & le besoin que

nous avons d'elle, mais ce qui convient à son nouvel état, & ce qui peut agréer ou déplaire à son mari. Nous n'avons pas besoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu; les loix seules de l'amitié suffisoient. Celui qui, pour son intérêt particulier, pourroit compromettre un ami, mériteroit-il d'en avoir? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit à répondre de ses démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de ses intentions suffisoit pour la justifier à ses propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux destinés l'un à l'autre, & son cœur sensible & pur alliant la plus chaste pudeur pour elle-même à la plus tendre compassion pour sa coupable amie, elle couvroit ma faute sans la partager: mais à présent tout est changé; elle doit compte de sa conduite à un autre; elle n'a pas seulement engagé sa foi; elle a aliéné sa liberté. Dépositaire en même temps de l'honneur de deux personnes, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle soit honorée; il ne lui suffit pas de ne rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé. Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir; s'il la blâme, elle est blâmable; &, fut-elle innocente, elle a tort, si-tôt qu'elle est soupçonnée; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

JE ne vois pas clairement si toutes ces raisons sont bonnes, tu en feras le juge; mais un certain sentiment intérieur m'avertit qu'il n'est pas bien que ma cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la première. Je me suis souvent trouvée en faute sur mes raisonnemens, jamais sur les mouvemens secrets qui me les inspirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison.

SUR ce principe, j'ai déjà pris un prétexte pour retirer tes lettres; que la crainte d'une surprise me faisoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un serrement de cœur, que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il falloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu; elle m'a embrassée en pleurant; nous sentions, sans nous rien dire, combien le tendre langage de l'amitié a peu besoin du secours des paroles.

A l'égard de l'adresse à substituer à la sienne, j'avois songé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'est bien la voie la plus sûre que nous pourrions choisir; mais si cette jeune femme est dans un rang plus bas que ma cousine, est-ce une raison d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'est-il pas à craindre, au contraire, que des sentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux, que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié sublime, ne soit pour l'autre un commencement de corruption; & qu'en abusant de sa reconnaissance, je ne force la vertu même à servir d'instrument au vice? Ah! n'est-ce pas assez pour moi d'être coupable sans me donner des complices, & sans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui? N'y pensons point, mon ami: j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins sûr à la vérité, mais aussi moins reprehensible, en ce qu'il ne compromet personne, & ne nous donne aucun confident; c'est de m'écrire sous un nom en l'air, comme par exemple, M. du Bosquet, & de mettre une enveloppe adressée à Regianino, que j'aurai soin de prévenir. Ainsi Regianino lui-même ne saura rien; il n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier; car Milord Édouard, de qui dépend sa fortune, m'a répondu de lui. Tandis que notre correspondance continuera par cette voie, je verrai si l'on peut reprendre celle qui nous sert dans le voyage du Valais, ou quelque autre qui soit permanente & sûre.

QUAND je ne connoitrois pas l'état de ton cœur, je m'apercevrais par l'humeur qui regne dans tes relations, que la vie que tu menes n'est pas de ton goût. Les lettres de M. de Muralt, dont on s'est plaint en France, étoient moins sévères que les tiennes; comme un enfant qui se dépite contre ses maîtres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde, sur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me surprend le plus est que la chose qui commence par te révolter, est celle qui prévient tous les étrangers, savoir l'accueil des François & le ton général de leur société, quoique de ton propre aveu tu doives personnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction de Paris en particulier, & d'une grande ville en général; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta critique à bon compte, avant de savoir si c'est une mé-

disance ou une observation. Quoi qu'il en soit, j'aime la nation Françoisë, & ce n'est pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle, la plupart des instructions que nous avons prises ensemble. Si notre pays n'est plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation ? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénelon, étoient tous deux François. Henri IV, le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'est pas le pays des hommes libres, elle est celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du sage. Hospitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui passent même la vérité qui les blesse, & l'on se feroit lapider à Londres, si l'on y osoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laissent dire d'eux à Paris. Mon pere, qui a passé sa vie en France, ne parle qu'avec transport de ce bon & aimable peuple. S'il y a versé son sang au service du Prince, le Prince ne l'a point oublié dans sa retraite, & l'honore encore de ses bienfaits ; ainsi je me regarde comme intéressée à la gloire d'un pays, où mon pere a trouvé la sienne. Mon ami, si chaque peuple a ses bonnes & ses mauvaises qualités, honore au moins la vérité qui loue, aussi-bien que la vérité qui blâme.

JE te dirai plus ; pourquoi perdrois-tu en visites oisives le temps qui te reste à passer aux lieux où tu es ? Paris est-il, moins que Londres, le théâtre des talens, & les étrangers y font-ils moins aisément leur chemin ? Crois-moi, tous les Anglois ne sont pas des Lords Édouards, & tous les François ne ressemblent pas à ces beaux diseurs qui te déplaisent si fort. Tente, essaye, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, & juger à l'œuvre ces gens qui parlent si bien. Le pere de ma cousine dit que tu connois la constitution de l'empire & les intérêts des Princes. M. lord Édouard trouve aussi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique & les divers systèmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite est le plus honoré, est celui qui te convient le mieux, & que tu n'as besoin que d'être connu pour être employé. Quant à la religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre ? La raison n'est-elle pas le préservatif de l'intolérance & du fanatisme ? Est-on plus bigot en France

qu'en Allemagne? Et qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de S. Saphorin a fait à Vienne? Si tu consideres le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que par ses amis? Si tu songes... ah! cette mer!... un plus long trajet... j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande ville, oserois-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres! Toi qui me parlois des Valaisannes avec tant de plaisir, pourquoi ne me dis-tu rien des Parisiennes? Ces femmes galantes & célèbres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes simples & grossieres? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus séduisantes personnes de l'univers? Désabuse-toi, mon ami; ce que tu peux faire de pis pour mon repos, est de ne me point parler d'elles, & quoi que tu m'en puisses dire, ton silence à leur égard m'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

JE serois bien aise aussi d'avoir un petit mot sur l'Opéra de Paris, dont on dit ici des merveilles (38); car enfin la musique peut être mauvaise, & le spectacle avoir ses beautés; s'il n'en a pas, c'est un sujet pour ta médisance, & du moins tu n'offenseras personne.

JE ne fais si c'est la peine de te dire qu'à l'occasion de la nôce; il m'est encore venu ces jours passés deux épouseurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdon, gîtant, chassant de château en château; l'autre du pays Allemand par le coche de Bern. Le premier est une maniere de petit-maitre, parlant assez résolument pour faire trouver ses reparties spirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre est un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un sot qui ne fait que dire, & du mal-aise d'un libertin qui ne se sent pas à sa

(38) J'aurois bien mauvaise opinion de ceux qui, connoissant le caractère & la situation de Julie, ne devineroient pas à l'instant que cette curiosité ne

vient point d'elle. On verra bientôt que son Amant n'y a pas été trompé. S'il l'eût été, il ne l'auroit plus aimée.

place auprès d'une honnête fille. Sachant très-positivement les intentions de mon pere, au sujet de ces deux Messieurs, j'use avec plaisir de la liberté qu'il me laisse de les traiter à ma fantaisie, & je ne crois pas que cette fantaisie, laisse durer long-temps celle qui les amene. Je les hais d'oser attaquer un cœur où tu regnes, sans armes pour te le disputer; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore : mais où les prendroient-ils, eux, & d'autres, & tout l'univers ? Non, non; sois tranquille, mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il se présenteroit un autre toi-même, encore le premier venu seroit-il le seul écouté. Ne t'inquiette donc point de ces deux especes dont je daigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur mesurer deux doses de dégoût si parfaitement égales, qu'ils prissent la résolution de partir ensemble comme ils sont venus, & que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux !

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des *Épîtres* de Pope que j'ai lue avec ennui. Je ne fais pas, au vrai, lequel des deux auteurs a raison; mais je fais bien que le livre de M. de Crouzas, ne fera jamais faire une bonne action, & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi, d'autre maniere de juger de mes lectures que de sonder les dispositions où elles laissent mon ame, & j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien (39).

ADIEU, mon trop cher ami; je ne voudrois pas finir si-tôt, mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je suis gaie, & j'aime à partager avec toi mes plaisirs; ce qui les anime & les redouble, est que ma mere se trouve mieux depuis quelques jours; elle s'est sentie assez de force pour assister au mariage, & servir de mere à sa niece, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi, qui méritant si peu de la conserver, tremble toujours de la perdre. En vérité, elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans sa plus parfaite san-

(39) Si le lecteur approuve cette recueil, l'éditeur n'appellera pas de son regle & qu'il s'en serve pour juger ce jugement.

té; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mère ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée!... Sais-tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que, si jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien seroit son premier ouvrage. Ah! si ton cœur fait être sensible, qu'il a besoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer!

L E T T R E L X X X I V .

A J U L I E .

TIENS, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi; je souffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentimens, si ce n'est toi qui les éclaires; & avec qui mon cœur se permettroit-il de parler, si tu refusois de l'entendre? Quand je te rends compte de mes observations & de mes jugemens, c'est pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves; & plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me presser de t'en instruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuserai point sur ce que je t'en parle en confidence; car je ne dis jamais rien d'un tiers, que je ne sois prêt à lui dire en face, & dans tout ce que je t'écris des Parisiens, je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en savent point mauvais gré; ils conviennent de beaucoup de choses. Ils se plaignoient de notre Mural, je le crois bien; on voit, on sent combien il les hait, jusques dans les éloges qu'il leur donne, & je suis bien trompé si, même dans ma critique, on n'apperçoit le contraire. L'estime & la reconnaissance que m'inspirent leurs bontés, ne font qu'augmenter ma franchise; elle peut n'être pas inutile à quelques-uns, &, à la manière dont tous supportent la vérité dans ma bouche, j'ose croire que nous sommes dignes, eux de l'entendre, & moi de la dire. C'est en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme est plus honora-

ble que la vérité qui loue ; car la louange ne sert qu'à corrompre ceux qui la goûtent , & les plus indignes en font toujours les plus affamés ; mais la censure est utile & le mérite seul fait la supporter. Je te le dis du fond de mon cœur , j'honore le François , comme le seul peuple qui aime véritablement les hommes , & qui soit bien-faisant par caractère ; mais c'est pour cela même que j'en suis moins disposé à lui accorder cette admiration générale , à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus , je n'en dirois rien ; s'ils n'avoient point de vices , ils ne seroient pas hommes : ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

QUANT aux tentatives dont tu me parles , elles me sont impraticables , parce qu'il faudroit employer , pour les faire , des moyens qui ne me conviennent pas , & que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays , il y faut des vertus plus flexibles , & qui sachent mieux se plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite est honoré , j'en conviens ; mais ici les talens qui mènent à la réputation , ne sont point ceux qui mènent à la fortune , & quand j'aurois le malheur de posséder ces derniers , Julie se résoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu ? En Angleterre c'est toute autre chose , & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France , cela n'empêche pas qu'on n'y puisse parvenir par des chemins plus honnêtes , parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement , l'estime publique y est un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Milord Édouard , est d'employer cette voie en ma faveur , & le mien de justifier son zèle. Le lieu de la terre où je suis le plus loin de toi , est celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie ! s'il est difficile d'obtenir ta main , il l'est bien plus de la mériter ; & voilà la noble tâche que l'amour m'impose.

Tu m'ôtes d'une grande peine en me donnant de meilleures nouvelles de ta mère. Je t'en voyois déjà si inquiète avant mon départ , que je n'osai te dire ce que j'en pensois ; mais je la trouvois maigre , changée , & je redoutois quelque maladie dangereuse. Conserve-la-moi , parce qu'elle m'est chère , parce que mon cœur l'ho-

more, parce que ses bontés font mon unique espérance, & sur-tout parce qu'elle est mere de ma Julie.

JE te dirai sur les deux époux, que je n'aime point ce mot, même par plaisanterie. Du reste, le ton dont tu me parles d'eux, m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puisqu'ils te croient les haïr. Mais j'admire ta simplicité de penser connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'est l'amour dépité que tu prends pour elle ? Ainsi murmure la blanche colombe dont on poursuit le bien-aimé. Va, Julie ; va, fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque chose, je pourrai cesser de t'aimer.

P. S. QUE je te plains d'être obsédée par ces deux importuns ! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

LETTRE LXXXV.

DE JULIE.

MON ami, j'ai remis à M. d'Orbe un paquet qu'il s'est chargé de t'envoyer à l'adresse de M. Silvestre, chez qui tu pourras le retirer ; mais je t'avertis d'attendre, pour l'ouvrir, que tu sois seul, & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton usage.

C'EST une espece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en servir est bizarre : il faut la contempler tous les matins un quart-d'heure, jusqu'à ce qu'on se sente pénétré d'un certain attendrissement. Alors on l'applique sur les yeux, sur la bouche, & sur son cœur ; cela sert, dit-on, de préservatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces sortes de talismans, une vertu électrique très-singulière, mais qui n'agit qu'entre les amans fideles. C'est de communiquer à l'un l'impression des baisers de l'autre à plus de cent lieues de là. Je ne garantis pas le succès de l'expérience ; je fais seulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

TRANQUILLISE-TOI sur les deux galans ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller : car désormais le nom ne fait plus rien à la chose. Ils sont partis : qu'ils aillent en paix ; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

LETTRE LXXXVI.

A JULIE.

TU l'as voulu, Julie ; il faut donc te les dépeindre, ces aimables Parisiennes. Orgueilleuse ! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalousie, avec ta modestie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoi qu'il en soit, je serai vrai ; je puis l'être ; je le ferois de meilleur cœur, si j'avois davantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charimantes ? Que n'ont-elles assez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens ?

Tu te plaignois de mon silence ? Eh ! mon Dieu, que t'aurois-je dit ? En lisant cette lettre tu sentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaisannes tes voisines ; & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'est que les unes me rappelloient à toi sans cesse, & que les autres . . . lis, & puis tu me jugeras. Au reste, peu de gens pensent comme moi des Dames Françaises, si même je ne suis sur leur compte tout-à-fait seul de mon avis. C'est sur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu saches que je te les représente, non peut-être comme elles sont, mais comme je les vois. Malgré cela, si je suis injuste envers elles, tu ne manqueras pas de me censurer encore, & tu feras plus injuste que moi ; car tout le tort en est à toi seule.

COMMENÇONS par l'extérieur. C'est à quoi s'en tiennent la plupart des observateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre ; elles ont un extérieur de caractère aussi-bien que de visage, & comme l'un ne leur est guères plus favorable que l'autre, ou leur fait tort en ne les jugeant que par-là.

par-là. Elles sont tout au plus passables de figure , & généralement plutôt mal que bien ; je laisse à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites , elles n'ont pas la taille fine : aussi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguisent ; en quoi je trouve assez simples les femmes des autres pays , de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

LEUR démarche est aisée & commune. Leur port n'a rien d'affecté , parce qu'elles n'aiment point à se gêner ; mais elles ont naturellement une certaine *disinvoltura* qui n'est pas dépourvue de graces , & qu'elles se piquent souvent de pousser jusqu'à l'étourderie. Elles ont le tein médiocrement blanc , & sont communément un peu maigres , ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge , c'est l'autre extrémité des Valaisannes. Avec des corps fortement ferrés elles tâchent d'en imposer sur la consistance ; il y a d'autres moyens d'en imposer sur la couleur. Quoique je n'aie apperçu ces objets que de fort loin , l'inspection en est si libre qu'il reste peu de choses à deviner. Ces Dames paroissent mal entendre en cela leurs intérêts ; car pour peu que le visage soit agréable , l'imagination du spectateur les serviroit au surplus beaucoup mieux que ses yeux ; & , suivant le Philosophe Gascon , la faim entiere est bien plus âpre que celle qu'on a déjà rassasiée , au moins par un sens.

LEURS traits sont peu réguliers : mais si elles ne sont pas belles , elles ont de la physionomie qui supplée à la beauté , & l'éclipse quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne sont pourtant ni pénétrans ni doux : quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge , l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen , tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour ; naturellement ils n'ont que de la gaieté , ou s'ils semblent quelquefois demander un sentiment tendre , ils ne le promettent jamais (40).

ELLES se mettent si bien , ou du moins elles en ont tellement

(40) Parlons pour nous , mon cher Philosophe ; pourquoi d'autres ne feroient-ils pas plus heureux ? Il n'y a qu'une coquette qui promet à tout le monde ce qu'elle ne doit tenir qu'à un seul.

Nouv. Héroïse. Tome I.

Li

la réputation, qu'elles servent en cela, comme en tout, de modèle au reste de l'Europe. En effet on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bisarre. Elles sont de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les Provinciales, mais les Parisiennes dominent la mode, & la savent plier chacune à son avantage. Les premières sont comme des copistes ignorans & serviles, qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe; les autres sont des auteurs qui copient en maîtres & savent rétablir les mauvaises leçons.

LEUR parure est plus recherchée que magnifique; il y regne plus d'élégance que de richesse. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer souvent d'ajustement, les préservent d'une somptuosité ridicule; elles n'en dépensent pas moins, mais leur dépense est mieux entendue: au lieu d'habits rapés & superbes comme en Italie, on voit ici des habits plus simples & toujours frais. Les deux sexes ont à cet égard la même modération, la même délicatesse, & ce goût me fait grand plaisir: j'aime fort à ne voir ni galons ni tâches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les femmes sur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états, & l'on auroit peine à distinguer une duchesse d'une bourgeoise, si la première n'avoit l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oseroit imiter. Or ceci semble avoir sa difficulté; car quelque mode qu'on prenne à la Cour, cette mode est suivie à l'instant à la ville; & il n'en est pas des bourgeoises de Paris, comme des provinciales & des étrangères, qui ne sont jamais qu'à la mode qui n'est plus. Il n'en est pas encore comme dans les autres pays, où les plus grands étant aussi les plus riches, leurs femmes se distinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la Cour prenoient ici cette voie, elles seroient bien-tôt effacées par celles des Financiers.

QU'ONT-ELLES donc fait? Elles ont choisi des moyens plus sûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur & de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple. C'est-là ce qui leur a suggéré des modes inévitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge,

qu'il s'obstine à nommer grossièrement du fard ; elles se sont appliqué quatre doigts , non de fard , mais de rouge ; car , le mot changé , la chose n'est plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte est en scandale au public : elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu.... oh ! bien des choses , que ma Julie , toute demoiselle qu'elle est , ne verra sûrement jamais. Elles ont mis dans leurs manières le même esprit qui dirige leur ajustement. Cette pudeur charmante qui distingue , honore & embellit ton sexe , leur a paru vile & roturière ; elles ont animé leur geste & leur propos d'une noble impudence , & il n'y a point d'honnête-homme à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que cessant d'être femmes , de peur d'être confondues avec les autres femmes , elles préfèrent leur rang à leur sexe , & imitent les filles de joie afin de n'être pas imitées.

J'IGNORE jusqu'où va cette imitation de leur part , mais je fais qu'eiles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échancrés , ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles , & aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amoroso pensier* des amans , que de rester mises comme des bourgeoises ; & si cet exemple n'a point gagné les moindres états , c'est qu'une femme à pied , dans un pareil équipage , n'est pas trop en sûreté contre les insultes de la populace. Ces insultes sont le cri de la pudeur révoltée , & dans cette occasion , comme en beaucoup d'autres , la brutalité du peuple , plus honnête que la bienséance des gens polis , retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modestie ; c'est précisément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

QUANT au maintien soldatesque & au ton grenadier , il frappe moins , attendu qu'il est plus universel , & il n'est guères sensible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg Saint - Germain jusqu'aux Halles , il y a peu de femmes à Paris dont l'abord , le regard ne soient d'une hardiesse à déconcerter quiconque n'a rien vu de semblable dans son pays , & de la surprise où jettent ces nouvelles manières , naît cet air gauche qu'on reproche aux étran-

gers. C'est encore pis si-tôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'est point la voix douce & mignarde de nos Vaudoises. C'est un certain accent dur, interrogatif, impérieux, moqueur, & plus fort que celui d'un homme. S'il reste dans leur ton quelque grace de leur sexe, leur maniere intrépide & curieuse de fixer les gens, acheve de l'éclipser. Il semble qu'elles se plaisent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voyent pour la première fois; mais il est à croire que cet embarras leur plairoit moins, si elles en dé-méloient mieux la cause.

CEPENDANT, soit prévention de ma part en faveur de la beauté, soit instinct de la sienne à se faire valoir, les belles femmes me paroissent en général un peu plus modestes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réserve ne leur coûte guères; elles sentent bien leurs avantages; elles savent qu'elles n'ont pas besoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible & choquante jointe à la laideur, & il est sûr qu'on couvrirait plutôt de soufflets que de baisers, un laid visage effronté, au lieu qu'avec la modestie il peut exciter une tendre compassion qui mène quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque chose de plus doux dans le maintien des jolies personnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, & elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'est jamais exposé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloises, de dire à une femme qu'elle est belle, pour avoir le plaisir de le lui apprendre..

LA gaieté naturelle à la nation, ni le desir d'imiter les grands airs, ne sont pas les seules causes de cette liberté de propos & de maintien, qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroît avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mélange indiscret & continuel des deux sexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manieres de l'autre. Nos Suissesses aiment assez à se rassembler entre elles (41); elles y vivent dans une douce

(41) Tout cela est fort changé par les circonstances : ces lettres ne semblent écrites que depuis quelques vin-

gtaines d'années. Aux mœurs, au style, on les croiroit de l'autre siècle..

familiarité, &, quoiqu'apparemment elles ne haïssent pas le commerce des hommes, il est certain que la présence de ceux-ci, jette une espèce de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris, c'est tout le contraire, les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes, elles ne sont à leur aise qu'avec eux. Dans chaque société la maîtresse de la maison est presque toujours seule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent se répandre par-tout ; mais Paris est plein d'aventuriers & de célibataires, qui passent leur vie à courir de maison en maison, & les hommes semblent, comme les espèces, se multiplier par la circulation. C'est donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penser comme eux, & eux comme elle. C'est-là, qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paisiblement de ces insultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe, sérieusement ou par plaisanterie on s'occupe d'elle, & c'est tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme survienne, à l'instant le ton de cérémonie succède à la familiarité, les grands airs commencent, l'attention des hommes se partage, & l'on se tient mutuellement dans une secrète gêne dont on ne sort plus qu'en se séparant.

LES femmes de Paris aiment à voir les spectacles, c'est-à-dire, à y être vues ; mais leur embarras, chaque fois qu'elles y veulent aller, est de trouver une compagne ; car l'usage ne permet à aucune femme d'y aller seule en grande loge, pas même avec un autre homme. On ne sauroit dire combien dans ce pays si sociable, ces parties sont difficiles à former ; de dix qu'on en projette, il en manque neuf ; le desir d'aller au spectacle les fait lier, l'ennui d'y aller ensemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aisément cet usage inepte ; car où est la raison de ne pouvoir se montrer seule en public ? Mais c'est peut-être ce défaut de raison qui le conserve. Il est bon de tourner, autant qu'on peut, les bienfaisances sur des choses où il seroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller sans compagne à l'Opéra ? Ne vaut-il pas mieux réserver ce droit pour recevoir en particulier ses amis ?

IL est sûr que mille liaisons secrètes doivent être le fruit de

leurs manieres de vivre éparfées & isolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet usage est plus honnête, mais qu'il est plus agréable, & c'est ce que je ne crois pas plus vrai ; car quel amour peut regner où la pudeur est en dérision, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté ? Aussi, comme le grand fléau de tous ces gens si dissipés est l'ennui, les femmes se foucient-elles moins d'être aimées qu'amusées ; la galanterie & les soins valent mieux que l'amour auprès d'elles, & pourvu qu'on soit assidu, peu leur importe qu'on soit passionné. Les mots mêmes d'*amour* & d'*amans* sont bannis de l'intime société des deux sexes, & relégués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les romans qu'on ne lit plus.

IL semble que tout l'ordre des sentimens naturels soit ici renversé. Le cœur n'y forme aucune chaîne ; il n'est point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit est réservé aux seules femmes mariées, & n'exclut du choix personne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eût vingt amans que sa fille un seul. L'adultère n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienfiance ; les romans les plus décents, ceux que tout le monde lit pour s'instruire en sont pleins, & le désordre n'est plus blâmable, si-tôt qu'il est joint à l'infidélité. O Julie ! telle femme qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit conjugal, oseroit d'une bouche impure accuser nos chastes amours, & condamner l'union de deux cœurs sinceres qui ne surent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'est un sacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il semble n'être que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans ; mais qui n'ont au surplus aucune sorte de droit l'une sur l'autre ; & un mari qui s'aviserait de contrôler ici la mauvaise conduite de sa femme, n'exciteroit pas moins de murmure que celui qui souffriroit chez nous le désordre public de la sienne. Les femmes, de leur côté, n'usent pas de rigueur envers leurs maris, & l'on ne voit pas

encore qu'elles les fassent punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre de part ou d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été consulté ? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

L'AMOUR même, l'amour a perdu ses droits, & n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux sont ici des garçons & des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté, les amans sont des gens indifférens qui se voient par amusement, par air, par habitude, ou par le besoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaisons, on n'y consulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se connoître, vivre ensemble, s'arranger, se voir ; moins encore, s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite ; c'est un recueil de jolis entretiens & de jolies lettres pleines de portraits, de maximes, de philosophie & de bel-esprit. A l'égard du physique, il n'exige pas tant de mystère ; on a très-sensément trouvé qu'il falloit régler, sur l'instant des desirs, la facilité de les satisfaire : la première venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme est toujours un homme, tous sont presque également bons, & il y a du moins à cela de la conséquence ; car pourquoi seroit-on plus fidele à l'amant qu'au mari ? Et puis à certain âge tous les hommes sont à-peu-près le même homme, toutes les femmes la même femme ; toutes ces poupées sortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a guères d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément sous la main.

COMME je ne fais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé sur un ton si extraordinaire, qu'il ne m'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'est que chez la plupart des femmes, l'amant est comme un des gens de la maison : s'il ne fait pas son devoir, on le congédie & l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuie du métier, il quitte & l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes assez capricieuses pour essayer même du maître de la maison ; car enfin, c'est encore une espèce d'homme. Cette fantaisie ne dure pas ; quand elle est passée, on le chasse & l'on en prend un autre ; ou, s'il s'obstine, on le garde & l'on en prend un autre.

MAIS, disois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges usages ; comment une femme vit-elle ensuite avec tous ces autres-là , qui ont ainsi pris ou reçu leur congé ? Bon ! reprit-il , elle n'y vit point. On ne se voit plus ; on ne se connoît plus. Si jamais la fantaisie prenoit de renouer , on auroit une nouvelle connoissance à faire , & ce seroit beaucoup qu'on se souvînt de s'être vus. Je vous entends , lui dis-je ; mais j'ai beau réduire ces exagérations , je ne conçois pas comment , après une union si tendre , on peut se voir de sang-froid ; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé ; comment on ne tressaillit pas à sa rencontre. Vous me faites rire , interrompit-il , avec vos tressaillemens ! vous voudriez donc que nos femmes ne fissent autre chose que tomber en syncope ?

SUPPRIME une partie de ce tableau trop chargé sans doute ; place Julie à côté du reste , & souviens-toi de mon cœur ; je n'ai rien de plus à te dire.

IL faut cependant l'avouer ; plusieurs de ces impressions désagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal se présente avant le bien , il ne l'empêche pas de se montrer à son tour ; les charmes de l'esprit & du naturel font valoir ceux de la personne. La première répugnance vaincue devient bientôt un sentiment contraire. C'est l'autre point de vue du tableau , & la justice ne permet pas de ne l'exposer que par le côté défavorable.

C'EST le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont , & que la société leur donne , pour ainsi dire , un être différent du leur. Cela est vrai , sur-tout à Paris , & sur-tout à l'égard des femmes , qui tirent des regards d'autrui la seule existence dont elles se soucient. En abordant une Dame dans une assemblée , au lieu d'une Parisienne que vous croyez voir , vous ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur , son ampleur , sa démarche , sa taille , sa gorge , ses couleurs , son air , son regard , ses propos , ses manières ; rien de tout cela n'est à elle , & si vous la voyiez dans son état naturel , vous ne pourriez la reconnoître. Or , cet échange est rarement favorable à celles qui le font , & en général il n'y a guères à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature : mais on ne l'efface jamais entièrement ; elle s'échappe toujours

jours par quelque endroit , & c'est dans une certaine adresse à la saisir que consiste l'art d'observer. Cet art n'est pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays ; car comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir , pour peu qu'on les fréquente assidûment , pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plaît si fort , on les voit bientôt comme elles font ; & c'est alors que toute l'averfion qu'elles ont d'abord inspirée , se change en estime & en amitié.

VOILA ce que j'eus occasion d'observer la semaine dernière dans une partie de campagne , où quelques femmes nous avoient assez étourdiment invités , moi & quelques autres nouveaux débarqués , sans trop s'assurer que nous leur convenions , ou peut-être pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablèrent d'abord de traits plaisans & fins , qui , tombant toujours sans rejaillir , épuiserent bien-tôt leur carquois. Alors elles s'exécutèrent de bonne grace , & ne pouvant nous amener à leur ton , elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne fais si elles se trouverent bien de cette échange , pour moi je m'en trouvai à merveille ; je vis avec surprise que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit ornoit si bien le bon-sens que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer , & je déplorais , en jugeant mieux des femmes de ce pays , que tant d'aimables personnes ne manquassent de raison , que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis aussi que les graces familières & naturelles effaçoient insensiblement les airs apprêtés de la ville ; car sans y songer on prend des manieres assortissantes aux choses qu'on dit , & il n'y a pas moyen de mettre à des discours sensés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être , & je sentis qu'elles n'avoient besoin pour plaire , que de ne se pas déguiser. J'osai soupçonner sur ce fondement , que Paris , ce prétendu siège du goût , est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins , puisque tous les soins qu'on y prend pour plaire , défigurent la véritable beauté.

NOUS restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble , contens les
Nouv. Héloïse. Tome I.

Kk

uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de passer en revue Paris & ses folies , nous l'oublîâmes. Tout notre soin se bornoit à jouir entre nous d'une société agréable & douce. Nous n'eûmes besoin ni de fatyres ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur , & nos ris n'étoient pas de raillerie , mais de gaieté , comme ceux de ta cousine.

UNE autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus animés , on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtresse de la maison. Elle sortoit , alloit s'enfermer pour écrire , & ne rentroit de long-temps. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelque correspondance de cœur , ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa légèrement un mot qui fut assez mal reçu ; ce qui me fit juger que , si l'absente manquoit d'amans , elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant donné quelque attention , quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des payfans de la paroisse , qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame ! L'un surchargé de tailles à la décharge d'un plus riche ; l'autre enrôlé dans la milice sans égard pour son âge & pour ses enfans (42) , l'autre écrasé d'un puissant voisin par un procès injuste ; l'autre ruiné par la grêle , & dont on exigeoit le bail à la rigueur : enfin tous avoient quelque grace à demander , tous étoient patiemment écoutés , on n'en rebutoit aucun , & le temps attribué aux billets doux , étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne saurois te dire avec quel étonnement j'appris , & le plaisir que prenoit une femme si jeune & si dissipée à remplir ces aimables devoirs , & combien peu elle y mettoit d'ostentation. Comment ! disois-je tout attendri , quand ce seroit Julie , elle ne seroit pas autrement. Dès cet instant je ne l'ai plus regardée qu'avec respect , & tous ses défauts sont effacés à mes yeux.

SI-TÔT que mes recherches se sont tournées de ce côté , j'ai ap-

(42) On a vu cela dans l'autre guerre ; mais non dans celle-ci , que je sache. On épargne les hommes mariés , & l'on en fait ainsi marier beaucoup.

pris mille choses à l'avantage de ces mêmes femmes, que j'avois d'abord trouvé si insupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde, où les femmes soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, & sachent donner au besoin de meilleurs conseils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-esprit, quel parti tirerons-nous de la conversation d'une Espagnole, d'une Italienne, d'une Allemande ? Aucun ; & tu fais, Julie, ce qu'il en est communément de nos Suissesses. Mais qu'on ose passer pour peu galant & tirer les Françaises de cette forteresse, dont, à la vérité, elles n'aiment guères à sortir, on trouve encore à qui parler en rase campagne ; & l'on croit combattre avec un homme, tant elle fait s'armer de raison & faire de nécessité vertu. Quant au bon caractère, je ne citerai point le zèle avec lequel elles servent leurs amis ; car il peut regner en cela une certaine chaleur d'amour-propre, qui soit de tous les pays : mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif : celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie ; & elles aiment les vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins, que leurs jeunes amans.

UNE remarque assez commune, qui semble être à la charge des femmes, est qu'elles font tout en ce pays, & par conséquent plus de mal que de bien ; mais ce qui les justifie est qu'elles font le mal poussées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contrédit point ce que je disois ci-devant, que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux sexes ; car la galanterie Française a donné aux femmes un pouvoir universel qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne se fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe & le Parnasse, la gloire & la fortune sont également sous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime qu'autant qu'il plait aux femmes de leur en accorder ; elles décident souverainement des plus hautes connoissances, ainsi que des plus agréables poésies : lit-

térature, histoire, philosophie, politique même, on voit d'abord au flye de tous les livres qu'ils sont écrits pour amuser de jolies femmes, & l'on vient de mettre la bible en histoires galantes. Dans les affaires, elle ont, pour obtenir ce qu'elles demandent, un ascendant naturel jusques sur leurs maris; non parce qu'ils sont leurs maris, mais parce qu'ils sont hommes, & qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme, fût-ce même la sienne.

AU reste, cette autorité ne suppose ni attachement ni estime; mais seulement de la politesse & de l'usage du monde; car d'ailleurs, il n'est pas moins essentiel à la galanterie Françoisse, de mépriser les femmes que de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose; c'est un témoignage qu'on a vécu assez avec elles pour les connoître. Quiconque les respecteroit, passeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les romans. Elles se jugent avec tant d'équité, que les honorer seroit être indigne de leur plaire; & la première qualité de l'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent.

QUOI qu'il en soit, elles ont beau se piquer de méchanceté; elles sont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi sur-tout leur bonté de cœur est utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires, sont toujours repoussans & sans commiseration, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font sont aussi les plus durs des hommes. C'est donc aux femmes qu'on s'adresse pour avoir des graces; elles sont le secours des malheureux, elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes; elles les écoutent, les consolent & les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles mènent, elles savent dérober des momens à leurs plaisirs pour les donner à leur bon naturel, & si quelques-unes font un infâme commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à secourir le pauvre de leur bourse & l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins sont souvent indiscrets, & qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connoissent: mais comment connoître tout le

monde, dans un si grand pays, & que peut faire de plus la bonté d'ame séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire ? A cela près, il est certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce sont elles seules qui conservent dans Paris, le peu d'humanité qu'on y voit regner encore, & que sans elles on verroit les hommes avides & insatiables s'y dévorer comme des loups.

VOILA ce que je n'aurois point appris, si je m'en étois tenu aux peintures des faiseurs de romans & de comédies, lesquels voient plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent, que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas ; ou qui peignent des chef-d'œuvres de vertu qu'elles se dispensent d'imiter en les traitant de chimères, au lieu de les encourager au bien, en louant celui qu'elles font réellement. Les romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu, pour que tout autre lui soit inutile ; je voudrois qu'alors la composition de ces sortes de livres, ne fût permise qu'à des gens honnêtes, mais sensibles, dont le cœur se peignît dans leurs écrits ; à des auteurs qui ne fussent pas au-dessus des faiblesses de l'humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austère, & puis du sein du vice les y fussent conduire insensiblement.

JE t'en ai prévenue, je ne suis en rien de l'opinion commune sur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus séduisantes, la coquetterie la plus raffinée, le sublime de la galanterie, & l'art de plaire au souverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repoussante, leurs manières sans modestie. J'imagine que le cœur doit se fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me persuadera jamais qu'elles puissent un moment parler de l'amour, sans se montrer également incapables d'en inspirer & d'en ressentir.

D'UN autre côté, la renommée apprend à se défier de leur caractère ; elle les peint frivoles, rusées, artificieuses, étourdies, vo-

lages, parlant bien, mais ne pensant point, sentant encore moins, & dépensant ainsi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroît à moi leur être extérieur comme leurs paniers & leur rouge. Ce sont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, & qui dans le fond couvrent en elles du sens, de la raison, de l'humanité, du bon naturel; elles sont moins indiscrettes, moins tracassières que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles sont plus solidement instruites, & leur instruction profite mieux à leur jugement. En un mot, si elles me déplaisent par tout ce qui caractérise leur sexe qu'elles ont défiguré, je les estime par des rapports avec le nôtre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles feroient cent fois plutôt des hommes de mérite que d'aimables femmes.

CONCLUSION; si Julie n'eût point existé, si mon cœur eût pu souffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtresse; mais je m'y serois volontiers fait une amie, & ce trésor m'eût consolé, peut-être de n'y pas trouver les deux autres (43).

LE T T R E L X X X V I I .

A J U L I E .

DEPUIS ta lettre reçue, je suis allé tous les jours chez M. Silvestre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu : & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage sept fois inutilement. Enfin, la huitième, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains, que, sans payer le port, sans m'en informer, sans rien dire à personne, je suis sorti comme un étourdi, & ne voyant que le moment de rentrer chez moi, j'enfilais avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qu'au bout d'une de-

(43) Je me garderai de prononcer sur cette lettre, mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles

méprisent, & qui leur refuse les seules dont elles sont cas, soit fort propre à être bien reçu d'elles.

mi-heure , cherchant la rue de Tournon où je loge , je me suis trouvé dans le marais à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement ; c'est la première fois que cela m'est arrivé le matin pour mes affaires ; je ne m'en fers même qu'à regret l'après midi pour quelques visites ; car j'ai deux jambes fort bonnes , dont je ferois bien fâché qu'un peu plus d'aïssance dans ma fortune me fit négliger l'usage.

J'ÉTOIS fort embarrassé dans mon fiacre avec mon paquet ; je ne voulois l'ouvrir que chez moi , c'étoit ton ordre. D'ailleurs une sorte de volupté qui me laisse oublier la commodité dans les choses communes , me la fait rechercher avec soin dans les vrais plaisirs. Je n'y puis souffrir aucune sorte de distraction , & je veux avoir du temps & mes aises pour savourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiète curiosité dont je n'étois pas le maître : je m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir , & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains , à voir les mouvemens continuels qu'il faisoit de l'une à l'autre. Ce n'est pas qu'à son volume , à son poids , au ton de ta lettre , je n'eusse quelque soupçon de la vérité ; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiste & l'occasion ? Voilà ce que je ne conçois pas encore ; c'est un miracle de l'amour ; plus il passe ma raison , plus il enchante mon cœur , & l'un des plaisirs qu'il me donne , est celui de n'y rien comprendre.

J'ARRIVE enfin , je vole , je m'enferme dans ma chambre , je m'affieds hors d'haleine , je porte une main tremblante sur le cachet. O première influence du talisman ! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'otois , & je me suis bientôt trouvé tellement oppressé , que j'ai été forcé de respirer un moment sur la dernière enveloppe. ... Julie ! O ma Julie ! le voile est déchiré. ... je te vois. ... je vois tes divins attraits ! ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage , mes genoux fléchissent. .. charmes adorés , encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il est prompt , qu'il est puissant , le magique effet de ces traits chéris ! Non , il ne faut point , comme tu prétends , un quart-d'heure pour le sentir : une minute , un instant suffit pour arracher de mon sein

mille ardens sours, & me rappeler avec ton image celle de mon bonheur passé. Pourquoi faut-il que la joie de posséder un si précieux trésor soit mêlée d'une si cruelle amertume ? Avec quelle violence il me rappelle des temps qui ne sont plus ! Je crois, en le voyant, te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le souvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le ciel m'a donnés & ravis dans sa colere ! Hélas ! un instant me défabuse ; toute la douleur de l'absence se ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a suspendue, & je suis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus sensibles. Dieux ! quels torrens de flammes mes avides regards puissent dans cet objet si inattendu ! ô comme il ranime, au fond de mon cœur, tous les mouvemens impétueux que ta présence y faisoit naître ! ô Julie ! s'il étoit vrai qu'il pût transmettre à tes sens le délire & l'illusion des miens ! . . . Mais pourquoi ne le feroit-il pas ? Pourquoi des impressions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas aussi loin qu'elle ? Ah ! chere amante ! où que tu sois, quoi que tu fasses au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre amant adresse à ta personne, ne sens-tu pas ton charmant visage inondé de pleurs de l'amour & de la tristesse ? Ne sens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton sein, pressés, comprimés, accablés de mes ardens baisers ? Ne te sens-tu pas embrâser toute entiere du feu de mes lèvres brûlantes ? . . . Ciel ! Qu'entends-je ? Quelqu'un vient Ah ! ferrons, cachons mon trésor Un importun ! . . . Maudit soit le cruel qui vient troubler des transports si doux ! . . . Puisse-t-il ne jamais aimer . . . ou vivre loin de ce qu'il aime !

L E T T R E L X X X V I I I .

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

C'EST à vous , charmante cousine , qu'il faut rendre compte de l'Opéra ; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres , & que Julie vous ait gardé le secret , je vois d'où lui vient cette curiosité. J'y fus une fois pour contenter la mienne ; j'y suis retourné pour vous deux autres fois. Tenez-m'en quitte , je vous prie , après cette lettre. J'y puis retourner encore , y bâiller , y souffrir , y périr pour votre service ; mais y rester éveillé & attentif , cela ne m'est pas possible.

AVANT de vous dire ce que je pense de ce fameux théâtre , que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici ; le jugement des connoisseurs pourra redresser le mien si je m'abuse.

L'OPÉRA de Paris passe à Paris , pour le spectacle le plus pompeux , le plus voluptueux , le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'est , dit-on , le plus superbe monument de la magnificence de Louis XIV. Il n'est pas si libre à chacun que vous le pensez de dire son avis sur ce grave sujet. Ici l'on peut disputer de tout , hors de la musique & de l'Opéra ; il y a du danger à manquer de dissimulation sur ce seul point ; la musique Françoisé se maintient par une inquisition très-sévère , & la première chose qu'on insinue par forme de leçon , à tous les étrangers qui viennent dans ce pays , c'est que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de si beau dans le reste du monde que l'Opéra de Paris. En effet , la vérité est que les plus discrets s'en taisent , & n'osent en rire qu'entre eux.

IL faut convenir pourtant qu'on y représente à grands frais , non-seulement toutes les merveilles de la nature , mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes , que personne n'a jamais vues ; & sûrement Pope a voulu désigner ce bizarre théâtre , par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux , des lutins , des monstres , des Rois , des Bergers , des Fées , de la fureur , de la joie , un feu , une gigue , une bataille & un bal.

Nouv. Héroïse. Tome I.

L I

CET assemblage si magnifique & si bien ordonné est regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choses qu'il représente. En voyant paroître un temple, on est saisi d'un saint respect, & pour peu que la Déesse en soit jolie, le parterre est à moitié payen. On n'est pas si difficile ici qu'à la Comédie Française. Ces mêmes spectateurs qui ne peuvent revêtir un comédien de son personnage, ne peuvent à l'Opéra séparer un acteur du sien. Il semble que les esprits se roidissent contre une illusion raisonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle est absurde & grossière; ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penser ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exister?

L'OPÉRA n'est donc point ici comme ailleurs, une troupe de gens payés pour se donner en spectacle au public; ce sont, il est vrai, des gens que le public paie & qui se donnent en spectacle; mais tout cela change de nature, attendu que c'est une Académie royale de musique, une espèce de cour souveraine qui juge sans appel dans sa propre cause, & ne se pique pas autrement de justice, ni de fidélité (44). Voilà, cousine, comment dans certains pays l'essence des choses tient aux mots, & comment des noms honnêtes fussent pour honorer ce qui l'est le moins.

LES membres de cette noble Académie ne dérogent point. En revanche, ils sont excommuniés; ce qui est précisément le contraire de l'usage des autres pays; mais peut-être ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles & damnés, que roturiers & bénis. J'ai vu sur le théâtre un Chevalier moderne aussi fier de son métier qu'autrefois l'infortuné Laberius fut humilié du sien (45), quoiqu'il le fit par force & ne récitât que ses propres ouvrages. Aussi

(44) Dit en mots plus ouverts, cela n'en seroit que plus vrai; mais ici je suis partie, & je dois me taire. Partout où l'on est moins soumis aux loix qu'aux hommes, on doit savoir endurer l'injustice.

(45) Forcé par le tyran de monter sur le théâtre, il déplora son sort par des vers très touchans, & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête-homme contre ce César si vanté. *Après avoir, dit-il, vécu soixan-*

L'ancien Laberius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les Chevaliers Romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une sur les bancs de la Comédie François, parmi la première noblesse du pays, & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de respect de la majesté du peuple Romain, qu'on parle à Paris de la majesté de l'Opéra.

VOILA ce que j'ai pu recueillir des discours d'autrui sur ce brillant spectacle; que je vous dise à présent ce que j'y ai vu moi-même.

FIGUREZ-VOUS une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion; cette gaine est le théâtre. Aux deux côtés on place par intervalles des feuilles de paravent, sur lesquelles sont grossièrement peints les objets que la scène doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même, & presque toujours percé ou déchiré, ce qui représente des gouffres dans la terre, ou des trous dans le ciel, selon la perspective. Chaque personne qui passe derrière le théâtre, & touche le rideau, produit en l'ébranlant une sorte de tremblement de terre assez plaisant à voir. Le ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y voit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déeses sont composés de quatre solives encadrées & suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette; entre ces solives est une planche en travers, sur lequel le Dieu s'assied, & sur le devant

te ans avec honneur, j'ai quitté ce matin mon foyer, Chevalier Romain, j'y rentrerai ce soir, vil Ilistrion. Hélas! j'ai trop vécu d'un jour. O fortune! s'il falloit me déshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu quand la jeunesse & la vigueur me laissoient au moins une figure agréable: mais maintenant quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du peuple Romain? Une voix éteinte, un corps infirme, un cadavre, un sépulchre animé, qui n'a plus rien de

moi que mon nom. Le prologue entier qu'il récita dans cette occasion, l'injustice que lui fit César, piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit son honneur flétri, l' affront qu'il reçut au cirque, la bassesse qu'eut Cicéron d'insulter à son opprobre, la réponse fine & piquante que lui fit Laberius; tout cela nous a été conservé par Aulu-Gelle, & c'est, à mon gré, le morceau le plus curieux & le plus intéressant de son fade recueil.

pend un morceau de grosse toile barbouillée, qui sert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes, & mal mouchées, qui, tandis que le personnage se démène & crie en branlant dans son escarpolette, l'enfument tout à son aise. Encens digne de la Divinité.

COMME les chars sont la partie la plus considérable des machines de l'Opéra; sur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée est composée de longues lanternes augulaires de toile ou de carton bleu qu'on enfle à des broches parallèles, & qu'on fait tourner par des polissons. Le tonnerre est une lourde charrette qu'on promène sur le cindre, & qui n'est pas le moins touchant instrument de cette agréable musique. Les éclairs se font avec des pincées de poix-résine qu'on projette sur un flambeau; la foudre est un pétard au bout d'une fusée.

LE théâtre est garni de petites trapes carrées, qui, s'ouvrant au besoin, annoncent que les démons vont sortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur substitue adroitement de petits démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air suspendus à des cordes, jusqu'à ce qu'ils se perdent majestueusement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'est quand les cordes sont mal conduites ou viennent à rompre; car alors les esprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'estropient, se tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monstres qui rendent certaines scènes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui se promènent d'un air menaçant sur le théâtre, & font voir à l'Opéra les tentations de Saint Antoine. Chacune de ces figures est animée par un lourdeau de Savoyard, qui n'a pas l'esprit de faire la bête.

VOILA, ma cousine, en quoi consiste, à-peu-près, l'auguste appareil de l'Opéra, autant que j'ai pu l'observer du parterre à l'aide de ma lorgnette; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens soient fort cachés & produisent un effet imposant; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai aperçu de moi-même, & ce que peut apercevoir comme moi tout spectateur non préoccupé. On assure pour-

tant qu'il y a une prodigieuse quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela ; on m'a offert plusieurs fois de me les montrer ; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choses avec de grands efforts.

LE nombre des gens occupés au service de l'Opéra est inconcevable. L'orchestre & les chœurs composent ensemble près de cent personnes : il y a des multitudes de danseurs ; tous les rôles sont doubles & triples (46), c'est-à-dire, qu'il y a toujours un ou deux acteurs subalternes , prêts à remplacer l'acteur principal , & payés pour ne rien faire , jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour ; ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques représentations , les premiers acteurs , qui sont d'importans personnages , n'honorent plus le public de leur présence ; ils abandonnent la place à leurs substituts , & aux substituts de leurs substituts. On reçoit toujours le même argent à la porte , mais on ne donne plus le même spectacle. Chacun prend son billet comme à une loterie , sans savoir quel lot il aura ; & , quel qu'il soit , personne n'oseroit se plaindre : car , afin que vous le sachiez , les nobles membres de cette Académie ne doivent aucun respect au public ; c'est le public qui leur en doit.

JE ne vous parlerai point de cette musique ; vous la connoissez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée , ce sont les cris affreux , les longs mugissemens dont retentit le théâtre durant la représentation. On voit les actrices presque en convulsion , arracher avec violence ces glapissemens de leurs poumons , les poings fermés contre la poitrine , la tête en arrière , le visage enflammé , les vaisseaux gonflés , l'estomac pantelant ; on ne fait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille ; leurs efforts sont autant souffrir ceux qui les regardent , que leurs chants ceux qui les écoutent ; & ce qu'il y a de plus inconcevable est que ces hurlemens sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battemens de mains , on les prendroit pour des sourds charmés de

(46) On ne fait ce que c'est que des doubles en Italie ; le public ne les souffriroit pas : aussi le spectacle est-il à beaucoup meilleur marché ; il en coûteroit trop pour être mal servi.

faïfir par-ci par-là quelques sons perçans , & qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Pour moi , je fuis perfuadé qu'on applaudit les cris d'une aëtrice à l'Opéra , comme les tours de force d'un bateleur à la foire ; la fensation eft déplaiſante & pénible ; on fouffre tandis qu'ils durent , mais on eft fi aïſe de les voir finir fans accident , qu'on en marque volontiers la joie. Concevez que cette maniere de chanter eft employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les Muſes , les Graces , les Amours , Vénus même s'exprimant avec cette délicateſſe , & jugez de l'effet ! Pour les diables , paſſe encore : cette muſique a quelque choſe d'infernal qui ne leur méſied pas. Auſſi les magies , les évocations , & toutes les fêtes du ſabat font-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'Opéra François.

A ces beaux ſons , auſſi juſtes qu'ils ſont doux , ſe marient très-dignement ceux de l'orchefre. Figurez-vous un charivari fans fin d'inſtrumens fans mélodie , un ronron traînant & perpétuel de baſſes ; choſe la plus lugubre , la plus affommante que j'aie entendue de ma vie , & que je n'ai jamais pu ſupporter une demi-heure , fans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une eſpece de pſalmodie , à laquelle il n'y a pour l'ordinaire , ni chant , ni meſure. Mais quand par hafard il ſe trouve quelque air un peu ſaillant , c'eſt un trépignement univerſel ; vous entendez tout le parterre en mouvement ſuivre à grand'peine & à grand bruit un certain homme de l'orchefre (47). Charmé de ſentir un moment cette cadence qu'ils ſentent ſi peu , ils ſe tourmentent l'oreille , la voix , les bras , les pieds & tout le corps , pour courir après la meſure (48) toujours prête à leur échapper ; au lieu que l'Allemand & l'Italien , qui en ſont intimement affectés , la ſentent & la ſuivent ſans aucun effort , & n'ont jamais beſoin de la battre. Du moins Régianino m'a-t-il ſouvent dit que dans les Opéra d'Italie , où elle eſt ſi ſenſible & ſi vive , on n'entend , on ne voit jamais dans l'orchefre ,

(47) Le Bucheron.

(48) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la muſique

Françoïſe à la courſe d'une vache qui galope , ou d'une oie graſſe qui veut voler.

nî parmi les spectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce, en ce pays, la dureté de l'organe musical; les voix y sont rudes & sans douceur, les inflexions âpres & fortes, les sons forcés & trainans; nulle cadence, nul accent mélodieux dans les airs du peuple : les instrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les cors, tous les haut-bois, les chanteurs des rues, les violons de guinguettes, tout cela est d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne sont pas donnés aux mêmes hommes, & en général le François paroît être de tous les peuples de l'Europe, celui qui a le moins d'aptitude à la musique. Milord Édouard prétend que les Anglois en ont aussi peu; mais la différence est que ceux-ci le savent & ne s'en soucient guères, au lieu que les François renonceroient à mille justes droits, & passeroient condamnation sur toute autre chose, plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la musique à Paris comme une affaire d'État; peut-être, parce que ç'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous sentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en soit, l'Opéra de Paris pourroit être une fort belle institution politique, qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma description.

LES Ballets, dont il me reste à vous parler, sont la partie la plus brillante de cet Opéra, & considérés séparément, ils sont un spectacle agréable, magnifique & vraiment théâtral; mais ils servent comme partie constitutive de la pièce, & c'est en cette qualité qu'il les faut considérer. Vous connoissez les Opéra de Quinault; vous savez comment les divertissemens y sont employés, c'est à-peu-près de même, ou encore pis, chez ses successeurs. Dans chaque acte l'action est ordinairement coupée au moment le plus intéressant, par une fête qu'on donne aux acteurs assis, & que le parterre voit debout. Il arrive de-là que les personnages de la pièce, sont entièrement oubliés, ou bien que les spectateurs regardent les acteurs qui regardent autre chose. La manière d'amener ces fêtes est simple. Si le Prince est joyeux, on prend part à sa joie, & l'on danse : s'il est triste, on veut l'égayer, & l'on danse. J'ignore si c'est la mode à la Cour, de donner le bal aux Rois quand ils sont de mauvaise hu-

meur : ce que je fais par rapport à ceux-ci , c'est qu'on ne peut trop admirer leur constance stoïque à voir des gavottes , ou écouter des chansons, tandis qu'on décide quelquefois derrière le théâtre de leur couronne ou de leur sort. Mais il y a bien d'autres sujets de danses ; les plus graves actions de la vie se font en dansant. Les Prêtres dansent , les soldats dansent , les Dieux dansent, les diables dansent , on danse jusques dans les enterremens , & tout danse à propos de tout.

LA danse est donc le quatrième des beaux arts, employés dans la constitution de la scène lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; & celui-là , qu'imité-t-il ? Rien. Il est donc hors d'œuvre quand il n'est employé que comme danse ; car que font des menuets , des rigaudons , des chaconnes , dans une tragédie ? Je dis plus , il n'y seroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque chose , parce que , de toutes les unités , il n'y en a point de plus indispensable , que celle du langage ; & un Opéra où l'action se passeroit moitié en chant , moitié en danse , seroit plus ridicule encore que celui où l'on parleroit moitié François , moitié Italien.

NON contens d'introduire la danse comme partie essentielle de la scène lyrique , ils se sont même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal , & ils ont des Opéra appelés Ballets , qui remplissent si mal leur titre , que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces Ballets forment autant de sujets séparés que d'actes , & ces sujets sont liés entre eux par de certaines relations métaphysiques dont le spectateur ne se douteroit jamais , si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans un prologue. Les saisons , les âges , les sens , les élémens ; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danse , & ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination ? Quelques-uns même sont purement allégoriques , comme le carnaval & la folie , & ce sont les plus insupportables de tous ; parce qu'avec beaucoup d'esprit & de finesse , ils n'ont ni sentimens , ni tableaux , ni situations , ni chaleur , ni intérêt , rien de ce qui peut donner prise à la musique , flatter le cœur , & nourrir l'illusion. Dans ces prétendus Ballets l'action se passe toujours en chant , la danse interrompt toujours l'action , ou ne s'y trouve que
par

que par occasion & n'imite rien. Tout ce qui arrive ; c'est que ces Ballets ayant encore moins d'intérêt que les Tragédies, cette interruption y est moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en seroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre , & l'art des auteurs , pour empêcher que la danse ne lasse, est de faire en sorte que la piece ennuie.

CECI me mene insensiblement à des recherches sur la véritable constitution du drame lyrique , trop étendues pour entrer dans cette lettre , & qui me jetteroient loin de mon sujet ; j'en ai fait une petite dissertation à part que vous trouverez ci-jointe , & dont vous pourrez causer avec Régianino. Il me reste à vous dire sur l'Opéra François que le plus grand défaut que j'y crois remarquer, est un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en représentation le merveilleux , qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi bien placé dans un poëme épique, que ridiculement sur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vu, qu'il se trouvât des artistes assez imbécilles, pour vouloir imiter le char du Soleil, & des spectateurs assez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'Opéra, pouvoit l'ennuyer à si grands frais. Je le conçois bien, moi, qui ne suis pas un la Bruyere ; & je soutiens que, pour tout homme qui n'est pas dépourvu du goût des beaux arts, la musique Françoisé, la danse & le merveilleux mêlés ensemble, feront toujours de l'Opéra de Paris, le plus ennuyeux spectacle qui puisse exister. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution ; non qu'ils ne soient très-en état de connoître la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuse plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir ; le plaisir de la critique les dédommage de l'ennui du spectacle, & il leur est plus agréable de s'en moquer quand ils n'y sont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y sont.

L E T T R E L X X X I X .

D E J U L I E .

OUI, oui, je le vois bien ; l'heureuse Julie t'est toujours chère : Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux , se fait sentir dans ta dernière lettre ; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime , & la mienne s'en irrite encore. Oui , mon ami , le sort a beau nous séparer , pressons nos cœurs l'un contre l'autre , conservons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'absence & du désespoir , & que tout ce qui devrait relâcher notre attachement ne serve qu'à le resserrer sans cesse.

MAIS j'admire ma simplicité ; depuis que j'ai reçu cette lettre , j'éprouve quelque chose des charmans effets dont elle parle , & ce badinage du talisman , quoiqu'inventé par moi-même , ne laisse pas de me séduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour , quand je suis seule , un treffaillement me saisit comme si je te sentoie près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait , & je suis si folle que je crois sentir l'impression des caresses que tu lui fais , & des baisers que tu lui donnes : ma bouche croit les recevoir , mon tendre cœur croit les goûter. O douces illusions ! ô chimères ! dernières ressources des malheureux ! Ah ! s'il se peut , tenez-nous lieu de réalité ! Vous êtes quelque chose encore à ceux pour qui le bonheur n'est plus rien.

QUANT à la maniere dont je m'y suis prise pour avoir ce portrait , c'est bien un soin de l'amour ; mais crois que , s'il étoit vrai qu'il fit des miracles , ce n'est pas celui-là qu'il auroit choisi. Voici le mot de l'énigme. Nous eûmes , il y a quelque temps ici , un peintre en miniature venant d'Italie ; il avoit des lettres de Milord Édouard , qui peut-être en les lui donnant avoit en vue ce qui est arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occasion pour avoir le portrait de ma cousine ; je voulus l'avoir aussi. Elle & ma mere voulurent avoir le mien , & à ma priere le peintre en fit secrettement une seconde copie. Ensuite sans m'embarraffer de copie ni d'origi-

nal, je choisis subtilement le plus ressemblant des trois, pour te l'envoyer. C'est une fripponnerie dont je ne me suis pas fait un grand scrupule; car un peu de ressemblance de plus ou de moins n'importe guères à ma mere & à ma cousine; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne, seroient une espece d'infidélité, d'autant plus dangereuse, que mon portrait seroit mieux que moi, & je ne veux point, comme que ce soit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reste, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus soigneusement vêtue; mais on ne m'a pas écoutée, & mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il est. Je te prie, au moins, de croire qu'excepté la coëffure, cet ajustement n'a point été pris sur le mien, que le peintre a tout fait de sa grace, & qu'il a orné ma personne des ouvrages de son imagination.

L E T T R E X C.

A J U L I E.

IL faut, chere Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus si sensible; mais au contraire avec le regret d'un homme abusé par un faux espoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne; il est assez ressemblant & peint par un habile homme, mais pour en être content il faudroit ne te pas connoître.

LA premiere chose que je lui reproche, est de te ressembler & de n'être pas toi, d'avoir ta figure & d'être insensible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits; il n'a point rendu ce doux sentiment qui les vivifie, & sans lequel, tout charmans qu'ils sont, ils ne seroient rien. C'est dans ton cœur, ma Julie, qu'est le fard de ton visage, & celui-là ne s'imité point. Ceci tient, je l'avoue, à l'insuffisance de l'art, mais c'est au moins la faute de l'artiste de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des

Mm ij

temples, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de finesse au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit, deux ou trois petites veines sous la peau, à-peu-près comme dans ces fleurs d'iris que nous considérons un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues est trop près des yeux, & ne se fond pas délicieusement en couleur de rose vers le bas du visage comme sur le modèle. On diroit que c'est du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'est pas peu de chose, car il te rend l'œil moins doux, & l'air plus hardi.

MAIS, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui se cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'osois réchauffer quelquefois de la mienne? Il n'a point donné leur grace à ces coins, il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & sérieux qui change tout-à-coup à ton moindre sourire, & porte au cœur je ne fais quel enchantement inconnu, je ne fais quel soudain ravissement que rien ne peut exprimer. Il est vrai que ton portrait ne peut passer du sérieux au sourire. Ah! c'est précisément de quoi je me plains : pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les instans de ta vie.

PASSONS au peintre d'avoir omis quelques beautés ; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage, c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache presque imperceptible, que tu as sous l'œil droit, ni celle qui est au cou du côté gauche. Il n'a point mis..... ô Dieux! cet homme étoit-il de bronze?..... Il a oublié la petite cicatrice qui t'est restée sous la lèvre. Il t'a fait les cheveux & les sourcils de la même couleur, ce qui n'est pas : les sourcils sont plus châains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda testa, occhi azuri, e bruno ciglio.

IL a fait le bas du visage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légère sinuosité qui, séparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus sensibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en fais fort mauvais gré ; car ce n'est pas seulement de tes beautés que je suis amou-

veux , mais de toi toute entiere telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien , moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien ; & mon cœur se foucie aussi peu des attraits que tu n'as pas , qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

QUANT à l'ajustement , je le passerai d'autant moins , que , parée ou négligée , je t'ai toujours vu mise avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure est trop chargée ; on me dira qu'il n'y a que des fleurs : hé bien ! ces fleurs sont de trop. Te souviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaisanne , & où ta cousine dit que je dansois en philosophe ? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue tresse de tes cheveux , roulée autour de ta tête , & rattachée avec une aiguille d'or , à la maniere des villageoises de Berne. Non , le soleil orné de tous ses rayons , n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs ; & sûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de sa vie. C'est ainsi , ma Julie , que tu dois être coëffée ; c'est l'or de tes cheveux qui doit parer ton visage , & non cette rose qui les cache , & que ton teint flétrit. Dis à la cousine , (car je reconnois ses soins & son choix) que ces fleurs , dont elle a couvert & profané ta chevelure , ne sont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone* , & qu'on peut leur passer de suppléer à la beauté , mais non de la cacher.

A l'égard du buste , il est singulier qu'un amant soit là-dessus plus sévère qu'un pere ; mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec assez de soin. Le portrait de Julie doit être modeste comme elle. Amour ! ces secrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de son imagination. Je le crois , je le crois ! Ah ! s'il eût aperçu le moindre de ces charmes voilés , ses yeux l'eussent dévoré , mais sa main n'eût point tenté de les peindre ; pourquoi faut-il que son art téméraire ait tenté de les imaginer ? Ce n'est pas seulement un défaut de bienséance , je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui , ton visage est trop chaste pour supporter le désordre de ton sein : on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître , il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder ; & quand sa main ardente ose dévoiler celui que la pudeur couvre , l'ivresse & le trouble de tes yeux disent alors que tu l'oublies , & non que tu l'exposes.

VOILA la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-dessus le dessein de le réformer selon mes idées. Je les ai communiquées à un peintre habile, & sur ce qu'il a déjà fait, j'espère te voir bientôt plus semblable à toi-même. De peur de gâter le portrait nous essayons les changemens sur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les transporte sur l'original que quand nous sommes bien sûrs de leur effet. Quoique je dessine assez médiocrement, cet artiste ne peut se lasser d'admirer la subtilité de mes observations; il ne comprend pas combien celui qui me les dicte est un maître plus savant que lui. Je lui parois aussi quelquefois fort bizarre: il dit que je suis le premier amant qui s'avise de cacher des objets qu'on n'expose jamais assez aux yeux des autres, & quand je lui réponds que c'est pour mieux te voir toute entière que je t'habille avec tant de soin, il me regarde comme un fou. Ah! que ton portrait seroit bien plus touchant, si je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton visage, & d'y peindre à la fois ta modestie & tes attraits! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y voit que ceux qu'avoit supposé le peintre, & le spectateur ému les supposera tels qu'ils sont. Je ne fais quel enchantement secret regne dans ta personne; mais tout ce qui la touche semble y participer, il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On sent, en regardant ton ajustement, que c'est par-tout le voile des graces qui couvre la beauté; & le goût de ta modeste parure semble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recèle.

LET TRE X C I.

A J U L I E.

JULIE! ô Julie! ô toi qu'un temps j'osois appeller mienne, & dont je profane aujourd'hui le nom! la plume échappe à ma main tremblante, mes larmes inondent le papier; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne falloit jamais écrire; je ne puis ni me taire ni parler. Viens, honorable & chere image, viens épu-





rer & raffermir un cœur avili par la honte, & brisé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton absence m'a laissé commettre.

QUE tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même! Quelque abject que j'aie été à tes yeux, je le suis cent fois plus aux miens propres; car en me voyant tel que je suis, ce qui m'humilie le plus encore, c'est de te voir, de te sentir au fond de mon cœur, dans un lieu désormais si peu digne de toi, & de songer que le souvenir des plus vrais plaisirs de l'amour, n'a pu garantir mes sens d'un piège sans appas, & d'un crime sans charmes.

TEL est l'excès de ma confusion, qu'en recourant à ta clémence je crains même de souiller tes regards sur ces lignes, par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure & chaste, un récit que j'épargnerois à ta modestie, s'il étoit un moyen d'expier mes égaremens; je suis indigne de tes bontés, je le fais; je suis vil, bas, méprisable; mais au moins je ne serai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie, que de t'abuser un seul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuses qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact, de ce qui m'est arrivé. Il sera aussi sincère que mon regret; c'est tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'AVOIS fait connoissance avec quelques Officiers aux Gardes & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne fais quels faux airs qui ne sont pas faits pour eux. Ils se moquoient à leur tour, de me voir conserver dans Paris la simplicité des anciennes mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manières pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & résolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fût. Après plusieurs tentatives qui ne réussirent point, ils en firent une mieux concertée, qui n'eut que trop de succès. Hier matin, ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un Colonel qu'ils me nommerent, & qui sur le bruit de ma sagesse, avoit, disoient-ils, en-

vie de faire connoissance avec moi. Assez sot pour donner dans ce persifflage, je leur représentai qu'il seroit mieux d'aller premièrement lui faire visite : mais ils se moquerent de mon scrupule, me disant que la franchise Suisse ne comportoit pas tant de façons, & que ces manieres cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la Dame. Elle vint nous recevoir sur l'escalier ; ce que je n'avois encore observé nulle part. En entrant, je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, & par-tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maîtresse de la maison me parut jolie, quoiqu'un peu passée ; d'autres femmes à-peu-près du même âge & d'une semblable figure étoient avec elle ; leur parure, assez brillante, avoit plus d'éclat que de goût ; mais j'ai déjà remarqué que c'est un point sur lequel on ne peut guères juger en ce pays de l'état d'une femme.

LES premiers complimens se passèrent à-peu-près comme par-tout ; l'usage du monde apprend à les abrégér, ou à les tourner vers l'enjouement avant qu'ils ennuyent. Il n'en fut pas tout-à-fait de même, si-tôt que la conversation devint générale & sérieuse. Je crus trouver à ces Dames un air contraint & gêné, comme si ce ton ne leur eût pas été familier, & pour la première fois, depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matière aisée, elles se jetterent sur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoissois pas une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant ouï parler de M. le Colonel ; ce qui m'étonnoit dans un pays, où l'usage est d'appeller les gens par leurs noms plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

CETTE fausse dignité fit bien-tôt place à des manieres plus naturelles. On se mit à causer tout bas, & reprenant, sans y penser, un ton de familiarité peu décente, on chuchetoit, on fourioit en me regardant, tandis que la Dame de la maison me questionnoit sur l'état de mon cœur d'un certain ton résolu qui n'étoit guères propre à le gagner. On servit, & la liberté de la table, qui semble con-

fondre

fondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sûreté de ma répugnance, je consacrai cette soirée à ma fonction d'observateur, & résolu d'employer à connoître cet ordre de femmes, la seule occasion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques; elles avoient si peu d'idées de leur état présent, si peu de prévoyance pour l'avenir, &, hors du jargon de leur métier, elles étoient si stupides à tous égards, que le mépris effaça bien-tôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaisir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en ressentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : à cela près, je n'entendis sortir de leur bouche aucun mot qui partit du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient supporter une société si dégoûtante. C'eût été leur imposer une peine cruelle, à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choisissoient eux-mêmes.

CEPENDANT le souper se prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les discours n'étoient pas tendres, mais déshonnêtes, & les femmes tâchoient d'exciter par le désordre de leur ajustement, les desirs qui l'auroient dû causer. D'abord, tout cela ne fit sur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts, pour me séduire, ne servirent qu'à me rebuter. Douce pudeur! disois-je en moi-même, suprême volupté de l'amour! que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi! combien, si elles connoissoient ton empire, elles mettroient de soins à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie! Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la grossière impudence de ces créatures & de leurs équivoques licencieuses à ces regards timides & passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grace & de sentiment, dont.... je n'osois achever; je rougissois de ces indignes comparaisons..... je me reprochois comme autant de crimes, les charmans souvenirs qui me poursuivoient malgré moi.... En quels lieux osois-je penser à celle....

Hélas ! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chère image , je m'efforçois de la voiler.

Le bruit , les propos que j'entendois , les objets qui frappoient mes yeux m'échauffèrent insensiblement ; mes deux voisines ne cessoient de me faire des agaceries qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang froid. Je sentis que ma tête s'embarraisoit ; j'avois toujours bu mon vin fort trempé , j'y mis plus d'eau encore , & enfin je m'avisai de la boire pure. Alors seulement je m'aperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc , & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point de plaintes , qui ne m'auroient attiré que des railleries : je cessai de boire. Il n'étoit plus temps ; le mal étoit fait. L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connoissance qui me restoit. Je fus surpris , en revenant à moi , de me trouver dans un cabinet reculé , entre les bras d'une de ces créatures , & j'eus au même instant le désespoir de me sentir aussi coupable que je pouvois l'être. ...

J'AI fini ce récit affreux : qu'il ne fouille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement ! j'implore ta rigueur , je la mérite. Quel que soit mon châtiment , il me fera moins cruel que le souvenir de mon crime.

LE T T R E X C I I .

D E J U L I E .

RASSUREZ-VOUS sur la crainte de m'avoir irritée ; votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'est pas moi , c'est vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir , & le mal que vous vous faites , est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougissez , vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes ; & je ne vois guères en

cette occasion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin , & tient à une plus profonde racine que vous n'apercevez pas , & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

VOTRE première erreur est d'avoir pris une mauvaise route en entrant dans le monde ; plus vous avancez , plus vous vous égarez , & je vois en frémissant que vous êtes perdu si vous ne revenez sur vos pas. Vous vous laissez conduire insensiblement dans le piège que j'avois craint. Les grossières amorces du vice ne pouvoient d'abord vous séduire , mais la mauvaise compagnie a commencé par abuser votre raison pour corrompre votre vertu , & fait déjà sur vos mœurs le premier essai de ses maximes.

QUOIQUE vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris , il est aisé de juger de vos sociétés par vos lettres , & de ceux qui vous montrent les objets par votre manière de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué sur le même ton , & mon déplaisir n'a fait qu'augmenter. En vérité , l'on prendroit ces lettres pour les sarcasmes d'un petit-maitre (49) , plutôt que pour les relations d'un philosophe , & l'on a peine à les croire de la même main , que celle que vous m'écriviez autrefois. Quoi ! vous pensez étudier les hommes dans les petites manières de quelques coteries de précieuses ou de gens désœuvrés , & ce vernis extérieur & changeant , qui devoit à peine frapper vos yeux , fait le fond de toutes vos remarques ! Étoit-ce la peine de recueillir avec tant de soin des usages & des bienséances qui n'existeront plus dans dix ans d'ici , tandis que les ressorts éternels du cœur humain , le jeu secret & durable des passions échappent à vos recherches ? Prenons votre lettre sur les femmes , qu'y trouverai-je qui puisse m'apprendre à les connoître ? Quelque description de leur parure , dont tout le monde est instruit ; quelques observations malignes sur leur manière de se mettre & de se présenter , quelque idée du désordre d'un

(49) Douce Julie , à combien de titres vous allez vous faire sillonner ! Eh quoi ! vous n'avez pas même le ton du jour ? Vous ne savez pas qu'il y a des

petites maîtresses , mais qu'il n'y a plus de *petits-maitres* ? Bon Dieu ! que savez-vous donc ?

petit nombre, injustement généralisée; comme si tous les sentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allaissent en carrosse & aux premières loges. M'avez-vous rien dit qui m'instruise solidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractère, & n'est-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme sage ait oublié ce qui regarde les soins domestiques & l'éducation des enfans (50)? La seule chose qui semble être de vous dans toute cette lettre, c'est le plaisir, avec lequel vous louez leur bon naturel, & qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre justice au sexe en général; & dans quel pays du monde, la douceur & la commisération, ne sont-elles pas l'aimable partage des femmes?

QUELLE différence de tableau, si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu plutôt, que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins, que vous n'eussiez consulté que des gens sensés! Faut-il que vous, qui avez tant pris de soin à conserver votre jugement, alliez le perdre comme de propos délibéré, dans le commerce d'une jeunesse inconsidérée, qui ne cherche dans la société des sages, qu'à les séduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fausses convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumières & de raison qui vous sont essentielles. Malgré tout votre emportement vous êtes le plus facile des hommes, & malgré la maturité de votre esprit, vous vous laissez tellement conduire, par ceux avec qui vous vivez, que vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge, sans en descendre & redevenir enfant. Ainsi vous vous dégradez en pensant vous assortir, & c'est vous mettre au-dessous de vous-même, que ne pas choisir des amis plus sages que vous.

JE ne vous reproche point d'avoir été conduit sans le savoir dans une maison deshonnête; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes Officiers, que vous ne deviez pas connoître, ou du moins, auxquels vous ne deviez pas laisser diriger vos amuse-

(50) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié? Est-ce que ces soins les regardent? Eh! que deviendroient le monde & l'Etat? Auteurs illustres, brillans

Académiciens, que deviendriez-vous tous, si les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature & des affaires, pour prendre celui du ménage?

mens. Quant au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zèle que de prudence : si vous êtes trop sérieux pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, & vous ne devez vous mêler de réformer autrui, que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

UNE seconde faute, plus grave encore & beaucoup moins pardonnable, est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous, & de n'avoir pas fui dès le premier instant où vous avez connu dans quelle maison vous étiez. Vos excuses là-dessus sont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire !* Comme s'il y avoit quelque espece de bienfaisance en de pareils lieux, ou que la bienfaisance dût jamais l'emporter sur la vertu, & qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire ? Quant à la sécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien : l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui fait lire dans votre cœur ; c'est la honte qui vous retint. Vous craignites qu'on ne se moquât de vous, en sortant : un moment de honte vous fit peur, & vous aimâtes mieux vous exposer aux remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous suivites en cette occasion ? Celle qui la première introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations qui succombe aux mauvais exemples ; tel rougit d'être modeste & devient effronté par honte ; & cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaises inclinations. Voilà sur-tout de quoi vous avez à préserver le vôtre ; car quoi que vous fassiez, la crainte du ridicule que vous méprisez, vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame aussi intrépide.

SANS vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous savez mieux que moi, je me contenterai de vous proposer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus sûr, peut-être, que tous les raisonnemens de la philosophie. C'est de faire dans votre esprit une légère transposition de temps, & d'anticiper sur l'avenir de quelques minutes. Si, dans ce malheureux souper, vous

vous fussiez fortifié contre un instant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre ame alloit être si-tôt que vous feriez dans la rue ; si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux pièges du vice , l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaisir que vous eût donné la conscience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même ; est-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté sur une répugnance d'un instant, à laquelle vous n'eussiez jamais cédé, si vous en aviez envisagé les suites ? Encore, qu'est-ce que cette répugnance, qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun ? Infailliblement cette réflexion vous eût sauvé, pour un moment de mauvaise honte, une honte beaucoup plus juste, plus durable, les regrets, le danger ; &, pour ne vous rien dissimuler, votre amie eût versé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur ? Quel soin ! quel emploi ! que vos excuses me font rougir de vous ! Ne ferez-vous point curieux aussi d'observer un jour les voleurs dans leurs cavernes, & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passans ? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, & que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice ? Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter ; il observe & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause ; mais quant aux désordres particuliers, il s'y oppose, ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, étoit-il besoin de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe, & des discours qu'on y tient ? Pour moi, sur leur seul objet plus que sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste ; & l'idée des plaisirs qu'on y trouve, me fait connoître assez les gens qui les cherchent.

Je ne fais si votre commode philosophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes, pour tolérer de semblables lieux ; mais j'espère au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de

je ne fais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie; comme si les deux sexes étoient sur ce point de nature différente, & que, dans l'absence ou le célibat, il fallût à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin. Si cette erreur ne vous mène pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte, & n'ajoutez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans un cœur chaste, & ne corrompent qu'un cœur déjà corrompu. Au contraire, la pureté se soutient par elle-même; les desirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait surmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil sujet, celle-ci sera la dernière; car à quel titre espérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refusé à l'honnêteté, à l'amour, & à la raison?

JE reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un ans vous m'écriviez du Valais des descriptions graves & judicieuses, à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens & la raison sont par-tout sacrifiés à un certain tour plaisant, fort éloigné de votre caractère. Je ne sais comment vous avez fait; mais depuis que vous vivez dans le séjour des talens, les vôtres paroissent diminués; vous aviez gagné chez les paysans, & vous perdez parmi les beaux esprits. Ce n'est pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoissances que vous y avez faites; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mélange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens sensés qui le connoissent par une longue expérience & de paisibles observations; non de jeunes étourdis qui n'en voient que la superficie, & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris est plein de savans accoutumés à réfléchir, & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le sujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & studieux, vont courant comme vous de maison en maison, de coterie en coterie, pour amuser les femmes & les jeunes gens, & mettre toute la philosophie en babil.

Ils ont trop de dignité pour avilir ainsi leur état, prostituer leurs talens & soutenir, par leur exemple, des mœurs qu'ils devraient corriger. Quand la plupart le feroient, sûrement plusieurs ne le font point, & c'est ceux-là que vous devez rechercher.

N'EST-IL pas singulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne soit plein pour vous que de gens de condition ; que ceux de votre état soient les seuls dont vous ne parliez point ; comme si les vains préjugés de la noblesse, ne vous coûtoient pas assez cher pour les haïr, & que vous crussiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui sont peut-être l'ordre le plus respectable du pays où vous êtes ? Vous avez beau vous excuser sur les connoissances de Milord Édouard : avec celles-là vous en eussiez bien-tôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent montrer qu'il est toujours aisé de descendre, &, de votre propre aveu, c'est le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.

JE voudrois que votre curiosité allât plus loin encore. Pourquoi dans une ville si riche le bas peuple est-il si misérable, tandis que la misère extrême est si rare parmi nous, où l'on ne voit point de millionnaires ? Cette question, ce me semble, est bien digne de vos recherches ; mais ce n'est pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la résoudre. C'est dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le sage en apprend les mystères dans la chaumière du pauvre. C'est-là qu'on voit sensiblement les obscures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle : c'est-là qu'on s'instruit par quelles iniquités secrètes le puissant & le riche arrachent un reste de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah ! si j'en crois nos vieux militaires, que de choses vous apprendriez dans les greniers d'un cinquième étage, qu'on ensevelit sous un profond secret dans les hôtels du fauxbourg Saint-Germain, & que tant de beaux parleurs feroient confus avec leurs feintes

maximes

maximes d'humanité, si tous les malheureux qu'ils ont faits se présentent pour les démentir !

JE fais qu'on n'aime pas le spectacle de la misère qu'on ne peut soulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuse de secourir ; mais ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, & il n'y a que les paresseux de bien faire, qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection sont autant de ressources, que la commisération vous laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un Grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie, au milieu de toute sa puissance.

SI vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redevenir. L'humanité coule comme une eau pure & salubre, & va fertiliser les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces rochers arides, qui menacent la campagne & ne donnent qu'une ombre nuisible, ou des éclats pour écraser leurs voisins.

VOILA, mon ami, comment on tire parti du présent en s'instruisant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse, afin que, quand les lumières acquises nous resteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le temps employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi les gens en place, ne sauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées, & il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Essayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'études ; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés, & comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'âme se corrompt, vous sentirez bien-tôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus élève & nourrit le génie, combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui, sert à mieux en

trouver la source, & à nous éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

JE vous devois toute la franchise de l'amitié dans la situation critique où vous me paroissez être ; de peur qu'un second pas vers le désordre ne vous y plongeât enfin sans retour, avant que vous eussiez le temps de vous reconnoître. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte & sincère confession m'a touchée ; car je sens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conséquent combien celle de votre faute vous pèsait sur le cœur. Une erreur involontaire se pardonne & s'oublie aisément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point : qui peut s'abuser deux fois en pareil cas, ne s'est pas même abusé la première.

ADIEU, mon ami ; veille avec soin sur ta santé, je t'en conjure, & songe qu'il ne doit rester aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. JE viens de voir entre les mains de M. d'Orbe, des copies de plusieurs de vos lettres à Milord Édouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes censures sur les matières & le style de vos observations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de sujets importants, & me paroissent pleines de réflexions graves & judicieuses. Mais en revanche, il est clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma cousine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime, en ne nous envoyant que des relations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'est, ce me semble, assez mal honorer vos leçons, que de juger vos écolières indignes d'admirer vos talens ; & vous devriez seindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'AVOUE que la politique n'est guères du ressort des femmes ; & mon oncle nous en a tant ennuyées, que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'est pas, non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence ; son utilité est trop loin de moi pour

me toucher beaucoup , & ses lumieres sont trop sublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement sous lequel le ciel m'a fait naître, je me soucie peu de savoir s'il en est de meilleurs. De quoi me serviroit de les connoître, avec si peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contristerois-je mon ame à considérer de si grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'est permis de soulager ? Mais je vous aime ; & l'intérêt que je ne prends pas aux sujets, je le prends à l'auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie, & fiere d'un mérite si digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'esprit qu'il m'en faut pour sentir le vôtre. Ne me refusez donc pas le plaisir de connoître & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que, si le ciel unissoit nos destinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penser avec vous ?

L E T T R E X C I I I .

D E J U L I E .

TOUT est perdu ! Tout est découvert ! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au soir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere seule peut les avoir surprises. Si mon pere les voit, c'est fait de ma vie ! Eh ! que serviroit qu'il ne les vît pas, s'il faut renoncer Ah Dieu ! ma mere m'envoie appeller. Où fuir ? Comment soutenir ses regards ? Que ne puis-je me cacher au sein de la terre ! . . . Tout mon corps tremble, & je suis hors d'état de faire un pas la honte , l'humiliation , les cuisans reproches j'ai tout mérité , je supporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mere éplorée ! ô mon cœur, quels déchiremens ! Elle m'attend ; je ne puis tarder davantage elle voudra savoir il faudra tout dire Régianino fera congédié. Ne m'écris plus jusqu'à nouvel

C c 33

avis.... qui fait si jamais.... je pourrois.... quoi ! mentir !.... mentir à ma mere.... Ah ! s'il faut nous sauver par le mensonge, adieu, nous sommes perdus.

LET TRE XCIV.

DE MADAME D'ORBE.

QUE de maux vous causez à ceux qui vous aiment ! Que de pleurs vous avez déjà fait couler dans une famille infortunée, dont vous seul troublez le repos ! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes : craignez que la mort d'une mere affligée ne soit le dernier effet du poison que vous versez dans le cœur de sa fille, & qu'un amour désordonné ne devienne enfin pour vous-même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs, tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourrir ; mais comment tolérer une vaine constance que l'honneur & la raison condamnent, & qui, ne pouvant plus causer que des malheurs & des peines, ne mérite que le nom d'obstination.

Vous savez de quelle maniere le secret de vos feux, dérobé si long-temps aux soupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque sensible que soit un tel coup à cette mere tendre & vertueuse ; moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à son aveugle négligence ; elle déplore sa fatale illusion ; sa plus cruelle peine est d'avoir pu trop estimer sa fille, & sa douleur est pour Julie un châtement cent fois pire que ses reproches.

L'ACCABLEMENT de cette pauvre cousine ne sauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur semble étouffé par l'affliction, & l'excès des sentimens qui l'oppressent, lui donne un air de stupidité plus effrayant que des cris aigus. Elle se tient jour & nuit à genoux au chevet de sa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond silence ; la servant avec plus d'attention & de vivacité que jamais ; puis retombant à l'instant dans un état d'anéantissement, qui la feroit prendre pour une autre personne. Il

est très-clair que c'est la maladie de la mere qui soutient les forces de sa fille, & si l'ardeur de la servir n'animoit son zèle, ses yeux éteints, sa pâleur, son extrême abattement me feroient craindre qu'elle n'eût grand besoin pour elle-même de tous les soins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit aussi, & je vois, à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la santé de sa fille, combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'imposent, & combien on doit vous haïr de troubler une union si charmante.

CETTE contrainte augmente encore par le soin de la dérober aux yeux d'un pere emporté, auquel une mere tremblante pour les jours de sa fille, veut cacher ce dangereux secret. On se fait une loi de garder en sa présence l'ancienne familiarité ; mais si la tendresse maternelle profite avec plaisir de ce prétexte, une fille confuse n'ose livrer son cœur à des caresses qu'elle croit feintes, & qui lui sont d'autant plus cruelles qu'elles lui feroient douces, si elle osoit y compter. En recevant celles de son pere, elle regarde sa mere d'un air si tendre & si humilié, qu'on voit son cœur lui dire par ses yeux : ah ! que ne suis-je digne encore d'en recevoir autant de vous !

MADAME d'Étange m'a prise plusieurs fois à part, & j'ai connu facilement, à la douceur de ses réprimandes, & au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous sa trop juste indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous justifier l'un & l'autre à ses dépens. Vos lettres mêmes portent, avec le caractère d'un amour excessif, une sorte d'excuse qui ne lui a pas échappé ; elle vous reproche moins l'abus de sa confiance qu'à elle-même sa simplicité à vous l'accorder. Elle vous estime assez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux résisté que vous ; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'est qu'une probité trop vantée qui n'empêche point un honnête homme amoureux de corrompre, s'il peut, une fille sage, & de déshonorer sans scrupule toute une famille, pour satisfaire un moment de fureur. Mais que sert de revenir sur le passé ? Il s'agit de cacher sous un voile éternel cet odieux mystère ; d'en effacer, s'il se peut, jusqu'au moindre

vestige, & de seconder la bonté du Ciel qui n'en a point laissé de témoignage sensible. Le secret est concentré entre six personnes sûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au désespoir, l'honneur d'une maison respectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore ; tout vous prescrit votre devoir ; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait ; vous pouvez vous rendre digne de Julie, & justifier sa faute en renonçant à elle ; & si votre cœur ne m'a point trompé, il n'y a plus que la grandeur d'un tel sacrifice qui puisse répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée sur l'estime que j'eus toujours pour vos sentimens, & sur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir ; osez me démentir si j'ai trop présumé de vous, ou soyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtresse ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

CETTE mere infortunée a voulu vous écrire ; elle avoit même commencé. O Dieu ! que de coups de poignard vous eussent porté ses plaintes amères ! Que ses touchans reproches vous eussent déchiré le cœur ! Que ses humbles prieres vous eussent pénétré de honte ! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'eussiez jamais supportée : je n'ai pu souffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le séducteur de sa fille : vous êtes digne au moins qu'on n'employe pas avec vous de pareils moyens, fait pour fléchir des monstres & pour faire mourir de douleur un homme sensible.

Si c'étoit le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du succès, & balancer sur l'estime qui vous est due : mais le sacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quittant ce pays, m'est garant de celui que vous allez faire à son repos, en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu sont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obstinant à soutenir une vaine correspondance, dont les risques sont terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, & qui ne

fait que prolonger sans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut si chère, ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé ; vous vous dissimulez en vain vos malheurs ; vous la perdîtes au moment que vous vous séparâtes d'elle : ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle se donnât à vous ; car son pere la promit dès son retour, & vous savez trop que la parole de cet homme inflexible est irrévocable. De quelque manière que vous vous comportiez, l'invincible sort s'oppose à vos vœux, & vous ne la posséderez jamais. L'unique choix qui vous reste à faire est de la précipiter dans un abîme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la sûreté du moins dont vos fatales liaisons la privent.

QUE vous seriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets, si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, & l'avilissement où la réduisent le remords & la honte ! Que son lustre est terni ! que ses graces sont languissantes ! que tous ses sentimens si charmans & si doux se fondent tristement dans le seul qui les absorbe ! L'amitié même en est attiédie ; à peine partage-t-elle encore le plaisir que je goûte à la voir, & son cœur malade ne fait plus rien sentir que l'amour & la douleur. Hélas ! qu'est devenu ce caractère aimant & sensible, ce goût si pur des choses honnêtes, cet intérêt si tendre aux peines & aux plaisirs d'autrui ? Elle est encore, je l'avoue, douce, généreuse, compatissante ; l'aimable habitude de bien faire ne sauroit s'effacer en elle ; mais ce n'est plus qu'une habitude aveugle, un goût sans réflexion. Elle fait toutes les mêmes choses, mais elle ne les fait plus avec le même zèle ; ces sentimens sublimes se sont affoiblis, cette flamme divine s'est amortie, cet ange n'est plus qu'une femme ordinaire. Ah ! quelle ame vous avez ôtée à la vertu !

LETTRE XCV.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ÉTANGE.

PÉNÉTRÉ d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire, en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais sentimens humains n'approcherent de ceux que m'inspira votre adorable fille, il n'y eut jamais de sacrifice égal à celui que je viens faire à la plus respectable des meres ; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir ; elle m'en a trop courageusement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne sache pas l'imiter. Si mon sang suffisoit pour guérir vos peines, je le verserois en silence, & me plaindrois de ne vous donner qu'une foible preuve de mon zèle : mais briser le plus doux, le plus pur, le plus sacré lien qui jamais ait uni deux cœurs, ah ! c'est un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir.

OUI, je promets de vivre loin d'elle aussi long-temps que vous l'exigerez ; je m'abstiendrai de la voir & de lui écrire ; j'en jure par vos jours précieux, si nécessaires à la conservation des siens. Je me soumets, non sans effroi, mais sans murmure, à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore ; son bonheur peut me consoler de ma misère, & je mourrai content si vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah ! qu'on le trouve ! & qu'il m'ose dire : je saurai mieux l'aimer que toi ! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque ; s'il n'a mon cœur, il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas ! je n'ai rien non plus. L'amour, qui rapproche tout, n'élève point la personne ; il n'élève que les sentimens. Ah ! si j'eusse osé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois, en vous parlant, ma bouche eût prononcé le doux nom de mere !

DAIGNEZ vous confier à des sermens qui ne seront point vains,
&

& à un homme qui n'est point trompeur. Si je pus un jour abuser de votre estime, je m'abusai le premier moi-même. Mon cœur sans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus temps de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille, cet art cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis si bien enseigné. Bannissez vos craintes, je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui son repos, sa félicité, son honneur soient plus chers qu'à moi ? Non, ma parole & mon cœur vous sont garans de l'engagement que je prends au nom de mon illustre ami comme au mien. Nulle indiscretion ne fera commise, soyez-en sûre, & je rendrai le dernier soupir sans qu'on sache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous consume, & dont la mienne s'aigrit encore : effuyez des pleurs qui m'arrachent l'ame ; rétablissez votre santé ; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais, le bonheur auquel elle a renoncé pour vous ; soyez vous-même heureuse par elle ; vivez enfin pour lui faire aimer la vie. Ah ! malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie est encore un fort assez beau pour se féliciter de vivre !

L E T T R E X C V I.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE,

En lui envoyant la lettre précédente.

TENEZ, cruelle, voilà ma réponse. En la lisant, fondez en larmes, si vous connoissez mon cœur & si le vôtre est sensible encore ; mais sur-tout ne m'accablez plus de cette estime impitoyable, que vous me vendez si cher, & dont vous faites le tourment de ma vie.

VOTRE main barbare a donc osé les rompre, ces doux nœuds formés sous vos yeux presque dès l'enfance, & que votre amitié sembloit partager avec tant de plaisir ? Je suis donc aussi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah ! connoissez-vous tout le mal que vous faites ? Sentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que ce que vous m'ôtez est sans dédommagement, & qu'il

vaut mieux cent fois mourir que ne plus vivre l'un pour l'autre ? Que me parlez-vous du bonheur de Julie ? En peut-il être sans le consentement du cœur ? Que me parlez-vous du danger de sa mère ! Ah ! qu'est-ce que la vie d'une mère, la mienne, la vôtre, la sienne même, qu'est-ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissoit ? Insensée & farouche vertu ! j'obéis à ta voix sans mérite ; je t'abhorre en faisant tout pour toi. Que sont tes vaines consolations contre les vives douleurs de l'âme ? Va, triste idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur misère, en leur ôtant les ressources que la fortune leur laisse. J'obéirai pourtant ; oui, cruelle, j'obérai : je deviendrai, s'il se peut, insensible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vôtre. Je ne veux plus m'en rappeler l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrir contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être sensible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE XCVII.

DE MADAME D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

VOUS m'avez écrit une lettre désolante ; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelqu'emportement qu'on laisse paroître, quand on fait ainsi s'immoler à ce qu'on aime, on mérite plus de louanges que de reproches, &, malgré vos injures, vous ne me fûtes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

RENDEZ grace à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayez séduite par un sacrifice dont elle sent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre sans attendrissement ; elle a même eu la faiblesse de la laisser voir à sa fille, & l'effort qu'a fait la pau-

vre Julie pout contenir, à cette lecture, ses sours & ses pleurs, l'a fait tomber évanouie.

CETTE tendre mere, que vos lettres avoient déjà puissamment émue, commence à connoître, par tout ce qu'elle voit, combien vos deux cœurs sont hors de la regle commune, & combien votre amour porte un caractère naturel de sympathie, que le temps ni les efforts humains ne sauroient effacer. Elle qui a si grand besoin de consolation, consoleroit volontiers sa fille, si la bienséance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente, pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier jusqu'à dire en sa présence, un peu indiscrettement (51), peut-être : ah ! s'il ne dépendoit que de moi.... quoiqu'elle se retint & n'achevât pas, je vis, au baiser ardent que Julie imprima sur sa main, qu'elle ne l'avait que trop entendue. Je fais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inflexible époux ; mais, soit danger d'exposer sa fille aux fureurs d'un pere irrité, soit crainte pour elle-même, sa timidité l'a toujours retenue, & son affoiblissement, ses maux augmentent si sensiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter sa résolution avant qu'elle l'ait bien formée.

QUOI qu'il en soit, malgré les fautes dont vous êtes cause, cette honnêteté de cœur, qui se fait sentir dans votre amour mutuel, lui a donné une telle opinion de vous, qu'elle se fie à la parole de tous deux, sur l'interruption de votre correspondance, & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près sur sa fille. Effectivement, si Julie ne répondoit pas à sa confiance, elle ne seroit plus digne de ses soins ; & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre, si vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abuser de l'estime qu'elle a pour vous.

JE ne cherche point à rallumer dans votre cœur une espérance que je n'ai pas moi-même ; mais je veux vous montrer, comme il est vrai, que le parti le plus honnête est aussi le plus sage, & que, s'il peut rester quelque ressource à votre amour, elle est dans le sacrifice que l'honneur & la raison vous imposent. Mere, parens, amis,

(51) Claire, êtes-vous ici moins indifférente ? Est ce la dernière fois que vous le ferez ?

tout est maintenant pour vous , hors un pere qu'on gagnera par cette voie , ou que rien ne sauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de désespoir , vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur , que celle de la vertu. Si l'on y parvient , il est plus pur , plus solide & plus doux par elle ; si on le manque , elle seule peut en dédommager. Reprenez donc courage , soyez homme , & soyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur , la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie , seroit d'être indigne de l'obtenir.

LETTRE XCVIII.

DE JULIE A SON AMANT.

ELLE n'est plus. Mes yeux ont vu fermer les siens pour jamais : ma bouche a reçu son dernier soupir : mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça ; son dernier regard fut tourné sur moi. Non , ce n'étoit pas la vie qu'elle sembloit quitter ; j'avois trop peu su la lui rendre chere. C'étoit à moi seule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit sans guide & sans espérance , accablée de mes malheurs & de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle , & son cœur n'a gémi que d'abandonner sa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raisons. Qu'avoit-elle à regretter sur la terre ? Qu'est-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ses yeux le prix immortel de sa patience & de ses vertus qui l'attendoit dans le Ciel ? Que lui restoit-il à faire au monde , sinon d'y pleurer mon opprobre ? Ame pure & chaste , digne épouse , & mere incomparable , tu vis maintenant au séjour de la gloire & de la félicité ; tu vis ; & moi , livrée au repentir & au désespoir , privée à jamais de tes soins , de tes conseils , de tes douces caresses , je suis morte au bonheur , à la paix , à l'innocence : je ne sens plus que ta perte ; je ne vois plus que ma honte ; ma vie n'est plus que peine & douleur. Ma mere , ma tendre mere , hélas ! je suis bien plus morte que toi !

MON Dieu ! quel transport égare une infortunée , & lui fait oublier ses résolutions ! Où viens-je verser mes pleurs & pousser mes

gémissemens ? C'est le cruel qui les a causés que j'en rends le dépositaire ! C'est avec celui qui fait les malheurs de ma vie, que j'ose les déplorer ! oui , oui , barbare , partagez les tourmens que vous me faites souffrir. Vous , par qui je plongeai le couteau dans le sein maternel , gémissiez des maux qui me viennent de vous , & sentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oserois-je paroître aussi méprisable que je le suis ? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords ? Quel autre que le complice de mon crime pourroit assez les connoître ? C'est mon plus insupportable supplice de n'être accusée que par mon cœur , & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuisant repentir m'arrache. Je vis , je vis , en frémissant , la douleur empoisonner , hâter les derniers jours de ma triste mere. En vain sa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir ; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de son mal à la cause qui l'avoit produit ; en vain ma cousine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regrets , & pour mon tourment éternel je garderai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel suscita dans sa colère pour me rendre malheureuse & coupable ! pour la dernière fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus , comme autrefois , partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce sont les soupirs d'un dernier adieu , qui s'échappent malgré moi. C'en est fait ; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul désespoir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des meres ; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie ; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assez de les vaincre , pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah ! si son esprit immortel pénètre au fond de mon cœur , il sait bien que la victime que je lui sacrifie n'est pas tout-à-fait indigne d'elle. Partagez un effort que vous m'avez rendu nécessaire. S'il vous reste quelque respect pour la mémoire d'un nœud si cher & si funeste , c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais , de ne plus m'écrire , de ne plus aigrir mes remords , de me laisser oublier , s'il se peut , ce que nous fûmes l'un à l'autre. Que mes yeux ne

vous voyent plus ; que je n'entende plus prononcer votre nom ; que votre souvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'ose parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être ; à tant de sujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir son dernier vœu méprisé. Adieu donc pour la dernière fois , unique & cher.... Ah ! fille insensée !... adieu pour jamais.

LETTRE XCIX.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBÉ.

ENFIN le voile est déchiré, cette longue illusion s'est évanouie ; cet espoir si doux s'est éteint ; il ne me reste pour aliment d'une flamme éternelle qu'un souvenir amer & délicieux , qui soutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain sentiment d'un bonheur qui n'est plus.

EST-IL donc vrai que j'ai goûté la félicité suprême ? Suis-je bien le même être qui fut heureux un jour ? Qui peut sentir ce que je souffre n'est-il pas né pour toujours souffrir ? Qui peut jouir des biens que j'ai perdus , peut-il les perdre & vivre encore , & des sentimens si contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? Jours de plaisir & de gloire , non , vous n'étiez pas d'un mortel ! vous étiez trop beaux pour devoir être périssables. Une douce extase absorboit toute votre durée , & la rassembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi , ni passé ni avenir , & je goûtois à la fois les délices de mille siècles. Hélas ! vous avez disparu comme un éclair ! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un instant de ma vie. Le temps a repris sa lenteur dans les momens de mon désespoir , & l'ennui mesure , par longues années , le reste infortuné de mes jours.

POUR achever de me les rendre insupportables , plus les affections m'accablent , plus tout ce qui m'étoit cher semble se détacher de moi. Madame , il se peut que vous m'aimiez encore ; mais d'autres soins vous appellent , d'autres devoirs vous occupent. Mes

plaintes, que vous écoutiez avec intérêt, sont maintenant indiscrettes! Julie, Julie elle-même se décourage & m'abandonne. Les tristes remords ont chassé l'amour. Tout est changé pour moi; mon cœur seul est toujours le même, & mon sort en est plus affreux.

MAIS qu'importe ce que je suis & ce que je dois être? Julie souffre, est-il temps de songer à moi? Ah! ce sont ses peines qui rendent les miennes plus amères. Oui, j'aimerois mieux qu'elle cessât de m'aimer & qu'elle fût heureuse..... Cesser de m'aimer!.... l'espere-t-elle?.... Jamais, jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'est pas le tourment qu'elle s'ôte; hélas! c'est le consolateur. La perte d'une tendre mère la doit-elle priver d'un plus tendre ami? Croit-elle soulager ses maux en les multipliant? O amour! est-ce à tes dépens qu'on peut venger la nature?

NON, non; c'est en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il se séparer du mien? Ne le retiens-je pas en dépit d'elle? Oublie-t-on des sentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en souvenir sans les éprouver encore? L'amour vainqueur fit le malheur de sa vie; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle passera ses jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains desirs, sans pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

NE croyez pas pourtant qu'en plaignant ses erreurs je me dispense de les respecter. Après tant de sacrifices, il est trop tard pour apprendre à désobéir. Puisqu'elle commande, il suffit : elle n'entendra plus parler de moi. Jugez si mon sort est affreux! Mon plus grand désespoir n'est pas de renoncer à elle. Ah! c'est dans son cœur que sont mes douleurs les plus vives, & je suis plus malheureux de son infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute chose, & qui seule, après moi, la savez dignement aimer; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reste. Il est assez précieux pour lui rendre supportable la perte de tous les autres. Dédommangez-la des consolations qui lui sont ôtées & de celles qu'elle refuse; qu'une sainte amitié supplée à la fois auprès d'elle à la tendresse d'une mère, à celle d'un amant, aux charmes de tous les sentimens qui devoient la rendre heureuse. Qu'elle se

soit, s'il est possible, à quelque prix que ce puisse être. Qu'elle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée; je sentirai moins les tourmens qu'elle m'a laissé. Puisque je ne suis plus rien à mes propres yeux, puisque c'est mon sort de passer ma vie à mourir pour elle; qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y consens si cette idée la rend plus tranquille. Puissè-t-elle retrouver près de vous ses premières vertus, son premier bonheur! Puissè-t-elle être encore par vos soins tout ce qu'elle eût été sans moi.

HÉLAS! elle étoit fille, & n'a plus de mère! Voilà la perte qui ne se répare point, & dont on ne se console jamais quand on a pu se la reprocher. Sa conscience agitée lui redemande cette mère tendre & chérie, & dans une douleur si cruelle l'horrible remords se joint à son affliction. O Julie! ce sentiment affreux devoit-il être connu de toi? Vous qui fûtes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mère infortunée; je vous supplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur, si je suis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait descendre au tombeau, nous sommes deux monstres indignes de vivre; c'est un crime de songer à des liens si funestes, c'en est un de voir le jour. Non, j'ose le croire, un feu si pur n'a point produit de si noirs effets. L'amour nous inspira des sentimens trop nobles pour en tirer les forfaits des âmes dénaturées. Le Ciel, le Ciel seroit-il injuste, & celle qui fut immoler son bonheur aux auteurs de ses jours, méritoit-elle de leur coûter la vie?

L E T T R E C.

R É P O N S E.

COMMENT pourroit-on vous aimer moins en vous estimant chaque jour davantage? Comment perdrois-je mes anciens sentimens pour vous, tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux? Non, mon cher & digne ami; tout ce que nous fûmes les uns aux autres dès notre première jeunesse, nous le serons le reste de nos jours, & si notre mutuel attachement n'augmente plus, c'est qu'il

qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence est que je vous aimois comme mon frere, & qu'à présent je vous aime comme mon enfant; car quoique nous soyons toutes deux plus jeunes que vous, & même vos disciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penser, vous avez appris de nous à être sensible, & quoi qu'en dise votre philosophe Anglois, cette éducation vaut bien l'autre; si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

SAVEZ-VOUS pourquoi je paroïs avoir changé de conduite envers vous? Ce n'est pas, croyez-moi, que mon cœur ne soit toujours le même; c'est que votre état est changé. Je favorisai vos feux tant qu'il leur restoit un rayon d'espérance. Depuis qu'en vous obstinant d'aspirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuse, ce seroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous savoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impossible, chercher le sien dans celui de ce qu'on aime, n'est-ce pas tout ce qui reste à faire à l'amour sans espoir?

VOUS faites plus que sentir cela, mon généreux ami; vous l'exécutez dans le plus douloureux sacrifice qu'ait jamais fait un amant fidele. En renonçant à Julie, vous achetez son repos aux dépens du vôtre, & c'est à vous que vous renoncez pour elle.

J'OSE à peine vous dire les bisarres idées qui me viennent là-dessus; mais elles sont consolantes, & cela m'enhardit. Premièrement, je crois que le véritable amour a cet avantage aussi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie, & qu'on jouit en quelque sorte des privations qu'on s'impose par le sentiment même de ce qu'il en coûte, & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en serez plus heureux. Cet amour-propre exquis, qui fait payer toutes les vertus pénibles, mêlera son charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je fais aimer, avec un plaisir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je possède ce que j'aime. Car celui-ci

s'use à force d'en jouir ; mais l'autre demeure toujours , & vous en jouiriez encore , quand même vous n'aimeriez plus.

OUTRE cela , s'il est vrai , comme Julie & vous me l'avez tant dit , que l'amour soit le plus délicieux sentiment qui puisse entrer dans le cœur humain , tout ce qui le prolonge & le fixe , même au prix de mille douleurs , est encore un bien. Si l'amour est un desir qui s'irrite par les obstacles , comme vous le disiez encore , il n'est pas bon qu'il soit content ; il vaut mieux qu'il dure & soit malheureux que de s'éteindre au sein des plaisirs. Vos feux , je l'avoue , ont soutenu l'épreuve de la possession , celle du temps , celle de l'absence , & des peines de toute espee ; ils ont vaincu tous les obstacles , hors le plus puissant de tous , qui est de n'en avoir plus à vaincre , & de se nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve , quel droit avez-vous d'espérer que la vôtre l'eût soutenue ? Le temps eût joint au dégoût d'une longue possession le progrès de l'âge & le déclin de la beauté ; il semble se fixer en votre faveur par votre séparation ; vous serez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans ; vous vous verrez sans cesse tels que vous vous vîtes en vous quittant , & vos cœurs unis jusqu'au tombeau , prolongeront dans une illusion charmante votre jeunesse avec vos amours.

Si vous n'eussiez point été heureux , une insurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter ; votre cœur regretteroit en soupirant les biens dont il étoit digne ; votre ardente imagination vous demanderoit sans cesse ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé ; & , pour parler comme vous , vous avez épuisé , durant une année , les plaisirs d'une vie entière. Souvenez-vous de cette lettre si passionnée , écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on n'y voit pas l'état permanent d'une ame attendrie ; mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour , & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils transports deux fois en la vie , & qu'il falloit mourir après les avoir sentis. Mon ami , ce fut-là le comble , & quoi que la fortune & l'amour eussent fait pour vous , vos feux & votre

bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet instant fut aussi le commencement de vos disgrâces , & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de sentimens nouveaux à goûter auprès d'elle ; comme si le sort eût voulu garantir votre cœur d'un épuisement inévitable , & vous laisser , dans le souvenir de vos plaisirs passés , un plaisir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouir encore.

CONSOLEZ-VOUS donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé , & vous eût ravi de plus celui qui vous reste. Le bonheur & l'amour se feroient évanouis à la fois ; vous avez au moins conservé le sentiment ; on n'est point sans plaisirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux , & le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma désolée cousine se fait sur la mort de sa mere étoient fondés , ce cruel souvenir empoisonneroit , je l'avoue , celui de vos amours , & une si funeste idée devoit à jamais les éteindre ; mais n'en croyez pas à ses douleurs , elles la trompent ; ou plutôt , le chimérique motif dont elle aime à les aggraver , n'est qu'un prétexte pour en justifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger assez , & c'est une sorte de plaisir pour elle d'ajouter au sentiment de ses peines , tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impose , soyez-en sûr ; elle n'est pas sincère avec elle-même. Ah ! si elle croyoit bien sincèrement avoir abrégé les jours de sa mere , son cœur en pourroit-il supporter l'affreux remords ? Non , non , mon ami ; elle ne la pleurerait pas , elle l'auroit suivie. La maladie de Madame d'Étange est bien connue ; c'étoit une hydropisie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir , & l'on désespéroit de sa vie avant même qu'elle eut découvert votre correspondance. Ce fut un violent chagrin pour elle ; mais que de plaisirs réparèrent le mal qu'il pouvoit lui faire ? Qu'il fut consolant pour cette tendre mere de voir , en gémissant des fautes de sa fille , par combien de vertus elles étoient rachetées , & d'être forcées d'admirer son ame en pleurant sa foiblesse ! Qu'il lui fut doux de sentir combien elle en étoit chérie ! quel zèle infatigable ! quels soins con-

tinuels ! Quelle assiduité sans relâche ! quel désespoir de l'avoir affligée ! Que de regrets , que de larmes , que de touchantes caresses , quelle inépuisable sensibilité ! C'étoit dans les yeux de la fille qu'on lisoit tout ce que souffroit la mere ; c'étoit elle qui la servoit les jours , qui la veilloit les nuits ; c'étoit de sa main qu'elle recevoit tous les secours : vous eussiez cru voir une autre Julie ; sa délicatesse naturelle avoit disparu , elle étoit forte & robuste : les soins les plus pénibles ne lui coûtoient rien , & son ame sembloit lui donner un nouveau corps. Elle faisoit tout & paroissoit ne rien faire ; elle étoit par-tout & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit sans cesse à genoux devant son lit , la bouche collée sur sa main , gémissant ou de sa faute , ou du mal de sa mere , & confondant ces deux sentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu personne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante sans être ému jusqu'aux larmes du plus attendrissant de tous les spectacles. On voyoit l'effort que faisoient ces deux cœurs pour se réunir plus étroitement au moment d'une funeste séparation. On voyoit que le seul regret de se quitter occupoit la mere & la fille , & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles , si elles avoient pu rester ou partir ensemble.

BIEN loin d'adopter les noires idées de Julie , soyez sûr que tout ce qu'on peut espérer des secours humains & des consolations du cœur , a concouru de sa part à retarder le progrès de la maladie de sa mere , & qu'infailiblement sa tendresse & ses soins nous l'ont conservée plus long-temps que nous n'eussions pu faire sans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ces derniers jours étoient les plus doux momens de sa vie , & que le bonheur de sa fille étoit la seule chose qui manquoit au sien.

S'IL faut attribuer sa perte au chagrin , ce chagrin vient de plus loin , & c'est à son époux seul qu'il faut s'en prendre. Long-temps inconstant & volage , il prodigua les feux de sa jeunesse à mille objets moins dignes de plaire que sa vertueuse compagne ; & quand l'âge le lui eut ramené , il conserva près d'elle cette rudesse inflexible , dont les maris infideles ont coutume d'aggraver leurs torts. Ma pauvre cousine s'en est ressentie. Un vain entêtement de noblesse & cette roideur de caractère que rien n'amollit , ont fait vos

malheurs & les siens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra son amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta long-temps en secret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de sa fille, ni l'obstination de son époux, & d'être la premiere cause d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres surprises lui eurent appris, jusqu'où vous aviez abusé de sa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout sauver, & d'exposer les jours de sa fille pour rétablir son honneur. Elle fonda plusieurs fois son mari sans succès. Elle voulut plusieurs fois hasarder une confidence entiere, & lui montrer toute l'étendue de son devoir; la frayeur & sa timidité la retinrent toujours. Elle hésita tant qu'elle put parler; lorsqu'elle le voulut, il n'étoit plus temps, les forces lui manquerent; elle mourut avec le fatal secret; & moi, qui connois l'humeur de cet homme sévere, sans savoir jusqu'où les sentimens de la nature auroient pu la tempérer, je respire en voyant au moins les jours de Julie en sûreté.

ELLE n'ignore rien de tout cela; mais vous dirai-je ce que je pense de ses remords apparens? L'amour est plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de sa mere, elle voudroit vous oublier, & malgré qu'elle en ait, il trouble sa conscience pour la forcer de penser à vous; il veut que ses pleurs aient du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oseroit plus s'en occuper directement; il la force de s'en occuper encore, au moins par son repentir. Il l'abuse avec tant d'art qu'elle aime mieux souffrir davantage, & que vous entriez dans le sujet de ses peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du sien; mais ils n'en sont pas moins naturels; car votre amour à tous deux, quoiqu'égal en force, n'est pas semblable en effet. Le vôtre est bouillant & vif, le sien est doux & tendre: vos sentimens s'exhalent au-dehors avec véhémence, les siens retournent sur elle-même, & pénétrant la substance de son ame, l'altèrent & la changent insensiblement. L'amour anime & soutient votre cœur, il affaiblit & abbat le sien; tous les ressorts en sont relâchés, sa force est nulle, son courage est éteint, sa vertu n'est plus rien. Tant d'héroïques facultés ne sont pas anéanties, mais suspendues: un moment de crise peut leur rendre toute leur vigueur, ou les effacer sans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement,

ment, elle est perdue; mais si cette ame excellente se relève un instant, elle sera plus grande, plus forte, plus vertueuse que jamais, & il ne sera plus question de rechûte. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux sachez respecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obstinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aisément; mais vous croirez en vain posséder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.

LET TRE CI.

DE MILORD ÉDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

J'AVOIS acquis des droits sur ton cœur; tu m'étois nécessaire, j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes besoins, mon empressement? Je suis oublié de toi; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie solitaire & farouche; je pénètre tes desseins secrets. Tu t'ennuies de vivre.

MEURS donc, jeune insensé; meurs, homme à la fois féroce & lâche: mais sache, en mourant, que tu laisses dans l'ame d'un honnête-homme à qui tu fus cher, la douleur de n'avoir servi qu'un ingrat.

LET TRE CII.

R É P O N S E.

VENEZ, Milord; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaisirs sur la terre: mais nous nous reverrons. Il n'est pas vrai que vous puissiez me confondre avec les ingrats: votre cœur n'est pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

B I L L E T

D E J U L I E.

IL est temps de renoncer aux erreurs de la jeunesse, & d'abandonner un trompeur espoir. Je ne serai jamais à vous. Rendez-moi donc ma liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut disposer ; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux sans vous être d'aucun usage.

JULIE D'ÉTANGE.

L E T T R E C I I I.

D U B A R O N D'É T A N G E,

Dans laquelle étoit le précédent billet.

S'IL peut rester dans l'ame d'un suborneur quelque sentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuse dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne seroit plus, si j'osois soupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philosophie, qui lui apprit à se jeter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à désobéir à son pere. Pensez-y cependant. J'aime à prendre, en toutes occasions, les voies de la douceur & de l'honnêteté, quand j'espère qu'elles peuvent suffire ; mais si j'en veux bien user avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment se venge l'honneur d'un Gentilhomme offensé par un homme qui ne l'est pas.

L E T T R E C I V .

R É P O N S E .

EPARGNEZ-VOUS, Monsieur, des menaces vaines qui ne m'effraient point, & d'injustes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux personnes de même âge, il n'y a d'autre suborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de son estime.

QUEL sacrifice osez-vous m'imposer, & à quel titre l'exigez-vous ? Est-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier espoir ? Je veux respecter le pere de Julie ; mais qu'il daigne être le mien , s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non , non , Monsieur, quelque opinion que vous ayez de vos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits si chers & si bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie. Je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé ; voilà mon consentement. Ah ! qu'elle soit toujours obéie ! Un autre la possédera ; mais j'en serai plus digne d'elle.

Si votre fille eût osé me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui eusse appris à résister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les vôtres ; la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses loix.

N'ALLÉGUEZ pas, non plus, cet honneur si bizarre & si délicat que vous parlez de venger ; nul ne l'offense que vous-même. Respectez le choix de Julie & votre honneur est en sûreté ; car mon cœur vous honore malgré vos outrages, & malgré les maximes gothiques, l'alliance d'un honnête-homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma présomption vous offense, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous ; au surplus, je me soucie fort peu

de favoir en quoi consiste l'honneur d'un Gentilhomme; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je fais le défendre, & le conserverai pur & sans tache jusqu'au dernier soupir.

ALLEZ, pere barbare & peu digne d'un nom si doux; méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & soumise immole son bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, & vous sentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeste qu'à moi. Je serai malheureux, sans doute; mais si jamais la voix du sang s'élève au fond de votre cœur; combien vous le ferez plus encore d'avoir sacrifié à des chimères, l'unique fruit de vos entrailles; unique au monde en beautés, en mérite, en vertus, & pour qui le ciel prodigue de ses dons, n'oublia rien qu'un meilleur pere.

B I L L E T

Inclu dans la lettre précédente.

JE rends à Julie d'Étange, le droit de disposer d'elle-même, & de donner sa main sans consulter son cœur.

S. G.

L E T T R E C V.

D E J U L I E.

JE voulois vous décrire la scène qui vient de se passer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir; mais mon pere a pris ses mesures si justes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courier. Sa lettre est sans doute arrivée à temps à la poste; il n'en peut être de même de celle-ci; votre résolution sera prise & votre réponse partie avant qu'elle vous parvienne, ainsi tout détail seroit désormais inutile. J'ai fait mon devoir; vous ferez le vôtre; mais le sort nous accable, l'honneur nous trahit; nous serons séparés.

Nouv. Héloïse. Tome I.

Rr

rés à jamais , & , pour comble d'horreur , je vais passer dans les... Hélas ! j'ai pu vivre dans les tiens ! O devoir ! à quoi fers-tu ? O providence !..... il faut gémir & se taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours ; l'entretien de ce matin m'a prodigieusement agitée... la tête & le cœur me font mal..... je me sens défaillir..... le Ciel auroit-il pitié de mes peines ?..... Je ne puis me soutenir.... je suis forcée à me mettre au lit , & me console dans l'espoir de n'en point relever. Adieu , mes uniques amours. Adieu pour la dernière fois , cher & tendre ami de Julie. Ah ! si je ne dois plus vivre pour toi , n'ai-je pas déjà cessé de vivre.

LETTRE CVI.

DE JULIE A MADAME D'ORBE.

IL est donc vrai , chère & cruelle amie , que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs ? J'ai vu l'instant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des mères ; tes soins inhumains m'ont enchaînée pour la pleurer plus long-temps , & quand le desir de la suivre m'arrache à la terre , le regret de te quitter m'y retient. Si je me console de vivre , c'est par l'espoir de n'avoir pas échappé toute entière à la mort. Ils ne font plus , ces agrémens de mon visage que mon cœur a payés si cher : la maladie dont je sors m'en a délivrée. Cette heureuse perte ralentira l'ardeur grossière d'un homme assez dépourvu de délicatesse pour m'oser épouser sans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut , il se souciera peu du reste. Sans manquer de parole à mon père , sans offenser l'ami dont il tient la vie , je saurai rebuter cet importun : ma bouche gardera le silence , mais mon aspect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de sa tyrannie , & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuse.

Ah ! chère cousine ! Tu connus un cœur plus constant & plus tendre , qui ne se fût pas ainsi rebuté. Son goût ne se bornoit pas

aux traits & à la figure ; c'étoit moi qu'il aimoit, & non pas mon visage : c'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu consentir... l'ingrat !... Il l'a dû, puisque j'ai pu l'exiger. Qui est-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur ? Ai-je donc voulu retirer le mien?... L'ai-je fait?... O Dieu ! faut-il que tout me rappelle incessamment un temps qui n'est plus, & des feux qui ne doivent plus être ? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie ; je l'y sens trop fortement attachée, je le déchire sans le dégager, & mes efforts pour en effacer un si doux souvenir, ne font que l'y graver davantage.

OSERAI-JE te dire un délire de ma fièvre, qui, loin de s'éteindre avec elle, me tourmente encore plus depuis ma guérison ? Oui, connois & plains l'égarement d'esprit de ta malheureuse amie, & rends graces au ciel d'avoir préservé ton cœur de l'horrible passion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus, durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné ; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie ; mais pâle, défait, mal en ordre, & le désespoir dans les yeux. Il étoit à genoux ; il prit une de mes mains, & , sans se dégoûter de l'état où elle étoit, sans craindre la communication d'un venin si terrible, il la couvroit de baisers & de larmes. A son aspect, j'éprouvai cette vive & délicieuse émotion que me donnoit quelquefois sa présence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui ; on me retint ; tu l'arrachas de ma présence, & ce qui me toucha le plus vivement, ce furent ses gémissemens que je crus entendre à mesure qu'il s'éloignoit.

JE ne puis te représenter l'effet étonnant que ce rêve a produit sur moi. Ma fièvre a été longue & violente ; j'ai perdu la connoissance durant plusieurs jours ; j'ai souvent rêvé à lui dans mes transports ; mais aucun de ces rêves n'a laissé dans mon imagination des impressions aussi profondes que celle de ce dernier. Elle est telle qu'il m'est impossible de l'effacer de ma mémoire & de mes sens. A chaque minute, à chaque instant il me semble de le voir dans la

même attitude; son air, son habillement, son geste, son triste regard frappent encore mes yeux : je crois sentir ses lèvres se presser sur ma main ; je la sens mouiller de ses larmes ; les sons de sa voix plaintive me font tressaillir ; je le vois entraîner loin de moi ; je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une scène imaginaire avec plus de force que les événemens qui me sont réellement arrivés.

J'AI long-temps hésité à te faire cette confidence ; la honte m'empêche de te la faire de bouche ; mais mon agitation , loin de se calmer , ne fait qu'augmenter de jour en jour , & je ne puis plus résister au besoin de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi toute entière. Que ne puis-je achever de perdre ainsi la raison ; puisque le peu qui m'en reste ne sert plus qu'à me tourmenter !

JE reviens à mon rêve. Ma cousine, raille-moi , si tu veux , de ma simplicité ; mais il y a dans cette vision je ne fais quoi de mystérieux qui la distingue du délire ordinaire. Est-ce un pressentiment de la mort du meilleur des hommes ? Est-ce un avertissement qu'il n'est déjà plus ? Le ciel daigne-t-il me guider au moins une fois , & m'invite-t-il à suivre celui qu'il me fit aimer ? Hélas ! l'ordre de mourir fera pour moi le premier de ses bienfaits.

J'AI beau me rappeler tous ces vains discours dont la philosophie amuse les gens qui ne sentent rien ; ils ne m'en imposent plus , & je sens que je les méprise. On ne voit point les esprits , je le veux croire : mais deux âmes si étroitement unies ne sauroient-elles avoir entre elles une communication immédiate , indépendante du corps & des sens ? L'impression directe que l'une reçoit de l'autre , ne peut-elle pas la transmettre au cerveau , & recevoir de lui par contre-coup les sensations qu'elle lui a données ?.... Pauvre Julie , que d'extravagances ! Que les passions nous rendent crédules ; & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il aperçoit !

L E T T R E C V I I .

R É P O N S E .

AH ! fille trop malheureuse & trop sensible , n'es-tu donc née que pour souffrir ? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs ; tu sembles les chercher sans cesse , & ton ascendant est plus fort que tous mes soins. A tant de vrais sujets de peines n'ajoute pas au moins des chimères ; & puisque ma discrétion t'est plus nuisible qu'utile , fors d'une erreur qui te tourmente ; peut-être la triste vérité te fera-t-elle encore moins cruelle. Apprends donc que ton rêve n'est point un rêve ; que ce n'est point l'ombre de ton ami que tu as vue , mais sa personne ; & que cette touchante scène , incessamment présente à ton imagination , s'est passée réellement dans ta chambre le sur-lendemain du jour où tu fus le plus mal.

LA veille , je t'avois quittée assez tard , & M. d'Orbe , qui voulut me relever auprès de toi cette nuit-là , étoit prêt à sortir ; quand tout-à-coup nous vîmes entrer brusquement & se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poste à la réception de ta dernière lettre. Courant jour & nuit il fit la route en trois jours , & ne s'arrêta qu'à la dernière poste , en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte , je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui sauter au cou : sans savoir encore la raison de son voyage , j'en prévoyois la conséquence. Tant de souvenirs amers , ton danger , le sien , le désordre où je le voyois , tout empoisonnoit une si douce surprise , & j'étois trop saisie pour lui faire beaucoup de caresses. Je l'embrassai pourtant avec un serrement de cœur qu'il partageoit , & qui se fit sentir réciproquement par de muettes étreintes , plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut : *Que fait-elle ? Ah ! que fait-elle ? Donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie , & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'espece , j'en parlai sans autre précaution que d'exténuer le danger. Si-tôt qu'il fut que c'étoit la petite vérole , il fit un cri , & se trouva mal. La

fatigue & l'insomnie, jointes à l'inquiétude d'esprit, l'avoient jetté dans un tel abattement qu'on fut long-temps à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler ; on le fit coucher.

VAINCU par la nature, il dormit douze heures de suite, mais avec tant d'agitation, qu'un pareil sommeil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain, nouvel embarras ; il vouloit te voir absolument. Je lui opposai le danger de te causer une révolution ; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de risque ; mais son séjour même en étoit un terrible ; j'essayai de le lui faire sentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il, d'un ton d'indignation : c'est trop l'exercer à ma ruine. N'espérez pas me chasser encore, comme vous fites à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un instant : mais je jure par l'auteur de mon être, ajouta-t-il impétueusement, que je ne partirai point d'ici sans l'avoir vue. Éprouvons une fois si je vous rendrai pitoyable, ou si vous me rendrez parjure.

SON parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le satisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que son retour fût découvert : car il n'étoit connu dans la maison que du seul Hanz, dont j'étois sûre, & nous l'avions appelés devant nos gens d'un autre nom que du sien (51). Je lui promis qu'il te verroit la nuit suivante ; à condition qu'il ne resteroit qu'un instant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai sa parole ; alors je fus tranquille, je laissai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

JE te trouvai sensiblement mieux, l'éruption étoit achevée ; le médecin me rendit le courage & l'espoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarrassé la tête, je pris ce temps pour écarter tout le monde, & faire dire à mon mari d'amener son hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu ferois moins en état de le reconnoître. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton désolé pere, qui chaque

(51) On voit dans le tome second que ce nom substitué étoit celui de *Saint-Preux*.





nuît s'obstinoit à vouloir rester. Enfin , je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de personne , que j'étois également résolue à veiller , & qu'il favoit bien, tout pere qu'il étoit , que sa tendresse n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret ; nous restâmes seules. M. d'Orbe arriva sur les onze heures , & me dit qu'il avoit laissé ton amant dans la rue ; je l'allai chercher ; je le pris par la main ; il trembloit comme la feuille. En passant dans l'anti-chambre les forces lui manquerent ; il respiroit à peine , & fut contraint de s'asseoir.

ALORS démêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumière éloignée : oui, dit-il avec un profond soupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traversés..... à la même heure.... avec le même mystère.... j'étois tremblant comme aujourd'hui.... le cœur me palpitoit de même.... ô téméraire ! j'étois mortel , & j'osois goûter.... Que vais-je voir maintenant dans ce même asyle où tout respiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée , dans ce même objet qui faisoit & partageoit mes transports ? L'image du trépas , un appareil de douleur , la vertu malheureuse , & la beauté mourante !

CHERE cousine ; j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendrissante scène. Il te vit & se tut. Il l'avoit promis ; mais quel silence ! Il se jeta à genoux ; il baisoit les rideaux en sanglotant ; il élevoit les mains & les yeux ; il pouffoit de sourds gémissemens , il avoit peine à contenir sa douleur & ses cris. Sans le voir , tu for-tis machinalement une de tes mains ; il s'en saisit avec une espece de fureur ; les baisers du feu qu'il appliquoit sur cette main malade t'éveillèrent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit , je vis que tu l'avois reconnu ; & , malgré sa résistance & ses plaintes , je l'arrachai de la chambre à l'instant , espérant éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant ensuite que tu ne m'en disois rien , je crus que tu l'avois oubliée ; je défendis à Babi de t'en parler , & je sais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée , & qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus temps d'effacer !

IL partit comme il l'avoit promis , & je lui fis jurer qu'il ne s'ar-

réteroit pas au voisinage. Mais, ma chere, ce n'est pas tout; il faut achever de te dire ce qu'aussi-bien tu ne pourrois ignorer long-temps. Milord Édouard passa deux jours après, il se pressa pour l'atteindre; il le joignit à Dijon, & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te l'avois mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappelant la manière dont il baisoit ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuse. Ce pere de la vie l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais: il est guéri, &, suivant la dernière lettre de Milord Édouard, ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

VOILA, trop aimable cousine, de quoi bannir les terreurs funèbres qui t'allarmoient sans sujet. Depuis long-temps tu as renoncé à la personne de ton ami, & sa vie est en sûreté. Ne songe donc qu'à conserver la tienne, & à t'acquitter de bonne grace du sacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Cesse enfin d'être le jouet d'un vain espoir, & de te repaître de chimères. Tu te presses beaucoup d'être fiere de ta laideur; sois plus humble, crois-moi; tu n'as encore que trop de sujets de l'être. Tu as essuyé une trop cruelle atteinte, mais ton visage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices, ne sont que des rougeurs qui seront bien-tôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, & cependant tu vois que je ne suis pas trop mal encore. Mon ange, tu resteras jolie en dépit de toi; & l'indifférent Wolmar, que trois ans d'absence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure? O si ta seule ressource est de déplaire, que ton sort est désespéré!

L E T T R E C V I I I .

D E J U L I E .

C'EN est trop, c'en est trop. Ami, tu as vaincu. Je ne suis point à l'épreuve de tant d'amour ; ma résistance est épuisée. J'ai fait usage de toutes mes forces ; ma conscience m'en rend le consolant témoignage. Que le ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triste cœur, que tu achetas tant de fois, & qui coûta si cher au tien, t'appartient sans réserve ; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent ; il te restera jusqu'à mon dernier soupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, & je suis lasse de servir aux dépens de la justice, une chimérique vertu.

OUI, tendre & généreux amant, ta Julie sera toujours tienne, elle t'aimera toujours : il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné ; il ne te sera plus ôté. C'est en vain qu'une voix mensongère murmure au fond de mon ame ; elle ne m'abusera plus. Que sont les vains devoirs qu'elle m'oppose contre ceux d'aimer à jamais ce que le ciel m'a fait aimer ? Le plus sacré de tous n'est-il pas envers toi ? N'est-ce pas à toi seul que j'ai tout promis ? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais ; & ton inviolable fidélité n'est-elle pas un nouveau lien pour la mienne ? Ah ! dans le transport d'amour qui me rend à toi, mon seul regret est d'avoir combattu des sentimens si chers & si légitimes. Nature, ô douce nature ! reprends donc tes droits ! j'abjure les barbares vertus qui t'anéantissent. Les penchans que tu m'as donnés seront-ils plus trompeurs qu'une raison qui m'égara tant de fois ?

RESPECTE des tendres penchans, mon aimable ami ; tu leur dois trop pour les haïr ; mais souffre-en le cher & doux partage ; souffre que les droits du sang & de l'amitié ne soient pas éteints par ceux de l'amour. Ne pense point que pour te suivre j'abandonne jamais la maison paternelle. N'espère point que je me refuse aux liens que m'impose une autorité sacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours, m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non,

Nouv. Héroïse. Tome I.

Sf

celle dont il attend désormais toute sa consolation, ne contristera point son ame accablée d'ennuis : je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime, & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien ; mais pourtant je ne suis point un monstre ; je suis foible & non dénaturée. Mon parti est pris, je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere esclave de sa parole, & jaloux d'un vain titre, dispose de ma main qu'il a promise ; que l'amour seul dispose de mon cœur ; que mes pleurs ne cessent de couler dans le sein d'une tendre amie. Que je sois vile & malheureuse ; mais que tout ce qui m'est cher soit heureux & content, s'il est possible. Formez tous trois ma seule existence, & que votre bonheur me fasse oublier ma misère & mon désespoir.

LETTRE CIX.

R É P O N S E.

NOUS renaissons, ma Julie ; tous les vrais sentimens de nos ames reprennent leur cours. La nature nous a conservé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu ? L'osas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur ? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les sens joints par une existence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les séparer, ni même de le vouloir ? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés, & qu'ils puissent rompre ? Non, non, Julie, si le sort cruel nous refuse le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fideles : il sera la consolation de nos tristes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

AINSI nous recommençons de vivre pour recommencer de souffrir, & le sentiment de notre existence n'est pour nous qu'un sentiment de douleur. Infortunés ! Que sommes-nous devenus ? Comment avons-nous cessé d'être ce que nous fûmes ? Où est cet enchantement de bonheur suprême ? Où sont ces ravissmens exquis dont les vertus animoient nos feux ? Il ne reste de nous que notre

amour ; l'amour seul reste , & ses charmes se sont éclipsés. Fille trop soumise , amante sans courage ; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas ! un cœur moins pur t'auroit bien moins égaré ! Oui , c'est l'honnêteté du tien qui nous perd , les sentimens droits qui le remplissent , en ont chassé la sagesse. Tu as voulu concilier la tendresse filiale avec l'indomptable amour ; en te livrant à la fois à tous tes penchans , tu les confonds au lieu de les accorder , & deviens coupable à force de vertus. O Julie ! quel est ton inconcevable empire ! Par quel étrange pouvoir tu fascines ma raison ! Même en me faisant rougir de nos feux , tu te fais encore estimer par tes fautes : tu me forces de t'admirer en partageant tes remords Des remords . . . étoit-ce à toi d'en sentir ? toi que j'aimai toi que je ne puis cesser d'adorer . . . le crime pourroit-il approcher de ton cœur ? Cruelle ! en me le rendant , ce cœur qui m'appartient , rends-le-moi tel qu'il me fut donné.

QUE m'as-tu dit ?... qu'oses-tu me faire entendre ?... toi , passer dans les bras d'un autre !... un autre te posséder !... N'être plus à moi !... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi seul ! Moi ! j'éprouverois cet affreux supplice !... je te verrois survivre à toi-même !... Non. J'aime mieux te perdre que te partager.... Que le Ciel ne me donna-t-il un courage digne des transports qui m'agitent !... Avant que ta main se fût avilie dans ce nœud funeste abhorré par l'amour , & réprouvé par l'honneur , j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le sein : j'épuiserois ton chaste cœur d'un sang que n'auroit point souillé l'infidélité. A ce pur sang je mêleroie celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre ; je tomberoie dans tes bras ; je rendrois sur tes levres mon dernier soupir... je recevrais le tien... Julie expirante !... ces yeux si doux éteints par les horreurs de la mort !... ce sein , ce trône de l'amour , déchiré par ma main , versant à gros bouillons le sang & la vie... Non , vis & souffre , porte la peine de ma lâcheté. Non , je voudrois que tu ne fusses plus ; mais je ne puis t'aimer assez pour te poignarder.

O si tu connoissois l'état de ce cœur serré de détresse ! jamais il ne brûla d'un feu si sacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui

furent si chères. Je suis amant, je fais aimer, je le sens : mais je ne suis qu'un homme, & il est au-dessus de la force humaine de renoncer à la suprême félicité. Une nuit, une seule nuit a changé pour jamais toute mon âme. Ote-moi ce dangereux souvenir, & je suis vertueux. Mais cette nuit fatale regne au fond de mon cœur, & va couvrir de son ombre le reste de ma vie. Ah Julie! objet adoré! s'il faut être à jamais misérable, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels.

ÉCOUTE celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus sages nous seuls que tout le reste des hommes, & suivre avec une simplicité d'enfans de chimériques vertus, dont tout le monde parle & que personne ne pratique? Quoi! serons-nous meilleurs moralistes que ces foules de savans, dont Londres & Paris sont peuplés, qui tous se raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultère comme un jeu? Les exemples n'en sont point scandaleux; il n'est pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes-gens se riroient ici de celui qui, par respect pour le mariage, résisteroit au penchant de son cœur. En effet, disent-ils, un tort qui n'est que dans l'opinion, n'est-il pas nul quand il est secret? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore? De quelle complaisance une femme ne rachète-t-elle pas ses fautes (52)? Quelle douceur n'emploie-t-elle pas à prévenir ou guérir ses soupçons? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit, n'est qu'un lien de plus dans la société.

A Dieu ne plaise, ô chère amie de mon cœur! que je veuille rassurer le tien par ces honteuses maximes. Je les abhorre sans savoir les combattre, & ma conscience y répond mieux que ma raison. Non que je me fasse fort d'un courage que je hais, ni que je voulusse d'une vertu si coûteuse : mais je me crois moins coupable

(52) Et où le bon Suisse avoit-il vu cela? Il y a long-temps que les femmes galantes l'ont pris sur un plus haut ton. Elles commencent par établir fièrement leurs amans dans la maison, & si l'on daigne y souffrir le ma-

ri, c'est autant qu'il se comporte envers eux avec le respect qu'il leur doit. Une femme qui se cacheroit d'un mauvais commerce seroit croire qu'elle en a honte & seroit déshonorée; pas une honnête-femme ne voudroit la voir.

en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les justifier, & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

JE ne fais ce que j'écris, je me sens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'espoir que tu me rends est triste & sombre; il éteint cette lueur si pure qui nous guida tant de fois; tes attraits s'en ternissent & ne deviennent que plus touchans; je te vois tendre & malheureuse; mon cœur est inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

JE sens pourtant qu'une ardeur secrète m'anime encore, & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chere amie, ah! fais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut te dédommager? Sais-tu jusqu'à quel point un amant qui ne respire que pour toi peut te faire aimer la vie? Conçois-tu bien que c'est pour toi seule que je veux vivre, agir, penser, sentir désormais? Non, source délicieuse de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne serai plus rien qu'une partie de toi-même, & tu trouveras au fond de mon cœur une si douce existence, que tu ne sentiras point ce que la tienne aura perdu de ses charmes. Hé bien! nous serons coupables, mais nous ne serons point méchans; nous serons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu: loin d'oser excuser nos fautes, nous en gémirons, nous les pleurerons ensemble, nous les rachèterons s'il est possible, à force d'être bienfaisans & bons. Julie! ô Julie! que ferois-tu, que peux-tu faire, tu ne peux échapper à mon cœur; n'a-t-il pas épousé le tien?

CES vains projets de fortune qui m'ont si grossièrement abusé, sont oubliés depuis long-temps. Je vais m'occuper uniquement des soins que je dois à Milord Édouard; il veut m'entraîner en Angleterre; il prétend que je puis l'y servir. Hé bien! je l'y suivrai. Mais je me déroberai tous les ans; je me rendrai secrètement près de toi. Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue; j'aurai du moins baissé tes pas: un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je

compteraï, pour me consoler, les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant; il croira déjà jouir de ta vue en partant pour t'y aller voir : le souvenir de ses transports l'enchantera durant son retour; malgré le sort cruel, ses tristes ans ne seront pas tout-à-fait perdus; il n'y en aura point qui ne soient marqués par des plaisirs, & les courts momens qu'il passera près de toi, se multiplieront sur sa vie entière.

LET TRE CX.

DE MADAME D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

VOTRE amante n'est plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie est mariée, & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir son sort au sien. Après tant d'imprudences, rendez grace au ciel qui vous a sauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir déshonorée. Respectez son nouvel état; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive; c'est ce qu'elle fera dans peu. Voici le temps où je vais connoître si vous méritez l'estime que j'eus pour vous, & si votre cœur est sensible à une amitié pure & sans intérêt.

LET TRE CXI.

DE JULIE A SON AMI.

VOUS êtes depuis si long-temps le dépositaire de tous les secrets de mon cœur, qu'il ne sauroit plus perdre une si douce habitude. Dans la plus importante occasion de ma vie il peut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre, mon aimable ami; recueillez dans votre sein les longs discours de l'amitié; si quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

LIÉE au fort d'un époux , ou plutôt aux volontés d'un pere , par une chaîne indissoluble , j'entre dans une nouvelle carrière qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant , jettons un moment les yeux sur celle que je quitte ; il ne nous fera pas pénible de rappeler un temps si cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien user de celui qui me reste ; peut-être y trouverez-vous des lumieres pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obscur à vos yeux. Au moins en considérant ce que nous fûmes l'un à l'autre , nos cœurs n'en sentiront que mieux ce qu'ils se doivent jusqu'à la fin de nos jours.

IL y a six ans , à-peu-près , que je vous vis pour la première fois. Vous étiez jeune , bien fait , aimable ; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous ; aucun ne m'a donné la moindre émotion , & mon cœur fut à vous dès la première vue (53). Je crus voir sur votre visage les traits de l'ame qu'il falloit à la mienne. Il me sembla que mes sens ne servoient que d'organe à des sentimens plus nobles ; & j'aimai dans vous , moins ce que j'y voyois , que ce que je croyois sentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je pensois encore ne m'être pas trompée ; l'aveugle amour , me disois-je , avoit raison ; nous étions faits l'un pour l'autre ; je ferois à lui si l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature , & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux , nous aurions dû l'être ensemble.

MES sentimens nous furent communs ; ils m'auroient abusée , si je les eusse éprouvés seule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point si l'on n'est aimé ; du moins on n'aime pas long-temps. Ces passions sans retour qui font , dit-on , tant de malheureux , ne sont fondées que sur les sens ; si quelques-unes pénètrent jusqu'à l'ame , c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé. L'a-

(53) M. Richardson se moque beaucoup de ces attachemens nés de la première vue , & fondés sur des conformités indéfinissables. C'est fort bien fait de s'en moquer ; mais com-

me il n'en existe pourtant que trop de cette espece ; au lieu de s'amuser à les nier , ne seroit-on pas mieux de nous apprendre à les vaincre ?

amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître (54). Tel fut le nôtre en commençant; tel il sera, j'espère, jusqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je sentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette; le regard étoit contraint; mais le cœur se faisoit entendre. Nous éprouvâmes bientôt entre nous ce je ne fais quoi, qui rend le silence éloquent, qui fait parler des yeux baissés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les desirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'ose exprimer.

JE sentis mon cœur, & me jugeai perdue à votre premier mot. J'aperçus la gêne de votre réserve; j'approuvai ce respect, je vous en aimai davantage; je cherchois à vous dédommager d'un silence pénible & nécessaire, sans qu'il en coûtât à mon innocence; je forçai mon naturel; j'imitai ma cousine, je devins badine & folâtre comme elle, pour prévenir des explications trop graves, & faire passer mille tendres caresses à la faveur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre si doux votre état présent, que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réussit mal; on ne fort point de son naturel impunément. Insensée que j'étois, j'accélérai ma perte au lieu de la prévenir, j'employai du poison pour palliatif; & ce qui devoit vous faire taire, fut précisément ce qui vous fit parler. J'eus beau, par une froideur affectée, vous tenir éloigné dans le tête-à-tête; cette contrainte même me trahit: vous écrivîtes. Au lieu de jeter au feu votre première lettre, ou de la porter à ma mère, j'osai l'ouvrir. Ce fut-là mon crime, & tout le reste fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funestes, que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma santé. Je vis l'abîme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même, & ne pus me résoudre à vous laisser partir. Je tombai dans une sorte de désespoir; j'aurois mieux aimé que vous ne fussiez plus que de n'être point à moi: j'en vins jusqu'à
souhaiter

(54) Quand ces rapports sont chimériques, ils durent autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

souhaiter votre mort , jusqu'à vous la demander. Le ciel a vu mon cœur ; cet effort doit racheter quelques fautes.

VOUS voyant prêt à m'obéir , il fallut parler. J'avois reçu de la Chaillot , des leçons qui ne me firent que mieux connoître les dangers de cet aveu. L'amour , qui me l'arrachoit , m'apprit à en éluder l'effet. Vous fûtes mon dernier refuge ; j'eus assez de confiance en vous pour vous armer contre ma foiblesse : je vous crus digne de me sauver de moi-même , & je vous rendis justice. En vous voyant respecter un dépôt si cher , je connus que ma passion ne m'aveugloit point sur les vertus qu'elle me faisoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de sécurité , qu'il me sembla que nos cœurs se suffisoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des sentimens honnêtes , je goûtois sans précautions les charmes d'une douce familiarité. Hélas ! je ne voyois pas que le mal s'invéteroit par ma négligence , & que l'habitude étoit plus dangereuse que l'amour. Touchée de votre retenue , je crus pouvoir sans risque modérer la mienne : dans l'innocence de mes desirs je pensois encourager en vous la vertu même , par les tendres caresses de l'amitié. J'appris dans le bosquet de Clarens que j'avois trop compté sur moi , & qu'il ne faut rien accorder aux sens , quand on veut leur refuser quelque chose. Un instant , un seul instant embrasa les miens d'un feu que rien ne put éteindre , & si ma volonté résistoit encore , dès-lors mon cœur fut corrompu.

VOUS partagiez mon égarement ; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double ; pour me garantir de vous & de moi , il fallut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante ; en fuyant vous achevâtes de vaincre , & si-tôt que je ne vous vis plus , ma langueur m'ôta le peu de force qui me restoit pour vous résister.

MON pere , en quittant le service , avoit amené chez lui M. de Wolmar ; la vie qu'il lui devoit , & une liaison de vingt ans , lui rendoient cet ami si cher , qu'il ne pouvoit se séparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge , & quoique riche & de grande naissance , il ne trouvoit point de femme qui lui convînt. Mon pere lui avoit parlé de sa fille en homme qui souhaitoit de se faire un gen-

dre de son ami ; il fut question de la voir , & c'est dans ce dessein qu'ils firent le voyage ensemble. Mon destin voulut que je plussse à M. de Wolmar , qui n'avoit jamais rien aimé. Ils se donnerent secrètement leur parole , & M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une Cour du nord , où étoient sa famille & sa fortune , il en demanda le temps , & partit sur cet engagement mutuel. Après son départ , mon pere nous déclara , à ma mere & à moi , qu'il me l'avoit destiné pour époux , & m'ordonna d'un ton qui ne laissoit point de réplique à ma timidité , de me disposer à recevoir sa main. Ma mere , qui n'avoit que trop remarqué le penchant de mon cœur , & qui se sentoît pour vous une inclination naturelle , essaya plusieurs fois d'ébranler cette résolution ; sans oser vous proposer , elle parloit de maniere à donner à mon pere de la considération pour vous , & le desir de vous connoître ; mais la qualité qui vous manquoit , le rendit insensible à toutes celles que vous possédiez , & s'il convenoit que la naissance ne les pouvoit remplacer , il prétendoit qu'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'IMPOSSIBILITÉ d'être heureuse irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteuse illusion me soutenoit dans mes peines : je perdis avec elle la force de les supporter. Tant qu'il me fut resté quelque espoir d'être à vous , peut-être aurois-je triomphé de moi ; il m'en eût moins coûté de vous résister toute ma vie que de renoncer à vous pour jamais , & la seule idée d'un combat éternel , m'ôta le courage de vaincre.

LA tristesse & l'amour consumoient mon cœur ; je tombai dans un abattement dont mes lettres se sentirent. Celle que vous m'écrivîtes de Meillerie y mit le comble ; à mes propres douleurs se joignit le sentiment de votre désespoir. Hélas ! c'est toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'osiez proposer , mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit assurée : l'inévitable choix qui me restoit à faire , étoit d'y joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus supporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuiserent les miennes. Je souhaitai d'être délivrée de la vie. Le ciel parut avoir pitié de moi ; mais la cruelle mort

m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie, & je péris.

SI je ne trouvais point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais espéré l'y trouver. Je sentoís que mon cœur étoit fait pour la vertu, & qu'il ne pouvoit être heureux sans elle : je succombai par foiblesse & non par erreur; je n'eus pas même l'excuse de l'aveuglement. Il ne me restoit aucun espoir; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également nécessaires; ne pouvant les conserver ensemble, & voyant votre égarement, je ne consultai que vous dans mon choix, & me perdis pour vous sauver.

MAIS il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-temps ceux qui l'abandonnent; & ses charmes, qui font les délices des âmes pures, font le premier supplice du méchant, qui les aime encore & n'en sauroit plus jouir. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient; l'honnêteté me fut chère, même après l'avoir perdue; ma honte, pour être secrète, ne m'en fut pas moins amère, & quand tout l'univers en eût été témoin, je ne l'aurois pas mieux sentie. Je me consolais dans ma douleur comme un blessé qui craint la gangrene, & en qui le sentiment de son mal soutient l'espoir d'en guérir.

CEPENDANT cet état d'opprobre m'étoit odieux. A force de vouloir étouffer le reproche sans renoncer au crime, il m'arriva ce qui arrive à toute âme honnête qui s'égare, & qui se plaît dans son égarement. Une illusion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir; j'espérai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'osai former le projet de contraindre mon père à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit serrer ce doux lien. Je le demandois au ciel comme le gage de mon retour à la vertu, & de notre bonheur commun. Je le desirois comme une autre à ma place auroit pu le craindre : le tendre amour, tempérant par son prestige le murmure de la conscience, me consolait de ma foiblesse par l'effet que j'en attendois, & faisoit d'une si chère attente le charme & l'espoir de ma vie.

SI-TOT que j'aurois porté des marques sensibles de mon état, j'avois résolu d'en faire, en présence de toute ma famille, une déclaration publique à M. Perret (55). Je suis timide, il est vrai ; je sentoîs tout ce qu'il m'en devoit coûter : mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux supporter une fois la confusion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je savois que mon pere me donneroit la mort ou mon amant : cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi ; &, de maniere ou d'autre, j'envisageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

TEL étoit, mon bon ami, le mystère que je voulus vous dérober, & que vous cherchiez à pénétrer avec une si curieuse inquiétude. Mille raisons me forçoient à cette réserve, avec un homme aussi emporté que vous ; sans compter qu'il ne falloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiscrette importunité. Il étoit à propos sur-tout de vous éloigner durant une si périlleuse scène ; & je savois bien que vous n'auriez jamais consenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eût été connu.

HÉLAS ! je fus encore abusée par une si douce espérance ! Le ciel rejetta des projets conçus dans le crime ; je ne méritois pas l'honneur d'être mere ; mon attente resta toujours vaine, & il me fut refusé d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le désespoir que j'en conçus, l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger, fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une si douce excuse : je m'en prenois à moi du mauvais succès de mes vœux, & mon cœur, abusé par ses desirs, ne voyoit dans l'ardeur de les contenter, que le soin de les rendre un jour légitimes.

JE les crus un instant accomplis ; cette erreur fut la source du plus cuisant de mes regrets, & l'amour exaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la destinée. Vous avez su (56) quel accident détruisit, avec le germe que je portois dans mon

(55) Pasteur du lieu.

(56) Ceci suppose d'autres lettres que nous n'avons pas.

sein , le dernier fondement de mes espérances. Ce malheur m'arriva précisément dans le temps de notre séparation ; comme si le ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités , & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

VOTRE départ fut la fin de mes erreurs ainsi que de mes plaisirs ; je reconnus , mais trop tard , les chimères qui m'avoient abusée. Je me vis aussi méprisable que je l'étois devenue , & aussi malheureuse que je devois toujours l'être avec un amour sans innocence , & des desirs sans espoir , qu'il m'étoit impossible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets , je renonçai à des réflexions aussi douloureuses qu'inutiles ; je ne valois plus la peine que je songeasse à moi-même , je consacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le vôtre , plus d'espérance qu'en votre bonheur ; & les sentimens qui me venoient de vous , étoient les seuls dont je crusse pouvoir être encore émue.

L'AMOUR ne m'aveugloit point sur vos défauts , mais il me les rendoit chers ; & telle étoit son illusion , que je vous aurois moins aimé si vous aviez été plus parfait. Je connoissois votre cœur , vos emportemens ; je savois qu'avec plus de courage que moi , vous aviez moins de patience , & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la vôtre au désespoir. C'est par cette raison que je vous cachai toujours avec soin les engagemens de mon pere ; & à notre séparation , voulant profiter du zèle de Milord Édouard , pour votre fortune , & vous en inspirer un pareil à vous-même , je vous flattai d'un espoir que je n'avois pas. Je fis plus ; connoissant le danger qui nous menaçoit , je pris la seule précaution qui pouvoit nous en garantir ; & vous engageant , avec ma parole , ma liberté autant qu'il m'étoit possible , je tâchai d'inspirer à vous de la confiance , à moi de la fermeté , par une promesse que je n'osasse enfreindre , & qui pût vous tranquilliser. C'étoit un devoir puérile , j'en conviens , & cependant je ne m'en serois jamais départie. La vertu est si nécessaire à nos cœurs , que quand on a une fois abandonné la véritable , on s'en fait ensuite une à sa mode , & l'on y tient plus fortement , peut-être parce qu'elle est de notre choix.

JE ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis

vosre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le séjour où vous étiez me faisoit trembler ; votre manière d'y vivre augmentoit mon effroi ; je croyois déjà vous voir avilir jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux, j'aurois mieux aimé vous savoir malheureux que méprisable ; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre déshonneur étoit la seule que je ne pouvois supporter.

JE fus rassurée sur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer ; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux allarmes d'une autre. Je parle du désordre où vous vous laissâtes entraîner , & dont le prompt & libre aveu fut , de toutes les preuves de votre franchise , celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoissois trop pour ignorer , ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter , quand même j'aurois cessé de vous être chère ; je vis que l'amour , vainqueur de la honte , avoit pu seul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur si sincère étoit incapable d'une infidélité cachée ; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confesser , & me rappelant vos anciens engagements , je me guéris pour jamais de la jalousie.

MON ami , je n'en fus pas plus heureuse ; pour un tourment de moins , sans cesse il en renaissoit mille autres , & je ne connus jamais mieux combien il est insensé de chercher dans l'égarement de son cœur , un repos qu'on ne trouve que dans la sagesse. Depuis long-temps je pleurois en secret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle consumoit insensiblement. Babi , à qui le fatal effet de ma chute m'avoit forcée à me confier , me trahit & lui découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma cousine , qu'elles furent surprises. Le témoignage étoit convaincant ; la tristesse acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que son mal lui avoit laissées. Je faillis expirer de regrets à ses pieds. Loin de m'exposer à la mort que je méritois , elle voila ma honte , & se contenta d'en gémir : vous-même , qui l'aviez si cruellement abusée , ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produisit votre lettre sur son cœur tendre & compatissant. Hélas !

elle desiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois... Que sert de rappeler une espérance à jamais éteinte ? Le ciel en avoit autrement ordonné. Elle finit ses tristes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux sévère, & de laisser une fille si peu digne d'elle.

ACCABLÉE d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de forces que pour la sentir ; la voix de la nature gémissante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une espece d'horreur la cause de tant de maux ; je voulus étouffer enfin l'odieuse passion qui me les avoit attirés , & renoncer à vous pour jamais. Il le falloit , sans doute ; n'avois-je pas assez de quoi pleurer le reste de ma vie , sans chercher incessamment de nouveaux sujets de larmes ? Tout sembloit favoriser ma résolution. Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le souvenir de ma mere mourante effaçoit le vôtre ; nous étions éloignés ; l'espoir m'avoit abandonnée ; jamais mon incomparable amie ne fut si sublime , ni si digne d'occuper seule tout mon cœur. Sa vertu , sa raison , son amitié , ses tendres caresses sembloient l'avoir purifié ; je vous crus oublié , je me crus guérie. Il étoit trop tard ; ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint , n'étoit que l'abattement du désespoir.

COMME un malade qui cesse de souffrir en tombant en foiblesse , se ranime à de plus vives douleurs , je sentis bientôt renaître toutes les miennes , quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie , j'osai résister en face à mon pere. Je lui protestai nettement que jamais M. de Wolmar ne me feroit rien , que j'étois déterminée à mourir fille ; qu'il étoit maître de ma vie , mais non pas de mon cœur , & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de sa colère , ni des traitemens que j'eus à souffrir. Je fus inébranlable : ma timidité surmontée m'avoit portée à l'autre extrémité , & si j'avois le ton moins impérieux que mon pere , je l'avois tout aussi résolu.

IL vit que j'avois pris mon parti , & qu'il ne gagneroit rien sur moi par autorité. Un instant je me crus délivrée de ses persécutions.

Mais que devins-je, quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus sévère des peres attendri & fondant en larmes ! Sans me permettre de me lever, il me ferroit les genoux ; & fixant ses yeux mouillés sur les miens, il me dit d'une voix touchante, que j'entends encore au-dedans de moi : « Ma fille ! respecte les cheveux blancs de ton mal-
 » heureux pere ; ne le fais pas descendre avec douleur au tombeau,
 » comme celle qui te porta dans son sein. Ah ! veux-tu donner la
 » mort à toute ta famille ?

CONCEVEZ mon saisissement. Cette attitude, ce ton, ce geste, ce discours, cette affreuse idée me bouleversèrent au point que je me laissai aller demi-morte entre ses bras, & ce ne fut qu'après bien des sanglots dont j'étois oppressée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible : ô mon pere ! j'avois des armes contre vos menaces, je n'en ai point contre vos pleurs. C'est vous qui ferez mourir votre fille.

NOUS étions tous deux tellement agités que nous ne pûmes de long-temps nous remettre. Cependant, en repassant en moi-même ses derniers mots, je conçus qu'il étoit plus instruit que je n'avois cru, & résolue de me prévaloir contre lui de ses propres connoissances, je me préparois à lui faire, au péril de ma vie, un aveu trop long-temps différé, quand m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainsi.

» JE fais quelle fantaisie indigne d'une fille bien née vous nour-
 » rissez au fond de votre cœur. Il est temps de sacrifier au devoir
 » & à l'honnêteté, une passion honteuse qui vous déshonore, & que
 » vous ne satisferez jamais qu'aux dépens de ma vie. Écoutez une
 » fois ce que l'honneur d'un pere & le vôtre exigent de vous, &
 » jugez-vous vous-même.

» M. de Wolmar est un homme d'une grande naissance, distin-
 » gué par toutes les qualités qui peuvent la soutenir, qui jouit de
 » la considération publique & qui la mérite. Je lui dois la vie ;
 » vous savez les engagemens que j'ai pris avec lui. Ce qu'il faut
 » vous apprendre encore, c'est qu'étant allé dans son pays pour
 » mettre ordre à ses affaires, il s'est trouvé enveloppé dans la der-
 niere

niere révolution , qu'il y a perdu ses biens , qu'il n'a lui-même
 » échappé à l'exil en Sibérie que par un bonheur singulier , & qu'il
 » revient avec le triste débris de sa fortune , sur la parole de son
 » ami , qui n'en manqua jamais à personne. Prescrivez-moi mainte-
 » nant la réception qu'il faut lui faire à son retour. Lui dirai-je :
 » Monsieur , je vous promis ma fille tandis que vous étiez riche :
 » mais à présent que vous n'avez plus rien , je me rétracte , & ma
 » fille ne veut point de vous ? Si ce n'est pas ainsi que j'énonce
 » mon refus , c'est ainsi qu'on l'interprétera : vos amours allégués
 » seront pris pour un prétexte , ou ne seront pour moi qu'un affront
 » de plus , & nous passerons , vous pour une fille perdue , moi pour
 » un malhonnête homme , qui sacrifie son devoir & sa foi à un vil
 » intérêt , & joins l'ingratitude à l'infidélité. Ma fille , il est trop tard
 » pour finir dans l'opprobre une vie sans tache , & soixante ans d'hon-
 » neur ne s'abandonnent pas en un quart-d'heure.

» VOYEZ donc , continua-t-il , combien tout ce que vous pou-
 » vez me dire est à présent hors de propos. Voyez si des préféren-
 » ces que la pudeur désavoue , & quelque feu passager de jeunesse
 » peuvent jamais être mis en balance avec le devoir d'une fille , &
 » l'honneur compromis d'un pere. S'il n'étoit question pour l'un
 » des deux que d'immoler son bonheur à l'autre , ma tendresse vous
 » disputeroit un si doux sacrifice ; mais , mon enfant , l'honneur a par-
 » lé , & dans le sang dont tu sors , c'est toujours lui qui décide.

JE ne manquois pas de bonne réponse à ce discours ; mais les
 préjugés de mon pere lui donnent des principes si différens des
 miens , que des raisons qui me sembloient sans réplique , ne l'au-
 roient pas même ébranlé. D'ailleurs , ne sachant ni d'où lui venoient
 les lumieres qu'il paroissoit avoir acquises sur ma conduite , ni jusqu'où
 elles pouvoient aller ; craignant , à son affectation de m'interrom-
 pre , qu'il n'eût déjà pris son parti sur ce que j'avois à lui dire , &
 plus que tout cela , retenue par une honte que je n'ai jamais pu
 vaincre , j'aimai mieux employer une excuse qui me parut plus sûre ,
 parce qu'elle étoit plus selon la manière de penser. Je lui déclarai
 sans détour l'engagement que j'avois pris avec vous ; je protestai
 que je ne vous manquerois point de parole , & que , quoi qu'il pût

arriver , je ne me marierois jamais sans votre consentement.

EN effet , je m'apperçus avec joie que mon scrupule ne lui déplaisoit pas ; il me fit de vives reproches sur ma promesse , mais il n'y objecta rien ; tant un Gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagements , & regarde la parole comme une chose toujours sacrée ! Au lieu donc de s'amuser à disputer sur la nullité de cette promesse , dont je ne serois jamais convenue , il m'obligea d'écrire un billet auquel il joignit une lettre qu'il fit partir sur le champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponse ! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicatesse que vous ne deviez en avoir ! Mais je vous connoissois trop pour douter de votre obéissance , & je savois que , plus le sacrifice exigé vous seroit pénible , plus vous seriez prompt à vous l'imposer. La réponse vint ; elle me fut cachée durant ma maladie ; après mon rétablissement mes craintes furent confirmées , & il ne me resta plus d'excuses. Au moins mon pere me déclara qu'il n'en recevrait plus , & avec l'ascendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit , lui donnoit sur mes volontés , il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui pût le détourner de m'épouser : car , ajouta-t-il , cela lui paroîtroit un jeu concerté entre nous , & à quelque prix que ce soit , il faut que ce mariage s'acheve , ou que je meurs de douleur.

VOUS le savez , mon ami , ma santé , si robuste contre la fatigue & les injures de l'air , ne peut résister aux intempéries des passions , & c'est dans mon trop sensible cœur qu'est la source de tous les maux & de mon corps & de mon ame. Soit que de longs chagrins eussent corrompu mon sang , soit que la nature eût pris ce temps pour l'épurer d'un levain funeste , je me sentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En sortant de la chambre de mon pere , je m'efforçai pour vous écrire un mot , & me trouvai si mal , qu'en me mettant au lit , j'espérai ne m'en plus relever. Tout le reste vous est trop connu ; mon imprudence attira la vôtre. Vous vîntes , je vous vis , & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offroient si souvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu , que je vous avois vu réellement , & que , voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir , vous l'aviez pris à

dessain ; je ne pus supporter cette dernière épreuve , & voyant un si tendre amour survivre à l'espérance, le mien que j'avois pris tant de peine à contenir, ne connut plus de frein, & se ranima bien-tôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il falloit aimer malgré moi ; je sentis qu'il falloit être coupable ; que je ne pouvois résister ni à mon pere, ni à mon amant, & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du sang, qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainsi tous mes bons sentimens acheverent de s'éteindre ; toutes mes facultés s'altérèrent ; le crime perdit son horreur à mes yeux ; je me sentis toute autre au-dedans de moi ; enfin, les transports effrénés d'une passion rendue furieuse par les obstacles, me jetterent dans le plus affreux désespoir qui puisse accabler une ame ; j'osai désespérer de la vertu. Votre lettre, plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur étoit si corrompu que ma raison ne put résister aux discours de vos philosophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais souillé mon esprit, osèrent s'y présenter. La volonté les combattoit encore, mais l'imagination s'accoutumoit à les voir, & si je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces résolutions généreuses qui seules peuvent lui résister.

J'AI peine à poursuivre. Arrêtons un moment. Rappelez-vous ces temps de bonheur & d'innocence, où ce feu si vif & si doux, dont nous étions animés, épuroit tous nos sentimens, où sa sainte ardeur (57) nous rendoit la pudeur plus chère, & l'honnêteté plus aimable, où les desirs mêmes ne sembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre, & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Relisez nos premières lettres ; songez à ces momens si courts & trop peu goûtés, où l'amour se paroît à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens défavoués par elle.

QU'ÉTIONS-NOUS, & que sommes-nous devenus ? Deux tendres amans passèrent ensemble une année entière dans le plus rigou-

(57) Sainte ardeur ! Julie, ah ! Julie ! quel mot pour une femme aussi bien guérie que vous croyez l'être !

reux silence, leurs soupirs n'osoient s'exhaler, mais leurs cœurs s'entendoient ; ils croyoient souffrir , & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils se parlerent ; mais contents de savoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils passèrent une autre année dans une réserve non moins sévère ; ils se disoient leurs peines & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal soutenus, un instant de foiblesse les égara ; ils s'oublièrent dans les plaisirs ; mais s'ils cessèrent d'être chastes, au moins ils étoient fideles ; au moins le Ciel & la nature autorisoient les nœuds qu'ils avoient formés ; au moins la vertu leur étoit toujours chère, ils l'aimoient encore & la favoient encore honorer ; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étoient pourtant encore.

QUE font maintenant ces amans si tendres, qui brûloient d'une flamme si pure, qui sentoient si bien le prix de l'honnêteté ? Qui l'apprendra sans gémir sur eux ? Les voilà livrés au crime. L'idée même de fouiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur. . . . ils méditent des adultères ! Quoi ! sont-ils bien les mêmes ? Leurs ames n'ont-elles point changé ? Comment cette ravissante image que le méchant n'aperçut jamais, peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé ? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pas pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue ? Combien de siècles ont pu produire ce changement étrange ? Quelle longueur de temps put détruire un si charmant souvenir, & faire perdre le vrai sentiment du bonheur à qui l'a pu savourer une fois ? Ah ! si le premier désordre est pénible & lent, que tous les autres sont prompts & faciles ! Prestige des passions ! tu fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse & changes la nature, avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un seul moment de la vie ; on se détourne d'un seul pas de la droite route : aussi-tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd ; on tombe enfin dans le gouffre, & l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laissons retomber ce voile. Avons-nous besoin de voir le précipice affreux qu'il nous cache, pour éviter d'en approcher ? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva, & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon pere ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mere alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du temps. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse : il fallut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi, me parut le dernier de ma vie. J'aurois vu les apprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premieres affections ; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me laissai de combattre inutilement. Dans l'instant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je fus menée au temple comme une victime impure, qui souille le sacrifice, où l'on va l'immoler.

ARRIVÉE à l'Église, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne fais quelle terreur vint saisir mon ame dans ce lieu simple & auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert. Une frayeur soudaine me fit frissonner ; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre, je sentis mon trouble augmenter durant la cérémonie ; & s'il me laissoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour sombre de l'édifice, le profond silence des spectateurs, leur maintien modeste & recueilli, le cortège de tous mes parens, l'imposant aspect de mon vénéré pere, tout donnoit à ce qui s'alloit passer, un air de solennité qui m'excitoit à l'attention & au respect, & qui m'eût fait frémir à la seule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la providence, & entendre la voix de Dieu dans le Ministre, prononçant gravement la sainte Liturgie. La pureté, la dignité, la sainteté du mariage si vivement exposées dans les paroles de l'Écriture, ses chastes & sublimes devoirs si importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, si doux à remplir pour eux-mêmes ; tout cela me fit une telle impression, que je crus sentir intérieurement une révolution subite. Une puissance inconnue sembla corriger tout-à-coup le désordre de mes affections, & les rétablir selon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit

tout, disois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur ; il compare ma volonté cachée à la réponse de ma bouche ; le ciel & la terre sont témoins de l'engagement sacré que je prends ; ils le feront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droit peut respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tous ?

UN coup d'œil jetté par hasard sur M. & Madame d'Orbe , que je vis à côté l'un de l'autre , & fixant sur moi des yeux attendris , m'émeut plus puissamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple , pour moins connoître l'amour en êtes-vous moins unis ? Le devoir & l'honnêteté vous lient ; tendres amis , époux fideles , sans brûler de ce feu dévorant qui consume l'ame , vous vous aimez d'un sentiment pur & doux qui la nourrit , que la sagesse autorise & que la raison dirige ; vous n'en êtes que plus solidement heureux. Ah ! puisse-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur. Si je ne l'ai pas mérité comme vous , je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces sentimens réveillèrent mon espérance & mon courage. J'envisageai le saint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous ses devoirs. Quand le Pasteur me demanda si je promettois obéissance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux , ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.

DE retour au logis , je soupirois après une heure de solitude & de recueillement. Je l'obtiens , non sans peine , & quelque empressement que j'eusse d'en profiter , je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance , craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation passagere en changeant de condition , & de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avois été fille peu sage. L'épreuve étoit sûre , mais dangereuse ; je commençai par songer à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre souvenir n'avoit profané l'engagement solennel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laisser si longtemps en paix avec tant de sujets de me la rappeler : je me serois désiée de l'indifférence & de l'oubli , comme d'un état trompeur qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'é-

toit guères à craindre : je sentis que je vous aimois autant & plus ; peut-être , que je n'avois jamais fait ; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avois pas besoin , pour penser à vous , d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher , mon cœur étoit ému , mais ma conscience & mes sens étoient tranquilles , & je connus dès ce moment , que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon ame ! Quel sentiment de paix effacé depuis si long-temps , vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie , & répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle ! Je crus me sentir renaître , je crus recommencer une autre vie. Douce & consolante vertu , je la recommence pour toi ; c'est toi qui me la rendra chère ; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah ! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre pour t'abandonner une seconde fois !

DANS le ravissement d'un changement si grand , si prompt , si inespéré , j'osai considérer l'état où j'étois la veille ; je frémissais de l'indigne abaissement où m'avoit réduit l'oubli de moi-même , & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée , & réveillait en moi le goût de la sagesse ? Par quel rare bonheur avois-je été plus fidèle à l'amour qu'à l'honneur qui me fut si cher ? Par quelle faveur du sort votre inconstance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations ? Comment eussé-je opposé à un autre amant une résistance que le premier avoit déjà vaincue , & une honte accoutumée à céder aux desirs ? Aurois-je plus respecté les droits d'un amour éteint que je n'avois respecté ceux de la vertu , jouissant encore de tout leur empire ? Quelle sûreté avois-je eue de n'aimer que vous seul au monde , si ce n'est un sentiment intérieur que croient avoir tous les amans qui se jurent une constance éternelle , & se parjurent innocemment , toutes les fois qu'il plaît au ciel , de changer leur cœur ? Chaque défaite eût ainsi préparé la suivante ; l'habitude du vice en eût effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l'infamie sans trouver de prise pour m'arrêter ; d'une amante abusée je devenois une fille perdue , l'opprobre de mon sexe , & le désespoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet si naturel de ma

premiere faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a conservé ma réputation & l'estime de ceux qui me sont chers ? Qui m'a mise sous la sauve-garde d'un époux vertueux, sage, aimable par son caractère, & même par sa personne, & rempli pour moi d'un respect & d'un attachement si peu mérités ? Qui me permet, enfin, d'aspirer encore au titre d'honnête femme, & me rend le courage d'en être digne ? Je le vois, je le sens ; la main secourable qui m'a conduite à travers les ténèbres, est celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur, & me rend à moi malgré moi-même. La voix secrette, qui ne cessoit de murmurer au fond de mon cœur, s'élève & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr. L'auteur de toute vérité n'a point souffert que je fortisse de sa présence, coupable d'un vil parjure ; & , prévenant mon crime par mes remords, il m'a montré l'abyme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'insecte & rouler les cieux, tu veilles sur la moindre de tes œuvres. Tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer ; daigne accepter, d'un cœur épuré par tes soins, l'hommage que toi seule rends digne de t'être offert.

A l'instant, pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étois délivrée, & de l'état d'honneur & de sûreté où je me sentoais rétablie, je me prosternai contre terre, j'élevai vers le ciel mes mains suppliantes, j'invoquai l'Etre dont il est le trône, & qui soutient ou détruit, quand il lui plaît, par nos propres forces, la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux, & dont toi seul es la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidelle, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille & toute la société. Je veux être chaste, parce que c'est la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, & aux regles de la raison que je tiens de toi. Je remets mon cœur sous ta garde, & mes desirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante qui est la tienne, & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte sur le choix de toute ma vie.

APRÈS cette courte priere, la premiere que j'eusse faite avec un vrai zèle, je me sentis tellement affermi dans mes résolutions ; il

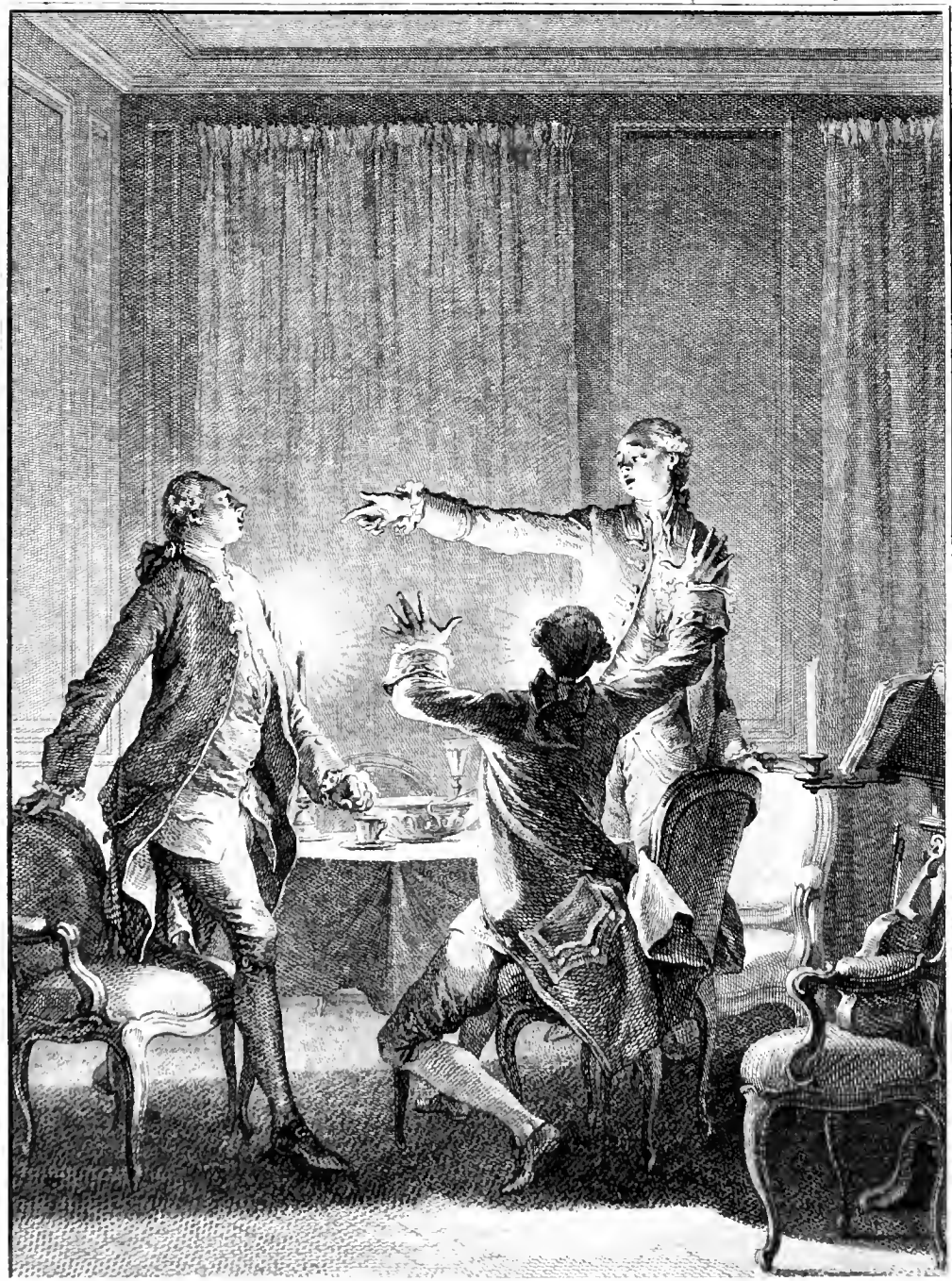
me parut si facile & si doux de les suivre, que je vis clairement où je devois chercher désormais la force dont j'avois besoin pour résister à mon propre cœur, & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette seule découverte une confiance nouvelle, & je déplorai le triste aveuglement qui me l'avoit fait manquer si long-temps. Je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure & maniérée, qui, sans toucher le cœur, rassure la conscience; de se borner à des formules, & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du temps. Scrupuleusement attachée au culte public, je n'en savois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me sentois bien née & me livrois à mes penchans; j'aimois à réfléchir, & me fiois à ma raison; ne pouvant accorder l'esprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine sagesse; j'avois des maximes pour croire, & d'autres pour agir; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois pensé dans l'autre, j'étois dévote à l'Eglise & philosophe au logis. Hélas! je n'étois rien nulle part, mes prières n'étoient que des mots, mes raisonnemens des sophismes, & je suivois, pour toute lumière, la fausse lueur des feux errans qui me guidoient pour me perdre.

JE ne puis vous dire combien ce principe intérieur, qui m'avoit manqué jusqu'ici, m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont si mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raison première, & sur quelle base étoient-ils fondés? Un heureux instinct me porte au bien; une violente passion s'élève, elle a racine dans le même instinct : que ferai-je pour la détruire? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & sa bonté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtement m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surprise en faute, on punira comme à Sparte non le délit, mais la mal-adresse. Enfin que le caractère & l'a-

mour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame ; j'aurai ma regle aussi long-temps qu'il ne sera point défigurée ; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point, parmi les êtres sensibles, de modèle auquel on puisse la comparer ? Ne fait-on pas que les affections défordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altère & se modifie insensiblement dans chaque siècle, dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance & la variété des préjugés ?

ADOREZ l'Être Éternel, mon digne & sage ami ; d'un souffle vous détruirez ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence, & fuient comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié, tes vertus ont un témoin ; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections, dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer ; tous ses traits liés à l'essence infinie se représentent toujours à la raison & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont altéré. Ces distinctions me semblent faciles ; le sens commun suffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu, tout le reste est l'ouvrage des hommes. C'est à la contemplation de ce divin modèle que l'ame s'épure & s'élève, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses & à surmonter ses vils penchans. Un cœur pénétré de sublimes vérités se refuse aux petites passions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux desirs terrestres, & quand l'Être immense dont il s'occupe n'existeroit pas, il seroit encore bon qu'il s'en occupât sans cesse pour être plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux & plus sage.

CHERCHEZ-VOUS un exemple sensible des vains sophismes d'une raison qui ne s'appuie que sur elle-même ? Considérons de sang-froid les discours de vos philosophes, dignes apologistes du



crime, qui ne séduisirent jamais que des cœurs déjà corrompus. Ne diroit-on pas qu'en s'attaquant directement au plus saint & au plus solennel des engagements, ces dangereux raisonneurs ont résolu d'anéantir d'un seul coup toute la société humaine, qui n'est fondée que sur la foi des conventions? Mais voyez, je vous prie, comment ils disculpent un adultère secret! C'est, disent-ils, qu'il n'en résulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être sûrs qu'il l'ignorera toujours; comme s'il suffisoit, pour autoriser le parjure & l'infidélité, qu'ils ne nuisissent pas à autrui; comme si ce n'étoit pas assez pour abhorrer le crime, du mal qu'il fait à ceux qui le commettent. Quoi donc! ce n'est pas un mal de manquer de foi, d'anéantir, autant qu'il est en foi, la force du serment & des contrats les plus inviolables! Ce n'est pas un mal de se forcer soi-même à devenir fourbe & menteur! Ce n'est pas un mal de former des liens qui vous font désirer le mal & la mort d'autrui; la mort de celui même qu'on doit le plus aimer, & avec qui l'on a juré de vivre! Ce n'est pas un mal qu'un état dont mille autres crimes sont toujours le fruit! Un bien qui produiroit tant de maux, seroit par cela seul un mal lui-même.

L'UN des deux penseroit-il être innocent, parce qu'il est libre peut-être de son côté, & ne manque de foi à personne? Il se trompe grossièrement. Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solennel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre, pèche; premièrement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée

du mariage , sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

LE crime est secret, disent-ils , & il n'en résulte aucun mal pour personne. Si ces philosophes croient l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeler un crime secret celui qui a pour témoin le premier offensé & le seul vrai juge? Étrange secret que celui qu'on dérobe à tous les yeux , hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher! Quand même ils ne reconnoitroient pas la présence de la divinité, comment osent-ils soutenir qu'ils ne font de mal à personne? Comment prouvent-ils qu'il est indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne soient pas de son sang; d'être chargé, peut-être, de plus d'enfans qu'il n'en auroit eus, & forcé de partager ses biens aux gages de son déshonneur, sans sentir pour eux des entrailles de pere? Supposons ces raisonneurs matérialistes, on n'en est que mieux fondé à leur opposer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleuse philosophie, & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raisons. En effet, si le corps seul produit la pensée, & que le sentiment dépende uniquement des organes, deux êtres formés d'un même sang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour l'autre, & se ressembler d'ame comme de visage; ce qui est une grande raison de s'aimer?

N'EST-CE donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un sang étranger cette union naturelle, & d'altérer dans son principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille? Y a-t-il au monde un honnête-homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice? Et le crime est-il moindre de le changer dans le sein de la mere?

Si je considère mon sexe en particulier, que de maux j'apperois dans ce désordre qu'ils prétendent ne faire aucun mal! Ne fût-ce que l'avilissement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus : que d'indices trop sûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils pensent justifier par le secret! Ne fût-ce que de n'être plus aimé de sa femme : que fera-t-elle avec ses soins artificieux que mieux prouver son indiffé-

rence ? Est-ce l'œil de l'amour qu'on abuse par de feintes caresses ? Et quel supplice auprès d'un objet chéri, de sentir que la main nous embrasse & que le cœur nous repousse ? Je veux que la fortune seconde une prudence qu'elle a si souvent trompée ; je compte un moment pour rien la témérité de confier sa prétendue innocence, & le repos d'autrui à des précautions que le ciel se plaît à confondre : que de faussetés, que de mensonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domestiques, pour en imposer au public ! Quel scandale pour des complices ! quel exemple pour des enfans ! Que devient leur éducation parmi tant de soins, pour satisfaire impunément de coupables feux ? Que devient la paix de la maison & l'union des chefs ? Quoi ! dans tout cela l'époux n'est point lésé ? Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû ? Qui pourra lui rendre une femme estimable ? Qui lui donnera le repos & la sûreté ? Qui le guérira de ses justes soupçons ? Qui fera confier un père au sentiment de la nature en embrassant son propre enfant ?

A l'égard des liaisons prétendues que l'adultère & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'est moins une raison sérieuse qu'une plaisanterie absurde & brutale, qui ne mérite pour toute réponse que le mépris & l'indignation. Les trahisons, les querelles, les combats, les meurtres, les empoisonnemens dont ce désordre a couvert la terre dans tous les temps, montrent assez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes, d'un attachement formé par le crime. S'il résulte quelque sorte de société de ce vil & méprisable commerce, elle est semblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour assurer les sociétés légitimes.

J'AI tâché de suspendre l'indignation que m'inspirent ces maximes pour les discuter paisiblement avec vous. Plus je les trouve insensées, moins je dois dédaigner de les réfuter pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles supportent mal l'examen de la saine raison, mais où chercher la saine raison, sinon dans celui qui en est la source ? Et que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes, ce flambeau divin qu'il leur donna pour les

guider ? Défions-nous d'une philosophie en paroles ; défions-nous d'une fausse vertu qui sappe toutes les vertus , & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien , est de le chercher sincèrement , & l'on ne peut long-temps le chercher ainsi sans remonter à l'auteur de tout bien. C'est ce qu'il me semble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes sentimens & ma raison ; c'est ce que vous ferez mieux que moi , quand vous voudrez suivre la même route. Il m'est consolant de songer que vous avez souvent nourri mon esprit de grandes idées de la religion ; & vous , dont le cœur n'eut rien de caché pour moi , ne m'en eussiez pas ainsi parlé , si vous aviez eu d'autres sentimens. Il me semble même que ces conversations avoient pour nous des charmes. La présence de l'Être Suprême ne vous fut jamais importune ; elle nous donnoit plus d'espérance que d'épouvante ; elle n'effraya jamais que l'âme du méchant ; nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens , à nous élever conjointement jusqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte , nous nous disions , en déplorant nos faiblesses : au moins il voit le fond de nos cœurs ; & nous en étions plus tranquilles.

Si cette sécurité nous égara , c'est au principe sur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'est-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même ; d'avoir une règle pour ses actions , une autre pour ses sentimens ; de penser comme s'il étoit sans corps , d'agir comme s'il étoit sans âme , & de ne jamais approprier à soi tout entier , rien de ce qu'il fait en toute sa vie ? Pour moi , je trouve qu'on est bien fort avec nos anciennes maximes , quand on ne les borne pas à de vaines spéculations. La faiblesse est de l'homme , & le Dieu clément qui le fit , la lui pardonnera sans doute ; mais le crime est du méchant , & ne restera point impuni devant l'auteur de toute justice. Un incrédule , d'ailleurs heureusement né , se livre aux vertus qu'il aime ; il fait le bien par goût , & non par choix. Si tous ses desirs sont droits , il les suit sans contrainte ; il les suivroit de même , s'ils ne l'étoient pas ; car pourquoi se gêneroit-il ? Mais celui qui reconnoît & sert le père commun des hommes , se croit une plus haute destination ; l'ardeur de la remplir anime son zèle , & , suivant une règle plus sûre que ses

penchans , il fait faire le bien qui lui coûte , & sacrifier les desirs de son cœur à la loi du devoir. Tel-est, mon ami , le sacrifice héroïque auquel nous sommes tous deux appelés. L'amour qui nous unissoit eût fait le charme de notre vie. Il survéquit à l'espérance ; il brava le temps & l'éloignement ; il supporta toutes les épreuves. Un sentiment si parfait ne devoit point périr de lui-même ; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

JE vous dirai plus. Tout est changé entre nous ; il faut nécessairement que votre cœur change. Julie de Wolmar , n'est plus votre ancienne Julie ; la révolution de vos sentimens pour elle est inévitable , & il ne vous reste que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un passage d'un auteur que vous ne récuserez pas. » L'amour, dit-il, est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne. Pour » en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, & qu'il » nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, » vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez l'estime, & l'amour n'est plus rien. » Comment une femme honorera-t-elle un homme qu'elle doit » mépriser ? Comment pourra-t-il honorer lui-même celle qui n'a » pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi bientôt ils » se mépriseront mutuellement. L'amour, ce sentiment céleste, ne » fera plus pour eux qu'un honteux commerce. Ils auront perdu » l'honneur & n'auront point trouvé la félicité (58) ». Voilà notre leçon, mon ami, c'est vous qui l'avez dictée. Jamais nos cœurs s'aimeraient-ils plus délicieusement, & jamais l'honnêteté leur fut-elle aussi chère que dans les temps heureux où cette lettre fut écrite ? Voyez donc à quoi nous meneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépens des plus doux transports qui ravissent l'âme. L'horreur du vice qui nous est si naturelle à tous deux, s'étendrait bien-tôt sur le complice de nos fautes ; nous nous haïrions pour nous être trop aimés, & l'amour s'éteindrait dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un sentiment si cher pour le rendre durable ? Ne vaut-il pas mieux en conserver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence ? N'est-ce pas conserver tout ce qu'il eut

(58) Voyez la lettre XXIV.

de plus charmant ? Oui , mon bon & digne ami , pour nous aimer toujours il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reste & soyez l'amant de mon ame. Cette idée est si douce qu'elle console de tout.

VOILA le fidele tableau de ma vie , & l'histoire naïve de tout ce qui s'est passé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le sentiment qui m'attache à vous est si tendre & si vif encore , qu'une autre en feroit peut-être alarmée ; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je sens qu'il a changé de nature ; & , du moins en cela , mes fautes passées fondent ma sécurité présente. Je fais que l'exacte bienfaisance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne seroient pas contentes que vous ne fussiez tout-à-fait oublié. Je crois avoir une règle plus sûre & je m'y tiens. J'écoute en secret ma conscience ; elle ne me reproche rien , & jamais elle ne trompe une ame qui la consulte sincèrement. Si cela ne suffit pas pour me justifier dans le monde , cela suffit pour ma propre tranquillité. Comment s'est fait cet heureux changement ? Je l'ignore. Ce que je fais , c'est que je l'ai vivement désiré. Dieu seul a fait le reste. Je penserois qu'une ame une fois corrompue l'est pour toujours , & ne revient plus au bien d'elle-même ; à moins que quelque révolution subite , quelque brusque changement de fortune & de situation ne change tout-à-coup ses rapports , & , par un violent ébranlement , ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues & toutes ses passions modifiées , dans ce bouleversement général on reprend quelquefois son caractère primitif , & l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la nature. Alors le souvenir de la précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechûte. Hier on étoit abject & foible ; aujourd'hui on est fort & magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différents , on sent mieux le prix de celui où l'on est remonté , & l'on en devient plus attentif à s'y soutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque chose de semblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien si redouté me délivre d'une servitude beaucoup plus redoutable , & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

NOUS

NOUS étions trop unis vous & moi , pour qu'en changeant d'espece notre union se détruise. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnez une fidelle amie ; & quoi que nous en ayons pu dire durant nos illusions, je doute que ce changement vous soit défavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus sage, & pour épurer, par des mœurs chrétiennes, les leçons de la philosophie. Je ne serai jamais heureuse que vous ne soyez heureux aussi, & je sens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce consolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accorderent dans leur égarement.

JE ne crois pas avoir besoin d'apologie pour cette longue lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle seroit plus courte. Avant de la finir, il me reste une grace à vous demander. Un cruel fardeau me pèse sur le cœur. Ma conduite passée est ignorée de M. de Wolmar ; mais une sincérité sans réserve fait partie de la fidélité que je lui dois. J'aurois déjà cent fois tout avoué, vous seul m'avez retenue. Quoique je connoisse la sagesse & la modération de M. de Wolmar, c'est toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire sans votre consentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop présumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir ? Songez, je vous supplie, que cette réserve ne sauroit être innocente, qu'elle m'est chaque jour plus cruelle, & que, jusqu'à la réception de votre réponse, je n'aurai pas un instant de tranquillité.

L E T T R E C X I I .

R É P O N S E .

ET vous ne seriez plus ma Julie ? Ah ! ne dites pas cela , digne & respectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui méritez les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être sensible à la véritable beauté. Vous êtes celle que je ne cesserai d'adorer , même après ma mort , s'il reste encore en mon ame quelque souvenir des attraits vraiment célestes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu , ne vous rend que plus semblable à vous-même. Non , non , quelque supplice que j'éprouve à le sentir & le dire , jamais vous ne fûtes mieux , ma Julie , qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas ! c'est en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi , dont le cœur frémit au seul projet de vous imiter , moi tourmenté d'une passion criminelle que je ne puis ni supporter ni vaincre , suis-je celui que je pensois être ? Étois-je digne de vous plaire ? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon désespoir ? C'étoit bien à moi d'oser soupirer pour vous ! Eh ! qu'étois-je pour vous aimer ?

INSENSÉ ! comme si je n'éprouvois pas assez d'humiliations sans en rechercher de nouvelles ! Pourquoi compter des différences que l'amour fit disparaître ? Il m'élevoit , il m'égalait à vous : sa flamme me soutenoit ; nos cœurs s'étoient confondus , tous leurs sentimens nous étoient communs , & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma bassesse ! Doux espoir qui nourrissois mon ame & m'abusais si long-temps , te voilà donc éteint sans retour ? Elle ne sera point à moi ? Je la perds pour toujours ? Elle fait le bonheur d'un autre ? ... ô rage ! ô tourment de l'enfer ! ... Infidelle ! ah ! devois-tu jamais ... Pardon , pardon , Madame , ayez pitié de mes fureurs. O Dieu ! vous l'avez trop bien dit , elle n'est plus ... elle n'est plus cette tendre Julie , à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de mon cœur. Quoi ! je me trou-

vois malheureux, & je pouvois me plaindre!... elle pouvoit m'écouter. J'étois malheureux!... Que suis-je donc aujourd'hui?... Non, je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en est fait, il faut renoncer l'un à l'autre; il faut nous quitter. La vertu même en a dicté l'arrêt; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous... oubliez-moi, du moins. Je l'ai résolu, je le jure; je ne vous parlerai plus de moi.

OSERAI-JE vous parler de vous encore, & conserver le seul intérêt qui me reste au monde; celui de votre bonheur? En m'exposant l'état de votre ame vous ne m'avez rien dit de votre sort. Ah! pour prix d'un sacrifice qui doit être senti de vous, daignez me tirer de ce doute insupportable. Julie, êtes-vous heureuse? Si vous l'êtes, donnez-moi, dans mon désespoir, la seule consolation dont je sois susceptible; si vous ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j'en ferai moins long-temps malheureux.

PLUS je réfléchis sur l'aveu que vous méditez, moins j'y puis consentir; & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus, me doit rendre inexorable sur celui-ci. Le sujet est de la dernière importance, & je vous exhorte à bien peser mes raisons. Premièrement, il me semble que votre extrême délicatesse vous jette à cet égard dans l'erreur, & je ne vois point sur quel fondement la plus austère vertu pourroit exiger une pareille confession. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne sauroit s'obliger pour le passé, ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir; pourquoi devoit-on compte à celui à qui l'on s'engage de l'usage antérieur qu'on a fait de sa liberté, & d'une fidélité qu'on ne lui a point promise? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'est pas à votre époux, c'est à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre pere, le ciel & la nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait, en formant d'autres nœuds, un crime que l'amour, ni l'honneur peut-être ne pardonnent point, & c'est à moi seul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'IL est des cas où le devoir puisse exiger un pareil aveu, c'est quand le danger d'une rechûte oblige une femme prudente à pren-

Y y ij

dre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne pensez sur vos vrais sentimens. En la lisant, j'ai senti dans mon propre cœur combien le vôtre eût abhorré de près, même au sein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

DÈS-LA que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confiance, la sagesse & la raison la défendent; car c'est risquer sans nécessité ce qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maison. Avez-vous assez réfléchi sur une pareille démarche? Connoissez-vous assez votre mari pour être sûre de l'effet qu'elle produira sur lui? Savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalousie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux temps, aux lieux, aux caractères. Dans le pays où je suis, de pareilles confidences sont sans aucun danger, & ceux qui traitent si légèrement la foi conjugale, ne sont pas gens à faire une si grande affaire des fautes qui précéderent l'engagement. Sans parler des raisons qui rendent quelquefois ces aveux indispensables, & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes assez médiocrement estimables, qui se sont fait à peu de risque un mérite de cette sincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles pussent abuser au besoin. Mais dans des lieux où la sainteté du mariage est plus respectée, dans des lieux où ce lien sacré forme une union solide, & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus sévère d'elles-mêmes; ils veulent que leurs cœurs n'aient connu que pour eux un sentiment tendre; usurpant un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles soient à eux seuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

CROYEZ-MOI, vertueuse Julie, défiez-vous d'un zèle sans fruit & sans nécessité. Gardez un secret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'est d'aucun usage à votre époux. S'il est digne de cet aveu, son ame en sera contristée, & vous l'aurez affligé sans raison. S'il n'en est pas digne,

pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ses torts envers vous ? Que savez-vous si votre vertu, qui vous a soutenue contre les attaques de votre cœur, vous soutiendrait encore contre des chagrins domestiques toujours renaissans ? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que votre courage, & que vous ne retombiez, à force de scrupules, dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à sortir. La sagesse est la base de toute vertu ; consultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occasion de votre vie ; & si ce fatal secret vous pèse si cruellement, attendez du moins pour vous en décharger, que le temps, les années vous donnent une connoissance plus parfaite de votre époux, & ajoutent dans son cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus sûr encore des charmes de votre caractère, & la douce habitude de les sentir. Enfin, quand ces raisons, toutes solides qu'elles sont, ne vous persuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expose. O Julie ! écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque sacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui !

IL faut finir cette lettre. Je ne pourrois, je le sens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie, il faut vous quitter ! si jeune encore, il faut déjà renoncer au bonheur. O temps qui ne doit plus revenir ! temps passé pour toujours, source de regrets éternels ! plaisirs, transports, douces extases, momens délicieux, ravissemens célestes ! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie ! adieu pour jamais.

LETTRE CXIII.

DE JULIE.

VOUS me demandez si je suis heureuse. Cette question me touche, & en la faisant vous m'aidez à y répondre ; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne saurois être heureuse si vous cessiez de m'aimer : mais je le suis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans

ma lettre précédente de parler de M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoissois trop votre sensibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines; mais votre inquiétude sur mon sort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une manière digne de lui, comme il convient à son épouse & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante ans; sa vie unie, réglée, & le calme des passions lui ont conservé une constitution si saine & un air si frais, qu'il paroît à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la sagesse. Sa physionomie est noble & prévenante, son abord simple & ouvert, ses manières sont plus honnêtes qu'empressées, il parle peu & d'un grand sens, mais sans affecter ni précision ni sentences. Il est le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit personne, & n'a jamais d'autre préférence que celle de la raison.

MALGRÉ sa froideur naturelle, son cœur secondant les intentions de mon père, crut sentir que je lui convenois, & pour la première fois de sa vie il prit un attachement. Ce goût modéré, mais durable, s'est si bien réglé sur les bienfaisances, & s'est maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu besoin de changer de ton en changeant d'état, & que, sans blesser la gravité conjugale, il conserve avec moi depuis son mariage les mêmes manières qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triste, mais toujours content; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi: il ne me cherche pas, mais il n'est pas fâché que je le cherche, & me quitte peu volontiers. Il ne rit point; il est sérieux sans donner envie de l'être; au contraire, son abord serein semble m'inviter à l'enjouement: & comme les plaisirs que je goûte sont les seuls auxquels il paroît sensible, une des attentions que je lui dois est de chercher à m'amuser. En un mot, il veut que je sois heureuse; il ne me le dit pas, mais je le vois; & vouloir le bonheur de sa femme, n'est-ce pas l'avoir obtenu?

AVEC quelque soin que j'aie pu l'observer, je n'ai pu lui trouver de passion d'aucune espèce que celle qu'il a pour moi. Encore cette passion est-elle si égale & si tempérée, qu'on diroit qu'il n'ai-

me qu'autant qu'il veut aimer, & qu'il ne le veut qu'autant que la raison le permet. Il est réellement ce que Milord Édouard croit être ; en quoi je le trouve bien supérieur à tous nos autres gens à sentiment que nous admirons tant nous-mêmes ; car le cœur nous trompe en mille manières, & n'agit que par un principe toujours suspect ; mais la raison n'a d'autre fin que ce qui est bien ; ses règles sont sûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles spéculations qui ne sont pas faites pour elle.

LE plus grand goût de M. de Wolmar est d'observer. Il aime à juger des caractères des hommes, & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde sagesse, & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faisoit du mal, il en discuteroit les motifs & les moyens aussi paisiblement que s'il s'agissoit d'une chose indifférente. Je ne fais comment il a entendu parler de vous, mais il m'en a parlé plusieurs fois lui-même avec beaucoup d'estime, & je le connois incapable de déguisement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'observoit durant ces entretiens ; mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'est que le secret reproche d'une conscience alarmée. Quoi qu'il en soit, j'ai fait en cela mon devoir ; la crainte ni la honte ne m'ont point inspiré de réserve injuste, & je vous ai rendu justice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'OUBLIOIS de vous parler de nos revenus & de leur administration. Le débris des biens de M. de Wolmar, joint à celui de mon père, qui ne s'est réservé qu'une pension, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il use noblement & sagement, en maintenant chez lui, non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables commodités de la vie (59), & le né-

(59) Il n'y a pas d'association plus commune que celle du faste & de la lésine. On prend sur la nature, sur les vrais plaisirs, sur le besoin même, tout ce qu'on donne à l'opinion. Tel homme orne son palais aux dépens de sa

cuisine ; tel autre aime mieux une belle vaisselle qu'un bon dîner ; tel autre fait un repas d'appareil, & meurt de faim tout le reste de l'année. Quand je vois un buffet de vermeil, je m'attends à du vin qui m'empoisonne.

cessaire chez les voisins indigens. L'ordre qu'il a mis dans sa maison est l'image de celui qui regne au fond de son ame, & semble imiter, dans un petit ménage, l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne que d'avantage, & n'est supportable qu'à celui qui l'impose, ni cette confusion mal entendue, qui, pour trop avoir, ôte l'usage de tout. On y reconnoît toujours la main du maître, & l'on ne la sent jamais; il a si bien ordonné le premier arrangement, qu'à présent tout va tout seul, & qu'on jouit à la fois de la règle & de la liberté.

VOILA, mon bon ami, une idée abrégée, mais fidelle du caractère de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoître depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroît le dernier sans aucune altération; ce qui me fait espérer que je l'ai bien vu, & qu'il ne me reste rien à découvrir; car je n'imaginais pas qu'il pût se montrer autrement sans y perdre.

SUR ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous-même, & il faudroit me mépriser beaucoup pour ne pas me croire heureuse avec tant de sujets de l'être (60). Ce qui m'a long-temps abusée; & qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'amour

Combien de fois dans des maisons de campagne, en respirant le frais air matin, l'aspect d'un beau jardin vous tente! On se leve de bonne heure, on se promene, on gagne de l'appétit, on veut déjeuner. L'officier est parti, ou les provisions manquent, ou Madame n'a pas donné ses ordres, ou l'on nous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient, on vient magnifiquement vous offrir de tout, à condition que vous n'accepterez rien. Il faut

rester à jeun jusqu'à trois heures, ou déjeuner avec des tulipes. Je me souviens de m'être promené dans un très-beau parc dont on disoit que la maîtresse aimoit beaucoup le café & n'en prenoit jamais, attendu qu'il coûtoit quatre sols la tasse; mais elle donnoit de grand cœur mille écus à son jardinier. Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien taillées, & prendre du café plus souvent.

(60) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal secret qui la tourmenta si fort dans la suite,

ou qu'elle ne voulût pas alors le confier à son ami.

mour est nécessaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'est une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges que de caractères & d'humeurs, suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux, & n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfans. Les amans ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir. Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour. On prend sa violence pour un signe de durée; le cœur surchargé d'un sentiment si doux, l'étend, pour ainsi dire, sur l'avenir, & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais, au contraire, c'est son ardeur même qui le consume; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge, & depuis que le monde existe on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs, soupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on cessera de s'adorer tôt ou tard; alors, l'idole qu'on servoit, détruite, on se voit réciproquement tel qu'on est. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aimait; ne le trouvant plus, on se dépense contre celui qui reste, & souvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré. Il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus (61). Combien alors il est à craindre que l'ennui ne succède à des sentimens trop vifs; que leur déclin, sans s'arrêter à l'indifférence, ne passe jusqu'au dégoût; qu'on ne se trouve enfin tout-à-fait rassasiés l'un de l'autre; & que pour s'être trop aimés amans, on n'en vienne à se haïr époux! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable; beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos;

(61) Je serois bien surpris que Julie eût lû & cité la Rochefoucault en
Nouv. *Héloïse*. Tome I.

toute autre occasion. Jamais son triste livre ne fera goûté des bonnes gens.

mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux : que fais-je ce que vous seriez devenu cessant de l'être ? L'amour éteint vous eût toujours laissé la vertu, je l'avoue ; mais en est-ce assez pour être heureux dans un lien que le cœur doit serrer , & combien d'hommes vertueux ne laissent pas d'être des maris insupportables ? Sur tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

POUR M. de Wolmar, nulle illusion ne nous prévient l'un pour l'autre ; nous nous voyons tels que nous sommes ; le sentiment qui nous joint n'est point l'aveugle transport des cœurs passionnés, mais l'immuable & constant attachement de deux personnes honnêtes & raisonnables, qui, destinées à passer ensemble le reste de leurs jours, sont contentes de leur sort, & tâchent de se le rendre doux l'une à l'autre. Il semble que, quand on nous eût formés exprès pour nous unir, on n'auroit pu réussir mieux. S'il avoit le cœur aussi tendre que moi, il seroit impossible que tant de sensibilité de part & d'autre ne se heurtât quelquefois, & qu'il n'en résultât des querelles. Si j'étois aussi tranquille que lui, trop de froideur regneroit entre nous, & rendroit la société moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal ensemble ; s'il m'eût trop aimée, il m'eût été importun. Chacun des deux est précisément ce qu'il faut à l'autre ; il m'éclaire & je l'anime ; nous en valons mieux réunis, & il me semble que nous soyons destinés à ne faire entre nous qu'une seule amie, dont il est l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas jusqu'à son âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage : car avec la passion dont j'étois tourmentée, il est certain que, s'il eût été plus jeune, je l'aurois épousé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureuse révolution qui s'est faite en moi.

MON ami, le ciel éclaire la bonne intention des peres, & récompense la docilité des enfans. A Dieu ne plaise que je veuille insulter à vos déplaisirs. Le seul desir de vous rassurer pleinement sur mon sort, me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand, avec les sentimens que j'eus ci-devant pour vous, & les connoissances que j'ai à présent, je serois libre encore, & maîtresse de me choisir un mari, je prends à témoin de ma sincérité, ce Dieu qui

daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur, ce n'est pas vous que je choisirois, c'est M. de Wolmar.

IL importe peut-être à votre entière guérison que j'acheve de vous dire ce qui me reste sur le cœur. M. de Wolmar est plus âgé que moi. Si, pour me punir de mes fautes, le ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai si peu mérité, ma ferme résolution est de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaste, il laissera du moins une chaste veuve. Vous me connaissez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je sois femme à m'en rétracter jamais.

CE que j'ai dit pour lever vos doutes, peut servir encore à résoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il est trop sage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir seul peut m'arracher, & je ne suis pas plus incapable d'user de la ruse des Dames dont vous parlez, qu'il l'est de m'en soupçonner. Quant à la raison sur laquelle vous prétendez que cet aveu n'est pas nécessaire, elle est certainement un sophisme : car quoiqu'on ne soit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autorise point à se donner à lui pour autre chose que ce qu'on est. Je l'avois senti, même avant de me marier ; & si le serment extorqué par mon pere m'empêcha de faire à cet égard mon devoir, je n'en fus que plus coupable, puisque c'est un crime de faire un serment injuste, & un second de le tenir. Mais j'avois une autre raison que mon cœur n'osoit s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Grace au ciel elle ne subsiste plus.

UNE considération plus légitime & d'un plus grand poids, est le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête-homme, qui tire son bonheur de l'estime qu'il a pour sa femme. Il est sûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainsi je risque, par une confidence indiscrette, de l'affliger à pure perte, sans tirer d'autre avantage de ma sincérité que de décharger mon cœur d'un secret funeste qui me pèse cruellement. J'en serai plus tranquille, je le sens, après le lui avoir déclaré ; mais lui, peut-être le fera-t-il moins, & ce seroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au sien.

QUE ferai-je donc dans le doute où je suis ? En attendant que le ciel m'éclaire mieux sur mes devoirs, je suivrai le conseil de votre amitié ; je garderai le silence ; je tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puisse un jour en mériter le pardon.

POUR commencer une réforme aussi nécessaire, trouvez bon, mon ami, que nous cessions désormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoir reçu ma confession, il décideroit jusqu'à quel point nous pouvons nourrir les sentimens de l'amitié qui nous lie, & nous en donner les innocens témoignages ; mais puisque je n'ose le consulter là-dessus, j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence. Il est temps de devenir sage. Malgré la sécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cause, ni me livrer étant femme à la même présomption qui me perdit étant fille. Voici la dernière lettre que vous recevrez de moi. Je vous supplie aussi de ne plus m'écrire. Cependant, comme je ne cesserai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt, & que ce sentiment est aussi pur que le jour qui m'éclaire, je serai bien-aîsé de savoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de temps à autre écrire à Madame d'Orbe, dans les occasions où vous aurez quelque événement intéressant à nous apprendre. J'espère que l'honnêteté de votre ame se peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs, ma cousine est vertueuse & sage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour supprimer cette correspondance si vous étiez capable d'en abuser.

ADIEU, mon cher & bon ami ; si je croyois que la fortune pût vous rendre heureux, je vous dirois, courez à la fortune ; mais peut-être avez-vous raison de la dédaigner avec tant de trésors pour vous passer d'elle. J'aime mieux vous dire, courez à la félicité, c'est la fortune du sage ; nous avons toujours senti qu'il n'y en avoit point sans la vertu ; mais prenez garde que ce mot de *vertu* trop abstrait, n'ait plus d'éclat que de solidité, & ne soit un nom de parade qui sert plus à éblouir les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis quand je songe que des gens qui portoient l'a-

dultère au fond de leurs cœurs , osoient parler de vertu ! Savez-vous bien ce que signifioit pour nous un terme si respectable & si profané , tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel ? C'étoit cet amour forcené dont nous étions embrasés l'un & l'autre qui déguisoit ses transports sous ce saint enthousiasme , pour nous les rendre encore plus chers , & nous abuser plus long-temps. Nous étions faits , j'ose le croire , pour suivre & chérir la véritable vertu ; mais nous nous trompions en la cherchant , & ne suivions qu'un vain fantôme. Il est temps que l'illusion cesse ; il est temps de revenir d'un trop long égarement. Mon ami , ce retour ne vous fera pas difficile. Vous avez votre guide en vous-même ; vous l'avez pu négliger , mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame est saine , elle s'attache à tout ce qui est bien , & si quelquefois il lui échappe , c'est qu'elle n'a pas usé de toute sa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conscience , & cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié , qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions , à les lier plus solidement entre elles , & avec un objet commun. Ce n'est pas assez , croyez-moi , que la vertu soit la base de votre conduite , si vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur un grand éléphant , & puis l'éléphant sur une tortue ; & quand on leur demande sur quoi porte la tortue , ils ne savent plus que dire.

JE vous conjure de faire quelque'attention aux discours de votre amie , & de choisir , pour aller au bonheur , une route plus sûre que celle qui nous a si long-temps égarés. Je ne cesserai de demander au ciel pour vous & pour moi cette félicité pure , & ne serai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah ! si jamais nos cœurs se rappellent , malgré nous , les erreurs de notre jeunesse , faisons au moins que le retour qu'elles auront produit , en autorise le souvenir , & que nous puissions dire avec cet ancien : hélas ! nous périssions , si nous n'eussions péri !

ICI finissent les sermons de la prêcheuse. Elle aura désormais assez à faire à se prêcher elle-même. Adieu , mon aimable ami , adieu pour toujours ; ainsi l'ordonne l'inflexible devoir. Mais croyez que

366 *LA NOUVELLE HÉLOÏSE.*

le cœur de Julie ne fait point oublier ce qui lui fut cher. . . mon Dieu ! que fais-je ? . . . vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah ! n'est-il pas permis de s'attendrir en disant à son ami le dernier adieu ?

FIN DU TOME PREMIER.

T A B L E
DES LETTRES ET MATIERES
 Contenues dans ce Volume.

L E T T R E P R E M I E R E , à Julie.

*S*on Maître d'études, devenu amoureux d'elle, lui témoigne les sentimens les plus tendres. Il lui reproche le ton de cérémonie en particulier, & le ton familier devant tout le monde. Page 1

L E T T R E II. à Julie.

*L'*innocente familiarité de Julie devant tout le monde avec son maître d'études, retranchées. Plaintes de celui-ci à cet égard. 5

L E T T R E III. à Julie.

*S*on Amant s'apperçoit du trouble qu'il lui cause, & veut s'éloigner pour toujours. 7

Premier B I L L E T de Julie.

Elle permet à son Amant de rester, & de quel ton. 8

R É P O N S E.

L'Amant persiste à vouloir partir. Ibid.

Second B I L L E T de Julie.

Elle insiste sur ce que son Amant ne parte point. 9

R É P O N S E.

Désespoir de l'Amant. Ibid.

Troisième B I L L E T de Julie.

Ses alarmes sur les jours de son Amant. Elle lui ordonne d'attendre. Ibid.

L E T T R E IV. de Julie.

Aveu de sa flamme. Ses remords. Elle conjure son Amant d'user de générosité à son égard.

Page 9

L E T T R E V. à Julie.

Transports de son Amant ; ses protestations du respect le plus inviolable.

12

L E T T R E VI. de Julie à Claire.

Julie presse le retour de Claire, sa cousine, auprès d'elle , & lui fait entrevoir qu'elle aime.

14

L E T T R E VII. Réponse.

Allarmes de Claire sur l'état du cœur de sa cousine , à qui elle annonce son retour prochain.

16

L E T T R E VIII. à Julie.

Son Amant lui reproche la santé & la tranquillité qu'elle a recouvrées , les précautions qu'elle prend contre lui , & ne veut plus refuser de la fortune les occasions que Julie n'aura pu lui ôter.

19

L E T T R E IX. de Julie.

Elle se plaint des torts de son Amant , lui explique la cause de ses premières allarmes , & celle de l'état présent de son cœur , l'invite à s'en tenir au plaisir délicieux d'aimer purement. Ses pressentimens sur l'avenir.

21

L E T T R E X. à Julie.

Impression que la belle ame de Julie fait sur son Amant. Contradictions qu'il éprouve dans les sentimens qu'elle lui inspire.

24

L E T T R E XI. de Julie.

Renouvellement de tendresse pour son Amant , & en même temps d'attachement à son devoir. Elle lui représente combien il est important pour tous deux qu'il s'en remette à elle du soin de leur desin commun.

26

L E T T R E

L E T T R E XII. à Julie.

Son Amant acquiesce à ce qu'elle exige de lui. Nouveau plan d'études qu'il lui propose, & qui amene plusieurs observations critiques. Page 28

L E T T R E XIII. de Julie.

Satisfaite de la pureté des sentimens de son Amant, elle lui témoigne qu'elle ne désespere pas de pouvoir le rendre heureux un jour; lui annonce le retour de son pere, & le prévient sur une surprise qu'elle veut lui faire dans un bosquet. 33

L E T T R E XIV. à Julie.

Etat violent de l'Amant de Julie. Effet d'un baiser qu'il a reçu d'elle dans le bosquet. 36

L E T T R E XV. de Julie.

Elle exige que son Amant s'absente pour un temps, & lui fait tenir de l'argent pour aller dans sa patrie, afin de vacquer à ses affaires. 38

L E T T R E XVI. Réponse.

L'Amant obéit, & par un motif de fierté lui renvoie son argent. 39

L E T T R E XVII. Réplique.

Indignation de Julie sur le refus de son Amant. Elle lui fait tenir le double de la premiere somme. Ibid.

L E T T R E XVIII. à Julie.

Son Amant reçoit la somme & part. 41

L E T T R E XIX. à Julie.

Quelques jours après son arrivée dans sa patrie, l'Amant de Julie lui demande de le rappeler, & lui témoigne son inquiétude sur le sort d'une premiere lettre qu'il lui a écrite. 42

L E T T R E XX. de Julie.

*Elle tranquillise son Amant sur ses inquiétudes par rapport au re-
Nouv. Héroïse. Tome I.* Aaa

tard des réponses de ses lettres. Arrivée du pere de Julie. Rappel de son Amant différé. Page 44

LETTRE XXI. à Julie.

La sensibilité de Julie pour son pere, louée par son Amant. Il regrette néanmoins de ne pas posséder son cœur tout entier. 45

LETTRE XXII. de Julie.

Etonnement de son pere sur les connoissances & les talens qu'il lui voit. Il est informé de la roture & de la fierté du maître. Julie fait part de ces choses à son Amant, pour lui laisser le temps d'y réfléchir. 48

LETTRE XXIII. à Julie.

Description des montagnes du Valais. Mœurs des habitans. Portrait des Valaisannes. L'Amant de Julie ne voit qu'elle par-tout. 50

LETTRE XXIV. à Julie.

Son Amant lui répond sur le payement proposé des soins qu'il a pris de son éducation. Différence entre la position où ils sont tous deux par rapport à leurs amours, & celle où se trouvoient Héloïse & Abélard. 58

LETTRE XXV. de Julie.

Son espérance se flétrit tous les jours; elle est accablée du poids de l'absence. 61

B I L L E T.

L'Amant de Julie s'approche du lieu où elle habite, & l'avertit de l'asyle qu'il s'est choisi. 63

LETTRE XXVI. à Julie.

Situation cruelle de son Amant Du haut de sa retraite, il a continuellement les yeux fixés sur elle. Il lui propose de fuir avec lui. Ibid.

LETTRE XXVII. de Claire.

Julie à l'extrémité, effet de la proposition de son Amant. Claire le rappelle. 68

LETTRE XXVIII. de Julie à Claire.

Julie se plaint de l'absence de Claire ; de son pere qui veut la marier à un de ses amis ; & ne répond plus d'elle-même. Page 69

LETTRE XXIX. de Julie à Claire.

Julie perd son innocence. Ses remords. Elle ne trouve plus de ressource que dans sa cousine. 70

LETTRE XXX. Réponse.

Claire tâche de calmer le désespoir de Julie , & lui jure une amitié inviolable. 72

LETTRE XXXI. à Julie.

L'Amant de Julie , qu'il a surprise fondante en larmes , lui reproche son repentir. 74

LETTRE XXXII. Réponse.

Julie regrette moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Elle conseille à son Amant, à qui elle apprend les soupçons de sa mere, de feindre des affaires qui l'empêchent de continuer à l'instruire , & l'informera des moyens qu'elle imagine d'avoir d'autres occasions de se voir tous deux. 77

LETTRE XXXIII. de Julie.

Peu satisfaite de la contrainte des rendez-vous publics, dont elle craint d'ailleurs que la dissipation n'affoiblisse les feux de son Amant, elle l'invite à reprendre avec elle la vie solitaire & paisible dont elle l'a tiré. Projet qu'elle lui cache, & sur lequel elle lui défend de l'interroger. 79

LETTRE XXXIV. Réponse.

L'Amant de Julie, pour la rassurer sur la diversion dont elle lui a parlé, lui détaille tout ce qui s'est fait autour d'elle dans l'assemblée où il l'a vue, & promet de garder le silence qu'elle lui a imposé. Il refuse le grade de Capitaine au service du Roi de Sardaigne, & par quels motifs. 81

L E T T R E XXXV. de Julie.

De la justification de son Amant , Julie prend occasion de traiter de la jalousie. Fût-il Amant volage , elle ne le croira jamais ami trompeur. Elle doit souper avec lui chez le pere de Claire. Ce qui se passera après le souper.

Page 84

L E T T R E XXXVI. de Julie.

Les parens de Julie obligés de s'absenter, elle sera déposée chez le pere de sa cousine. Arrangement qu'elle prend pour voir son Amant en liberté.

87.

L E T T R E XXXVII. de Julie.

Départ des parens de Julie. Etat de son cœur dans cette circonstance.

89

L E T T R E XXXVIII. à Julie.

Témoin de la tendre amitié des deux cousines , l'Amant de Julie sent redoubler son amour. Son impatience de se trouver au chalet , rendez-vous champêtre que Julie lui a assigné.

91

L E T T R E XXXIX. de Julie.

Elle dit à son Amant de partir sur l'heure pour aller demander le congé de Claude Anet , jeune garçon qui s'est engagé pour payer les loyers de sa maîtresse , qu'elle protégeoit auprès de sa mere.

93

L E T T R E XL. de Fanchon Regard à Julie.

Elle implore le secours de Julie pour avoir le congé de son Amant. Sentimens nobles & vertueux de cette fille.

95

L E T T R E XLI. Réponse.

Julie promet à Fanchon Regard , maîtresse de Claude Anet, de s'employer pour son Amant.

96

L E T T R E XLII. à Julie.

Son Amant part pour avoir le congé de Claude Anet.

97.

L E T T R E XLIII. à Julie.

Générosité du Capitaine de Claude Anet. L'Amant de Julie lui demande un rendez-vous au chalet avant le retour de la maman.

Page 97

L E T T R E XLIV. de Julie.

Retour précipité de sa mere. Avantages qui résultent du voyage qu'a fait l'amant de Julie pour avoir le congé de Claude Anet. Julie lui annonce l'arrivée de Milord Édouard Bomston, dont il est connu. Ce qu'elle pense de cet étranger.

99

L E T T R E XLV. de Julie.

Où, & comment l'Amant de Julie a fait connoissance avec Milord Édouard, dont il fait le portrait. Il reproche à sa maîtresse de penser en femme sur cet Anglois, & la somme du rendez-vous au chalet.

101

L E T T R E XLVI. de Julie.

Elle annonce à son Amant le mariage de Fanchon Regard, & lui fait entendre que le tumulte de la noce peut suppléer au mystère du chalet. Elle répond au reproche que son Amant lui a fait par rapport à Milord Édouard. Différence morale des sexes. Souper pour le lendemain, où Julie & son Amant doivent se trouver avec Milord Édouard.

103

L E T T R E XLVII. à Julie.

Son Amant craint que Milord Édouard ne devienne son époux. Rendez-vous de musique.

106

L E T T R E XLVIII. à Julie.

Réflexion sur la musique Françoisse & sur la musique Italienne.

108

L E T T R E XLIX. de Julie.

Elle calme les craintes de son Amant, en l'assurant qu'il n'est point question de mariage entr'elle & Milord Édouard.

112

L E T T R E L. de Julie.

Reproche qu'elle fait à son Amant de ce qu'échauffé de vin au sortir d'un long repas , il lui a tenu des discours grossiers , accompagnés de manieres indécentes. Page 114

L E T T R E LI. Réponse.

L'Amant de Julie , étonné de son forfait , renonce au vin pour la vie. 117

L E T T R E LII. de Julie.

Elle badine son Amant sur le serment qu'il a fait de ne plus boire du vin , lui pardonne , & le relève de son vœu. 119

L E T T R E LIII. de Julie.

La noce de Fanchon , qui devoit se faire à Clarens , se fera à la ville , ce qui déconcerte les projets de Julie & de son Amant. Julie lui propose un rendez-vous nocturne , au risque d'y périr tous deux. 122

L E T T R E LIV. à Julie.

L'Amant de Julie dans le cabinet de sa Maîtresse. Ses transports en l'attendant. 124

L E T T R E LV. à Julie.

Sentimens d'amour chez l'Amant de Julie , plus paisibles , mais plus affectueux & plus multipliés après qu'avant la jouissance. 125

L E T T R E LVI. de Claire à Julie.

Démêlé de l'Amant de Julie avec Milord Édouard. Julie en est l'occasion. Duel proposé. Claire qui apprend cette aventure à sa cousine , lui conseille d'écarter son Amant pour prévenir tout soupçon. Elle ajoute qu'il faut commencer par vider l'affaire de Milord Édouard , & par quels motifs. 128

L E T T R E LVII. de Julie.

Raisons de Julie pour dissuader son Amant de se battre avec Mi-

T A B L E.

375

lord Édouard, fondées principalement sur le soin qu'il doit prendre de la réputation de son Amante, sur la notion de l'honneur réel & de la véritable valeur.

Page 130

LETTRE LVIII. de Julie à Milord Édouard.

Elle lui avoue qu'elle a un Amant maître de son cœur & de sa personne. Elle en fait l'éloge, & jure qu'elle ne lui survivra pas.

139

LETTRE LIX. de M. d'Orbe à Julie.

Il lui rend compte de la réponse de Milord Édouard, après la lecture de sa lettre.

140

LETTRE LX. à Julie.

Réparation de Milord Édouard. Jusqu'à quel point il porte l'humanité & la générosité.

141.

LETTRE LXI. de Julie

Ses sentimens de reconnoissance pour Milord Édouard.

146

LETTRE LXII. de Claire à Julie.

Milord Édouard proposé au pere de Julie de la marier avec son Maître d'études, dont il vante le mérite. Le pere est révolté de cette proposition. Réflexions de Milord Édouard sur la noblesse. Claire informe sa cousine de l'éclat que l'affaire de son Amant a fait par la ville, & la conjure de l'éloigner.

Ibid.

LETTRE LXIII. de Julie à Claire.

Emportement du pere de Julie contre sa femme & sa fille, & par quel motif. Suites. Regrets du pere. Il déclare à sa fille qu'il n'acceptera jamais pour gendre un homme tel que son Maître d'études, & lui défend de le voir & de lui parler de sa vie. Impression que cet ordre fait sur le cœur de Julie; elle remet à sa cousine le soin d'éloigner son Amant.

152

LETTRE LXIV. de Claire à M. d'Orbe.

Elle l'instruit de ce qu'il faut d'abord faire pour préparer le départ de l'Amant de Julie

158

L E T T R E LXV. de Claire à Julie.

Détail des mesures prises avec M. d'Orbe & Milord Édouard pour le départ de l'Amant de Julie. Arrivée de cet Amant chez Claire, qui lui annonce la nécessité de s'éloigner. Ce qui se passe dans son cœur. Son départ. Page 160

L E T T R E LXVI. à Julie.

Reproches que lui fait son Amant en proie aux peines de l'absence. 168

L E T T R E LXVII. de Milord Édouard à Claire.

Il l'informe du trouble de l'Amant de Julie, & promet de ne point le quitter qu'il ne le voie dans un état sur lequel il puisse compter. 171

Fragmens joints à la lettre précédente.

L'Amant de Julie se plaint que l'amour & l'amitié le séparent de tout ce qu'il aime. Il soupçonne qu'on lui a conseillé de l'éloigner. 175

L E T T R E LXVIII. de Milord Édouard à Julie.

Il lui propose de passer en Angleterre avec son Amant pour l'épouser, & leur offre une terre qu'il a dans le Duché d'Yorck. 177

L E T T R E LXIX. de Julie à Claire.

Perplexités de Julie incertaine si elle acceptera, ou non, la proposition de Milord Édouard ; elle demande conseil à son amie. 180

L E T T R E LXX. Réponse.

Claire témoigne à Julie le plus inviolable attachement, & l'assure qu'elle la suivra par-tout, sans lui conseiller néanmoins d'abandonner la maison paternelle. 182

B I L L E T de Julie à Claire.

Julie remercie sa cousine du conseil qu'elle a cru entrevoir dans la lettre précédente. 187

L E T T R E

L E T T R E LXXI. de Julie à Milord Édouard.

Refus de la proposition qu'il lui a faite. Page 187

L E T T R E LXXII. de Julie.

Elle relève le courage abattu de son Amant, & lui peint vivement l'injustice de ses reproches. Sa crainte de contracter des nœuds abhorrés, & peut-être inévitables. 190

L E T T R E LXXIII. de Claire.

Elle reproche à l'Amant de Julie son ton grondeur & ses mécontentemens, & lui avoue qu'elle a engagé sa cousine à l'éloigner & à refuser les offres de Milord Édouard. 194

L E T T R E LXXIV. de Milord Édouard à Julie.

L'Amant de Julie plus raisonnable. Départ de Milord Édouard pour Rome. Il doit à son retour reprendre son ami à Paris, l'emmenner en Angleterre, & dans quelles vues. 196

L E T T R E LXXV. à Claire.

Soupçons de l'Amant de Julie contre Milord Édouard. Suites. Éclaircissement. Son repentir. Son inquiétude causée par quelques mots d'une lettre de Julie. 197

L E T T R E LXXVI. de Julie.

Elle exhorte son Amant à faire usage de ses talens dans la carrière qu'il va courir, à n'abandonner jamais la vertu, & à n'oublier jamais son Amante; elle ajoute qu'elle ne l'épousera point sans le consentement du Baron d'Etangé, mais qu'elle ne sera point à un autre sans le sien. 202

L E T T R E LXXVII. à Julie.

Son Amant lui annonce son départ. 208

L E T T R E LXXVIII. à Julie.

Arrivée de son Amant à Paris. Il lui jure une constance éternelle,
Nouv. Héloïse. Tome I. Bbb

Et l'informe de la générosité de Milord Édouard à son égard.
Page 209

LETTRE LXXIX. à Julie.

Entrée de son Amant dans le monde. Fausses amitiés. Idée du ton des conversations à la mode. Contraste entre les discours & les actions.
212

LETTRE LXXX. de Julie.

Critique de la lettre précédente. Prochain mariage de Claire. 218

LETTRE LXXXI. à Julie.

Son Amant répond à la critique de sa dernière lettre. Où, & comment il faut étudier un peuple. Le sentiment de ses peines. Consolation dans l'absence.
222

LETTRE LXXXII. à Julie.

Son Amant tout-à-fait dans le torrent du monde. Difficultés de l'étude du monde. Soupers priés. Visites. Spectacles.
227

LETTRE LXXXIII. de Julie.

Elle informe son Amant du mariage de Claire ; prend avec lui des mesures pour continuer leur correspondance par une autre voie que celle de sa cousine ; fait l'éloge des François, se plaint de ce qu'il ne lui dit rien des Parisiennes ; invite son ami à faire usage de ses talens à Paris ; lui annonce l'arrivée de deux époux, & la meilleure santé de Madame d'Étange.
239

LETTRE LXXXIV. à Julie.

Motifs de la franchise de son Amant vis-à-vis des Parisiens. Par quelle raison il préfère l'Angleterre à la France pour y faire valoir ses talens.
245

LETTRE LXXXV. de Julie.

Elle envoie son portrait à son Amant, & lui annonce le départ des deux époux.
247

L E T T R E LXXXVI. de Julie.

Son Amant lui fait le portrait des Parisiennes. Page 248

L E T T R E LXXXVII. à Julie.

Transports de l'Amant de Julie à la vue du portrait de sa Maîtresse. 262

L E T T R E LXXXVIII. de l'Amant de Julie à Madame d'Orbe.

Description critique de l'Opéra de Paris. 265

L E T T R E LXXXIX. de Julie.

Elle informe son Amant de la manière dont elle s'y est prise pour avoir le portrait qu'elle lui a envoyé. 274

L E T T R E CX. à Julie.

Critique de son portrait. Son Amant le fait réformer. 275

L E T T R E XCI. à Julie.

Son Amant conduit sans le savoir chez des femmes du monde. Suites: Aveu de son crime. Ses regrets. 278

L E T T R E XCII. de Julie.

Elle reproche à son Amant ses sociétés & sa mauvaise honte, comme les premières causes de sa faute; lui conseille de remplir sa fonction d'observateur parmi les bourgeois, & même le bas peuple; se plaint de la différence entre les relations frivoles qu'il lui envoie, & celles beaucoup meilleures qu'il adresse à M. d'Orbe. 282

L E T T R E XCIII. de Julie.

Les lettres de son Amant surprises par sa mere. 291

L E T T R E XCIV. de Madame d'Orbe.

Elle annonce à l'Amant de Julie la maladie de Madame d'Étange, & l'accablement de sa fille, & l'engage à renoncer à Julie. 292
Bbb ij

LETTRE XCV. de l'Amant de Julie à Madame d'Étange. <i>Promesse de rompre tout commerce avec Julie.</i>	Page 292.
LETTRE XCVI. de l'Amant de Julie à Madame d'Orbe , en lui envoyant la lettre précédente. <i>Il lui reproche l'engagement qu'elle lui a fait prendre de renoncer à Julie.</i>	297
LETTRE XCVII. de Madame d'Orbe à l'Amant de Julie. <i>Elle lui apprend l'effet de sa lettre sur le cœur de Madame d'Étan- ge.</i>	298
LETTRE XCVIII. de Julie à son Amant. <i>Mort de Madame d'Étange. Désespoir de Julie. Son trouble en di- sant adieu pour jamais à son Amant.</i>	300
LETTRE XCIX. de l'Amant de Julie à Madame d'Orbe. <i>Il lui témoigne combien il ressent vivement les peines de Julie , & la recommande à son amitié. Ses inquiétudes sur la véritable cause de la mort de Madame d'Étange.</i>	302
LETTRE C. Réponse. <i>Madame d'Orbe félicite l'Amant de Julie du sacrifice qu'il a fait ; cherche à le consoler de la perte de son Amante, & dissipe ses in- quiétudes sur la cause de la mort de Madame d'Étange.</i>	304
LETTRE CI. de Milord Édouard à l'Amant de Julie. <i>Il lui reproche de l'oublier ; le soupçonne de vouloir cesser de vivre, & l'accuse d'ingratitude.</i>	310
LETTRE CII. Réponse. <i>L'Amant de Julie rassure Milord Édouard sur ses craintes.</i>	Ibid.
BILLET de Julie. <i>Elle demande à son Amant de lui rendre sa liberté.</i>	311

LETTRE CIII. du Baron d'Étange dans laquelle étoit le précédent billet.

Reproches & menaces à l'Amant de sa fille. Page 311

LETTRE CIV. Réponse.

L'Amant de Julie brave les menaces du Baron d'Étange, & lui reproche sa barbarie. 312

BILLET inclu dans la précédente lettre.

L'Amant de Julie lui rend le droit de disposer de sa main. 313

LETTRE CV. de Julie.

Son désespoir de se voir sur le point d'être séparée à jamais de son Amant. Sa maladie. Ibid.

LETTRE CVI. de Julie à Madame d'Orbe.

Elle lui reproche les soins qu'elle a pris pour la rappeler à la vie. Prétendu rêve qui lui fait craindre que son Amant ne soit plus. 314

LETTRE CVII. Réponse.

Explication du prétendu rêve de Julie. Arrivée subite de son Amant. Il s'inocule volontairement en lui baisant la main. Son départ. Il tombe malade en chemin. Sa guérison. Son retour à Paris avec Milord Édouard. 317

LETTRE CVIII. de Julie.

Nouveaux témoignages de tendresse pour son Amant. Elle est cependant résolue à obéir à son pere. 321

LETTRE CIX. Réponse.

Transports d'amour & de fureur de l'Amant de Julie. Maximes honteuses aussitôt rétractées qu'avancées. Il suivra Milord Édouard en Angleterre, & projette de se dérober tous les ans, & de se rendre secrètement près de son Amante. 322

LETTRE CX. de Madame d'Orbe à l'Amant de Julie.

Elle lui apprend le mariage de Julie.

Page 326

LETTRE CXI. de Julie à son Ami.

Récapitulation de leurs amours. Vues de Julie dans ses rendez-vous. Sa grossesse. Ses espérances évanouies. Comment sa mere fut informée de tout. Elle proteste à son pere qu'elle n'épousera jamais M. de Wolmar. Quels moyens son pere emploie pour vaincre sa fermeté. Elle se laisse mener à l'Eglise. Changement total de son cœur. Réfutation solide des sophismes qui tendent à disculper l'adultère. Elle engage celui qui fut son Amant à s'en tenir, comme elle fait, aux sentimens d'une amitié fidelle, & lui demande son consentement pour avouer à son époux sa conduite passée.

Ibid.

LETTRE CXII. Réponse.

Sentimens d'admiration & de fureur chez l'ami de Julie. Il s'informe d'elle si elle est heureuse, & la dissuade de faire l'aveu qu'elle médite.

354

LETTRE CXIII. de Julie.

Son bonheur avec M. de Wolmar, dont elle dépeint à son ami le caractère. Ce qui suffit entre deux époux pour vivre heureux. Par quelle considération elle ne fera pas l'aveu qu'elle méditoit. Elle rompt tout commerce avec son ami; lui permet de lui donner de ses nouvelles par Madame d'Orbe dans les occasions intéressantes, & lui dit adieu pour toujours.

357

Fin de la Table du Tome premier.



[Faint handwritten notes]

